

1061

Per. 26044. f $\frac{2}{40-43}$





ANALECTES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
DE LOUVAIN,

PUBLIÉS PAR

A. J. NAMÈCHE.

N° 40.



LOUVAIN,

TYP. DE VANLINTHOUT FRÈRES,
Imprimeurs de l'Université.

—
1876

DISCOURS

prononcé à la Salle des promotions, le 4 avril 1876, par Mgr NAMECHE, recteur magnifique de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église de Saint-Pierre, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis-Joseph HUBERT, professeur ordinaire à la Faculté de médecine.

MESSIEURS,

Il est des hommes, en petit nombre, qui ont conquis à ce point l'estime et la confiance universelles, que quand ils viennent à disparaître, un cri spontané de regret et d'admiration reconnaissante semble s'élever de tous les cœurs à la fois. Cette expression de la douleur publique est comme une consécration de leur mémoire vénérée, qu'elle marque ainsi d'un sceau impérissable. C'est comme un écho de la justice suprême elle-même, au moment où elle va récompenser d'une couronne immortelle les vertus, les travaux et les services rendus à l'humanité par un grand chrétien. *Vox populi, vox Dei.* Notre excellent et regretté collègue, M. Hubert, était un de ces hommes. N'est-ce pas là aussi, Messieurs, ce qui s'est passé à nos yeux, n'est-ce pas le spectacle dont nous avons été témoins, en y prenant notre part, et une large part assurément, lorsque la nouvelle de son décès est

venue jeter le deuil dans notre cité? « Hubert est mort. Quelle perte! quel malheur! » On ne disait et l'on n'entendait pas autre chose.

Nous avons, Messieurs, répandu de nouveau nos pleurs avec nos prières sur cette mort si regrettée; nous avons uni nos supplications à celles de l'Église, notre mère, et nous avons imploré avec elle pour notre cher défunt l'entrée du séjour de rafraichissement, de lumière et de paix, où les âmes élues goûteront à jamais, dans la jouissance du souverain bien, ces délices ineffables que l'œil de l'homme n'a point vues sur cette terre de larmes, que son oreille n'a pas entendues, que son cœur n'a jamais savourées, mais que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. *Ego ero merces tua magna nimis*, a dit le souverain Rémunérateur au père des croyants, et c'est en se donnant lui-même aux âmes prédestinées, qu'il étanche, sans l'éteindre jamais, cette soif d'un bonheur constant, assuré, sans mélange, dont nous poursuivons si vainement hélas! l'image ici-bas.

Ce premier devoir accompli, un second reste à remplir, devoir douloureux et consolant tout ensemble. Il faudrait essayer de faire revivre un instant ce cher défunt devant vous, Messieurs, qui fûtes ses collègues et ses élèves bien-aimés; il faudrait du moins rappeler ici les principaux traits d'une vie si bien remplie, et si digne de nous servir de modèle et d'encou-

ragement. La partie la plus difficile de ce labeur honorable n'est plus à faire. Le jour même des funérailles de M. Hubert, un de ses confrères de l'académie royale de médecine, son élève d'autrefois, nous l'a dépeint, sous l'impression de sa perte récente et en face de ses restes vénérés, avec une vérité saisissante, et dans un langage venant du cœur et allant à tous les cœurs. Tout ce que je pourrais ajouter, Messieurs, resterait bien au dessous de ce que vous savez et de ce que vous sentez vous-mêmes. Prenant pour moi, dans la vie de M. Hubert, l'homme et le chrétien, je me contenterai de puiser dans cette source abondante, quelques leçons et quelques exemples ; je laisserai ensuite à M. le Doyen de la Faculté de Médecine la tâche qui lui appartient de vous entretenir du savant et du médecin.

Loui-s-Joseph Hubert naquit le 18 janvier 1810, au village de Rognée, dans les environs de Walcourt. Sa famille tenait le premier rang dans cette modeste commune, où son aïeul avait exercé les fonctions de bailli, et dont son père fut plus tard bourgmestre. Son enfance fut élevée au bruit des dernières batailles et des revers de l'Empire. Il faut avoir entendu, Messieurs, les vieillards, témoins et victimes le plus souvent des calamités que firent peser sur les habitants de nos campagnes ces luttes sanglantes, pour se faire une idée un peu juste des épreuves et

des souffrances de nos pères. C'est ainsi qu'après le désastre de Waterloo, soixante soldats prussiens vinrent s'établir dans la ferme de Montauban occupée par les parents de notre cher collègue, et y séjournèrent pendant six semaines, semaines de ruine et de dévastations. Chevaux enlevés pour les convois, troupeaux de bœufs et de moutons dévorés pour la subsistance de ces hôtes malencontreux, vol et rapine de tout ce qui était susceptible d'être emporté, voilà, en deux mots, le tableau trop fidèle de ce qui se passa à Montauban, telles furent les scènes de larmes et de deuil auxquelles furent condamnés les premiers regards de l'enfant et ses premières expériences de la vie. Ce n'était pas tout. Deux années de disette et de famine vinrent joindre leurs désastres aux désastres de la guerre.

On devine assez ce que pouvait être l'enseignement primaire dans ces temps calamiteux. L'empire se souciait assez peu alors de former des générations lettrées. Ce qu'il fallait à l'ambitieux dominateur, qui, puni par où il avait péché, avait fini par soulever l'Europe entière armée contre lui, ce qu'il lui fallait, c'était des soldats, de la chair à canon, selon une expression du temps, cynique, mais profondément vraie. Le magister de Rognée, ne sachant ni lire ni écrire, se bornait à apprendre un peu de catéchisme aux enfants. Notre jeune collègue fut donc obligé, avec deux de ses frères, d'aller

chercher les premiers éléments de l'instruction primaire dans un village éloigné de trois quarts de lieue de la maison paternelle. Ils partaient le matin pour revenir le soir, emportant leur frugal dîner avec eux. C'était dur sans doute, mais, par une compensation providentielle, il est arrivé plus d'une fois que l'instruction si chèrement achetée, et par cette raison là même sans doute mieux appréciée, produisait des fruits incomparablement plus sérieux et plus nombreux que là où elle semble aller d'elle-même au-devant de ceux qui en ont besoin. L'homme malheureusement est ainsi fait qu'il éprouve un certain penchant à mépriser ce qu'il acquiert trop facilement, et qu'il n'estime les choses qu'en proportion du prix qu'elles lui ont coûté. Quoi qu'il en soit, le jeune Hubert profita merveilleusement des leçons qu'il allait chercher si péniblement et si loin. L'instituteur de Mertenne avait su, du reste, reconnaître toute la valeur du trésor qui lui avait été confié dans ce modeste écolier, et, prévoyant ses succès futurs, il avait prédit que le nom de son élève ferait un jour du bruit dans le monde. Autre particularité remarquable. Ce qui distingua si éminemment M. Hubert plus tard, cette alliance si harmonieuse, si complète, de la bonté et du savoir, se manifestait déjà alors en lui. Il était doué, dès ses premières années, d'un caractère si aimable, si bienveillant, que les habitants de son village l'avaient surnommé *le Paradis*.

Son aïeul avait joui de toute la confiance du dernier abbé du Jardinot à Walcourt, et ce fut le dernier religieux survivant du monastère abandonné qui donna à notre jeune collègue les premiers rudiments de la langue latine. Le bon père Adam, c'était son nom, avait pris cet enfant en affection, lui avait appris à servir la messe, et il se plaisait, dans sa vieillesse, à développer cette intelligence ouverte et précoce, et à la préparer à des études plus élevées et plus sérieuses, où elle allait bientôt briller d'un si vif éclat.

M. Hubert avait onze ans, lorsqu'il fut placé au collège de Thuin. Il y termina ses humanités, remportant les premiers prix dans toutes les classes, et y montrant de plus en plus deux qualités qui ne le quittèrent jamais, une merveilleuse aptitude aux œuvres de l'esprit et la passion du travail.

A dix-sept ans, il arriva dans la cité académique, et ne tarda pas à conquérir l'estime et l'amitié de ses maîtres aussi bien que de ses condisciples. On le citait comme un modèle de régularité et d'application. Le jeune Hubert était à peine depuis un an à Louvain, quand son professeur, M. Gloesener, l'un des vétérans de l'enseignement universitaire en Belgique, le désigna et le fit accepter par le gouvernement d'alors comme répétiteur du cours de physique dont il était chargé.

Notre regretté collègue était arrivé à Louvain

dans les dernières années du gouvernement hollandais. Quand éclata la révolution de 1830, le gouvernement qui en était sorti se trouva, dès le premier jour, en face des questions qu'avait soulevées, sous le régime tombé, l'instruction publique, et qui avaient motivé pour une grande part cette révolution elle-même. L'odieux monopole vaincu, qu'y avait-il à faire ? Un des premiers actes du gouvernement provisoire fut de proclamer la liberté de l'enseignement, d'abroger les arrêtés qui avaient mis des entraves à l'application de ce principe, et de prononcer en même temps le maintien des universités existantes jusqu'à ce que le Congrès national eût statué sur la matière. Telles étaient les dispositions de l'arrêté du 12 octobre 1830. Un nouvel arrêté du 16 décembre suivant réorganisa provisoirement les trois universités conservées, mais en supprimant à l'université de Gand la faculté de philosophie et lettres, et celle des sciences ; à l'université de Liège, la faculté de philosophie ; à l'université de Louvain la faculté de droit et celle des sciences. Toutefois, sur les réclamations vives et pressantes de la régence et des habitants, le gouvernement provisoire, par arrêté du 3 janvier 1831, rétablit la faculté de droit à l'université de notre ville. La mutilation de ces corps savants avait soulevé, chez les populations intéressées, un violent mécontentement. Les villes universitaires ne tardèrent pas

à rétablir un enseignement académique complet par l'érection de facultés libres, que le gouvernement fut bien obligé de reconnaître, et dont il consacra l'existence en faisant entrer dans les commissions d'examen la plupart des membres de ces facultés. Malgré sa jeunesse, et quoiqu'il fût voué, dès cette époque, aux études médicales, M. Hubert prit rang parmi les professeurs de la faculté libre des sciences de l'université de Louvain Il figure au programme de 1834-1835, que j'ai eu sous les yeux, pour l'enseignement des mathématiques, et y est chargé, à ce titre, d'un grand nombre de leçons par semaine.

Un an plus tard, notre regretté collègue était attaché à l'Université catholique, que l'épiscopat belge, encouragé par le pape Grégoire XVI de glorieuse mémoire, venait de relever dans ces murs, aux applaudissements du pays entier tout plein encore des souvenirs de l'antique *Alma Mater*. M. Hubert, après avoir passé un an à Paris, où il avait été envoyé par Mgr De Ram, fut nommé professeur extraordinaire à la nouvelle faculté de médecine, dont il devait être l'une des gloires. Le programme de 1836-1837 annonça son cours d'accouchement. En 1842, il était professeur ordinaire.

Ce serait ici le lieu, Messieurs, de vous parler de son enseignement. Vous savez tous qu'il fût un maître éminent, et que dès ses débuts il compta parmi les sommités du corps professoral

de la Belgique. Un de ses anciens élèves, l'un des hommes les plus distingués et les plus compétents sortis de l'école de Louvain, caractérisant, il y a peu d'années, les leçons de ce maître vénéré, louait surtout sa parole sobre, précise, sympathique. Il rappelait cette exposition claire, méthodique, procédant d'un bon sens, souvent aiguë par l'esprit, faite dans un style ne visant jamais aux effets déclamatoires, mais coloré, robuste, abondant en mots typiques et parfois en anecdotes piquantes, lesquels en se gravant dans la mémoire, y fixent, disait-il, en même temps les faits et les principes. C'était à la maternité surtout, ajoutait-il, que les difficultés de la pratique venaient donner une éclatante consécration à l'excellence de ses enseignements.

Je n'ai pas, Messieurs, à vous entretenir des écrits nombreux et si justement appréciés de M. le professeur Hubert. La science chez lui était à la hauteur du talent d'enseigner. Le grand prix quinquennal, qui lui fut décerné en 1871, ne fit que sanctionner le jugement porté depuis longtemps sur M. Hubert par ses pairs et par l'opinion publique.

Il est toutefois, dans la vie scientifique de notre regretté collègue, un fait sur lequel vous me permettrez de m'arrêter quelques instants, parce qu'il honore singulièrement en lui, non pas le savant seulement, mais l'homme, et surtout le chrétien.

M. Hubert appartenait à l'académie royale de médecine, en qualité de membre correspondant, depuis l'origine de ce corps savant, au mois d'octobre 1848. Il en fut nommé membre titulaire le 29 janvier 1859. Dans la séance du 27 décembre 1851, il avait présenté à la compagnie un mémoire sur l'avortement médical. Je sais, Messieurs, tout ce que ce sujet présente d'incertain et de redoutable, non seulement au point de vue médical, mais au point de vue théologique, et je n'ai garde de m'engager dans ces difficultés. Je ne m'y arrête un instant; je le répète, que pour montrer tout ce qu'il y a d'honorable pour notre savant et religieux collègue dans ce qui se passa alors à l'académie.

Le mémoire avait été renvoyé à l'examen d'une commission composée de MM. De Meyer, Didot et Marinus. Ce dernier fit le rapport sur le travail soumis à la commission dans la séance du 28 février suivant. « Le point de science traité dans le mémoire de M. le docteur Hubert, disait le rapporteur, soulève des questions extrêmement délicates, qui touchent à la morale, au droit naturel et au droit positif; des questions qu'on n'aborde qu'avec crainte, et sur lesquelles on hésite à se prononcer, quelle que soit la perspicacité dont on est doué. — L'opération dont il s'agit a pour résultat de sacrifier le produit de la conception pour sauver la mère. Admise et publiquement enseignée en Angleterre, elle a

trouvé des partisans en Allemagne, et a fini par être adoptée en France. En Belgique des praticiens connus se sont prononcés dans le même sens. — M. Hubert examine les arguments que l'on a fait valoir en faveur de l'avortement médical. Tous ces arguments sont discutés un à un, et, c'est toujours le rapporteur qui parle, avec une force de logique serrée et entraînante.

« C'est la plus belle partie du travail, et tout s'y lie si bien que pour vous en donner une idée, je serais obligé de la transcrire en entier. » M. Marinus fait connaître ensuite les conclusions dans lesquelles se résument les idées développées avec tant de lucidité, ce sont ses expressions, par M. Hubert. Ces conclusions peuvent être ramenées aux quatre points suivants :

1° Le fœtus est un être humain, distinct du corps de la mère ;

2° Il a droit à la vie ;

3° Ce droit est inhérent à la nature humaine ;

4° Ce droit est absolu, inaliénable, imprescriptible, et, par conséquent, ni la mère, ni la famille, ni la société ne peuvent le confisquer à leur profit.

« Vous le voyez, Messieurs, poursuivait le rapporteur, l'auteur du remarquable travail dont je viens de vous rendre compte, se prononce contre l'avortement médical préconisé par des hommes dont l'autorité est d'un grand poids dans la science. S'ensuit-il que notre col-

lègue appelle des condamnations sur la tête de ses confrères qui suivent une pratique différente de la sienne, ou qu'il demande que la législation se prononce sur la question? Non, et voici ce qu'il dit à cet égard : nous croyons que ce sera toujours là une question de conscience ; mais nous pensons aussi que, à ce point de vue, elle ne doit pas recevoir la solution qu'on tend partout à lui donner aujourd'hui, et cette seule considération légitime, ce nous semble, les développements dans lesquels nous sommes entrés. Selon nous, en sacrifiant son enfant à sa sécurité personnelle, la femme enfreint un devoir et viole un droit très-positif ; selon nous, le médecin, en lui donnant un semblable conseil, en se faisant l'instrument indispensable de sa détermination, commet librement un acte que sa bonne foi *excuse* jusqu'à un certain point, mais qui ne peut rigoureusement se justifier. »

En terminant son rapport, M. Marinus semble faire siéuer la thèse de l'auteur du travail examiné par la commission académique : « Le mémoire de notre honorable correspondant, écrit d'un style clair et précis, traite une question du plus haut intérêt pour la science, une question d'actualité et dont l'examen appartient aux corps savants. L'opération blesse les lois sociales et divines, et à ce titre sa légitimité ne pourrait sans danger être sanctionnée par une académie qui a pour but de s'occuper de tout

ce qui intéresse l'art de guérir, et de faire progresser la science. *Non occides*, dirai-je avec M. Hubert, qui a placé ces mots en tête de son travail, et qu'il a si bien justifiés par la discussion à laquelle il s'est livré. »

Le rapport de M. Marinus provoqua, au sein de l'académie, une discussion animée, qui se prolongea pendant plusieurs séances. M. Hubert y défendit ses convictions avec une fermeté courtoise et une logique inébranlable. Cette discussion se termina le 24 décembre 1852. L'académie, après avoir voté l'impression du mémoire, adopta un ordre du jour, qui laissait à l'appréciation judicieuse et consciencieuse du médecin les cas où l'avortement peut être pratiqué.

Messieurs, je viens de vous montrer M. Hubert en présence de l'académie, glorifiant sa foi et faisant acte de médecin et de savant chrétien. Je vais vous le montrer maintenant devant une autre assemblée, et y déployant toutes ces qualités de dévouement, d'attachement paternel, de douce et franche cordialité, qui le rendaient si cher à la jeunesse universitaire. Il y a un peu plus de deux ans, nos étudiants en médecine, anciens et nouveaux, étaient réunis très-nombreux en ce lieu même. Ils allaient offrir à leur bien-aimé professeur le buste magnifique, où l'un des princes de notre art national a reproduit ses traits avec un rare bonheur. Plusieurs

membres du corps académique étaient présents. M. Hubert entra tout ému. Il était accompagné de son fils, son collègue, dont il était si paternellement fier, et de son gendre, M. Raepsaet, qui venait d'unir à son sang et à son nom le nom d'une famille entourée de l'auréole d'une renommée si catholique et si patriotique dans notre vieille Flandre. Deux orateurs, représentant les deux groupes d'étudiants, prirent successivement la parole.

Ils exprimèrent, en termes émus et éloquents, l'admiration qu'éprouvaient tous ses élèves pour le professeur aimé entre tous, toute l'étendue de l'affection qu'ils lui avaient vouée. Ils rappelèrent les éminents services rendus à l'enseignement, à la science, à l'inexpérience des élèves aux prises avec les perplexités de la pratique par l'homme que tous, sans exception, appelaient *le bon, le modeste, le savant professeur Hubert de Louvain*. Ils lui parlèrent de son fils, le plus brillant de ses élèves, le continuateur éminent de ses laborieuses traditions. Ils lui dirent combien ils étaient heureux de retrouver dans l'œuvre magistrale qui venait de se découvrir aux regards, le reflet de l'intelligence droite et lumineuse, du cœur généreux et aimant qui leur avait toujours été si dévoué. Ils voulurent bien ajouter un mot sur l'étendard de l'*Alma Mater*, abritant dans ses plis des disciples dont le nombre s'accroît tous les jours, et où

brillent inscrits ces mots qui resteront éternellement l'expression de tout vrai progrès : *science, religion, patrie.*

Touché jusqu'aux larmes de ces sentiments si vrais et si bien rendus et des applaudissements qu'ils provoquaient, M. Hubert prit la parole à son tour. Sa réponse le peint admirablement. Sa foi de chrétien, sa modestie, son dévouement, son caractère aimant, son esprit fin et lettré, tout y est. « Je ne sais en vérité, dit-il en commençant, comment vous remercier des témoignages d'affection et de reconnaissance dont vous m'accablez. — Que vos orateurs me permettent de penser que cette affection pour leur maître, le leur a fait voir à travers des verres grossissants, et de n'accepter de leurs louanges que la partie qui de leur cœur s'adresse au mien. Ce qu'ils vous ont dit de l'amour que je porte à mes élèves et du dévouement que je suis toujours prêt à leur prouver, ils pouvaient vous le dire : J'ai aimé et j'aime les enfants de l'*Alma Mater* comme les miens, d'une affection que le temps n'affaiblit pas, mais rend de jour en jour plus profonde. » Continuant d'une voix douce, mais ferme et pénétrante, que j'entends encore, il donnait à l'auditoire suspendu à ses lèvres ces graves et nobles enseignements : « Messieurs, Dieu a fait lever le gland planté par la foi dans une terre libre. Depuis 1834 le chêne a jeté des racines et une ramure qui ne craignent

plus les orages. Vous voulez que le nom de ceux qui ont arrosé l'arbre de leurs sueurs reste gravé sur son écorce,* et aujourd'hui vous y tracez le mien à côté d'autres plus méritants et plus illustres, que votre reconnaissance y a gravés déjà. Je vous remercie de cet honneur, et en l'acceptant je me rappelle que c'est à ma qualité de membre de la faculté de médecine que je le dois tout entier. — A une époque où la science se dit positive; où, courbée sur les faits, elle perd de vue les sommets élevés; où les meilleurs esprits, à force de regarder au microscope, semblent parfois n'avoir plus d'autre horizon que le foyer de ses lentilles; où à force de dissections et d'expériences on en vient à ne plus admettre que ce qui tombe directement sous les sens, la Faculté de médecine de Louvain, résistant au flot montant du matérialisme, a toujours tenu déployé bien haut le drapeau du spiritualisme chrétien, car elle est convaincue que toutes nos investigations doivent nous montrer, en bas comme en haut, dans les infiniment petits comme dans les infiniment grands, l'œuvre toujours également admirable d'un Dieu tout puissant. — Scrutons la matière, dans toutes les directions et à toutes les profondeurs; armons à cet effet nos sens des télescopes et des microscopes les plus puissants, mais, ne l'oublions pas, quels que soient le nombre, l'étendue et l'importance de nos découvertes,

nous aboutirons toujours à cette question : qui a voulu, qui a fait et si admirablement réglé toutes ces merveilles ? et à cette question nous ne trouverons jamais qu'une réponse : c'est Dieu. — Si de l'ordre physique nous passons à l'ordre intellectuel et moral, nous arrivons plus rigoureusement encore à cette même conclusion. — Nous soulevons un coin du voile et nous pouvons admirer le mécanisme ou le *comment* des choses, mais le pourquoi final, le dernier *pourquoi* nous échappe, et notre curiosité n'est complètement satisfaite en rien. Partout l'obscurité de la nuit borne la portée de nos sens et de notre intelligence. Dans toutes les directions nous rencontrons bientôt une limite où le flambeau de la science ne jette plus de clarté, et au delà de laquelle il ne reste pour nous guider que le flambeau de la foi. La Faculté de médecine de Louvain s'éclaire constamment à cette double lumière : ce sera sa gloire dans l'avenir, et c'est sa force dans le présent. »

Le langage de M. Hubert, dans un pareil moment, est singulièrement remarquable et caractéristique. Ces paroles ont fait, au moment où elles sortirent des lèvres de notre éminent collègue, une profonde impression sur moi. Cette impression je la ressens en ce moment, où je les répète devant vous, avec la force qu'y ajoute le sentiment douloureux de la perte que nous avons faite. Permettez-moi d'y joindre une courte

observation. M. Hubert parlait de son dévouement à l'Université. Personne n'avait plus que lui le droit de parler ainsi. Il avait montré combien ce dévouement était vrai et désintéressé, quand des efforts furent faits, plusieurs années auparavant, à Gand et à Liège, pour l'attirer dans ces deux villes universitaires par l'appât d'avantages pécuniaires considérables. Sa respectable famille partagea alors son désintéressement, et une confiance dont j'ai été très touché m'a appris, sans m'étonner, que son digne fils, notre collègue, ne fut pas étranger à une résolution sur laquelle son vénéré père, avec une confiance qui les honore tous les deux, avait cru devoir le consulter.

Qu'essayerais-je encore de vous apprendre, Messieurs, que vous ne sachiez déjà, sur la vie d'un homme qui, comme on l'a si bien dit, fut également grand par l'intelligence, par le savoir, par le caractère et par le cœur? Modeste dans ses goûts, comme dans ses habitudes, il trouvait son bonheur au foyer domestique, au milieu des siens. « Je vais bientôt commencer ma cinquantième année, écrivait-il à un ami dans une communication intime; ma position est faite, et pourvu que Dieu me continue la santé, pourvu que mes enfants marchent bien, c'est tout ce que je demande. Or, sans être riche, je jouis d'une certaine aisance, *aurea mediocritas*, et j'ai une clientèle qui me permettrait de l'augmenter

considérablement, si je ne pensais pas qu'il faut mourir, et que pour faire oublier nos fautes les bonnes œuvres compteront plus que les écus. J'espère donc pouvoir caser honorablement mes deux filles, et quant à mon fils, je veux lui donner une éducation et une instruction qui lui permettront de prendre sa place au soleil. Voilà toute mon ambition, car plus je vis, plus je vois la société, plus je m'assure que pour être réellement heureux ici-bas, et pour remplir l'épreuve qui lui est imposée, l'homme doit travailler; que sinon il devient l'esclave de ses passions, c'est-à-dire, le dernier des esclaves. » Nous retrouvons les mêmes sentiments, et presque les mêmes expressions sous sa plume dans une lettre écrite, vers le même temps, à propos d'une espèce de passe-droit, dont tout autre que lui se fut montré légitimement froissé. « Je suis arrivé à un âge où si l'on ne veut pas s'exposer à ne le trouver jamais, on a dû chercher le bonheur dans ses occupations habituelles et dans les affections de la famille. J'en suis heureusement là, et Dieu soit loué! Je n'ai plus à lui demander que la continuation des bienfaits dont il veut bien me combler, et parmi lesquels je ne compte pas les honneurs. » Ces honneurs qu'il ne cherchait pas, finirent cependant par venir le trouver. Chevalier de l'ordre de Léopold en 1860, il fut promu au grade d'officier en 1874.

Dieu, sa famille, ses élèves, le travail, voilà

donc où étaient toutes les affections de M. Hubert, où gisait tout le secret de son bonheur. Je n'oublierai jamais, permettez-moi ce détail, je n'oublierai jamais la joie paternelle avec laquelle un jour que j'eus la satisfaction de voyager quelques heures en sa société, il me fit lire une lettre qui venait de lui arriver de Strasbourg, je crois, et où son cher Eugène racontait, dans le style charmant que vous lui connaissez, quelques épisodes d'une de ses excursions scientifiques.

De son amour du travail je citerai comme des témoins irrécusables six gros volumes in-folio écrits de sa main, et dans lesquels il a consigné jour par jour, pour ainsi dire, les résultats de sa pratique et de ses observations. Au frontispice du premier de ces volumes précieux il a inscrit en latin ces paroles sacrées, touchante manifestation de sa foi et de ses espérances religieuses : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis!*

Et maintenant, Messieurs, que me reste-il, sinon de vous dire un mot de la fin consolante et chrétienne qui a couronné une si belle vie. On meurt comme on a vécu. A peine notre cher collègue eut-il connaissance de la gravité de son état, que devançant la pensée de ses médecins, de ses amis, il réclama les secours de la religion. Quant le saint viatique lui eut été administré, il s'étonna qu'on ne lui donnât pas aussi l'onction des mourants, et il fallut, pour le tran-

quilliser, que le prêtre vénérable qui avait toute sa confiance, l'assurât que le moment n'était pas venu et y ajoutât la promesse que tout serait fait religieusement au temps voulu. Il mourut dans la paix du Seigneur quelques jours plus tard, éprouvant sans nul doute la vérité de ces paroles écrites par lui-même pour être prononcées à la tribune d'où je vous parle, dans une circonstance analogue à la cérémonie douloureuse qui nous réunit aujourd'hui : « Dans des pages sublimes qui ont traversé les siècles, Platon nous fait assister au grand spectacle de la mort d'un sage. Combien plus grande encore et plus sereine est la mort du chrétien ! et combien mieux qu'une vaine philosophie les espérances chrétiennes d'au-delà du tombeau sont puissantes à raffermir l'âme de celui qui s'en va, et à tempérer l'amertume des larmes de ceux qui demeurent ! » Que cette pensée de celui qui nous fut si cher nous console donc et nous fortifie. C'est un mot qui n'a jamais été chrétien, on l'a dit avec une grande vérité, ce mot impitoyable répété sur toutes les tombes : *il n'est plus*. Disons au contraire : il nous a quittés, mais nous ne l'avons pas perdu. Non, il n'est pas perdu pour sa famille qu'il a tant aimée ; il n'est pas perdu pour nous, ses collègues, ses élèves et ses admirateurs. Il nous a devancés, il nous attend dans un monde meilleur. La séparation sera courte, le rendez-vous éternel.

ÉLOGE

de M. le professeur Louis Joseph HUBERT, prononcé le 4 avril 1876, à la salle des promotions, par M. le professeur MASOIN, doyen de la Faculté de médecine.

MONSIEUR ET MESSIEURS,

La date du 23 février 1876 restera marquée dans les annales de l'Université et dans nos cœurs par un souvenir à jamais douloureux. Ce jour-là notre bien-aimé collègue, M. Louis Hubert, s'est endormi de l'éternel sommeil, sans avoir atteint la vieillesse longue et honorée qui selon nos désirs aurait dû couronner sa carrière; en ce jour fatal un voile de deuil s'est étendu sur la science et la profession dont il fut l'un des représentants les plus distingués et les plus populaires, sur l'Université tout entière dont il était une des gloires les plus pures, sur notre Faculté de médecine qui pleure en lui l'un de ses membres les plus illustres et les plus aimables. *Nous avons un roi, et nous l'avons perdu.* Oui, Messieurs, nous comptions dans notre sein un homme qui avait reçu de Dieu le don royal de l'intelligence avec le don peut-être plus sublime d'une inaltérable bonté, un homme en qui toutes les qualités premières s'étaient donné rendez-vous, si aimable qu'il aurait pu se dispenser d'être si habile, si habile qu'il aurait pu se dispenser d'être si

aimable, et cet homme, vraiment royal par le cœur et l'esprit, nous l'avons perdu sans retour. Je viens gémir avec vous sur cette perte cruelle, honorer la mémoire de ce cher collègue, faire revivre à vos yeux encore une fois sa douce et sympathique figure, vous dépeindre à grands traits les œuvres qui lui assurent une auréole impérissable, et lui payer enfin, au nom de la Faculté dont il était l'ornement, le dernier tribut de l'affection et de la reconnaissance.

Depuis une parole divine prononcée à l'origine de l'histoire, la femme n'engendre que dans la souffrance; à l'heure anxieuse et solennelle où un homme, créature encore chétive, fait son entrée dans le monde, la jeune épouse qui va s'élever à la dignité de mère s'étend sur un grabat, et ses gémissements implorent du secours. Le médecin répond à ce douloureux appel; il vient veiller au salut de ces êtres si chers, nos enfants et nos femmes; il préside donc au drame intime qui s'accomplit au foyer domestique; c'est lui qui remet entre les bras des époux le *dulce pignus amoris*, le gage doux et vivant de l'amour. Quand l'existence du nouveau-né s'est ouverte sous les plus heureux auspices, le médecin prudent n'en continue pas moins de veiller avec sollicitude pour écarter du berceau et du lit des couches mille dangers qui les environnent. Mais d'autres fois la scène devient triste et sombre : une épouse adorée, déjà mère peut-

être, se consume en stériles efforts; elle perd son sang avec la vie, tandis que les fils aînés, insoucians et joyeux, folâtrèrent à l'écart; d'autres fois l'enfant va succomber, il succombe même au lieu d'ouvrir les yeux à la lumière; parfois encore, le médecin se trouve réduit à la cruelle nécessité de laisser périr un pauvre petit être qui ne demandait qu'à vivre, puis de porter sur son cadavre encore chaud des instruments qui le déchirent et le broyent. Eh bien, en face du péril qui menace la mère de famille, en présence des larmes qui vont s'épancher sur un petit corps inerte et glacé, dans ces moments d'angoisse et de désespoir, il faut que le médecin soit armé de science et de courage; il doit conserver une âme calme et virile, se constituer le défenseur des droits de la femme et de l'enfant; il faut que sa main vaillante emploie les moyens en apparence les plus barbares; dans ce drame domestique, où les intérêts les plus chers sont en jeu, où deux existences confondues pendant neuf mois luttent affreusement l'une contre l'autre, où les linceuls vont peut-être remplacer les langes, tout repose parfois, souvent même, sur l'habileté de l'intervention médicale; car aujourd'hui la pratique sérieuse des accouchements a quitté les ornières d'un empirisme grossier; c'est une science véritablement digne de ce nom, c'est un art délicat, avec des principes nettement définis, avec des applications ingénieuses, avec sa littérature d'une

richesse toujours croissante; parmi les diverses branches de la médecine proprement dite, n'est-ce pas elle actuellement qui semble la mieux établie sur ses bases, et qui paraît s'approcher le plus de l'idéal des connaissances humaines par la sûreté avec laquelle son but est obtenu et par la perfection des procédés qu'elle met en œuvre?

Je ne trace pas, Messieurs, un tableau de fantaisie; Dieu me garde de faire ici du roman, à cette tribune en deuil. Mais telle est bien la rude et délicate situation où se trouve placé le praticien portant toujours, par un redoutable privilège, la responsabilité de deux vies à la fois, pouvant les sauver ou les compromettre ensemble; — voilà bien le théâtre plein d'émotions où doit s'écouler sa carrière. Mais pour y marcher dignement, il faut posséder un ensemble de qualités que peu d'hommes ont reçues, et qui, par un accord providentiel, s'étaient merveilleusement réunies en la personne de notre cher collègue, M. Louis Hubert. Il était né pour la science et pour l'art obstétrical comme d'autres naissent pour la médecine, la chirurgie, l'éloquence, la poésie, la peinture ou le métier des armes. Afin de bien marquer sa vocation, la nature l'avait traité véritablement en favori, et lui avait départi largement toutes les qualités requises. Evoquez-le devant vous, Messieurs, ce cher défunt tel que nous l'avons connu, et

voyez si sa personne tout entière ne réalisait point une alliance admirable des dispositions qui avaient fixé sa route.

Son front intelligent et large, sa tête belle — surtout quand l'âge l'eût couronnée de cheveux blancs —, sa physionomie toute empreinte de distinction et de franchise, sa lèvre souriante, son œil grand ouvert et si bon, inspiraient tout d'abord la confiance. La finesse de son âme et de son esprit, la douceur de ses procédés, une pudeur native qui s'alliait naturellement en lui à la plus rare modestie, tout cela, par une harmonie secrète, le faisait entrer plus avant encore dans l'estime du sexe délicat, doux et pudique qui formait l'objet assidu de ses soins. Sa gaieté, toute semée de traits spirituels, charmait la cliente et l'époux dans les labeurs et les impatiences de l'enfantement; autour du lit de travail il créait une atmosphère sereine et joyeuse; selon le précepte qu'il avait lui-même posé, il inspirait *l'attente calme d'un événement heureux*. Fallait-il faire entendre une voix énergique ou quelque parole consolatrice dans une famille affolée? fallait-il recourir aux suprêmes ressources dont l'art dispose? — Il trouvait des accents d'une autorité paternelle, qui se frayaient le chemin des cœurs, tandis que sa main, douée d'une exquise habileté, accomplissait comme enseignant les opérations les plus périlleuses; car, malgré la douceur qui était le fond naturel de

son caractère, il ne reculait point, par une fausse pitié, devant l'emploi des moyens les plus pénibles quand l'art venait les offrir à sa réflexion et à son sang-froid. Voyez plutôt, Messieurs : cet homme si bon, qui s'en allait répétant, *plus fait douceur que violence*, qui s'appliquait toujours à étendre l'usage des moyens les plus doux, le même homme inventait un instrument dont le fer puissant va briser dans le sein maternel le crâne de l'enfant mort. Il possédait encore l'abnégation qui intéresse aux misères du pauvre, la patience inaltérable qui sait attendre pendant de nuits entières auprès d'un chevet de souffrances. Les sciences physiques et mathématiques, qu'il avait cultivées dans sa jeunesse, vinrent lui découvrir des horizons nouveaux ; elles préparèrent pour lui ce cachet de précision, ce caractère éminemment scientifique qu'on retrouve à chaque page dans ses travaux. Il n'est point jusqu'à sa vigueur de constitution, sa résistance si vaillante à la fatigue, qui ne fussent des signes évidents de sa destinée ; car le médecin accoucheur doit pouvoir supporter les réveils en sursaut, les nuits sans sommeil suivies de journées sans trêve ni repos. A toutes ces qualités joignons son esprit inventif, sa haute raison qui devait s'orner de toutes les richesses de l'érudition, de tous les trésors qu'amasse l'expérience, — et je vous le demande, Messieurs, un homme ainsi doué n'était-il point destiné à la carrière

qu'il a suivie? Louis Hubert aurait assurément brillé ailleurs; mais ici, dans la noble profession qu'il avait embrassée, il devait nécessairement exceller entre tous et conquérir le premier rang.

C'est en effet ce qui arriva, Messieurs, et je ne crois pas exagérer l'éloge ni offenser personne en affirmant que notre cher collègue était le premier en Belgique dans la science et dans l'art des accouchements.

M. Louis Hubert était issu d'une race forte, honorable, se livrant à la culture paisible du sol dans une de nos provinces les plus lettrées, qui déjà nous a fourni toute une pléiade d'hommes distingués. Il n'avait pas trouvé de lettres de noblesse dans son berceau; mais l'humble enfant qui naissait à Rognée (province de Namur) en 1810 devait s'élever par son travail, par son talent, par ses qualités personnelles à la meilleure des noblesses, à l'aristocratie la plus haute, celle de l'intelligence, du savoir, de la vertu, sans laquelle toutes les autres ne sont qu'un vain héritage.

Agé de 17 ans, il arrivait à Louvain comme un inconnu pour entreprendre les études médicales. Tout en poursuivant ce laborieux apprentissage il devint répétiteur de physique; puis, pendant trois années, il fut chargé des cours de mathématiques, de géométrie et de trigonométrie. Ce ne fut pas un temps perdu pour lui, puisque les connaissances spéciales qu'il acquit, en profes-

sant ces diverses branches du savoir, lui inspirèrent plus tard des procédés de démonstrations précises et rigoureuses en des matières qui ne connaissaient pas encore cette application féconde des sciences exactes. Bientôt il s'en allait à Paris, pèlerinage scientifique alors lointain, et suivait avec une prédilection marquée les leçons de Moreau qui brillait au premier rang dans l'enseignement de l'obstétrique; ce maître habile distingua bien vite les heureuses dispositions du jeune étranger : il lui permettait de l'accompagner à la visite journalière de l'hôpital, alors même que les portes ne s'ouvraient pas devant la masse des étudiants. Formé dans ces conditions privilégiées, à si bonne école, M. Hubert amassa rapidement une provision considérable de science et d'expérience; aussi tous les regards se dirigèrent naturellement sur lui, alors que la jeune *Alma Mater* s'organisait — avec le succès que vous connaissez — sous l'inspiration particulière de trois hommes d'élite qui portaient les noms vénérés et bénis de Sterckx, Van Bommel et de Ram. A cette époque de conciliation et d'espérance, grâce aux libertés conquises en 1830 au prix de notre sang, l'arbre universitaire, dont nous voyons aujourd'hui l'épanouissement magnifique, jetait dans le sol belge les racines puissantes qui enlacent et soutiennent tant de choses sacrées et précieuses autour de lui; le choix des ouvriers de la première heure offrait

une importance extrême; mais grâce à Dieu, l'œil de nos vénérables organisateurs était perspicace, et dès le mois d'octobre 1836, par une inspiration heureuse entre toutes, on confiait à M. Louis Hubert cette chaire d'accouchements sur laquelle il devait répandre tant d'éclat.

Bientôt commence cette longue série de travaux scientifiques qu'il allait poursuivre pendant 40 ans, malgré le fardeau de l'enseignement, le service d'un établissement hospitalier et la charge d'une vaste clientèle. Durant une carrière longue et laborieuse, notre éminent collègue devait toucher à une infinité de questions, et toujours il le fit d'une main magistrale; aujourd'hui même, dans une science où le progrès dicte impérieusement ses lois, défend l'obstination et pousse toujours en avant, au risque de nous exposer à des semblants d'apostasie, à des froissements d'amour-propre, à des retours sur nous-mêmes, on connaît à peine une opinion que notre honorable collègue ait formulée, et qui ne s'impose encore avec une incontestable autorité.

Puissé-je dans la pâle et rapide esquisse que je viens vous soumettre, Messieurs, faire entrevoir toutes les richesses d'un talent toujours si complet et si souple, soit qu'il s'applique aux spéculations les plus ardues de la théorie, soit qu'il puise à pleines mains dans les réservoirs de la pratique! Mais je crains bien que l'éloge du cher

défunt ne s'affaiblisse en passant par ma bouche dans les conditions spéciales de réserve et d'incompétence où je me trouve placé.

Il y a plus de 33 ans, M. Louis Hubert se préoccupa des causes qui déterminent l'*attitude de l'enfant dans le sein maternel*. La notice qu'il publia sur ce point sera suffisamment louée quand vous saurez, Messieurs, que toutes les opinions fondamentales qu'elle renfermait reçurent sept ans plus tard une consécration éclatante par l'adhésion de l'illustre professeur Simpson d'Edimbourg.

Portant son attention sur la mère elle-même, notre éminent collègue a recherché le *mécanisme du développement du bassin et de la production de ses principales anomalies*. Sur ce terrain il rencontre d'abord la théorie formulée par l'un des membres les plus distingués de l'école de Paris, M. Gavarret; d'après cette théorie, le sacrum serait enchassé comme un coin dans la ceinture pelvienne, et le poids de la partie supérieure du corps, venant agir sur lui, pousserait en-dehors les deux os iliaques, déterminant ainsi l'agrandissement nécessaire aux fonctions de la maternité. Mais une pareille explication, qui séduit vraiment l'esprit par sa simplicité même, ne résiste pas à l'examen critique que lui fait subir M. Hubert; mettant à profit ses connaissances profondes en mécanique et en géométrie,

fortifié par le concours que lui prêtait M. le professeur Valérius (de Gand), notre collègue démontre què l'action cunéiforme du sacrum est purement imaginaire, et que, même en l'admettant par hypothèse, on ne la verrait pas aboutir au résultat observé. Pourquoi? — Parce que les ligaments sacro-iliaques, complètement négligés par M. Gavarret, modifient entièrement les conditions mécaniques de l'évolution pelvienne. D'après le professeur de Louvain, la cause essentielle du développement réside dans une force expansive, purement organique, résultant du travail de nutrition et de rénovation qui s'accomplit dans les os du bassin. Abordant ensuite la genèse des principales anomalies du canal pelvien, et particulièrement du bassin oblique ovalaire de Naegelé, notre confrère démontre, avec une logique irréfutable, que ces vices de conformation ne trouvent point leur origine dans des actions d'ordre physique, mais dans un ensemble de conditions morphologiques dont il serait difficile de fournir ici une analyse exacte.

Telle est, dans un aperçu fort incomplet, cette remarquable étude dont un juge compétent, M. Girard-Teulon, crut devoir s'occuper dans deux longs articles publiés par l'une des revues les plus importantes de France; le savant académicien terminait sa critique flatteuse et fine en déclarant l'œuvre de M. Hubert « digne à tous égards de l'attention du monde médical. »

Au commencement du siècle parut en Allemagne un petit ouvrage dont l'auteur, Wigand (de Hambourg), émettait l'avis qu'on pouvait par des manœuvres externes corriger les présentations vicieuses du fœtus ; mais le procédé indiqué par Wigand était tellement défectueux qu'il fut à peine mis en pratique dans les maternités allemandes et que le hasard seul pouvait le faire réussir. Que dis-je ? — L'inventeur de la méthode établissait lui-même, comme conditions d'application, certaines circonstances extraordinaires. La science en était demeurée là, sur de vraies ébauches, lorsque en 1848, M. Hubert reprit la question pour lui faire exécuter un pas décisif ; il agrandit dans une large mesure le champ des indications de la manœuvre, précisa les conditions vraies du succès, parfois à l'inverse de celles qu'avait établies Wigand, et posa du même coup les règles du palper, ressource presque indispensable dans l'occurrence. Malgré son incontestable mérite le travail de notre éminent collègue subit dans le principe le même sort que l'opuscule du médecin de Hambourg ; il fallut que dans un grand pays voisin l'attention fut appelée sur la question par les efforts persévérants de l'auteur d'un *Essai sur l'accouchement physiologique*, publié en 1855 : j'ai nommé M. Mattéi, dont j'aime à signaler au passage la franchise et la probité ; car, après avoir pris connaissance des travaux de M. Hubert, il eut

la bonne foi de reconnaître que notre collègue l'avait devancé sur un grand nombre de points. Ajoutons encore que ce fut là l'origine des relations toutes amicales qui s'établirent entre ces deux esprits distingués. En définitive, faisant exactement la part de chacun, on reconnaît que, si le professeur de Louvain ne fut pas le vulgarisateur principal de la version externe, si même il ne fut pas le premier à la signaler, c'est lui du moins qui fit le plus pour la rendre pratique. Or, il ne suffit pas en médecine de produire une doctrine vague ou de spéculer sur les sommets ; il faut avant tout viser à l'utile. Aussi nous faisons à M. Hubert un titre d'honneur d'avoir été le promoteur efficace d'une méthode qui, pour la patiente, économise tout ensemble la frayeur, les souffrances et le danger, qui ne prive d'aucune autre ressource, et qui, pour l'enfant lui-même, offre infiniment moins de périls que la version ordinaire. On ne peut donc que déplorer à tous égards l'inconcevable oubli dans lequel fut longtemps délaissé le travail publié par M. Hubert en 1843 ; dès cette époque, la version externe — on n'en peut douter — eut fait son entrée dans la pratique usuelle avec ses avantages incontestables, si l'on avait pris la peine de l'essayer en se conformant aux indications du professeur de Louvain. Dès cette époque, notre éminent collègue avait encore eu le mérite d'établir les principes du palper avec une telle

sûreté que, grâce à ce moyen, « la précision du » diagnostic est poussée jusqu'à ses dernières » limites », suivant l'expression d'un auteur français qui fit en 1866 une étude approfondie de la question.

A la fin de l'année 1851, M. Hubert déposait entre les mains de l'académie de médecine un travail sur *l'avortement médical*, soulevant ainsi une question qui se dresse, toute hérissée de difficultés, sur le terrain glissant où la morale et la médecine viennent parfois agiter leurs disputes. Permettez-moi, Messieurs, de préciser tout d'abord le nœud du problème.

Voilà une femme affectée d'un rétrécissement extrême du bassin; si elle attend le terme naturel de la gestation, et si elle veut alors obtenir vivant le fruit de ses entrailles, elle devra se soumettre à l'une des opérations les plus meurtrières de la chirurgie, l'opération césarienne, qui se présente avec la perspective de mort pour la moitié des cas. Mais veut-elle éviter cette terrible situation, bien capable d'ébranler son courage; — avant l'échéance fatale elle recourt à l'avortement, et, par le sacrifice de son enfant, conserve pour elle-même 19 chances de salut sur 20.

« A-t-elle le droit de prendre ce dernier parti? se demande M. Hubert, et, si elle l'a, s'ensuit-il que l'accoucheur puisse lui venir en aide? »

Comme vous le présentez bien, Messieurs,

cette double question a reçu des solutions différentes. Mais, à l'époque où notre éminent confrère présentait son manuscrit à l'académie, les partisans de l'avortement médical semblaient jouir d'un triomphe définitif; en France par exemple, il ne s'élevait plus une seule voix pour les contredire; mais ce fut le moment que notre collègue choisit courageusement pour faire entendre une solennelle revendication. Prenant pour épigraphe le précepte *non occides*, il passe en revue tous les arguments que l'on faisait valoir pour s'enhardir à sacrifier l'enfant au salut de la femme. Je voudrais pouvoir vous conduire, Messieurs, à travers cette dissertation lumineuse et calme, vrai modèle du genre, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, la souplesse de la dialectique ou le charme de la diction; mais l'espace nous manque, et d'autres œuvres du cher défunt nous attendent pour vous être présentées. Retenons seulement, qu'au terme de sa dissertation magistrale, M. Hubert se prononce contre l'avortement; mais ne croyez point qu'il va condamner sans merci les confrères pensant ou agissant autrement que lui-même; loin de là, car il termine son travail par ces paroles pleines de prudence et de charité: « Nous croyons que ce sera toujours là une question de conscience; mais nous pensons aussi que, à ce point de vue, elle ne doit pas recevoir la solution qu'on tend partout à lui donner aujourd'hui, et

cette seule considération légitime, ce nous semble, les développements dans lesquels nous sommes entré.* Selon nous, en sacrifiant son enfant à sa sécurité personnelle, la femme enfreint un devoir et viole un droit très-positif; selon nous, le médecin, en lui donnant un semblable conseil, en se faisant ensuite l'instrument indispensable de sa détermination, commet librement un acte que sa bonne foi *excuse* jusqu'à un certain point, mais qui ne peut rigoureusement se *justifier*. »

La communication de notre éminent confrère devint à l'académie le sujet d'une discussion intéressante et passionnée; au cours du débat la question se trouva même bientôt généralisée, et le problème du *fœticide médical* fut posé sans ambages. A peine est il besoin de le dire : M. Hubert, qui avait repoussé l'avortement médical, rejette aussi le fœticide; il n'admet point que la femme soit autorisée à réclamer l'immolation de l'enfant qui vit dans son sein au terme de la grossesse; elle peut se refuser à l'opération césarienne, et laisser la mort s'emparer de l'enfant innocent et insoucieux du péril qu'il fait courir; mais il n'est pas permis de porter une main homicide sur ce petit être contre lequel on ne saurait même invoquer l'excuse d'une légitime défense. Telle est la doctrine développée par M. Hubert dans un discours que l'un de ses plus énergiques contradicteurs, le président de l'académie lui-même, qualifiait d'admirable.

Ajoutons, pour l'honneur de l'académie, qu'elle eut la sagesse de ne point s'ériger en assemblée dogmatique, et que finalement elle s'en remit, pour trancher la question, à « l'appréciation judicieuse et consciencieuse de l'accoucheur. »

Jusqu'à l'époque où M. Hubert s'en occupa, l'origine des *phénomènes mécaniques de l'accouchement*, était demeurée mystérieuse; chaque jour on revoyait ces phénomènes singuliers, mais la plus grande confusion régnait dans la science sur leur mécanisme. Il appartenait à un observateur qui, comme notre éminent collègue, s'était familiarisé avec les notions précises de la mécanique, il lui appartenait de nous révéler le mot de l'énigme; aussi la publication, dont je veux actuellement vous entretenir un instant, était, suivant l'expression de M. Giraud-Teulon, « destinée à marquer dans l'histoire de la physiologie des accouchements. » Et en effet, Messieurs, ce mémoire, tout émaillé de démonstrations et de figures géométriques, abordait la question avec une ampleur et une sûreté de vue qui ne s'étaient pas encore rencontrées; rien n'était négligé, ni la direction des forces expultrices, ni la direction des plans osseux ou charnus qui forment la filière du bassin et qui nécessairement doivent être pris en considération pour déterminer le parallélogramme à construire. L'auteur eut particulièrement le mérite de préciser la cause des curieux mouvements

de rotation que le corps du fœtus subit pendant la translation qui l'entraîne, faisant voir clairement que tout le mécanisme réside dans les résistances congénères qui agissent à la fois sur deux points opposés du mobile. Une fois en possession du secret, le professeur de Louvain explique deux phénomènes qui jamais avant lui n'avaient reçu d'interprétation satisfaisante, je veux dire, les mouvements de rotation de la tête sur l'axe transversal et la conversion naturelle des positions occipito-postérieures en occipito-antérieures.

Par ce mémoire magistral, dont les spécialistes seuls apprécient pleinement l'importance, notre honorable collègue comblait une grave lacune de l'enseignement classique, et rectifiait des erreurs invétérées qui menaçaient de se propager indéfiniment dans la science.

La patrie de Vésale, de Van Helmont, de Réga, de Verheyen, est une terre fertile en médecins distingués; à ne considérer que l'art obstétrical, elle a fourni déjà pendant les siècles passés un contingent glorieux au progrès, et je n'en prends ici pour preuve que l'invention du forceps, instrument bien simple en apparence, mais qui rend chaque jour d'incalculables services. Or, personne n'ignore que pour cette invention précieuse il a fallu venir jusqu'à 1721, jusqu'au belge Jean Palfyn, de Courtrai. Peu de temps après, un autre instrument venait enrichir l'ar-

senal de l'obstétrique : je veux parler du levier, dont l'usage s'est transmis, comme par tradition, dans nos Flandres, si bien que l'on connaît cet instrument sous le nom de levier flamand. Mais, chose étrange, cet instrument employé depuis plus d'un siècle en Hollande, dans les Flandres et en Angleterre, se trouve encore aujourd'hui presque complètement banni de la pratique en Allemagne et en France. Pareil ostracisme ne consacre-t-il pas une injustice? N'y a-t-il point lieu de conserver l'un près de l'autre les deux instruments avec leurs avantages particuliers, avec leurs indications spéciales en rapport avec la construction même et le mode d'action de chacun? — Notre éminent collègue, M. Louis Hubert, l'avait pensé et démontré. Il expose ses théories sur ce point dans un mémoire intitulé, *notes sur l'équilibre du forceps et du levier, et sur le choix à faire entre ces deux instruments*. On retrouve encore ici les procédés d'analyse mathématique et la critique judicieuse qui caractérisent le talent de notre honorable confrère, et auxquels il habitue dès l'abord ceux qui veulent le suivre dans toute sa carrière scientifique. S'appuyant sur une méthode aussi sûre, et passant en revue les résultats remarquables obtenus par M. Boddaert, père, qui s'était servi du levier avec une rare habileté, le professeur Hubert formule des conclusions pratiques qui, par la haute compé-

tence de l'auteur, s'imposent comme autant de règles à suivre.

Dans cette même voie pratique, M. Hubert avait imaginé l'*application du forceps à une seule main*, procédé plus prompt, plus sûr, plus régulier, moins douloureux que le procédé ordinaire. Cette acquisition toute positive, dont notre collègue avait doté la science, est aujourd'hui connue sous le nom de M. Félix Hatin; je n'ai garde d'amoindrir le mérite du médecin français; mais il n'en demeure pas moins vrai que le professeur de Louvain avait le premier pratiqué avec méthode et discernement l'*application du forceps à une main*, et qu'il pouvait revendiquer une part légitime dans la vulgarisation du procédé.

En courant je signale, à l'actif de notre cher collègue, l'*invention d'un nouveau porte-lacs*, son *procédé de réduction du cordon ombilical en procidence*, et sa *méthode d'application du forceps dans les positions mento-postérieures* si redoutées des praticiens.

En 1869 parut un volumineux mémoire, fruit de l'expérience et des méditations de notre infatigable confrère : *Des moyens de réduction du volume du crâne, et plus spécialement de sa transformation et de la phénotrésie*. Ici, Messieurs, je vais vous faire entendre une parole plus compétente que la mienne : voici comment M. le Dr Gallez faisait ressortir l'importance de

cette œuvre vraiment capitale, en s'adressant à l'auteur lui-même au milieu d'une fête dont les voûtes de nos Halles antiques gardent le souvenir récent :

« La réduction du volume de la tête de l'enfant est un des problèmes qui ont le plus préoccupé les accoucheurs de notre siècle. La science a-t-elle dit son dernier mot sur cette question aussi difficile qu'importante? Le crânioclaste de Simpson, le céphalotribe de Baudelocque et le forceps-scie de Van Huevel ont sans doute rendu de grands services ; mais sont-ils si innocents, si parfaits, remplissent-ils si complètement toutes les indications qu'il n'y ait plus rien à faire? C'est ce que vous ne pensiez pas, mon savant maître, lorsque, en 1860, après de nombreux essais sur le cadavre, vous preniez date en remettant à l'académie de médecine un pli cacheté dans lequel vous annonciez une *nouvelle méthode d'embryotomie et un nouvel embryotome*. En janvier 1861 vous en faisiez l'application sur la femme vivante ; enfin en 1869, après de nouveaux perfectionnements et de nombreuses expérimentations, vous communiquâtes à l'académie les résultats définitifs de votre magnifique découverte. Je ne puis pas ici passer sous silence l'admirable parallèle qui doit vous avoir coûté tant de recherches et où la céphalotripsie et la section du crâne sont mises en regard de votre nouvelle méthode,

tout aussi bien sous le rapport pratique que sous le rapport théorique. Aujourd'hui le *transformateur du professeur Hubert* a fait son chemin dans le monde et est expérimenté partout, tant en Italie et en Allemagne, qu'en France et en Belgique. »

Pendant longtemps les *môles hydatiques*, productions bizarres, furent considérées, même par des hommes d'un incontestable mérite, comme des vers vésiculeux groupés dans la cavité utérine. Notre éminent collègue entreprit de reviser d'une manière définitive cette opinion, en s'éclairant à la lumière des travaux les plus récents des naturalistes, aussi bien qu'en faisant appel à ses propres souvenirs. S'appuyant sur des autorités solides, notamment sur les observations de nos honorables confrères, M. P. J. Van Beneden et M. Van Kempen, il affirma la provenance embryonnaire des môles hydatiques; du même jet, avec sa précision accoutumée, il traça les règles d'un diagnostic réputé généralement impossible, et fixa les bases d'un traitement rationnel.

Jusqu'ici, Messieurs, j'ai fait passer sous vos yeux un groupe imposant de monographies dont chacune marque un progrès dans la science obstétricale. Nous rencontrons maintenant une œuvre de synthèse dont l'auteur aurait pu dire : *Hic cæstus artemque repono*, — un livre qui rend chaque jour, et qui rendra longtemps en-

core, d'inappréciables services aux praticiens comme à notre jeunesse universitaire. Vous l'avez compris : je dois vous entretenir de la publication du *Cours d'accouchements* que M. Hubert professait avec tant de distinction à l'université. C'est en 1869 seulement que notre éminent et modeste collègue se rendit enfin aux instances de plus en plus pressantes qui le sollicitaient, et livra ses leçons à la publicité la plus absolue. Quand on songe à la faveur qui salua ce livre si longtemps désiré, toute louange devient superflue. Mais en cette occasion le savant auteur devait rencontrer une double satisfaction aussi rare que précieuse : c'était d'abord de voir l'œuvre de sa vie entière mise au jour par les soins éclairés d'un fils, heureux et fier à bon droit de placer son nom au-dessous de celui d'un illustre père ; ce fut bientôt après la plus haute consécration qu'un savant belge puisse rêver pour ses travaux, la palme du prix quinquennal décerné par l'académie. Nous avons tous acclamé à ce triomphe avec un légitime orgueil, et sans doute il vous souvient encore de la triple salve d'applaudissements qui accueillait les paroles de notre vénérable Recteur quand, dans un discours de rentrée, il signalait ce nouveau fleuron ajouté à la couronne de la jeune *Alma Mater* par notre éminent collègue. Ce n'est point qu'un succès aussi éclatant eut été facilement obtenu :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Mais le mérite supérieur du livre publié par le professeur de Louvain avait fait pencher définitivement la balance et fixé la victoire. Écoutez comment s'exprimait dans son rapport le président de la commission du concours, le regretté M. Marinus, qui jouissait d'une incontestable autorité : « L'ouvrage de M. Hubert est complet ; tout y est traité de main de maître ; le style en est simple et clair. Il ne représente pas seulement l'état actuel de la science ; il réalise un progrès par les idées nouvelles qui appartiennent à l'auteur, par une judicieuse appréciation des vues et des opinions qui y sont discutées, et par des procédés utiles dans la pratique des accouchements. »

Que dirai-je encore après un éloge aussi complet lui-même, sinon que le livre nous initie à la méthode du professeur, et nous révèle toutes les qualités du maître éminent qui forma pendant plus de 35 ans à l'université catholique de Louvain une brillante phalange de jeunes médecins ? Exposition lumineuse et savante, discussion impartiale et calme des faits, doctrine prudente et saine, tout cela avec un esprit du meilleur aloi, avec un humour qui grave profondément dans la mémoire les leçons austères de l'expérience, tel est le caractère de l'enseignement théorique de notre honorable collègue. Je n'ajoute plus qu'un mot : le *Cours d'accouchements* abonde en revendications légitimes

que le cher défunt aurait peut-être négligées, mais qui s'imposaient comme un devoir à la piété filiale. Pourquoi ne le dirais-je pas ? — Il s'était rencontré quelques personnages qui sans scrupules avaient pillé le professeur de Louvain ou détourné le fruit de ses travaux. Nous, pauvres Belges, trop souvent nous avons été les dupes de ces manœuvres peu loyales dont il serait temps de voir approcher le terme, et dont notre cher défunt, plus que tout autre peut-être, avait été la victime.

Que si nous suivons M. Hubert sur un autre théâtre, à l'hospice de la Maternité, nous retrouvons une nouvelle face de son admirable talent, la justesse et la rapidité du coup-d'œil, le sang-froid et l'habileté du traitement, l'action tour à tour énergique et prudente que l'on demande au clinicien, en un mot, toutes ces qualités maîtresses qui font le praticien consommé. J'en appelle aux nombreuses générations de disciples qui ont été formés par lui, et j'entends d'ici leur témoignage ; j'en appelle aux résultats statistiques qui nous montrent combien notre hospice de Maternité, en dépit des conditions détestables de son installation, offre un refuge vraiment propice aux pauvres femmes en couches, alors que de toutes parts la voix des médecins dénonce l'effroyable mortalité qui désole les Maternités en Europe.

Vous m'excuserez, Messieurs, de vous avoir

entretenus déjà si longuement ; mais les œuvres de notre cher défunt sont tellement nombreuses que, si je voulais mesurer l'éloge aux mérites eux-mêmes, je devrais vous retenir longtemps encore dans cette enceinte. Mais si je me borne à choisir dans son écrin d'une incomparable richesse les plus brillantes perles pour les exposer un instant à vos regards, saluons encore avec une admiration respectueuse ce travailleur intrépide qui a tant pensé, tant écrit et tant fait malgré les embarras d'une clientèle qui gaspillait toutes ses heures sans pitié. Je passe donc sur des discours à l'académie, sur des rapports, vrais modèles de discernement et de courtoisie, sur des opuscules qui vulgarisent la science, qui combattent les préjugés, qui s'appliquent à l'histoire de l'art obstétrical, qui vengent l'honneur patriotique compromis par un étranger ; toutefois je ne puis me défendre de vous dénoncer l'existence de notes volumineuses, d'observations médicales entassées par le cher défunt, souvent au jour le jour, à travers le tourbillon qui l'entraînait loin de son tranquille foyer, mine féconde, dont les richesses, nous l'espérons, ne seront pas à tout jamais perdues. Il appartient à son fils et son successeur d'exhumer les trésors mis en réserve pendant 40 années d'une vie consacrée avec tant d'éclat au service de l'humanité souffrante. Si j'osais vous introduire sans indiscretion dans

ce dépôt encore secret, vous y retrouveriez le professeur Louis Hubert tout entier, avec son esprit méditatif et délié, avec sa belle humeur et sa bonté d'âme, avec sa franchise, sa modestie — je dirai le mot — avec sa bonhomie sympathique et fine. A propos d'une polémique qu'il avait soutenue, il écrit dans ses archives : « M. le Dr X..... me critiquait sans m'avoir lu ; j'aurais dû le lire sans le critiquer. » Ailleurs il enregistre une pensée de nos saintes Ecritures, un vers d'un grand poète, ou bien l'une ou l'autre de ces brèves sentences qui respirent la sagesse des nations ; ailleurs encore il s'adresse à son fils bien-aimé, qui grandissait et se formait sous ses yeux : Mon cher fils, dit-il, c'est pour toi que j'écris ces lignes, pour ton instruction, pour ton profit, afin que la vieille expérience de ton père ne soit point perdue pour toi.

Vous pensez bien, Messieurs, que notre cher collègue n'avait point produit tant d'œuvres sérieuses et durables, et qu'il ne s'était point dévoué avec tant de succès à l'enseignement et à la profession médicale sans que l'attention publique se tournât vers lui, et que les honneurs ne vinssent le trouver dans sa modestie.

Membre de plusieurs sociétés savantes du pays et de l'étranger, il était particulièrement attaché à notre académie royale de médecine, — devant laquelle il produisait la plupart de ses travaux, — par le titre d'associé en 1842, et le

titre de membre titulaire en 1859. Laissez-moi vous rappeler, Messieurs, que le cercle scientifique de Louvain, dès la deuxième année de son existence, avait élevé notre cher défunt au fauteuil de la présidence ; plus récemment encore les hommes de science et de foi, qui ont fondé la Société scientifique de Bruxelles, avaient considéré comme une bonne fortune de pouvoir introduire M. L. Hubert dans le conseil chargé de présider aux destinées d'une œuvre naissante qui, depuis ses brillants débuts, a vu s'organiser autour d'elle la conspiration du silence. A deux reprises différentes ses concitoyens d'adoption l'envoyèrent siéger dans les conseils de la commune ; à deux reprises différentes aussi il fut l'objet de la faveur royale, si bien méritée par lui que j'ose dire qu'il honorait la croix de l'honneur. A vingt années d'intervalle ses élèves, qui lui rendaient amour pour amour, lui avaient offert son portrait lithographié ; dans une circonstance plus récente, les anciens étudiants de l'*Alma Mater*, réunis avec nos élèves actuels dans les mêmes sentiments de reconnaissance et d'admiration, lui remettaient ici même son buste gravé dans le marbre par le ciseau d'un grand artiste pour prendre place dans le Panthéon de nos gloires universitaires. Ce jour-là, le 17 novembre 1874, cette même salle des Promotions avait pris un air de fête ; à l'entrée les portraits de Vésale, de Réga et de nos illustres

ancêtres semblaient sourire à celui qui portait si dignement leur héritage. Le héros de la joyeuse et brillante cérémonie apparaissait ici, au milieu d'acclamations enthousiastes, entre son fils devenu son compagnon de travail et d'honneur, et l'excellent jeune homme, flamand à la tête de fer et au cœur d'or, qui, par un lien sacré cimenté dans la communauté de la douleur, a joint au nom de l'illustre jurisconsulte Raepsaet le nom illustre du professeur Hubert de Louvain. Il me semble encore le voir là, vers le pied de cette tribune, notre cher et bon collègue, touché jusqu'aux larmes, et nous disant avec son émotion communicative : « J'ai aimé et j'aime les enfants de l'*Alma Mater* comme les miens, d'une affection que le temps n'affaiblit point, mais rend de jour en jour plus profonde. » Notre jeunesse catholique applaudissait avec transport aux paroles affectueuses qui sortaient de ce noble cœur, au langage modeste du maître éminent et chrétien, si haut placé dans l'estime publique comme dans la science ; plaise à Dieu qu'elle se souvienne toujours de ses paroles et de ses exemples, comme d'un testament sacré !

Triste revirement des choses d'ici-bas ! Seize mois sont à peine écoulés, et M. Hubert nous rassemble encore dans la même enceinte ; mais hélas ! les cyprès ont remplacé les lauriers ; nos minerves académiques sont voilées d'un crêpe de deuil, et le confrère distingué qui, au jour de

fête, avait déroulé les titres scientifiques de M. Hubert, a dû revenir et reprendre la parole en face d'un cercueil !

Et maintenant, Messieurs, j'arrive à la partie la plus pénible de ce long et triste discours : nous avons suivi M. Louis Hubert dans la gloire et l'honneur de sa carrière ; hélas ! tout va finir ; il ne nous reste plus qu'à le conduire à travers ses derniers jours jusqu'à l'agonie et jusqu'aux funérailles. Elevons nos cœurs bien haut, *sursum corda*, car il nous faut le courage de voir dans ses luttres suprêmes le cher et doux collègue que nous avons perdu.

Quoiqu'il fût déjà loin sur le second versant de la vie et qu'il eût tant fait pour les progrès de la science au service des misères humaines, son ardeur ne se refroidissait pas ; rien d'ailleurs ne faisait prévoir une catastrophe ; que dis-je ? — Notre éminent confrère s'apprêtait encore à des labeurs nouveaux, quand une maladie étrange, contractée dans l'exercice de la profession, vint le saisir et le terrasser ; oui, Messieurs, nous avons la douleur de penser que cet homme si bon, si aimable, si précieux, est tombé, martyr résigné du devoir, sur le champ de bataille « où les miasmes remplacent les balles », comme le disait un autre éminent collègue de la faculté de médecine, M. Lefebvre. Mais cette pensée, qui accroît l'amertume de nos

regrets, augmente encore la sympathie avec laquelle nous nous penchons vers sa tombe, et cette mort même, qui nous montre M. Hubert comme une victime du dévouement, n'est-elle point le digne couronnement d'une vie toute pleine de travail et d'abnégation? Et puis encore, cette innocente et pure victime, que nous présentons en holocauste, ne va-t-elle pas détourner les coups qui menaceraient l'Université et surtout les chers vétérans de notre faculté!

L'année 1876 venait de s'ouvrir. Il était placé à la tête d'une immense clientèle, au faite des honneurs et de la renommée, jouissant d'une grande et légitime popularité, entouré d'une famille dont il était l'idole, de confrères qui se disputaient ses loisirs et son amitié. Nous avions tous au jour de l'an — il vous en souvient encore, Messieurs et honorés collègues, — nous avions tous senti son étreinte affectueuse; hélas! c'était pour la dernière fois. Le lendemain il écrivait aussi la dernière lettre qui soit sortie de sa plume; la grande voix de la publicité nous l'a fait connaître, et l'on ne peut la relire sans émotion, tant sa bonté et sa bienveillance s'y exhalent d'une manière exquise et simple : « Nous sommes ici, disait-il en parlant de ses confrères à la faculté de médecine —, nous sommes ici quatorze collègues qui avons la bonne fortune de nous entendre comme des frères. » Deux

jours plus tard notre vaillant collègue devait renoncer aux courses nombreuses qui l'emportaient sans relâche à travers le pays et même au-delà des frontières; il rentrait, comme pour se reposer, au foyer de la famille, dans ce nid tout fourré d'amour et de soins où l'on ne vivait et ne respirait que pour lui; mais si, pendant plusieurs semaines, il ne devait plus quitter les siens, ce n'était que pour venir livrer sous leurs yeux le combat de l'agonie dont personne n'a raconté les angoisses : l'ange de la mort avait posé la main sur lui.

Vous le savez, messieurs, — avec quelle douloureuse surprise fut accueillie la nouvelle de sa maladie, avec quelle désolation on apprit la tenacité du mal toujours renaissant qui l'accablait, avec quel soulagement on se laissait aller parfois aux illusions d'une trompeuse espérance aussitôt qu'une lueur d'amélioration venait à briller! Par une fatalité inouïe, son fils, ce fils unique qu'il avait tant aimé, et sur qui nous reportons l'affection au père lui-même, subissait, lui aussi, l'étreinte de la souffrance, et ne pouvait accourir au chevet paternel. O famille infortunée, en ces jours d'épreuves nos bras et nos cœurs se levaient vers vous, et si la sympathie publique avait pu prévaloir contre les décrets impénétrables d'en-haut, vous n'auriez pas à pleurer aujourd'hui le meilleur des époux et des pères. Mais la Providence, dont il ne nous

appartient pas de scruter les desseins, ne voulait point se laisser fléchir, pas même par les prières de tant de petits enfants, que le cher défunt avait introduits en ce monde, et dont les mères reconnaissantes et pieuses joignaient les mains en leur disant de prier pour M. Hubert.

Après bien des alternatives, il devint évident que la mort ne lâcherait point sa proie. En vain sa douce compagne avec ses filles dévouées lui prodiguèrent-elles les plus tendres des soins ; en vain ses collègues et ses amis épuisèrent-ils pour lui toutes les ressources de l'art ; malgré tout, la crise décisive approchait. Mais du moins, en cette heure dernière, après avoir reçu, calme et confiant, toutes les consolations divines, il eut le bonheur de voir venir près de sa couche son fils, encore pâle et chancelant, pour lui donner à travers les ombres de la mort un long et douloureux baiser.

Vous dépeindrai-je, Messieurs, les tristes splendeurs de ses funérailles, — sa modeste demeure envahie par une foule désolée, par ses anciens élèves rassemblés de tous les points du pays, par les notabilités de l'académie, des universités, du parlement, de l'armée et de l'ordre civil, — et l'imposant convoi qui conduisait au champ du repos sa dépouille mortelle ? — Tandis que son épouse et ses filles s'étaient réfugiées au pied des autels pour y répandre leurs larmes et leurs prières, tandis que son fils, abimé par la

douleur et la maladie, devait renoncer à suivre une dernière fois un père si tendre, nous allions enlever ses restes inanimés de cette maison dont il avait fait le charme et la joie. A la lueur vacillante des cierges nous y avons vu des femmes en deuil saisies par des sanglots convulsifs, et plus d'un mâle visage sillonné par les larmes de l'amitié; nous y avons vu un vétéran de notre académie de médecine, accouru de bien loin, renonçant à célébrer une fête jubilaire au sanctuaire de la famille, épancher sa douleur comme un enfant. Et puis, après des discours éloquentes qui nous ont fait tressaillir d'émotion, quel magnifique cortège emportait le cercueil à travers la cité universitaire, dans les rues que le cher défunt avait si souvent parcourues, la nuit et le jour, pour dispenser à tous, aux pauvres comme aux riches, ses trésors de science et de bonté? Vous avez vu sa glorieuse dépouille recouverte de la toge qu'il avait illustrée, soulevée au-dessus de la foule émue par les mains pieuses de ses élèves; Vous avez vu au passage toutes les têtes découvertes, des femmes en pleurs, la consternation peinte sur tous les visages. Au milieu de tous ces témoignages de la douleur publique, n'avez-vous pas cru devenir les témoins d'un triomphe décerné à cet homme de bien, à cet excellent citoyen, à ce savant illustre? — Et c'est ainsi, en lui prodiguant tous les honneurs des funérailles, que nous l'avons conduit à sa der-

nière demeure pour qu'il y repose en paix, à l'ombre de la croix, jusqu'au jour où la trompette des anges viendra ranimer la poussière de son corps mortel. *

On ne se détache pas facilement, messieurs, d'un confrère aussi bon, aussi distingué, aussi sympathique; on ne se lasserait pas en causant de lui. Mais il est temps de mettre fin à ce discours funèbre, en disant à celui que nous avons perdu la parole de l'adieu suprême, au nom de la faculté de médecine.

Notre cher Hubert, vous qui fûtes pour nous un collègue, un maître, un bienfaiteur, un ami, en nous quittant pour un monde meilleur, vous avez creusé parmi nous un vide immense; mais du moins vous nous laissez les exemples d'une vie sans tache, merveilleusement riche de travail et de dévouement; vous avez prodigué à nos femmes, à nos enfants, à notre jeunesse catholique les trésors inappréciables de votre âme et de votre intelligence; vous avez été pour toutes les nobles causes un bon et loyal serviteur; dans une carrière honorable entre toutes vous avez bien mérité de la science et de la religion, de la patrie et de l'Université; la faculté de médecine, aussi fière de vous avoir possédé que désolée de vous avoir perdu, vous l'affirme solennellement aujourd'hui par ma faible voix; elle vous propose avec orgueil comme un type

charmant et comme un modèle accompli. Aussi, ceux qui ont eu le bonheur de vous connaître conserveront un souvenir impérissable de vos vertus et de vos talents. Nos enfants apprendront de notre bouche à ne prononcer votre nom qu'avec attendrissement et reconnaissance; vous leur apparaîtrez avec cette auréole de bonté qui entourait votre aimable physionomie. Et plus tard, après eux, quand toutes les générations actuelles auront disparu, quand ceux qui vous gardent la mémoire du cœur auront à leur tour succombé, l'honneur de votre nom ne périra point, car on retrouvera toujours votre trace lumineuse dans la science que vous avez cultivée. — Puisse cet éloge funèbre, que j'ai préparé pour vous dans les larmes et la tristesse, vous attester notre estime profonde et nos éternels regrets!

DISCOURS

prononcé, à la salle des Promotions, le 26 juin 1876. par Mgr NAMÉCHE, recteur de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église de Saint-Pierre, pour le repos de l'âme de M. Félix KRANS, professeur ordinaire de la Faculté des sciences.

MESSIEURS,

A toutes les pertes si sensibles et si nombreuses que nous avons faites dans ces dernières années, celle de M. le professeur Krans est venue s'ajouter avec un caractère plus particulièrement douloureux, et un surcroît, si l'on peut dire ainsi, de larmes et de regrets. Il était si jeune, si plein d'avenir, il a été emporté si rapidement et si inopinément ! Dieu l'a voulu, et nous nous inclinons devant la profondeur de ses jugements, sans oublier qu'il est toujours paternel et miséricordieux même dans ses rigueurs les plus apparentes. Nos jeunes écoles spéciales ont donc aussi leur nécrologe, et le premier nom qu'elles y ont inscrit restera gravé dans tous les souvenirs comme celui d'un des membres les plus distingués et les plus sympathiques du Corps académique de Louvain.

Fidèle à nos traditions, je vais essayer, Messieurs, de vous retracer quelques traits de cette vie courte, mais bien remplie : je voudrais vous

montrer combien ellé fut chrétienne, honorable, laborieuse, et j'aurai atteint le but que je me propose si je parviens à reproduire fidèlement, dans cette esquisse, quelque chose de la physionomie si franche, si spirituelle, si originale, dans le bon sens du mot, de notre regretté collègue, et à mettre suffisamment en relief les services de plus d'un genre rendus par lui à l'Université d'abord, et plus particulièrement à nos écoles spéciales et à leurs élèves.

M. Félix-Jules-Charles-Vincent Krans naquit à Liège, le 8 octobre 1841, d'une famille respectable et richement pourvue des dons de l'intelligence. Son frère aîné fit de brillantes études de médecine à l'université de Liège, et il y subit avec beaucoup de succès les épreuves d'un doctorat spécial. Un autre frère entra au barreau, et s'y acquit un grand renom. Ces deux frères moururent jeunes.

Une sœur aînée les avait précédés dans la tombe, à une époque où le futur professeur de l'Université catholique était encore enfant. Cette première perte avait jeté le deuil dans une famille qui avait joui jusque-là d'un bonheur sans mélange. M. Krans père était médecin. Inquiet de la santé de ses autres enfants, il crut devoir se départir quelque peu de la sévérité dont il avait usé d'abord dans l'éducation de ses fils, et les laissa se mêler aux jeux bruyants des enfants du voisinage. Notre regretté collègue

y gagna une certaine liberté d'allure, quelque chose de décidé, de dégagé, d'un peu mutin, si vous voulez, qui complétait sa nature originale. C'était, il faut bien le dire, un enfant fort remuant, à telles enseignes que, quand un petit méfait avait dérangé quelque chose à la maison, son premier soin était de se dérober par la fuite aux reproches qui l'attendaient, car il était sûr d'avance que, coupable ou innocent, ce serait toujours sur lui que se porteraient les premiers soupçons et les premières accusations.

M. Krans fit d'excellentes humanités au collège Saint-Servais, où son souvenir est resté vivant et honoré. Après y avoir recueilli une ample moisson de prix et de distinctions, il entra aux écoles spéciales de l'université de Liège, et continua à y obtenir les plus beaux succès. Il en sortit au bout de cinq ans, avec le grade d'ingénieur des mines, et des arts et manufactures.

Admis bientôt après aux célèbres établissements de la société John Cockerill, à Seraing, il y fit son apprentissage dans des conditions difficiles, et il y montra bien vite de quoi il était capable, et de quelle énergie il était doué. Il avait à lutter contre des obstacles personnels et matériels à la fois ; il en triompha à force de résolution et de caractère. Il bravait le danger avec un courage qui ressemblait à de la témérité. Il faillit périr un jour où l'on travaillait à

la restauration d'un haut fourneau. M. Krans, monté sur l'échafaudage placé à la hauteur de la brèche, voulut voir ce qui se passait à l'intérieur du fourneau, et s'agenouilla sur le plancher ; il fut atteint à l'instant même par la chute d'une brique énorme, qui faillit le précipiter dans l'ouverture béante et lui fit une blessure grave à la tête. Le sang coulait abondamment, et plusieurs jours se passèrent avant que les médecins osassent affirmer qu'il ne succomberait pas à sa blessure. Un autre jour, une chaudière installée dans un hangar laissa tout-à-coup échapper une telle quantité de vapeur que le lieu en fut rempli. Chacun se mit à fuir au plus vite, mais M. Krans s'élança vers la chaudière, et parvint à refermer la soupape d'où s'échappait la vapeur.

Ces aventures alarmèrent la tendresse paternelle ; elle rechercha les moyens de faire entrer dans une carrière moins périlleuse le jeune ingénieur un peu plus brave que de raison aux yeux de ses parents. Nos écoles spéciales venaient de s'ouvrir. M. Krans était destiné par la Providence à prendre une part importante à leur organisation et à leurs premiers et si remarquables succès. Permettez-moi, Messieurs, d'arrêter un instant votre attention sur cette création, à laquelle le nom de M. Krans restera inséparablement attaché.

Ce fut à la première session du congrès ca-

tholique de Malines, en 1863, que l'idée de ces écoles qui germait depuis longtemps dans les esprits prit corps enfin, et s'annonça comme près d'obtenir une réalisation prochaine.

Une partie des membres de la troisième section, celle d'enseignement, s'étaient constitués en sous-comité pour examiner, dit le procès-verbal, une proposition relative à la création d'une école spéciale du génie civil, de l'industrie et des mines à l'Université de Louvain. Le bureau du sous-comité était composé de M. le baron della Faille, président, de M. l'avocat Bolle, vice-président, de M. le professeur Gilbert, secrétaire.

Dans la séance tenue le 20 août par ce sous-comité, M. Bolle lut une partie d'un rapport adressé à Nosseigneurs les Evêques sur l'utilité de comprendre, dans l'enseignement supérieur catholique, le système d'instruction nécessaire à la formation des ingénieurs. « Les chefs d'établissements industriels, disait-il, exercent une immense influence sur la moralité et l'esprit religieux des populations ouvrières : la plupart sont pris aujourd'hui parmi les ingénieurs formés dans les écoles spéciales de l'Etat. L'enseignement catholique supérieur présente donc, à ce point de vue, une lacune regrettable, que l'état moral des centres industriels rend chaque jour plus sensible. Pour combler cette lacune, le moyen le plus simple, le moins coûteux et le

plus complet, serait d'annexer à la faculté des sciences de l'Université catholique de Louvain, une école spéciale pour les mines, les travaux de construction, la métallurgie et l'industrie en général. On a objecté contre le choix de Louvain, que cette ville n'est pas située dans un bassin industriel : mais la nature presque entièrement théorique de l'enseignement donné dans les écoles spéciales, et la création prochaine à Louvain de vastes ateliers de construction, écartent cette objection. » Un vœu fut exprimé en ce sens par le sous-comité.

Le lendemain, au début de la séance de la troisième section, le président Mgr De Ram, prit la parole en ces termes : « Le vœu formulé par le sous-comité a été prévenu par le corps épiscopal. Je crois donc qu'il conviendrait d'ajouter au vœu exprimé que l'assemblée est heureuse d'apprendre que l'Episcopat belge, dans sa réunion du 5 août 1863, a décidé en principe l'adjonction d'une école spéciale industrielle et des mines à la faculté des sciences de l'Université catholique. »

Cette proposition fut accueillie avec empressement par la section. M. de Liedekerke en fit l'objet d'un rapport à la quatrième séance de l'assemblée générale. « Le développement que prennent les grands travaux d'utilité publique et toutes les industries attire, disait-il, vers les carrières industrielles un grand nombre de

jeunes gens, et il est important qu'en puisant à la source des sciences proprement dites, ils ne perdent pas les notions de la science la plus élevée, celle du beau et du bien. — L'Université de Louvain est une école complète de théologie, de philosophie, de droit, de médecine et des sciences.—Cette dernière faculté réclame cependant l'adjonction de cours destinés à servir les intérêts industriels dans la mesure que comportent les besoins croissants de l'époque contemporaine. La proposition en a été soumise très-récemment à Nosseigneurs les Evêques de Belgique réunis à Malines, qui l'ont décidée affirmativement en principe.—Le vœu de votre troisième section se trouve donc à moitié réalisé : à moitié, car il reste à trouver les moyens d'exécution, qui, nous pouvons l'espérer, ne se feront pas attendre longtemps. »

L'assemblée générale, à son tour, adopta la résolution suivante : « L'assemblée émet le vœu que le cadre des études de l'Université catholique de Louvain soit étendu et complété par l'adjonction à la faculté des sciences d'une école spéciale du génie civil, de l'industrie et des mines, afin d'ouvrir aux jeunes gens qui se destinent à ces carrières, la source des connaissances et des principes philosophiques et religieux, seuls préservatifs contre la matérialisation de la sphère industrielle. Elle est heureuse d'apprendre que ce vœu est conforme à la résolution

prise par l'Épiscopat belge dans sa réunion du 5 août 1863. »

L'année suivante, à la session de 1864, le projet de création des écoles spéciales s'affirma d'une manière plus complète encore. L'expérience n'avait fait qu'en démontrer davantage la nécessité. L'avis unanime fut qu'il était temps de mettre la main à l'œuvre, d'ouvrir les cours préparatoires, d'organiser les comités chargés de recueillir des souscriptions, de pourvoir aux dépenses nécessairement considérables qu'allait entraîner la réalisation du vœu de l'assemblée catholique. Le moment était arrivé où ces choses allaient s'exécuter en effet.

Trois ans plus tard, un de nos honorés collègues, M. le professeur Gilbert, pouvait s'exprimer ainsi dans un rapport lu à la troisième session du congrès catholique de Malines, le 6 septembre 1867 : « L'œuvre des écoles industrielles de Louvain est aujourd'hui solidement, définitivement fondée. Les programmes d'études, résultat d'une longue et sérieuse comparaison des institutions les plus vantées, sont entièrement tracés ; les laboratoires, les auditoires, les salles de dessin, les collections nécessaires à l'enseignement, sont en partie terminés ; le plus difficile est fait. Le personnel appelé à former l'instruction spéciale des ingénieurs est maintenant complet, et dès l'an prochain l'organisation de nos écoles fonctionnera d'une manière tout-

à-fait régulière. Les étudiants qui composent aujourd'hui la population de l'école, malgré les obstacles de toute nature qui ont arrêté ses premiers pas, sont au nombre de soixante huit : tout fait présager, pour l'année académique prochaine, un nombre d'élèves bien plus considérable encore, un progrès plus marqué de cette belle institution, due à l'initiative intelligente et libre des catholiques belges. — L'honneur de ce succès revient à la bienveillante sollicitude de l'Episcopat, et à la généreuse intervention de quelques hommes, dont l'exemple et la parole savent ouvrir toutes les bourses. Mais la justice m'oblige à rendre un hommage particulier à Mgr Laforet, qui, dès l'instant où il a été investi des hautes fonctions de recteur, a fait des écoles industrielles son œuvre de prédilection; qui, parmi toutes les graves occupations de son rectorat, n'a cessé de leur consacrer une bonne partie de ses pensées, de diriger les études laborieuses d'où est sortie l'organisation actuelle; qui a su enfin désigner au choix de l'Episcopat, pour remplir les chaires du nouvel enseignement, des hommes dont le zèle et le talent sont la meilleure garantie du succès de nos écoles. »

Ainsi s'exprimait M. Gilbert. Ces dernières paroles me ramènent à M. Krans, l'un des hommes d'élite aux mains desquels furent remises, pour une grande part, les destinées de

cette institution, qu'un de ses amis, de ses protecteurs les plus dévoués, le regretté M. Bivort, appelait, à cette même tribune du congrès catholique de 1867, « de toutes les bonnes œuvres, la plus grande, la plus belle et la plus utile qui ait été créée dans ces derniers temps. » M. Krans prit possession de la chaire de métallurgie au commencement de l'année académique 1866-1867. Dès son début il eut l'aplomb et l'autorité d'un maître vieilli dans l'enseignement, il fut toujours l'objet d'un respect, d'une confiance illimitée de la part de ses élèves. Dans ses leçons il parlait haut et rapidement, mais son cours était si bien ordonné, son exposition était si claire, que ses auditeurs parvenaient très-vite à le suivre sans difficulté.

Des hommages mérités et dignes de lui ont été rendus au professeur Krans par deux de ses élèves les plus distingués, en présence de sa dépouille mortelle. Ils nous l'ont montré dans sa chaire « s'attachant principalement aux procédés en usage de nos jours, sans cependant négliger les méthodes anciennes, dont il faisait ressortir les côtés défectueux ; expliquant par la théorie les avantages et les défauts qu'il avait reconnus dans la pratique ; préparant ses élèves aux difficultés que lui-même, jeune ingénieur, avait rencontrées en débutant ; décrivant les différents modes de fabrication, la raison d'être de chacun de ces modes et les circonstances

favorables à leur emploi. » Le but auquel il tendait a été défini avec une remarquable précision. « Il voulait former des hommes, non-seulement connaissant beaucoup de choses, mais les connaissant bien, et sachant raisonner leurs connaissances. »

On nous l'a montré ensuite au sortir de l'école, et de professeur devenant l'ami de ses élèves. Son but alors était de les pousser dans la carrière industrielle, et beaucoup d'entre eux lui doivent les positions qu'ils obtinrent et qu'ils occupent encore aujourd'hui. — « Rien, nous a-t-on dit, ne lui coûtait dans ce but, ni peines, ni fatigues, ni voyages. Continuellement il s'occupait de ses anciens élèves, s'informant d'eux à toute occasion, leur donnant ses conseils, écoutant leurs demandes, discutant avec eux, étudiant avec eux leurs difficultés, suivant avec intérêt tous leurs travaux, les aidant et les soutenant toujours de tout son pouvoir. »

Je laisse à M. le Doyen de la faculté des sciences le soin d'apprécier la carrière scientifique de notre regretté collègue. Mais je ne puis laisser de côté son talent d'écrivain, qui était, j'ai hâte de le dire, très-remarquable. Il en existe, dans notre *Revue catholique*, un échantillon précieux, qui est encore présent, je le crois, à la mémoire de beaucoup d'entre vous, Messieurs. C'est le récit d'une excursion en Angleterre, dont l'objet est ainsi défini par l'écrivain lui-même :

« Constaté l'état de la fabrication du fer en Angleterre; examiner à quoi en est le progrès dans cette grande industrie, en visitant les deux régions métallurgiques les plus considérables, l'une le plus jeune, l'autre le plus vieux des districts du fer; voir de près les maîtres des forges chargés de tirer parti des ressources immenses et si variées des divers bassins de ce puissant pays; apprécier leurs connaissances scientifiques, leur expérience pratique, leurs vues, en un mot, leur manière de traiter les affaires concernant la production, le travail, le commerce de la fonte, du fer et de l'acier : tel est le programme qu'il nous a été donné de réaliser. »

Le style c'est l'homme. Cette pensée si juste se vérifie parfaitement dans le travail de M. Krans. Il n'y avait pas un seul homme en lui, il y en avait deux : l'homme jeune, enjoué, spirituel, d'une vivacité un peu pétulante, si vous voulez, et l'homme grave, sérieux, réfléchi, plein de sens pratique. Ces deux hommes se sont peints admirablement et tour à tour dans les deux articles de la Revue dus à la plume de M. Krans. Si vous le permettez, Messieurs, je vous en ferai juges, en vous lisant deux fragments, dont je me borne à retrancher quelques mots à la physionomie britannique un peu trop prononcée. Voici d'abord le jeune et semillant écrivain : « Une excursion curieuse

à bien des titres, et dont nous conserverons à jamais le souvenir, fut celle où nous accompagnâmes les ingénieurs des mines de l'institut du Sud du comté de Strafford. Après un déjeuner de deux cents couverts, pris à huit heures du matin, l'on se rendit, dans des chars attelés de quatre chevaux fringants, conduits à grandes guides, aux colonnes de basalte, carrière située à sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer, sur une hauteur d'où l'on découvre une grande partie de la contrée. De là l'on se rendit au puits nouvellement creusé par M. Minton, sur le sommet de cette rangée de collines. En cet endroit M. Minton a découvert la grande couche de houille de la noire contrée, à une profondeur de deux cent cinquante mètres, gisant sous le basalte. Du même puits sortent de la houille et du minerai de fer d'excellente qualité. On se dirigea ensuite sur la colline de Turner, pour embrasser d'un coup-d'œil la noire contrée de l'est du comté de Worcester. On arriva bientôt au puits considérable et le meilleur de cette contrée, appartenant au comte de Dudley. Là, par deux bures situées côté à côté, nous descendîmes au fond pour visiter une couche de houille splendide, de plus de neuf mètres de puissance, sans intercalation de schistes d'aucune sorte.—Et dire que la moyenne de nos couches belges n'atteint pas la quinzième partie de cette épaisseur!—Après une promenade

dans des galeries riches et élevées, éclairées à feu nu sur tout le parcours, nous débouchions au fond de taille d'une caverne immense, illuminée, toute retentissante des hourras de nos mineurs en vacances, s'agitant joyeux à la lueur changeante de feux de Bengale. Remonté au jour, on se retrouve dans une prairie, devant un buffet d'où disparaissent en un clin-d'œil et solides et liquides; puis bientôt l'on court, bouche et mains pleines, faute de temps pour montrer plus de dignité, vers les véhicules où déjà se fait entendre le signal du départ. C'est qu'il ne s'agit pas de se faire attendre : il y a tout un programme à remplir, et à l'heure dite il faut quitter les différents postes; tant pis pour vous si vous êtes en retard : vous en serez quitte pour courir à toutes jambes, comme moi et bien d'autres l'avons fait durant un bon quart d'heure, après nous être attardés au puits Minton; et cela pour rattrapper des compagnons railleurs, qu'emportent vivement les chevaux, qui ne s'arrêteront plus qu'à la halte voisine.

» Nous mettons pied à terre à l'entrée d'un tunnel, creusé dans les roches basaltiques pour relier par eau, dans un but purement industriel, l'est et l'ouest d'un district coupé par des hauteurs. Ce tunnel a deux mille sept cent quarante-deux mètres de longueur; commencé le 5 janvier 1856, il était terminé le 20 août 1858; il a coûté cinq millions de francs. Le canal, bordé des

deux côtés par un chemin de halage, à une section suffisante pour laisser passer de front trois de ces innombrables bateaux dont les dimensions, égales pour tous, sont assez restreintes pour qu'au sortir du tunnel ils puissent cheminer dans de petits canaux qui n'ont sur eux qu'un faible excès de largeur; par ces rigoles, qui serpentent dans les cent usines de la contrée, ils y transportent le minerai, le combustible, la fonte de fer. En temps ordinaire le tunnel est continuellement éclairé au gaz; mais pour la circonstance il était illuminé à giorno, d'un bout à l'autre, par des lumières placées des deux côtés, à des distances d'un mètre environ les unes des autres, et par des étoiles de gaz enflammé suspendues à la voûte.

• A l'entrée du tunnel, l'ingénieur de la Compagnie du Canal de Birmingham reçoit les visiteurs, et leur fait prendre place sur un petit steamer ou dans des bateaux que celui-ci va traîner à sa suite; puis, au milieu des clameurs des milliers d'ouvriers accourus sur les rives, le sifflet strident du remorqueur donne le signal. Sous la voûte, le spectacle de ces trainées de lumière s'étendant à perte de vue et se réfléchissant dans l'eau tranquille est du plus bel effet. Pour varier le coup d'œil, tout le long de la route, on fait brûler sur les bateaux des feux de Bengale, qui projettent sur la voûte des lueurs fantastiques. Tous les passagers veulent

voir; beaucoup se penchent en dehors des balustrades; les bateaux font des oscillations menaçantes; les hommes prudents crient : assis. Les écervelés allument de nouvelles fusées, crient et se déjettent de plus belle, prenant plaisir à augmenter la frayeur des craintifs; tout n'est bientôt plus que tumulte, interpellations, cris de joie ou de peur entremêlés dans un vacarme indescriptible. Le jour, se montrant à l'extrémité comme un point d'abord, domine de plus en plus, et fait pâlir les lignes de feu; au bout d'une demi-heure de navigation nous débarquons au milieu des populations de Duley-Port, qui se montrent aussi bruyamment joyeuses de nous voir arriver que leurs compatriotes de l'entrée à Wythimoor le paraissent de nous voir partir. Il est deux heures, et bientôt nous disparaissions tous, à deux cent dix mètres sous terre, dans les cavernes immenses de MM. Dixon et Burns, d'où sont sorties des centaines de milliers de tonnes de calcaire, pour les hauts-fourneaux de la contrée. Je n'ai rien vu de grandiose comme ces vastes espaces de soixante mètres de largeur recouverts de voûtes gigantesques, soutenues à trente mètres de hauteur par ces piliers monolithes, dont la section mesure mille mètres carrés. A l'extrémité la plus reculée brillait, ressortant sur l'illumination générale, le mot de bienvenue, *Welcome*, et les deux initiales royales V. R., Victoria Regina,

que les Anglais n'oublient jamais, et qu'ils traduisent par Ordre et Liberté, respectant ainsi le sens littéral à la mode des gamins parisiens, qui font de Ludovico Magno Porte Saint-Martin. Au centre de l'excavation, au point de réunion des diverses galeries, d'où l'on jouit de l'ensemble du spectacle, se trouve dressée une table où prennent part les excursionnistes. Le président se lève; et, devant ces pionniers du travail, au milieu de ce palais taillé dans le roc, à la lumière des pièces d'artifice, au bruit assourdissant des salves de coups de mines répercutés en roulements continus par ces voûtes sonores, il porte à l'industrie un toast accueilli par des hourras frénétiques. »

Voici maintenant l'homme grave, l'observateur sérieux, le penseur chrétien. « A l'époque où nous nous trouvions à Newcastle, la grève durait depuis quatorze semaines; et il était sorti des caisses de résistance des ouvriers la somme énorme de cinq millions de francs. L'allocation était de 50 % du taux ordinaire de la journée. Qu'on juge des souffrances d'une population ouvrière dont le salaire pendant quatre mois avait été réduit de moitié; et qu'on se demande si elle se résigne à de pareils sacrifices sans y être poussée par aucun motif légitime. Les grèves peuvent certainement exercer une influence défavorable sur l'industrie d'une contrée durant un certain temps; mais ce temps ne

peut être que bien passager, les conditions du travail tendant à se niveler rapidement, même d'un pays à l'autre, comme nous l'avons vu dans ces circonstances. Dès lors le principal argument tiré de la concurrence, vient à tomber. Au reste, toutes les questions locales ou générales doivent être étudiées scrupuleusement ; mais les industriels ne feront que gagner à ne pas se raidir contre des revendications légitimes : leur résistance ne ferait qu'augmenter le nombre des réclamations que les ouvriers exagéreraient à leur tour.

» Pourquoi les patrons d'une grande branche d'industrie dans un pays ne feraient-ils pas étudier, sur toutes les faces qui les regardent, eux et leurs ouvriers, le problème des relations du capital et de la main d'œuvre, et ne conformeraient-ils pas leurs règlements aux principes qui ressortiraient de l'étude entreprise ? Certes, on ne pourrait espérer que les chefs d'industrie prissent l'initiative d'un changement radical dans leurs relations avec les ouvriers : des révolutions aussi profondes doivent arriver à l'heure où les besoins des populations qui doivent en profiter deviennent impérieux, par suite de modifications économiques affectant l'état social tout entier ; mais une fois cette heure arrivée, ne serait-il pas plus sage de prévenir par des mesures qui, prises à temps n'auraient besoin que d'être modérées, le conflit

dont on se voit menacé, au lieu d'attendre l'élan qui donne aux masses toute leur quantité de mouvement, les rend ingouvernables, et leur fait dépasser d'une manière désastreuse un but légitime ? L'amélioration de la condition des classes ouvrières, et en particulier leur progrès moral, me semblent liés en partie à la réussite des mouvements dont nous sommes les témoins. A Newcastle comme à Bruxelles, demander douze heures d'atelier à l'ouvrier, c'est trop, beaucoup trop, à tous les points de vue. Avec la division du travail, qui laisse à l'initiative de l'individu un champ étroit où l'intelligence trouve peu les moyens de se développer, avec la coutume de le harasser à l'atelier, et de ne le lâcher qu'épuisé et incapable de s'occuper de sa famille, de son instruction, de son perfectionnement moral, on arrive infailliblement à faire des brutes d'hommes même bien doués. Le mouvement de neuf heures a beaucoup de bon : il pourra donner à l'ouvrier la santé du corps, et favoriser la vie réglée, honnête, la vie de famille. Aujourd'hui l'ouvrier peut prétendre que le temps lui manque pour faire quoi que ce soit : il n'a à lui qu'une heure, qu'il dépense au cabaret. Quand il aura par jour quatre, cinq heures libres, il sera plus porté à s'occuper de ses petites affaires, auxquelles il prendra bientôt goût ; il pourra mieux entretenir sa demeure, jardiner une heure dans les jours d'été, aller

à l'école du soir ou y envoyer ses enfants, et les surveiller. Il ne manquera plus enfin d'un facteur, nécessaire à toute œuvre, le temps. Le bon ouvrier a droit, en travaillant ainsi pendant un laps de temps convenablement restreint et en rapport avec son genre d'occupation, à un salaire proportionné à ses services, mais toujours suffisant pour son entretien et celui de sa famille.

» On objecte, par erreur à mon avis, que l'ouvrier, à la suite de cette réduction des heures d'ouvrage, ne changera rien à sa manière de vivre; qu'il travaillera toujours le même temps qu'aujourd'hui; que seulement un plus grand nombre d'heures seront comptées comme supplémentaires, et qu'ainsi la réduction des heures de travail n'est qu'une augmentation de salaire déguisée, que les ouvriers ont seule en vue. Il est possible que beaucoup d'entre eux aient cette arrière-pensée; mais cela ne les empêche pas d'être dans le vrai quand ils se plaignent: c'est aux industriels de déjouer ces calculs, et ainsi de maintenir les bienfaits que doit procurer au peuple une diminution des heures de travail. Les heures supplémentaires, utiles dans certains cas pressants, sont devenues de règle dans la plupart des ateliers: c'est là l'un des abus les plus criants de l'industrie. Ainsi, non-seulement on demande à l'ouvrier de se tenir à son étau durant un tour d'horloge,

ce que l'on regarde comme normal et ce qui est déjà trop, mais encore on le pousse à excéder la mesure de ses forces, en l'alléchant par une prime accordée au travail forcé. Ne venons-nous pas de voir les mécaniciens gantois se mettre en grève pour le taux du salaire des heures supplémentaires de sept à dix heures du soir?

» Je le répète, nécessaire dans certains cas qui doivent être très-rares, l'usage des heures supplémentaires est immoral, quand d'exception il tend à devenir la règle quotidienne. On aura beau mettre en avant les nécessités de l'industrie, parler des époques de livraison qu'on se voit imposer sous peine d'être privé de commandes importantes disputées par des concurrents aux aguets, et ressasser mille autres arguments plausibles en apparence : nous connaissons tout cela; mais avant tout il ne peut être permis de traiter des hommes comme on traiterait des machines, et comme on ne traite certainement pas des chevaux, ni d'autoriser ces hommes qui n'ont pas conscience de leurs vrais intérêts, vous, maîtres intelligents, à se faire un tort même volontaire et à se mettre dans des conditions de vie anormales.

» L'ouvrier ne se fera jamais assez payer les heures supplémentaires; il fait alors véritablement le sacrifice de son meilleur bien pour être utile à celui qui l'emploie.

« Il en est des heures supplémentaires comme du travail du dimanche : regardez-les comme un mal, et vous ne trouverez nulle peine à les éviter, nulle nécessité à les employer. Voyez sur le sol belge : beaucoup d'hommes travaillent dans nos villes les dimanches comme les autres jours, et à tous genres de travaux. Combien y en a-t-il d'urgents, pensez-vous ? Si vous le demandiez à un Anglais, il vous répondrait : aucun ! Sur le sol britannique, si nous en exceptons, bien entendu, les hauts-fourneaux et quelques industries en très-petit nombre où l'on ne peut arrêter, on ne travaille nulle part le dimanche, absolument nulle part, et jamais, et sous aucun prétexte. Chez nous on travaille un peu partout, même les plus grands jours de fête, à toute espèce de besogne très-peu pressante : on en est arrivé à ne plus même chercher de prétexte.

« Dieu n'a pas entendu ainsi, quand il l'a imposée à l'homme, la sainte loi du travail : et quand on voit cette indifférence générale pour le sort du travailleur, pour sa santé morale et sa santé physique, il ne faut pas condamner les réclamations populaires sans les avoir examinées sérieusement ; il faudra souvent les appuyer au contraire, et ne pas vouloir enlever aux classes laborieuses, qui ont des intérêts sacrés à défendre, le bénéfice de cette liberté d'association, patrimoine de tous les citoyens puissance qui a créé de si grandes choses. »

Je n'aurais pas, Messieurs, donné une idée fidèle et complète de M. Krans, si je ne vous rappelais la force de ses convictions religieuses et la vivacité de sa foi. Ces convictions, il aimait à les répandre autour de lui, et savait au besoin les défendre vaillamment et avec la supériorité d'esprit qui lui était propre. J'ai été témoin moi-même de cette foi vive et de ses sentiments religieux dans une circonstance où la vie d'un de ses proches était en péril, et je fus profondément touché et édifié de tout ce qu'il m'exprima alors avec l'effusion à laquelle il est naturel de se laisser aller dans un pareil moment. Vous savez aussi, Messieurs, avec quel empressement il réclama les secours de la religion, au moment même où il se sentit frappé par la maladie qui nous l'a enlevé, et alors qu'autour de lui personne encore ne s'apercevait du danger. Que ce soit là un adoucissement à la douleur d'une épouse et d'enfants tendrement aimés, d'une mère, d'un frère, des deux familles qui lui étaient si intimement chères. Les regrets des cœurs chrétiens sont tempérés par des pensées d'avenir et de confiance, et ne ressemblent en rien aux larmes amères et inconsolées de ceux qui n'ont point d'espérance.

Et vous, chers élèves de nos écoles spéciales, anciens et nouveaux, gardez précieusement le souvenir de ce maître qui vous fut si attaché qui s'intéressait si vivement à vos intérêts et à

votre bonheur, et rendez-lui en prières reconnaissantes le bien qu'il vous a fait. Le succès de nos écoles spéciales lui tenait fort au cœur, il l'a assez montré. Or ce succès est pour une part et une grande part entre vos mains. Gravez donc profondément en vos âmes le but auquel nous tendons, et faites effort avec nous pour y atteindre. Un de vos maîtres bien-aimés, l'honorable professeur que j'ai déjà eu l'occasion de citer dans ce discours, a défini avec précision ce but dans des paroles que j'aime à répéter aujourd'hui devant vous. « Le développement, signalé depuis longtemps dans les grandes agglomérations industrielles, de l'ignorance, de la dépravation, de la misère la plus désespérée; le progrès continu et effrayant des passions révolutionnaires, des rêves socialistes, des doctrines athées et matérialistes au sein des populations ouvrières, tout cela dit assez ce que l'avenir nous prépare, le mal profond que déjà nous a fait le divorce des travaux de l'industrie et de la pensée religieuse, l'urgence des remèdes à appliquer. Et quel remède plus efficace que ces groupes de jeunes ingénieurs sortant chaque année de l'*Alma Mater*, armés de connaissances solides, intelligents, dévoués aux principes catholiques et pénétrés de la grandeur de leurs devoirs, en contact à tous les instants avec l'ouvrier, le dominant par l'autorité de la science et d'une vie irréprochable, le sollicitant par une

bonté sympathique, connaissant ses préjugés, ses misères, ses ennemis, et lui apportant, pour combattre tout cela, l'appui d'une raison ferme et d'un cœur dévoué! »

Messieurs, la société est en proie à de grandes souffrances, parce qu'il y a affaiblissement dans le monde de l'esprit de charité, de l'esprit de sacrifice, de l'esprit de dévouement, de l'esprit chrétien, pour dire tout cela en un seul mot. Ce n'est pas l'industrie seule qui sera par son activité la libératrice des malheureux, ce n'est pas la science seule non plus; il faut un principe supérieur, qui réchauffe ce que l'égoïsme a refroidi, qui unit ce qui est divisé, qui fait que ce qui est haut se penche vers ce qui est bas. Que ceux qui sont grands se fassent les serviteurs des autres, telle est la loi du christianisme. Les formes sous lesquelles s'exerce ce glorieux servage peuvent varier, le fond jamais. Dans l'ancienne société, où l'élément guerrier occupait une si grande place, l'aristocratie était tenue au sacrifice de son sang, et elle a été longtemps fidèle à cette mission de dévouement; de nos jours même, nous avons vu quelques-uns de ses plus nobles enfants combattre aux premiers rangs et mourir glorieusement pour la plus sainte, pour la plus juste des causes. Aujourd'hui, Messieurs, à côté de l'aristocratie du sang il y a une autre aristocratie, l'aristocratie de l'intelligence et du travail, et vous y occupez un rang

distingué. Tâchez donc de vous élever à la hauteur de votre mission. Considérer le pauvre, l'ouvrier, non comme une machine productive de la richesse, mais comme un associé du travail; ne pas calculer avec une cruelle précision jusqu'à quel point on peut fatiguer son bras sans se priver, en brisant cet instrument, des bénéfices qu'il rapporte; lui fournir, non pas seulement un morceau de pain pour prix de ses sueurs, mais aussi la facilité de se nourrir du pain de l'âme, de recevoir les instructions religieuses, qui forment et développent l'homme moral; et au lieu de forcer son corps à travailler les sept jours de la semaine sous peine de mourir de faim, ne pas reculer devant quelques sacrifices pour faire jouir son âme de la *trêve du Seigneur*; multiplier les institutions, les centres de protection et de secours, qui consistent, non pas seulement à conseiller l'épargne à ceux qui n'ont presque rien, mais à déverser dans la masse des classes souffrantes le superflu de ceux qui ont beaucoup; concourir au bien, non seulement par des offrandes matérielles, mais par le don, partiel au moins, de soi même : voilà quelques traits du dévouement réclamé de vous aujourd'hui. *Sursum corda*. Elevons nos cœurs et nos courages. Le Sauveur Jésus n'a pas seulement proclamé la loi de charité, il a donné des forces pour l'accomplir; il nous a rendus capables, suivant la belle expression de saint Paul,

de faire la vérité avec amour. La vie humaine passe bien rapidement; elle s'évanouit comme un rêve, comme une ombre : la mort de notre excellent et si regretté collègue ne nous l'a que trop prouvé. Tâchons donc qu'à ce moment qui viendra pour tous plus tôt et plus inopinément que nous ne pensons, qu'à ce moment où tout le reste nous échappera comme un vain songe, comme une ombre fugitive, tâchons d'avoir à nous rappeler un peu de bien fait à nos frères, aux plus petits surtout de ceux que le divin Maître a daigné appeler ses frères. C'est alors qu'un verre d'eau froide donné à un malheureux, au nom du Seigneur Jésus, nous paraîtra et sera en effet un trésor plus précieux que tant de sueurs et d'efforts consumés dans des vues purement humaines; c'est alors que nous comprendrons toute la vérité et toute la portée de ces divines paroles : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.*

ELOGE

de M. le professeur Félix KRANS, prononcé le
26 juin 1876, devant le corps académique de
l'Université, par M. Fr. DEWALQUE, doyen de
la faculté des sciences.

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Il y a quelques mois, dans cette même salle en deuil, on retraçait devant vous l'existence si bien remplie d'un des vétérans de notre Université, vétéran dont la réputation avait depuis longtemps franchi nos frontières.

L'Université catholique venait de perdre une de ses illustrations, dont la robuste santé permettait encore d'espérer de précieux services.

Un nouveau coup nous a frappés.

J'ai aujourd'hui à vous entretenir d'une perte bien cruelle aussi; car il s'agit cette fois d'un collègue à peine entré dans la carrière qui s'ouvrait vaste et brillante devant lui. Krans vient de nous être ravi à la fleur de l'âge, lorsqu'il pouvait rendre les plus grands services à la science, à l'Université, et à cette foule de jeunes gens qui viennent chaque année se presser autour de nos chaires.

C'est sous le poids d'une douloureuse émotion que je viens, au nom de la faculté des sciences, rendre les derniers hommages à la mémoire de notre jeune collègue.

Félix Krans naquit à Liège, le 8 octobre 1841, d'une famille fort honorable. Son père, médecin distingué, lui donna la première instruction, et c'est au collège Saint-Servais de la même ville que notre collègue fit ses humanités. Il les termina en 1858, après avoir obtenu chaque année les premières palmes. Tout en faisant sa rhétorique, il prépara son examen d'admission à l'école spéciale des arts et manufactures et des mines annexée à l'université de Liège. En octobre 1858 il fut admis comme élève de la section des mines, et classé troisième sur trente-deux concurrents. Krans n'avait que dix-sept ans. Il se montra à l'école ce qu'il avait été au collège. Sa belle intelligence, son ardeur au travail, son caractère franc, aimable et enjoué, en même temps que la solidité de ses principes, tout faisait augurer pour lui un brillant avenir.

Krans passa tous ses examens d'une manière remarquable, et se vit nommer ingénieur honoraire des mines par un arrêté royal en date du 9 novembre 1863. Il ne se contenta pas de ce titre : à la suite d'un examen complémentaire il reçut, la même année, le diplôme d'ingénieur des arts et manufactures.

Pendant que notre regretté collègue se trouvait encore sur les bancs de l'université, l'industrie de toutes les nations s'était donné rendez-vous à un tournoi pacifique dans la métropole de l'Angleterre. La grande et mémorable expo-

sition de 1862 attirait l'attention de tous ceux qui, de près ou de loin, s'occupaient de sciences appliquées.

Krans ne laissa point échapper cette occasion de s'instruire. Les circonstances lui présentèrent d'ailleurs les meilleures conditions pour faire ce voyage. Non seulement il étudia les vastes trésors rassemblés de tous les points du monde au palais de Kensington, mais il put visiter les principales usines anglaises dont les produits avaient fixé l'attention des visiteurs de l'exposition universelle. Il était conduit par un maître savant et dévoué, M. le professeur Chandelon, membre du jury de l'exposition, chargé par le gouvernement de faire un rapport sur les produits chimiques exposés. Avant d'entreprendre ce rapport, M. Chandelon voulut voir les principaux établissements auxquels des distinctions avaient été décernées, et étudier sur place l'industrie des produits chimiques de l'Angleterre.

Munis de recommandations des principaux jurés anglais, nos voyageurs reçurent partout l'accueil le plus empressé. C'est ainsi qu'ils visitèrent nombre d'établissements, parmi lesquels je citerai les célèbres faïenceries de Minton, les importantes fabriques de produits chimiques de MM. Hutchinson et Earle, Gossage, Muspratt, Deacon, Gamble, etc., diverses verreries et d'autres usines de différents genres.

Mais Krans, qui était déjà poussé vers l'étude de la métallurgie, dont les merveilles avaient frappé son imagination, ne voulut pas quitter l'Angleterre sans visiter quelques établissements métallurgiques dont la réputation est européenne.

M. Chadelon, faute de temps, dut se séparer de son jeune élève, après lui avoir remis les lettres de recommandation dont il était porteur. C'est ainsi que Krans put étudier notamment l'aciérie du célèbre Bessemer, et l'Atlas-works de Sheffield.

Cette visite avait lieu en 1867, et l'industrie de l'acier Bessemer était alors de date fort récente; car c'est en 1856 que M. Bessemer fit devant l'Association britannique réunie à Cheltenham la lecture de ce mémoire fameux intitulé : *Fabrication du fer et de l'acier sans combustible*. De prime abord le titre est assez paradoxal; mais le chauffage dans le convertisseur s'effectue sans autre combustible que les propres éléments de la fonte. Bien que ce travail eût fait beaucoup de bruit, on en était encore, lors du voyage de Krans en Angleterre, à une époque de transition entre les premiers essais et la pratique d'aujourd'hui. Les écrits sur cette invention qui immortalisera le nom de Bessemer s'étaient succédés avec rapidité; néanmoins bon nombre d'industriels doutaient encore de la valeur pratique du procédé.

C'était donc une véritable bonne fortune que de pouvoir examiner en détail les usines de l'inventeur même de cette industrie naissante : Krans fut émerveillé, et à son retour il se hâta d'écrire une notice très-intéressante sur l'acier Bessemer, notice qui parut dans la *Revue universelle des mines* (1) publiée à Liège sous la direction de M. de Cuyper, inspecteur des études à l'École des mines, où Krans étudiait encore.

Dans cette notice, écrite de ce style simple et enjoué qui caractérisait sa conversation, Krans décrit les installations qu'il a vues. « On ne fait encore que trois ou quatre opérations par jour, le convertisseur donne seulement 1500 kilogr. d'acier fondu par chaque opération, qui ne dure qu'un quart d'heure ; qu'importe ! le spectacle n'en est pas moins grandiose : l'air insufflé à travers le métal fondu chauffe et décarbure la fonte, pendant que de l'orifice de la cornue sortent des gerbes d'étincelles et des flammes brillantes dont les variations de couleur indiquent à l'ingénieur les diverses phases de l'opération. L'acier est formé, il n'y a plus qu'à le couler dans des lingotières pour en avoir les masses énormes que des engins puissants vont transformer en plaques de blindage ou en canons formidables, aussi bien qu'en pièces de machines ou en rails pour nos voies ferrées. »

(1) Tome XIII, 1863, pages 358 à 374.

Krans fut frappé de ce spectacle vraiment imposant; et à partir de ce moment il ne cessa de porter toute son attention vers la métallurgie. La notice sur l'acier Bessemer contient aussi divers calculs, et des considérations qu'on peut encore lire avec intérêt, malgré les progrès considérables qui depuis lors ont été réalisés dans cette fabrication.

Après avoir conquis ses diplômes en octobre 1863, Krans ne resta pas longtemps inoccupé ; dès le mois de février 1864 il entra à la société John Cockerill, à Seraing, en qualité de volontaire attaché aux travaux des hauts fourneaux et de la fabrique de fer.

Le jeune ingénieur fut assidu au travail ; sa facilité de compréhension lui permit d'être bientôt au courant de toute la pratique de la fabrication de la fonte et du fer. Il s'occupa en même temps de différentes questions recommandées spécialement à ses soins : c'est ainsi qu'il fit une étude complète sur les avantages et les inconvénients des générateurs de vapeur placés sur les fours à coke, travail qui lui valut les félicitations de la Direction. Peu de temps après, en juin 1864, Krans fut nommé chef du service des hauts fourneaux. Il se trouvait ainsi, à l'âge de 22 ans, à la tête d'un des services les plus importants de la société Cockerill. Ce service avait été négligé ; tout était délabré, les résultats étaient mauvais, le personnel qui

entourait le jeune chef n'était guère favorable aux changements; qu'importe, Krans se mit bravement à l'œuvre : les appareils furent restaurés et les machines réparées; puis, demandant un large secours aux analyses chimiques qu'on avait jusqu'alors trop négligées, il étudia avec soin la nature des minerais et du coke, et il finit par réussir. La production augmenta, la qualité s'améliora, en même temps que le prix de revient fut abaissé.

C'est au milieu de ces travaux de réparation qu'il faillit perdre la vie. Une brèche s'étant déclarée dans un des anciens fours, Krans mandé à cinq heures du matin inspectait les travaux, quand une énorme brique se détache du haut du fourneau et vient l'atteindre à la tête. Il reste évanoui, on le transporte chez lui, on le croit mort; mais sa jeunesse et les soins empressés qui lui furent prodigués, triomphèrent du mal. Quelques semaines après, il put reprendre ses occupations. Ses talents et son zèle eurent d'ailleurs tout le succès qu'il avait espéré; le service des hauts fourneaux était dans une voie prospère quand Krans fut signalé à l'attention de l'homme éminent et bien regretté qui présidait aux destinées de l'Université catholique.

Mgr Laforet vit bientôt qu'il ne pouvait faire un meilleur choix; et il se hâta d'attacher le jeune métallurgiste aux Ecoles spéciales que l'on venait d'annexer à l'Université.

C'est en août 1866 que Krans, nommé professeur extraordinaire à la faculté des sciences, fut chargé du cours de métallurgie qui allait se donner pour la première fois à Louvain.

Il abandonna donc la carrière industrielle, et quitta l'établissement de Seraing où il venait de faire ses premières armes d'une manière si remarquable, et où son excellent caractère lui avait conquis d'universelles sympathies, comme l'attestait la présence de nombreux amis ou anciens collègues, venus de Liège et de Seraing pour rendre les derniers honneurs au savant dont nous pleurons la perte prématurée.

Nous avons maintenant à considérer Krans dans la période la plus importante de sa vie, celle qui fut consacrée à l'Université.

Si les premières années du professorat sont toujours très-laborieuses, cela est surtout vrai pour l'enseignement des sciences appliquées, dont l'essor, chaque jour plus considérable et plus varié, exige non seulement de grandes recherches dans les revues périodiques, mais encore de nombreux voyages pour apprécier sur place les conditions et les avantages des procédés nouveaux, souvent même pour voir fonctionner des inventions qui ne sont pas encore publiées.

Pour la métallurgie, notamment, bien des difficultés sont réunies. Les méthodes d'extraction des métaux varient suivant les matières

premières dont on dispose, suivant les circonstances locales, l'habileté des ouvriers, etc. Pour entreprendre utilement la comparaison rationnelle des procédés, la discussion approfondie de leurs avantages et de leurs inconvénients, il faut avoir vu beaucoup, après s'être rendu complètement maître du sujet.

Krans qui, après avoir étudié consciencieusement, s'était trouvé lui-même aux prises avec toutes les difficultés, sous mille formes renaissantes, de la pratique, se traça vite la voie à suivre; et si la préparation de son cours lui coûta infiniment de travail, nous pouvons ajouter qu'il réussit au gré de ses désirs.

Les jeunes gens qui ont suivi ses leçons y ont trouvé l'exposé lucide des principes scientifiques fondamentaux, des descriptions claires et précises, et la comparaison raisonnée des divers procédés.

La connaissance parfaite du sujet, la clarté de l'exposition, la parole facile et animée, toujours correcte, un visage ouvert et sympathique, et jusqu'à son regard d'une mobilité fascinante : tout était réuni dans le jeune professeur pour faire aimer les leçons de métallurgie, même dans leurs parties les plus arides.

Sans analyser ici avec le soin et les détails qu'il mérite ce cours de métallurgie, que notre collègue se proposait de publier, je ne puis cependant ne pas signaler comme spécialement

remarquable la partie relative à l'industrie sidérurgique, qui, dans ces dernières années, a réalisé des progrès si marquants. Toutes les nouvelles découvertes y sont discutées; les théories de Lowthian Bell, l'ami de notre collègue, y sont exposées avec un soin spécial. Tout ce qui a trait aux combustibles, fabrication du coke, fours à gaz, etc. est traité de main de maître; nous en dirons autant des importantes fabrications des rails et de l'acier, pour lesquelles l'auteur avait réuni tant de renseignements précieux.

En examinant ce cours, nous avons remarqué le soin que Krans prenait de mettre ses auditeurs parfaitement au courant même des points exclusivement pratiques et économiques. De nombreux renseignements relatifs à la comptabilité de fabrication permettaient aux élèves de se faire une idée nette de l'influence relative des diverses opérations, au point de vue du prix de revient des produits fabriqués.

Le cours oral était complété par de nombreuses visites d'établissements industriels dans les environs de Charleroi, de Liège, d'Aix-la-Chapelle, etc. Le professeur pouvait ainsi donner un corps aux idées, et montrer en marche les différents appareils qu'il avait décrits au cours.

Ces excursions, nos élèves se les rappelleront toujours avec plaisir; car, si Krans, à l'usine,

était infatigable pour appeler et concentrer l'attention sur tous les points importants, s'il savait obtenir de ces visites le maximum d'utilité, il savait aussi, immédiatement après, se mettre à l'unisson de l'humeur joyeuse de ses jeunes compagnons, qui voyaient en lui un ami plutôt qu'un professeur.

Les élèves ingénieurs de Louvain ont fondé depuis quelques années une association sous le nom de *Cercle industriel*, dans le but de s'instruire réciproquement par des conférences sur divers sujets techniques, d'éclaircir des points obscurs par des discussions régulières, et aussi de rassembler et de recapituler les divers renseignements puisés par eux dans les excursions. De la sorte chacun d'eux profite du travail de tous ; ils utilisent ainsi, dans des réunions aussi agréables qu'utiles, le temps que d'autres consacrent au plaisir ou à l'oisiveté.

Krans, qui avait compris tous les services qu'une institution de ce genre peut rendre à nos jeunes gens, accepta avec bonheur la présidence effective de ce cercle, et lui consacra régulièrement une soirée par semaine. Sa présence rehaussait la portée des travaux présentés ; il dirigeait les discussions avec aménité, et savait exciter une noble émulation.

Il avait voué une véritable affection à ces jeunes gens ; et son dévouement pour le *Cercle industriel* fut tel, que, lors de la courte maladie

qui l'emporta, il était tourmenté à la pensée de ne pouvoir présider la séance ordinaire, et ne fut satisfait que quand il apprit qu'un collègue et ami, président d'honneur du même cercle, irait le remplacer provisoirement.

Dans les projets d'installation industrielle qu'il remettait à ses élèves comme application de son cours et des excursions, Krans aidait les élèves de ses conseils, surtout ne leur ménageait pas les critiques, et voulait ainsi arriver à rendre aussi fructueux et utiles que possible ces travaux pratiques, qui forment un des points caractéristiques de l'organisation de nos écoles.

Citons aussi les quelques conférences que Krans donnait chaque année aux élèves de la 4^{me} année sur *l'économie industrielle*. Ses connaissances spéciales des affaires industrielles et financières lui permettaient de donner à ces quelques séances un cachet d'intérêt et d'utilité qui charmait ses auditeurs.

Les jeunes ingénieurs sortis de nos écoles faisaient aussi l'objet des préoccupations de notre collègue : par son influence personnelle, qui allait chaque jour en grandissant, il parvenait souvent à leur trouver une première position. S'intéressant constamment à eux, il les aidait à sortir des difficultés inhérentes à tous les commencements : aussi nos anciens élèves sont-ils unanimes à regarder la mort de Krans comme une perte qui les frappe autant que

l'Université et nous avons pu voir avec quelle unanimité ils s'étaient donné rendez-vous, pour rendre les derniers honneurs à celui dont nos Écoles spéciales pleurent aujourd'hui la perte.

Nous ne pouvons quitter ce chapitre des services rendus à l'Université sans citer la part active que, dès son entrée à la Faculté, Krans prit à la longue et laborieuse discussion d'où est sortie l'organisation définitive de nos écoles.

Comme toute chose en ce monde, cette organisation n'est point parfaite : elle pourra recevoir des modifications ; mais elle a déjà reçu de hautes approbations, et servi de type pour la création d'écoles similaires. Certes la collaboration de Krans a été fort utile pour obtenir un tel résultat.

Krans ne se borna point à ces occupations universitaires ; son activité insatiable lui permit de faire divers voyages industriels, et de publier divers travaux dont il nous reste à vous entretenir.

En 1867 une nouvelle exposition internationale rassembla à Paris les produits du monde entier. A cette occasion notre collègue fut chargé d'une mission par le gouvernement ; et il profita de ses vacances pour aller étudier ces collections intéressantes.

Dès son retour il publia une série d'articles qui parurent dans le *Moniteur des intérêts matériels* à Bruxelles, et qui furent ensuite réunis en une brochure de 56 pages, sous le titre d'*Exposition universelle de 1867. Fers et aciers*.

Dans ce travail Krans fait preuve d'une connaissance parfaite de l'article qu'il traite. Il examine tour à tour les divers produits exposés par les usines sidérurgiques les plus importantes de France, d'Autriche, de Prusse et d'Angleterre; il mentionne le plus souvent les prix marchands des fers des divers exposants, il rend compte des différences, puis arrive à parler de l'exposition sidérurgique de la Belgique, qui, il faut l'avouer, faisait assez maigre figure à Paris. Il profite de cette occasion pour donner divers bons conseils à nos industriels, après avoir toutefois vengé notre fabrication indigène de bien des reproches que les étrangers, ignorant les conditions spéciales dans lesquelles nous nous trouvons, ont lancés à diverses reprises contre cette partie importante de notre industrie nationale.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur cette publication, dont le mérite principal était tout d'actualité, mais dont la lecture offre aujourd'hui encore beaucoup d'intérêt.

Krans profita de son séjour à l'exposition pour étudier le chauffage industriel au moyen des gaz; et il remit au gouvernement un travail remarquable intitulé : *Étude sur le four à gaz et à chaleur régénérée de M. Siemens*, travail qui fut inséré dans les *Documents et rapports publiés par le gouvernement belge sur l'exposition universelle de Paris en 1867* (1).

(1) Tome IV, page 1 à 142, avec 5 planches.

Les tirés à part de cet ouvrage furent vite épuisés; et M. Lacroix, éditeur à Paris et directeur des *Annales du génie civil*, se fit autoriser par notre collègue pour faire paraître divers extraits de ce travail dans les premières livraisons de l'année 1874 de la collection (1). Immédiatement après, le même éditeur publia une deuxième édition complète du mémoire de notre collègue.

Nous avons à vous entretenir quelques instants de cet ouvrage capital.

Depuis longtemps la question du chauffage industriel a été étudiée avec toute l'importance que le sujet comporte; depuis longtemps les inconvénients des foyers ordinaires, où l'on brûle des combustibles solides, étaient connus et avaient engagé les inventeurs à essayer différents systèmes, où le chauffage se faisait en brûlant des gaz préalablement obtenus des combustibles.

Les fours à gaz du système Siemens constituent un appareil perfectionné, qui n'a point dit encore son dernier mot. Dans une partie de l'appareil, le *gazogène*, les combustibles sont transformés en gaz, dont la combustion par l'air fournira la chaleur que l'industrie doit utiliser. Avant d'arriver dans la *chambre de combustion*, le gaz et l'air sont échauffés préalablement en passant à

(1) *Annales du génie civil*, Paris, Lacroix, livraisons de janvier, février, mars, avril et mai 1874.

travers des espaces remplis de briques à claire voie, désignés sous le nom de *régénérateurs*. Comme ces régénérateurs ont été chauffés par les flammes qui sortent du four pour se rendre à la cheminée d'évacuation, le chauffage de l'air et du gaz a lieu aux dépens d'une chaleur qui sans cela serait perdue en se dissipant par la cheminée. Cette température élevée des gaz s'ajoute à la température produite par la combustion; et l'on arrive ainsi à obtenir des températures qui étaient tout-à-fait inconnues dans l'industrie, et qui permettent, par exemple, de tenir à l'état de fusion des masses de plusieurs milliers de kilogrammes d'acier, comme cela se produit dans le procédé Martin-Siemens. Si ce n'était la dissociation des gaz, on pourrait arriver ainsi à des températures auxquelles les matériaux réputés les plus réfractaires entreraient en fusion.

C'est ce four que Krans, qui a toujours eu une prédilection pour ces questions des hautes températures, a soumis à une étude approfondie. Après en avoir donné, dans les premières pages de son mémoire, une description soignée et minutieuse, il traite des diverses applications qu'il a pu visiter ou dont les renseignements lui ont été communiqués, raisonne les causes d'insuccès, et attire l'attention des industriels sur tous les avantages qu'une installation appropriée à chaque cas particulier peut présenter. Il explique

ainsi le succès qu'a eu dans notre pays l'application de ces fours pour la fusion du verre à glace, et l'insuccès de ces mêmes fours essayés dans l'industrie du zinc. Mais la partie la plus neuve et la plus intéressante de tout l'ouvrage, c'est l'étude scientifique de la production des gaz, de leur composition, de leur combustion, de la quantité de chaleur qu'ils développent en brûlant, de celle que les fours utilisent, de celle que les régénérateurs emmagasinent, et de celle qui se perd par la cheminée. Armé des données qu'il déduit ainsi en se basant sur les lois de la physique, il examine les résultats obtenus dans diverses installations, et les analyse avec rigueur, pour en arriver à des conclusions extrêmement intéressantes.

Cette étude mathématique du four à régénérateur Siemens est ce qui a paru de plus complet sur les effets calorifiques de ce four, comparés à ceux des fours anciens ; aussi, les divers travaux qui ont paru depuis utilisent-ils la plupart des calculs et des données de ce livre, que notre collègue voulait cependant compléter en utilisant les remarquables travaux de M. Henri Sainte-Claire Deville sur la dissociation.

Krans étudiait dans les derniers temps de sa vie ces questions épineuses, dont il nous a souvent entretenu. Il a aussi soumis à des calculs de ce genre tout ce qui se rapporte à l'emploi des gaz des hauts fourneaux, au lieu de ceux des gazogènes Siemens.

Un autre travail, que notre collègue était en train de préparer quand la mort est venue le surprendre, avait pour sujet l'étude de la substitution des fours à gaz aux foyers ordinaires dans les fours à réchauffer le fer, non seulement au point de vue de l'économie du combustible, mais aussi au point de vue de la diminution du déchet. Ce travail promettait d'intéressants résultats, et aurait été accueilli avec faveur par le monde industriel. Mais il est resté interrompu à peine commencé; et c'est d'autant plus regrettable, que les éléments en étaient en grande partie rassemblés. Ce travail aurait été, nous en sommes certains, à la hauteur du sujet, et n'aurait pas manqué de jeter un nouveau lustre sur notre professeur de métallurgie.

Nous avons aussi, Messieurs, à vous citer un article *Les hautes températures dans l'industrie*, que Krans fit insérer dans la *Revue catholique* (1). Cet article écrit pour les gons du monde dénote encore le genre d'études qui captivait notre collègue. La rapidité de son style, la facilité avec laquelle ses notes sont écrites, l'intérêt même du sujet, entraînent le lecteur, qui arrive à la fin de son article en regrettant qu'il soit si court.

Sous ce titre « *Excursion métallurgique*, » Krans fit au *Cercle scientifique* de notre ville

(1) *Revue cath.* année 1873, page 578.

une conférence dans laquelle il passa en revue les faits les plus intéressants de l'histoire et de l'état actuel de la métallurgie. Les membres du cercle se rappellent encore tout l'intérêt qu'il suscita, et la verve originale dont il sut assaisonner ce travail remarquable. On doit regretter que notre collègue n'ait pas eu le loisir d'en faire le sujet d'un article de revue, qui aurait été fort agréable à lire.

Sous le titre de « *Quelques jours sur le sol anglais,* » Krans a publié dans la *Revue catholique* (1) le récit animé d'une excursion industrielle qu'il fit en Angleterre en 1871, et où il assista au grand meeting de l'*Iron and steel institute* à Dudley. On trouve aussi dans cet article, à l'allure libre, des détails fort intéressants sur les grèves, dont l'opinion publique s'est tant et à si juste titre occupée durant ces dernières années. La question de la liberté de l'ouvrier y est discutée au point de vue chrétien en même temps qu'économique ; et Krans prône le système de coopération dans lequel l'ouvrier est directement intéressé aux bénéfices du patron. Le système fonctionne en Angleterre dans diverses usines, où il paraîtrait avoir donné de très-bons résultats.

Enfin, nous trouvons dans cet article diverses données statistiques et pratiques sur l'industrie

(1) *Revue cathol.* années 1871 et 1872.

du fer dans le Cleveland, que notre collègue a pu visiter dans les meilleures conditions, grâce aux relations amicales qui l'unissaient au célèbre métallurgiste anglais L. Bell.

Krans a fait d'autres voyages industriels. Il a visité en détail l'industrie sidérurgique du Luxembourg et de la Moselle, pays où les installations, de date assez récente, sont généralement bien soignées. C'est ainsi qu'il passa une partie de ses vacances de 1868 à visiter les hauts fourneaux et les fabriques de fer de MM. Labbé, Metz, baron d'Huart, d'Adelsward, Dupont et Dreyfuss, de Wendel, etc.

Le bassin de la Ruhr fut aussi visité par lui à diverses reprises.

C'est dans des excursions de ce genre qu'il puisait tous ces renseignements pratiques qui fourmillaient dans son cours : infatigable marcheur, observateur au coup d'œil sûr, il ne perdait point de temps, et nous étonnait même quand il racontait ce qu'il avait vu dans un temps relativement court.

C'est ainsi, Messieurs, que non-seulement il a pu se tenir au courant des divers perfectionnements, mais qu'il a pu en faire connaître plusieurs à nos élèves avant qu'ils eussent été publiés.

C'est encore par ces visites d'usines que Krans noua ces nombreuses relations industrielles qui ont si largement contribué au placement de nos

jeunes ingénieurs. Krans entretenait, d'autre part, une correspondance assez étendue; et nous devons citer spécialement celle qu'il avait avec le plus grand métallurgiste de l'Angleterre, M. Lowthian Bell, dont nous avons déjà cité le nom.

La manière dont se sont nouées les relations de Krans avec le savant anglais est assez caractéristique. Un jour Krans lit la traduction d'un mémoire de Bell sur la chimie du haut fourneau; certaines théories le frappent, d'autres lui paraissent étranges; aussitôt le jeune professeur écrit à l'auteur pour lui dire qu'ils ne sont guère d'accord, et pour lui demander, avant de formuler les divergences, la notice anglaise dont peut-être la traduction n'a pas été fidèle.

A partir de ce moment commença une correspondance fort suivie, sur les résultats de ces expériences laborieuses et remarquables, qui ont en grande partie élucidé les mystères du travail du haut fourneau, et ont conquis à M. Lowthian Bell une réputation universelle. Une intimité très-grande fut le résultat de ces correspondances; et le savant anglais appréciait hautement notre jeune collègue, ainsi qu'il l'a dit publiquement à Liège, en 1872, à la séance d'ouverture du congrès de l'*Iron and steel institute*, dont il était à cette époque le président honoré (1).

(1) Voir *Revue univ. des mines*. Tom. 34, p. 10.

Notre collègue entretenait aussi des relations suivies avec les autres hommes marquants de la métallurgie anglaise, MM. Th. Whitwell, W. Siemens, Cochrane, etc.; aussi n'est-il pas étonnant de le voir choisi comme membre honoraire de l'Institut des ingénieurs du Cleveland, et inscrit parmi les membres de l'Institut du fer et de l'acier, cette puissante association qui a fait faire déjà tant de progrès aux études métallurgiques.

Krans n'était pas moins apprécié dans notre pays; et la Société scientifique de Bruxelles l'avait élu vice-président de la 2^e section (chimie et métallurgie).

On pourrait croire, Messieurs, que dans les conditions que je viens de rappeler Krans devait à peine suffire à la tâche : mais, grâce à son activité infatigable, notre ami eut encore du temps à consacrer à d'autres occupations. En effet, il y a quelques années, il eut à représenter les intérêts de sa famille dans une affaire financière; telles étaient ses aptitudes qu'au bout de peu de temps il fut l'homme indispensable, et qu'il dut accepter la position d'administrateur délégué de la Banque centrale de la Dyle.

Cette vie de travail sans trêve ni merci était bien faite pour abréger ses jours; mais, avec une nature comme la sienne, comment se modérer? Il aurait dû négliger une partie de ses devoirs; et ce n'est pas Krans qui aurait pu se résigner à le faire.

Telle fut, Messieurs et Messieurs, la carrière courte, mais bien remplie, du regretté collègue dont la mort inattendue nous frappa de stupeur. Infatigable au travail, esclave du devoir, serviable sans affectation, charitable dans l'ombre, dévoué à l'Université, ami franc et loyal, tendrement attaché à sa famille, inébranlable dans ses convictions et défenseur ardent de la vérité, en un mot homme de bien et chrétien convaincu, aussi bien que professeur de talent, sa vie restera un modèle pour les élèves de nos écoles. En utilisant les doctes enseignements du maître, ils se rappelleront les qualités de l'ami dévoué que nous pleurons tous.

Puisse cet hommage rendu par la faculté des sciences à ce collègue excellent et aimé apporter quelque adoucissement à l'amère douleur de la femme dévouée à qui la Providence vient de ravir si prématurément l'époux le plus aimant, en lui laissant la lourde charge de présider seule à l'éducation de ces pauvres petits enfants qui auront à peine connu leur père ! Puisse-t-il aussi donner quelque consolation à cette mère infortunée qui, en quelques années, a vu mourir et son mari et trois fils dans la fleur de l'âge !

O regretté collègue, nous avons la ferme espérance que tu jouis déjà de la félicité réservée aux justes dans la patrie éternelle.

Krans, repose en paix ! Cette prière, qui tantôt résonnait sous les arceaux de notre basilique,

montera souvent encore pour toi aux pieds du trône du Tout-Puissant.

Krans, repose en paix ! Ton souvenir vivra impérissable dans la mémoire de tes collègues, de tes élèves et de tes nombreux amis.

DISCOURS

adressé au Roi, à l'hôtel de ville de Louvain,
par Mgr NAMEËCHE, recteur de l'Université,
lors de l'audience accordée par S. M. au corps
académique, le 1^{er} octobre 1876.

SIRE,

C'est avec bonheur que le recteur et les professeurs de l'Université catholique viennent déposer aux pieds de Votre Majesté l'hommage de leur profond respect et de leur entier dévouement. Les sentiments qui nous animent envers l'auguste Chef de l'État ont toujours été ceux de l'Université; ils nous sont inspirés tout à la fois et par nos convictions religieuses et par l'élan de nos cœurs. Nulle part, Sire, on ne vous en exprimera de plus sincères, ni de plus patriotiques.

Ce sont là aussi les sentiments de la jeunesse nombreuse et choisie qui se prépare ici par l'étude et le travail à servir le pays dans toutes les carrières ouvertes aujourd'hui aux esprits cultivés et laborieux. Fermement attachée à ses croyances, fidèle à la patrie et au Roi, elle se montrera digne, nous osons l'affirmer, de la confiance publique, et ne dégènera pas des grands exemples que la Belgique catholique a légués à l'histoire.

Ici, Sire, dans ces vieux murs], sous ces voûtes séculaires, monument d'un art qui ne

sera pas surpassé, la pensée se reporte involontairement vers les splendeurs d'un âge évanoui, mais toujours vivant dans nos mémoires. Puisse la Belgique actuelle, sous la protection de son Roi bien-aimé, et forte de l'union de ses enfants, de leur émulation dans la science et le travail, de son attachement à ses vieilles mœurs et à ses traditions antiques de vertu, de foi et d'honneur, puisse la Belgique actuelle ajouter, elle aussi, quelques pages nouvelles à nos glorieuses annales !

Daignez , Sire , Madame , agréer ces hommages. Daignez agréer les vœux que nous formons pour la prospérité de la famille royale. Ces vœux sont inséparables de ceux que nous faisons pour la patrie elle-même. Nous les réunissons en répétant avec amour : vivent le Roi et la Reine ! vive la Belgique !

DISCOURS

prononcé, à la salle des Promotions de l'Université catholique de Louvain, le 4 octobre 1876, jour de l'ouverture des cours académiques, après la messe du Saint-Esprit, par Mgr NAMÈCHE, recteur magnifique de l'Université.

MESSIEURS LES PROFESSEURS,
MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,

Le secours de l'Esprit de vérité et de lumière que nous venons d'invoquer, ne nous a jamais été plus nécessaire qu'aujourd'hui. Ce n'est pas seulement une nouvelle année académique que nous inaugurons en ce moment, c'est, pour ainsi dire, une ère nouvelle que nous commençons. Il y a un an, qui ne se le rappelle? il y a un an, à pareil jour, les destinées futures de l'enseignement supérieur nous apparaissaient encore enveloppées d'incertitude et d'hésitations. Un projet de loi avait bien été proposé aux Chambres législatives, mais loin d'être adopté, il n'avait pas même eu les honneurs de la discussion en sections. On semblait redouter d'en aborder l'examen, tant les hommes les plus compétents paraissaient irrésolus et divisés sur les questions principales.

Aujourd'hui tout est changé. Une loi a été votée; elle est en vigueur, et nous allons l'appliquer à notre enseignement. Cette loi, Mes-

sieurs, je la salue avec joie et avec reconnaissance, parce que c'est une loi de liberté et de confiance envers les universités. Elle nous rend une part considérable de cette autonomie d'autrefois, qui a fait si longtemps l'honneur et la force des grands centres universitaires. Sans doute, en nous émancipant, elle nous impose de graves devoirs ; elle nous soumet à une responsabilité qu'il n'est pas possible d'envisager sans quelque appréhension ; elle semble nous dire : « Vous vous êtes plaints longtemps des entraves que la législation avait mises à la franchise de vos allures et à vos progrès. Vous êtes libres maintenant, ces chaînes sont brisées, rien ne vous retient plus. Marchez donc dans la voie ouverte devant vous, et montrez par vos œuvres que vos plaintes étaient fondées et que vous êtes dignes de la liberté! »— Eh bien, Messieurs, je crois que nous pouvons, avec l'aide de Dieu, accepter sans trop de crainte la situation qui nous est faite. L'Université catholique trouvera, n'en doutons pas, dans ses principes, dans la sagesse des chefs vénérés qui la dirigent, dans le dévouement et la science éprouvée de ses maîtres, dans le travail et la bonne volonté de ses élèves, tout ce qui lui est nécessaire pour répondre dignement à la confiance et à l'appel des pouvoirs publics. J'exposerai tout à l'heure, Messieurs, sans rien cacher, toute ma pensée sur la carrière qui s'ouvre devant nous et sur

ce que nous avons à faire pour la parcourir honorablement. Mais je dois d'abord rappeler, en peu de mots, ce qu'a été pour nous l'année qui vient de se terminer, et vous mettre au courant des derniers changements qui se sont opérés au sein de l'*Alma Mater*.

Douze cents étudiants ont été inscrits au rôle académique. C'est le plus haut chiffre que nous ayons atteint depuis l'origine de l'Université ; il dépasse de quarante celui de l'année précédente. Mais, j'ai hâte de le dire, ce qui vaut mieux que le nombre, c'est le progrès constaté, avéré, qui se réalise d'année en année dans l'esprit religieux, dans la piété pratique, dans l'attachement cordial, dévoué, actif, de la jeunesse universitaire à la cause catholique, aux intérêts catholiques, aux œuvres si nombreuses aujourd'hui de la charité catholique. Personne d'entre nous n'a oublié le spectacle magnifique de foi et de courage chrétien, donné par cette noble et vaillante jeunesse à l'occasion des faveurs du Jubilé. Il y a là, Messieurs, bien mieux que des espérances, il y a des forces, il y a des armes toutes préparées pour les luttes de l'avenir.

Mais je viens de prononcer un mot que j'ai besoin d'expliquer devant vous, Messieurs. Ces luttes, certes, nous ne les appelons pas. Personne ne verrait avec plus de bonheur notre chère Belgique, rendue à la paix et à la concorde, réalisant, à côté des bienfaits de la prospérité

matérielle dont elle jouit, ces bienfaits d'un ordre plus élevé que semblait nous promettre la devise si vraie, si souvent confirmée par l'expérience, inscrite par elle-même sur son écusson et sur son drapeau. Mais hélas ! ce bonheur de l'union et de la paix est-il encore permis de l'espérer aujourd'hui ? Quel est celui d'entre nous qui, sans s'aveugler complètement, n'a pas le sentiment intime, invincible, de déchirements prochains, de luttes fratricides entre des enfants du même sol, d'une mère commune, nés sur cette terre généreuse où la Providence a semé si abondamment tous les germes de bien-être et de progrès ?

.... En quo discordia cives
Perdixit miseros.

Dieu seul, Messieurs, par un miracle de sa miséricorde, peut éloigner les orages qui nous menacent. Mais qui sait si nous en sommes dignes ? Ne désespérons pas toutefois. Dieu a fait les nations guérissables, et la Belgique, malgré ses misères, compte beaucoup plus d'âmes justes qu'il n'en fallut autrefois pour détourner le bras de la vengeance des villes coupables que vous connaissez. Ayons donc courage, Messieurs, quoi qu'il arrive, et, obéissant au conseil divin, agissons avec une fermeté virile, fortifions notre cœur, et comptons sur le secours d'en haut. *Viriliter age, et confortetur cor tuum et expecta Dominum !*

Pardonnez-moi cette digression. Je rentre dans mon sujet, en vous parlant des études et des examens. Les dernières épreuves subies devant les jurys ont donné d'excellents résultats dans les examens de docteur, mais — pourquoi le taire ? — nous avons été moins favorisés aux examens de candidature dans toutes nos Facultés. J'ai été très-affecté, je l'avoue, de ce fait étrange, de ce fait regrettable, et j'en suis encore très-préoccupé. Il y a eu évidemment relâchement dans le travail chez les derniers venus de nos étudiants, et, quelle qu'en soit la cause ou l'occasion, nous devons nous en enquérir très-soigneusement et nous efforcer d'apporter à ce mal naissant un remède prompt et efficace. A côté de ce fait que je signale avec peine, il s'en est présenté un autre d'un caractère tout différent et qui, sans être précisément nouveau, ne s'était jamais produit d'une façon aussi remarquable. Ce fait, c'est le succès tout exceptionnel remporté dans ces mêmes examens par les étudiants appartenant à nos pédagogies. Dans l'une d'elles, au moment où les jurys allaient clore leur session, sur soixante-dix récipiendaires qui s'étaient présentés, soixante-six avaient réussi et un grand nombre avec distinction ou avec la plus grande distinction.

En présence de ce contraste, je ne saurais assez déplorer l'impossibilité où nous sommes de multiplier le nombre de ces établissements

si utiles. Nous sommes obligés chaque année, à notre grand regret, de repousser les vœux d'une multitude de familles qui désirent y faire entrer leurs enfants. Mon cœur saigne à la pensée du bien que nous pourrions faire et que l'absence de moyens matériels ne nous permet pas d'entreprendre. Cette douleur augmente quand je contemple, de l'autre côté de notre frontière, les sacrifices considérables devant lesquels ne reculent point les catholiques français pour l'établissement et le développement de leurs universités naissantes. Ici tout ce premier travail de fondation, tout ce laborieux enfantement est accompli, et les moyens matériels nous font défaut au moment même où l'œuvre arrivée à sa pleine maturité, semblait appelée à produire tous ses fruits et à récompenser par une moisson surabondante, les labeurs accumulés de quarante années. J'appelle de nouveau, sur cette situation toute l'attention des catholiques belges.

L'Université a perdu, pendant l'année qui vient de s'écouler, deux de ses professeurs les plus distingués et les plus aimés. La mort de M. Louis Hubert a été, pour nous et pour la ville de Louvain, on peut le dire sans exagération, une véritable désolation. C'était une des gloires de l'*Alma Mater*, un de ses fils les plus anciens et les plus dévoués, un des travailleurs de la première heure, un excellent chrétien, un type de bonté et d'aménité. M. Krans, entré

beaucoup plus récemment à l'Université, y avait conquis tout d'abord un haut rang dans l'estime du Corps académique, dans le respect de ses élèves, dans l'affection de tous. Ce cher collègue nous a été enlevé par un coup de foudre, et cette perte subite et inattendue a encore ajouté aux vifs regrets qu'en tout temps sa perte nous eût laissés. La promotion à l'éméritat de M. le professeur Van Kempen a produit un nouveau vide et des plus sensibles dans notre enseignement. Personne, sans nul doute, n'avait mieux mérité que lui, et par ses leçons orales, et par ses écrits, et par un dévouement à toute épreuve, l'*otium cum dignitate*. Cela n'empêche pas qu'on ne voie avec une profonde douleur de pareils noms disparaître de notre programme.

J'arrive à une partie plus agréable de la tâche que j'ai à remplir : trois de nos collègues ont été promus, cette année, par Nosseigneurs les Evêques, au rang de professeurs ordinaires : M. Alberdingk Thijm, de la Faculté de philosophie et lettres ; M. Francis de Monge, de la Faculté de droit, et M. Ledresseur, de la Faculté de médecine. M. Helleputte, professeur agrégé de la Faculté des sciences, a été nommé professeur extraordinaire.

Quelques nominations nouvelles ont eu lieu dans le Corps académique. M. Lambrecht, docteur en théologie et sous-régent au collège du St-Esprit, a été nommé professeur agrégé. Il

continuera, dans la Faculté de théologie, l'enseignement qui lui avait été confié en qualité de chargé de cours, et qu'il a donné avec un remarquable succès. M. Verriest, un de nos anciens étudiants les plus distingués, entre dans la Faculté de médecine avec le titre de professeur ordinaire. M. Verriest, médecin depuis plusieurs années, était désigné au choix de nos vénérables prélats par un amour réellement rare de la science. Il a abandonné deux fois une nombreuse clientèle pour aller reprendre ses études chéries en Allemagne, et s'y livrer notamment à ces travaux de microscopie qui y exercent aujourd'hui l'émulation des savants et l'activité de la jeunesse académique. Il partagera avec M. Ledresseur l'enseignement de l'anatomie normale et de l'anatomie pathologique. M. l'abbé Carnoy, qui n'est pas non plus un inconnu parmi nous, vient occuper une chaire ordinaire de la Faculté des sciences; il y joindra l'inspection du matériel et des collections académiques. M. Carnoy avait obtenu, il y a un certain nombre d'années déjà, le grade de docteur en sciences naturelles avec la plus grande distinction, et il a remporté plus tard le grand prix quinquennal des sciences par un travail très apprécié de botanique microscopique. M. l'ingénieur Ponthière, l'un encore de nos anciens élèves qui nous ont laissé les meilleurs souvenirs, est nommé professeur agrégé à la même

Faculté; il donnera le cours de métallurgie aux écoles spéciales. C'est cette branche d'industrie qui l'a surtout occupé depuis son départ de Louvain. M. Ponthière ne négligera rien pour maintenir la chaire où nous l'introduisons, à la hauteur où l'a placée son maître et son prédécesseur regretté. Enfin, M. l'ingénieur Masalski, que recommandaient d'excellentes études aux écoles de Liège et les nombreux services rendus par lui à l'Université en qualité de répétiteur et de préparateur, est également nommé professeur agrégé à la même Faculté. M. Masalski prend la direction de l'institut préparatoire aux écoles spéciales. Cette annexe de nos écoles n'a pas reçu jusqu'aujourd'hui une organisation complète. M. Massalski, pouvant lui donner tous ses soins, parviendra, j'en ai la confiance, à la mettre en état de répondre pleinement au but de son institution et à l'attente des familles.

Vous me permettez, Messieurs, de vous entretenir maintenant pendant quelques instants de la situation faite à notre enseignement par la loi nouvelle. En supprimant l'examen de gradué en lettres, cette loi si longtemps attendue a rendu à nos petits séminaires et à nos collèges ecclésiastiques la liberté de leurs programmes et de leurs méthodes. C'est là pour nous une des sources de l'espoir fondé que nous verrons bientôt renaître et se développer dans la jeunesse

universitaire l'amour désintéressé des lettres et de la science. Cet amour, ce feu sacré, si rare aujourd'hui, périssait faute d'aliments; ou était étouffé sous la pression des exercices mécaniques et de la surcharge de la mémoire. Désormais l'étude libre et honorée de l'antiquité classique, des langues et des littératures grecque et latine, va reprendre sa place légitime dans nos cours d'humanités, qui redeviendront dignes de ce beau nom. La littérature chrétienne ne sera plus privée de la part sérieuse qui lui revient dans la formation des cœurs et des intelligences. Les mathématiques se montreront moins envahissantes, et chercheront leurs progrès dans le perfectionnement et la simplification de leurs méthodes. Elles s'enseigneront mieux et en moins de temps. Elles renonceront à ce nombre exagéré de leçons et à ces devoirs d'une longueur interminable, plus propres à accabler l'intelligence et à éteindre le goût du travail qu'à accroître les aptitudes de l'esprit et l'amour du savoir. Ce qu'il faut dans les études moyennes, Messieurs, c'est une attention sérieuse, persévérante, à favoriser le développement régulier et harmonieux des facultés, sans devancer, sans contraindre la nature, sans lui imposer un fardeau au dessus des forces de l'enfant et de l'adolescent. Ce qu'il y faut encore, c'est de la méthode, de la suite dans le travail, un soin particulier, continu, de relier la leçon

du jour à celle de la veille, des répétitions fréquentes, une entente complète entre les maîtres, de façon que l'élève, en passant dans une classe nouvelle, y retrouve les procédés d'enseignement auxquels on l'a accoutumé, et ne se voie pas condamné à apprendre une seconde fois sous des noms nouveaux des choses déjà anciennes dans son esprit. Il faut savoir renoncer à ces recommencements perpétuels. Il faut veiller à ce que rien ne s'oublie de ce que l'on sait déjà, et à ce que quelque chose s'ajoute chaque jour à ce savoir acquis. Il faut surtout s'armer d'une sage sévérité quand il s'agit d'autoriser, chaque année, le passage d'une classe inférieure à une classe plus élevée. C'est alors qu'il faut être inexorable pour la paresse et l'inaptitude. Là est le salut des humanités ; il n'est pas ailleurs. Sans l'emploi de ce moyen, tous les autres sont voués à une irrémédiable inefficacité.

En ce qui nous concerne nous-mêmes, Messieurs, j'ai l'invincible confiance que la loi nouvelle sera pour l'enseignement universitaire, si celui-ci le veut sérieusement, le point de départ d'une période féconde et réparatrice. Mais il faut vouloir. Il faut que ce que le temps et les circonstances avaient introduit dans cet enseignement d'un peu étroit, d'un peu servile, d'un peu matériel, fasse place à quelque chose de plus large, de plus spontané, de plus généreux. Il faut que l'enseignement s'élargisse et s'élève ;

que la jeunesse universitaire rallume en elle la soif de la science ; il faut qu'elle étudie, non pas seulement pour passer des examens, mais pour apprendre et pour savoir ; il faut qu'elle ne reste étrangère, indifférente à aucun progrès scientifique ; qu'elle prenne sa part de ce travail ardent, incessant, qui remue à une si étonnante profondeur tout le domaine des connaissances humaines.

C'est à l'Université catholique que s'adresse surtout cet appel. Montrons que nous sommes les fils de la lumière, et que la vraie science n'a pas d'amis plus sincères, ni plus dévoués. Maîtres et élèves, nous avons tous à concourir à cette œuvre de renouvellement, à cette résurrection de la science par l'étude libre et courageuse. Efforçons-nous tous de nous ouvrir de nouvelles voies par le travail.

Le travail, Messieurs, voilà le secret du progrès, voilà l'espoir de l'avenir, voilà l'histoire des grands succès et des grandes œuvres ! Un homme que nous aimons tous, l'homme en qui se personnifie pour moi l'idéal du jeune savant chrétien, Ozanam, a fait un discours *sur la puissance du travail*. Laissez-moi vous en citer quelques traits. « L'âme, dit Ozanam, est une puissance active, et cette activité la distingue souverainement de la matière, dont le propre est l'*inertie*. Toute puissance se développe par son exercice : les forces de l'âme grandissent

donc à mesure qu'elles s'emploient... La volonté s'affranchit par cette contrainte volontaire qu'on nomme l'application, et qui l'arrache aux entraînements extérieurs. De là l'obligation du travail : le travail est la loi commune des hommes ; c'est aussi celle des intelligences, car c'est aussi pour les labeurs de l'esprit qu'au jour de la chute fut prononcée cette parole : tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. Voyez dans l'Eglise catholique cette tradition du travail, depuis Origène, l'homme *aux entrailles d'airain* ; depuis saint Augustin qui commença si tard, et qui pourtant a vu toute chose, jusqu'à saint Thomas, qui mourut à quarante-neuf ans, laissant à la science dix-sept volumes in-folio. Dans les temps plus modernes, contemplez dans Bossuet l'effet de cette éducation forte, qui trempe les caractères aussi bien que les esprits. Il faut le voir à l'âge de six ans, s'enfermant dans la bibliothèque de son oncle, remplissant dès sa seizième année l'hôtel de Rambouillet et la Sorbonne de l'éclat de son éloquence, employant sa longue retraite de Metz à l'étude complète de l'antiquité ecclésiastique ; ce furent là ses commencements. Plus tard, devenu précepteur du Dauphin, on le voit revenir aux lettres profanes, s'échauffer au nom du divin Homère, réciter de longs passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, qu'il savait par cœur d'un bout à l'autre ; et la nuit, agité de songes héroïques,

composer en dormant des vers grecs dont il fait retentir les lambris dorés de son appartement de Versailles. Ou bien encore dans les royales allées du parc, entouré de Fénelon, de Fleury et de Renaudot, auxquels Péllisson et la Bruyère avaient obtenu de se mêler, il propose et résout les difficultés du dogme, de l'Écriture et de l'histoire, tandis que les courtisans respectueux s'écartent pour faire silence et laisser en paix cette réunion qu'ils appellent le concile. Enfin, lorsque, retiré dans sa ville épiscopale, réservant à son troupeau les restes de sa vie, il semble devoir fléchir sous le poids des ans et des affaires, voyez le interrompre le sommeil de ses nuits, se lever régulièrement à deux heures du matin, et après avoir récité, tête nue, l'office nocturne, reprendre la plume victorieuse qui écrivit l'*Histoire des Variations*. On s'émeut à cette grande image, on admire cette humilité des grands hommes, et cette justice de Dieu qui fait, je veux le dire, suer Bossuet sur ses livres, comme le laboureur sur le sillon ; et devant l'égalité de cette sentence qui n'épargne rien, on se demande quel terrible compte auront à rendre les oisifs. »

Voilà, Messieurs, si je l'ose dire à mon tour, ce qu'il faut souvent se rappeler à soi-même ; voilà les immortels exemples qu'il ne faut jamais oublier. Quand nous admirons, dans nos grandes bibliothèques, ces œuvres colossales qui

semblent défler les forces humaines, ne nous méprenons pas. En cherchant bien la raison de cette puissance de production et le secret de cette fécondité glorieuse, nous y trouverons plus souvent peut-être le résultat du travail que la force exceptionnelle du génie ou du talent. Dieu a si richement doué l'âme humaine, il y a mis tant de ressources cachées, qu'il ne lui manque le plus souvent pour opérer de grandes choses que de le vouloir énergiquement, que de savoir mettre en jeu ces ressorts merveilleux, ignorés souvent de ceux qui les possèdent au fond d'eux-mêmes.

Le travail, voilà, il faut bien le dire, ce qui nous manque le plus souvent. Chers étudiants, n'ayez aucune crainte sur les succès de vos études, si vous parvenez à secouer les molles habitudes qui énervent une si grande partie de la jeunesse actuelle, si vous revenez aux mœurs viriles de nos pères, et que vous ne laissiez pas périr leurs exemples.

Chers étudiants, au moment de finir ce discours, et en vous voyant si nombreux devant moi, la pensée de votre avenir s'empare de mon âme et la domine tout entière. Cette année académique qui s'ouvre aujourd'hui, que sera-t-elle pour vous et pour nous? Cette année sera-t-elle pour vous une année de régularité, de travail, de progrès dans la vertu et dans la science? Ou bien, par un malheur affreux, qu'il faut prévoir

pour l'éviter, sera-t-elle une année d'oisiveté, de dissipation et, par une suite presque inévitable, une année d'appauvrissement moral, et peut-être de chutes lamentables? Sera-t-elle pour nous une année de joie, de consolation spirituelle, une année dont nous n'aurons pas à rougir et à trembler au jour prochain et redoutable, où il nous sera demandé compte de notre administration?

Dieu, chers étudiants, la Sainte Église votre mère, vos parents bien-aimés vous ont remis entre nos mains comme un dépôt précieux, comme une terre fertile, comme un talent d'un prix inestimable, que nous avons non seulement à garder fidèlement, mais à faire valoir avec tout le soin, toute la sollicitude, toute la tendresse vigilante et industrieuse dont nous sommes capables. Aidez-nous de votre bonne volonté et de votre confiance. Tous, tant que vous êtes, vous êtes appelés, dans des jours peu éloignés, à prendre un rang honorable, à exercer une influence importante dans cette société mobile et agitée où nous vivons. Si vous vous conservez bons et purs à l'Université, si vous vous préparez vaillamment aux hautes destinées qui vous attendent, si vous êtes attentifs aux leçons de vos maîtres, si vous n'oubliez pas les exemples du foyer domestique, les avis et les larmes de la tendresse maternelle au moment où vous êtes venus vous asseoir sur ces bancs, si vous faites

tout cela, chers étudiants, cette année sera pour vous, pour vos parents, pour nous, pour la patrie enfin qui vous attend, une année bénie, une année semblable à celle où le laboureur recueille dans la joie de son cœur les épis dorés qui tombent pressés sous sa faux, où ses greniers chancellent sous le poids des trésors qu'il y a amassés. Pour qu'il en soit ainsi, mettez cet avenir sous la protection de votre piété et de votre travail. Soyez fidèles aux pratiques pieuses auxquelles une éducation chrétienne a accoutumé votre enfance et votre jeunesse. La piété, ne l'oubliez pas, est utile à tout; elle a les promesses du temps et de l'éternité. Travaillez avec régularité, avec ordre, avec suite. C'est le seul mode de travail réellement utile. Ordonnez avec un soin scrupuleux la distribution de votre temps, l'emploi de vos journées. L'ordre conduit à Dieu; il conduit aussi au succès dans les études. Pensez et pensez souvent que le temps est l'étoffe dont la vie est faite, le don le plus précieux que nous tenons des largesses divines, celui dont la perte est la plus irréparable.

Que Dieu daigne bénir ces accents d'un cœur qui vous aime et qui vous est dévoué, ces paroles que nous répandons comme des semences fécondes dans vos âmes, car celui qui sème et celui qui plante ne sont rien et n'arrivent à rien, si le céleste Agriculteur ne donne l'accroissement. Qu'il les bénisse donc, qu'il les fasse pro-

duire au centuple pour sa gloire et pour votre bonheur à vous, chers étudiants, pour le bonheur de vos familles et pour celui de notre chère Belgique!

L'année académique 1876-1877 est ouverte. Je la place, comme ses aînées, avec amour et confiance, sous la protection de Marie immaculée, Patronne toute-puissante, *Omnipotentia supplex*, de l'Université. Siège de sagesse, astre lumineux et bienfaisant, qu'elle nous garde et nous dirige au milieu des ténèbres et des orages de la mer houleuse, fertile en écueils et en naufrages, que nous traversons!

QUELQUES MOTS

à la mémoire de M. l'abbé DE CAZALÈS,
ancien professeur de l'Université catholique.

L'année 1876 a vu mourir un homme des plus distingués, écrivain, penseur éminent; l'un de ceux qui aiment mieux *être que paraître*. M. de Cazalès, avant son entrée dans les ordres, avait fait, pendant deux ans à Louvain, les cours de littérature française et d'histoire des littératures modernes. Tous ceux qui l'ont connu ici en ont conservé le plus honorable souvenir. Au moment de sa mort, la presse catholique en France lui a décerné les plus unanimes et les plus éclatants hommages. M. L. Veuillot, entre autres, lui a consacré, dans l'*Univers* (1) un long article, tout plein de traits personnels et d'appréciations intimes d'une finesse et d'une originalité singulières. Borné par l'espace, nous nous contenterons de reproduire la courte, mais substantielle notice de la *Bibliographie catholique*.

« Quand nous rendions compte, il y a deux mois, de la dernière œuvre de M. l'abbé de Cazalès : *nos Maux et leurs remèdes*, nous étions loin de penser que ce digne prêtre, qui n'a jamais cherché le bruit et dont le nom est connu cependant de tous les lecteurs sérieux et chrétiens, touchait à ses derniers moments. Nul peut-être,

(1) Numéro du 30 janvier 1876.

parmi les ouvriers de la science comme parmi les apôtres de la foi, ne travailla avec un moindre souci de la renommée, et cependant on ne saurait dire quelle connaissance humaine lui fut étrangère. Parfaitement instruit de l'antiquité, possédant également bien les langues et les littératures modernes, sachant, sans nuire à aucun de ses devoirs, se tenir au courant de la littérature contemporaine, ayant le sentiment et le goût des arts, mais par dessus tout prêtre pieux, théologien érudit, il n'a laissé qu'un petit nombre de volumes imprimés, et son œuvre la plus considérable n'est qu'une traduction : *la Vie et les révélations de la sœur Emmerich*. Tour à tour écrivain périodique en France, étudiant, ou plutôt explorateur de la science en Allemagne, professeur à l'Université catholique de Louvain, directeur de séminaire, député à l'assemblée législative de 1849, chanoine titulaire de Versailles, il n'avait, dans aucune de ces positions, cherché ni l'éclat ni l'importance personnelle, mais seulement le bien à faire de quelque façon que ce fût, selon ce que demande la plus grande gloire de Dieu. »

NOTICE

sur la vie et les travaux de M. le chanoine
D'HOLLANDER, professeur émérite de la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain, par Mgr L. G. ROELANTS, professeur ordinaire à la même Faculté.

Il est des hommes dont le nom ne se prononce qu'avec un sentiment de vénération et de reconnaissance ; de vénération, pour les éminentes qualités qui les distinguent ; de reconnaissance, pour les bienfaits signalés qu'ils répandent autour d'eux.

Tel est, sans contredit, le nom du vénérable défunt, dont la vie fait l'objet de cette notice. Le chanoine D'Hollander, pendant la longue carrière qu'il a fournie, a mérité l'estime, l'affection et le respect de tous ceux qui l'ont connu ; ses collègues, ses élèves, ses amis, tous n'ont qu'une voix pour proclamer bien haut ses vertus.

Prêtre selon le cœur de Dieu, il a montré, par son exemple, comment le ministre de l'autel doit allier, en sa personne, la science avec la sainteté de la vie. Ce double élément, qui prête au sacerdoce son ornement, sa puissance et sa gloire, s'est manifesté en M. D'Hollander avec un vif éclat, et a été en lui la source de fruits abondants de sanctification et de salut.

En dehors des devoirs inhérents aux diverses positions, auxquelles la Providence l'a succe-

sivement appelé, il vaquait à de nombreuses occupations, que son zèle seul lui imposait. Toutes ces tâches, il les remplissait avec une exactitude et une persévérance rares. Il recherchait les occasions de faire le bien, et n'en laissait échapper aucune.

D'un accès facile, d'un caractère affable, il était très-attaché à ses amis, et se trouvait heureux de les obliger. Sa charité envers les pauvres n'avait d'autres limites que ses ressources.

Ce qui contribuait beaucoup à étendre la sphère de son action bienfaisante, et à multiplier le bien qu'il réalisait autour de lui, c'étaient sa simplicité toute chrétienne, et une profonde humilité. Il pratiquait ces modestes mais importantes vertus avec une perfection, à laquelle tous, à l'envi, se plaisent à rendre hommage.

Tels sont les grands traits qui caractérisent la vie si bien remplie et si édifiante, dont nous avons entrepris de donner un court aperçu.

Jean-François D'Hollander naquit à Melsele, dans le pays de Waes, le 11 septembre 1801 ; il fut le quatrième de douze enfants. Ses parents étaient d'honnêtes cultivateurs, doués d'intelligence, de probité et de piété. L'éducation qu'il reçut au sein de sa famille, lui apprit, dès sa plus tendre enfance, à chérir la vertu, et l'initia aux habitudes du travail et de la prière.

Les maîtres d'école de Melsele et de Beveren lui donnèrent les premières instructions.

Vers l'âge de treize ans, il alla habiter chez sa tante, béguine à Malines, et commença ses humanités au collège archiépiscopal de Saint-Jean.

Il s'y appliqua aux études avec un goût vif, animé d'une grande émulation, et se distingua par une parfaite régularité. Il eut à lutter, dans ses classes, avec des compagnons d'une force peu commune; mais il n'en remporta pas moins la palme, à la fin de chaque année. L'un de ses principaux émules fut Pierre-François-Xavier de Ram, dont il devait rester l'ami intime, devenir plus tard le collaborateur dévoué dans la grande œuvre de l'Université catholique, et auquel il eut le bonheur d'apporter, au moment de la mort, les dernières consolations de notre sainte religion (1).

Les jeunes D'Hollander et de Ram cultivaient, l'un et l'autre, la poésie avec succès. Élèves de rhétorique, ils composèrent ensemble un poème, qu'ils offrirent à leur ancien professeur de poésie, à M. J. B. Van Hemel, de sainte mémoire, le jour de sa première messe (2).

Appelé, dès son enfance, à l'état ecclésiastique, par une vocation décidée, D'Hollander, après sa rhétorique, entra au séminaire de Gand, où il fit ses études de philosophie et de

(1) *Mgr de Ram, Recteur magnifique de l'Université de Louvain*, par le Père V. De Buck, p. 77, Paris, 1868.

(2) *Notice sur la vie et les travaux de Mgr de Ram*, par J.-J. Thissen, p. 92, Bruxelles, 1866.

théologie. Là, sous la direction d'hommes consommés dans l'art de former des prêtres, il apprit à aimer la science sacrée, et reçut cette éducation cléricale, austère et solide, qui donne au caractère une trempe particulière, et habitue le jeune lévite à s'oublier soi-même, pour être à Dieu tout d'abord, et plus tard, dans le saint ministère, tout à tous.

Les leçons des chanoines Ryckwaert et Vanderghote lui inspirèrent une prédilection marquée pour la théologie morale. En décembre 1824, le prince de Méan lui donna, à Malines, l'onction sacerdotale ; et bientôt après, le 25 février 1825, le jeune prêtre devint coadjuteur à Cruyshautem. Dès le début, se manifestèrent en lui des aptitudes spéciales pour le saint ministère. Le 30 juin 1830, il fut transféré à Ste-Walburge à Audenarde, en qualité de vicaire ; et le 19 décembre 1833, il fut nommé curé à Verrebroeck. D'Hollander remplit ces divers postes avec une grande sollicitude pour le bien des âmes et avec un succès toujours croissant. On accourait des paroisses voisines pour assister à ses sermons ; les pénitents venaient le trouver de bien loin, pour soulager leur conscience. La vérité évangélique, les avertissements et les instructions à donner aux pécheurs, trouvaient dans son âme et sur ses lèvres des accents qui allaient droit au cœur des auditeurs, des fidèles pieux et repentis. Il était comme un mission-

naire pour sa paroisse et pour les localités voisines. Aujourd'hui encore les personnes d'âge y parlent avec éloge de l'excellent vicaire ou curé, du bon M. D'Hollander. C'est que la bonté de cœur, qui doit être le trait caractéristique du prêtre dans le saint ministère, exerce sur les âmes une puissance indicible d'attraction. A travers cette qualité, les fidèles voient mieux percer dans le prêtre l'image du divin Sauveur, dont le ministre sacré est le représentant, et qui nous convie, nous prêtres, avant tous autres, à apprendre de Lui à être doux et humbles de cœur.

Cependant la place de professeur de théologie morale était devenue vacante au séminaire de Gand. L'évêque du diocèse, Mgr Vandevelde, confia cette chaire importante à M. D'Hollander, le 27 octobre 1834, et lui donna rang parmi les chanoines honoraires de la cathédrale de Saint-Bavon, le 27 décembre de la même année.

Grâce à l'expérience qu'il avait acquise dans l'exercice du ministère paroissial, et aux études qu'il n'avait cessé de poursuivre dans ses moments de loisirs, le jeune professeur répondit, en tout point, par un enseignement substantiel et lucide, à l'attente de son évêque. Toutefois ce professorat n'était pour M. D'Hollander qu'un acheminement vers un enseignement plus approfondi.

Dans leur réunion de 1840, les évêques belges le nommèrent professeur de théologie morale à

l'Université de Louvain, pour remplacer M. Verkest, qui était entré dans la Compagnie de Jésus. L'obéissance et l'esprit de dévouement purent seuls déterminer M. D'Hollander à quitter son cher séminaire de Gand. Il embrassa sa nouvelle carrière avec un zèle et un courage à toute épreuve : il continua ainsi à Louvain, sur un plus vaste théâtre, en faveur d'élèves de tous les diocèses du pays et de nombreux disciples venus de l'étranger, tout le bien qu'il avait procuré à ses lévites de Gand. Le recteur magnifique de l'Université, Mgr de Ram, donna au nouveau professeur le titre de docteur en théologie, *honoris causa*, le 5 avril 1841 ; le même jour où il accorda ce grade à M. le professeur Tits, de Louvain, à M. Rohrbacher, professeur au séminaire de Nancy, et à M. Kloth, curé de St-Jacques, à Aix-la-Chapelle (1).

Le professeur D'Hollander a composé pour ses élèves un bon cours de morale : c'est une compilation faite avec ordre et tirée des théologiens les plus recommandables. Le traité de *Pœnitentia* mérite une mention spéciale, au point de vue de la méthode qui y règne et des règles pratiques qui y sont tracées. L'auteur, dans ses écrits, ne s'occupe qu'accidentellement des écrivains et des publications du jour, dont

(1) De laudibus quibus veteres Lovanienses theologi efferrî possunt. Oratio P. J. de Ram, p. 162. Lovanii 1848.

le renom n'est souvent qu'éphémère, et en tout cas trop peu établi pour qu'ils servent de norme au jeune moraliste.

M. D'Hollander traite toutes les questions importantes, en étayant constamment et avec un choix judicieux, sa doctrine sur les arguments, les maximes et les conseils des maîtres de la science morale. Saint Alphonse de Liguori surtout était son guide; il avait l'image de ce saint devant lui, dans son cabinet d'étude. Bien avant que l'Église eût décerné à Saint Alphonse les honneurs du doctorat, M. D'Hollander avait sans cesse les yeux fixés sur lui, comme sur l'étoile tutélaire qui devait le conduire à travers les voies difficiles et souvent ténébreuses de la science, dont l'enseignement lui était confié.

Aussi sa doctrine fut-elle toujours sûre. Probabiliste prudent et sage, il gardait cette voie moyenne, qui, en prémunissant contre les duretés impitoyables des rigoristes et les fâcheuses condescendances du relâchement, dirige et soutient les âmes dans le chemin du bien, avec force et douceur, et les mène au Dieu de justice et de miséricorde. Dans le vaste champ de liberté ouvert, en morale, aux sentiments des théologiens, il montrait à ses élèves le côté fort et le côté faible des opinions multiples et divergentes qui se présentaient sur sa route. Les jeunes prêtres apprenaient ainsi à tirer un parti sage, selon les circonstances, des controverses agitées

dans les écoles, et de la latitude laissée à la discrétion et au jugement bien exercé du confesseur et du directeur.

Qui ne le sait? Dans les appréciations morales, le théologien doit tenir compte des dispositions des hommes et des choses dans le pays où il exerce son ministère. Cette considération n'avait point échappé au professeur D'Hollander. Aussi le voyons-nous citer fréquemment les auteurs belges et invoquer leur autorité dans les questions, où leur témoignage pouvait être ou nécessaire ou utile.

M. D'Hollander n'a jamais pu se résoudre à éditer son cours : sa modestie y mettait un obstacle insurmontable. Toute publication, même par feuilles d'autographie, lui répugnait et l'effrayait. Plutôt que de publier, sous une forme quelconque, pour ses élèves, le résultat de ses recherches et de ses veilles, il préférerait s'imposer les rudes labeurs d'une dictée, qui néanmoins n'était pas continue, mais opportunément entrecoupée d'exercices fréquents et intéressants de casuistique. Ce n'est pas à dire que son travail ne fût pas digne des honneurs de la publication. Bien des regrets exprimés souvent par les élèves et par des personnes compétentes sont la preuve du contraire.

Fruit de longues années d'études, et d'une expérience consommée, le cours de M. D'Hollander eût rendu des services signalés à la

science morale, et au confesseur désireux de s'instruire.

Une part moindre y est faite à la spéculation. M. D'Hollander voyait avant tout, dans ses élèves, des hommes destinés à la vie pratique du prêtre ; son principal soin était de les y préparer, et de les initier surtout au ministère si important et souvent si difficile du Sacrement de la Pénitence.

L'instruction du jeune clergé n'occupait pas exclusivement le professeur D'Hollander. Poussé par sa piété et son zèle, il consacrait au saint ministère tout ce qui lui restait de loisirs. Il croyait, avec raison, que l'homme d'étude, quand il est prêtre, doit par intervalles, s'éloigner des chemins arides de la science et de la spéculation. L'âme s'y dessèche, y languit ; elle sent peu-à-peu le parfum de la dévotion se dissiper en elle. Au contraire, le prêtre se retrempe au contact des âmes ; la vigueur spirituelle s'accroît en lui, grâce aux exercices des saintes fonctions, qui furent, dès le jour de sa vocation à l'état ecclésiastique, le but de ses aspirations, et le grand besoin de son cœur. Cette heureuse diversion ranime le zèle sacerdotal de l'homme d'étude, vivifie en lui la piété qui est utile à tout et à tous, et rend l'esprit plus apte à reprendre ensuite les travaux de la science.

M. D'Hollander l'avait compris. C'est ainsi qu'il fut pendant douze ans le confesseur des

frères de Charité à Louvain. Tous les huit jours pendant le carême, et tous les quinze jours, le reste de l'année, il faisait à ces bons et humbles religieux une conférence sur la vie spirituelle.

Ce fut seulement à la suite d'une maladie, que, par ordre de ses supérieurs, il renonça vers 1852, à ce ministère, dont il s'était acquitté avec une assiduité exemplaire.

Pendant de longues années et jusque vers la fin de sa vie, il dirigea la congrégation du pensionnat de Mlle Claes, de cet établissement qui a si bien mérité de la ville de Louvain, pour avoir contribué activement à former l'éducation des jeunes filles de la bourgeoisie.

M. D'Hollander portait fréquemment la parole, comme prédicateur, aux fêtes solennelles dans les églises de la ville de Louvain.

Nous nous rappelons avec bonheur, la célébration du mois de mai, dans l'ancienne paroisse de Notre-Dame aux Fièvres. Une congrégation de la Sainte-Vierge, qui aujourd'hui encore existe florissante chez les RR. PP. Jésuites, avait introduit à Louvain cette tendre dévotion des enfants de Marie. Tous les ans, pendant plusieurs jours, M. D'Hollander prêchait devant les jeunes congréganistes, parmi lesquels se trouvait l'élite des étudiants de ce beau collège de la Haute-Colline, dont l'existence a été cruellement brisée en 1850. Une foule considérable venait unir sa piété à celle des congréganistes, et accourait

pour entendre M. D'Hollander. Sa parole était douce et onctueuse, souvent éloquente; toujours elle pénétrait les âmes. L'orateur avait un extérieur qui inspirait je ne sais quelle confiance et quel respect. Telle était la dignité avec laquelle sa prédication se produisait, que bien de fois nous avons entendu autour de nous cette parole naïve, mais pleine de sens : il prêche comme un évêque.

M. D'Hollander dut renoncer à ces prédications, lorsqu'en 1853 NN. SS. les Evêques le mirent à la tête du collège du Saint-Esprit, pour remplacer M. Ubaghs. Il fut le troisième président du collège des théologiens, depuis le rétablissement de l'Université. Cette nouvelle mission l'obligea à concentrer plus spécialement son zèle sur les affaires de l'administration, les soins de l'économet, et mille autres détails qui sont du ressort de la présidence. M. D'Hollander remplit ce poste avec le plus grand dévouement. Il a laissé, comme président, des souvenirs bien agréables dans la petite communauté des professeurs, qui étaient ses commensaux au collège du St-Esprit. Collègue excellent, plein de prévenance et de cordialité envers tous, il coopérait largement par sa bonne humeur et une franche gaieté, à la distraction d'une société d'hommes voués, sans relâche, aux travaux arides de la science; et qui viennent, à la faveur des repas communs, chercher et goûter quelque peu de diversion et de délassement.

Quant aux élèves du Collège, ils gardent encore le souvenir de l'intérêt que le président leur portait. Avec quelle bonté et quelle charité⁴ il savait par des admonitions particulières et par les conférences qu'il donnait régulièrement à ses étudiants, leur inspirer l'amour du travail et de la piété ! Comme il possédait bien le secret de faire passer dans le cœur des jeunes ecclésiastiques, toute l'ardeur dont son âme brûlait pour la gloire du Seigneur et la pratique des vertus sacerdotales !

Nonobstant ses nombreuses occupations comme président et professeur, M. D'Hollander garda, jusqu'à la fin de sa vie, la direction des religieuses Carmélites, dont il avait été chargé depuis octobre 1842. Il excellait dans l'art si difficile et si délicat de conduire les âmes dans les voies de la perfection chrétienne. Il s'y était préparé par une vie pieuse et notamment par la pratique de la méditation journalière. Le succès de la direction, surtout des âmes saintes, n'est qu'à ce prix. Six mois seulement avant sa mort, il dut, par motif grave de santé, renoncer à l'habitude qu'il avait de se lever tous les jours à quatre heures et demie et de passer une heure entière à faire à genoux l'oraison mentale. Sa mémoire sera à jamais vivace dans la sainte communauté, dont il fut pendant tant d'années le Père spirituel. Un éloge succinct, mais complet, sorti de la plume de la Révérende Mère

Prieure des Carmélites, le lendemain du décès de M. D'Hollander, caractérise suffisamment les qualités qui distinguaient le directeur des filles du Carmel.

« Notre digne directeur, écrivait-elle, notre
 » digne directeur, qui a toujours témoigné à
 » notre chère communauté un parfait dévoue-
 » ment, tâchait d'inculquer à tous ses membres
 » un ardent amour pour Dieu, tant dans sa direc-
 » tion que dans ses exhortations et ses sermons.
 » Il s'y appliquait avec un zèle, un dévouement
 » et une ferveur à toute épreuve. Ses paroles
 » étaient fort puissantes, parce qu'elles étaient
 » appuyées de l'exemple d'une ferveur toujours
 » soutenue. »

M. D'Hollander aimait beaucoup la vie religieuse; il avait une estime profonde pour ceux qui y consacrent leur existence. Il voulut lui-même contracter des liens plus intimes avec l'état religieux, et s'associa au Tiers-ordre de St-François.

Tandis qu'il remplissait vaillamment les diverses fonctions qui lui incombait, ou par nécessité de position, ou par libre choix, il contribuait largement au soutien de toutes les œuvres catholiques. Nous invoquons ici le témoignage des zélés protecteurs et des pieuses promotrices de ces œuvres. Nous interrogerions volontiers ces veuves délaissées, et d'autres infortunés que la honte empêche de demander

publiquement l'aumône. Il n'est pas d'asile ouvert par la charité aux orphelins, aux enfants, aux vieillards, où le nom de M. D'Hollander ne soit connu et ne soit en bénédiction. Il se trouve consigné dans les registres de toutes nos pieuses associations. Aussi plus d'une larme coule aujourd'hui des yeux des pauvres, parce que M. D'Hollander ne tend plus vers eux sa main charitable. Mais en même temps monte vers le Ciel une prière pour son âme et une action de grâces vers le Dieu de bonté, qui se manifeste aux hommes par l'intermédiaire de ses fidèles serviteurs. C'est, qu'en effet, M. D'Hollander faisait passer aux pauvres toutes ses épargnes. Il a rendu à ses héritiers ce qui lui restait de son patrimoine; rien de plus. Tout son avoir, au-delà des dépenses que nécessitait son entretien, constituait régulièrement l'obole du pauvre et du malheureux.

Cette foi vive qui éclatait dans les œuvres de charité envers le prochain, se manifestait non moins puissamment par une grande piété. Aucune fête ne se célébrait dans quelque église de paroisse ou de communauté religieuse, que M. D'Hollander n'y accourût, pour honorer le mystère, ou invoquer le saint du jour, ou pour gagner une indulgence. Nulle adoration où il ne vint se prosterner en prière devant son Sauveur et son Dieu.

Aussi longtemps que sa santé lui a permis de

sortir, on l'a vu faire, en habit de chœur, l'heure d'adoration mensuelle qu'il s'était choisie pour l'œuvre des églises pauvres.

M. D'Hollander, qui jusqu'alors avait joui d'une santé généralement robuste, sentit peu à peu les infirmités de l'âge survenir et se développer en lui. Sur sa demande, NN. SS. les Evêques le déchargèrent du fardeau des fonctions qui pesait sur lui, et ils daignèrent le promouvoir à l'éméritat, en 1872, le récompensant ainsi de ses longs et nombreux services. Pendant l'éméritat, M. D'Hollander n'en continua pas moins à donner des preuves de son attachement sincère à l'Université. Son plus sensible bonheur était de se retrouver avec ses collègues. Pas une cérémonie académique qu'il ne se fit un devoir d'encourager par sa présence. Ni les incommodités de l'âge, ni les rigueurs de la saison, ni les intempéries de l'air, rien ne pouvait le retenir, dès qu'il s'agissait de témoigner de son persistant intérêt envers la grande cause qu'il avait toujours généreusement servie.

Il ne lui fut pas donné de jouir pendant beaucoup d'années de l'*otium cum dignitate*. Bientôt commença la longue série des crises, qui mirent ses jours en péril. Vers les Pâques de cette année, le mal s'aggrava au point que nous perdimes l'espoir de le conserver plus longtemps. Toutefois, grâce aux ressources dont disposait sa forte nature, il parvint à se remettre. Il eût

même la consolation de pouvoir dire, pendant plusieurs semaines encore, la sainte messe et de desservir son couvent des Carmélites. Enfin il fit une rechute dont il ne devait plus se relever; tout présageait une fin prochaine : « J'en suis convaincu, nous dit-il, dans une de nos dernières visites, la mort est là, mais je ne la crains point. » C'était la parole confiante du juste. M. D'Hollander reçut les derniers sacrements avec la piété que nous lui connaissions, et avec un calme parfait. Il s'éteignit doucement et rendit sa belle âme à Dieu, son Créateur, dans la matinée du 4 décembre. Les funérailles furent célébrées solennellement en l'église paroissiale de Saint-Quentin. Le digne frère du défunt, M. l'abbé D'Hollander, directeur des Carmélites, à Termonde, conduisait le deuil. Après lui venaient les autres membres de la famille, le corps académique, une foule d'étudiants, d'amis et de connaissances. Sa Grandeur Mgr Bracq, évêque de Gand, et son chapitre étaient représentés, à cette funèbre cérémonie, par deux vénérables chanoines, anciens élèves de M. D'Hollander, MM. Sonneville et Vandermoeren, professeurs du grand séminaire de Gand. La dépouille mortelle du défunt a été déposée dans le cimetière d'Héverlé-lez-Louvain. *Requiescat in pace.*

Bien des fois, les professeurs et les élèves, que l'air pur et les charmes de la promenade attirent

vers la rianté campagne d'Héverlé, iront visiter la tombe de leur collègue, de leur maître, de leur ami. Leur cœur s'y épanchera en pieux souvenirs et en prières; ils se souviendront de la parole de l'Esprit-Saint : *sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare*. II Mach. XII, 46.

HONNEURS EXCEPTIONNELS

accordés par le Saint-Père à MM. Emile et Léopold ERNST. — Éloges décernés à la mémoire de M. Antoine ERNST, leur père, professeur à l'Université.

S'il est un nom vénéré à juste titre parmi nous, c'est celui que nous avons inscrit en tête de ces lignes. L'Université n'oubliera jamais ce qu'elle doit aux trois glorieux frères qui ont porté ce nom avec tant d'honneur, et qui lui rendirent des services si signalés dans les premières et difficiles années de son existence. On n'a pas oublié les paroles de Mgr de Ram, disant les derniers adieux à M. Gérard Ernst, Ernst aîné, comme on l'appelle plus souvent, au moment où la tombe allait se refermer sur les restes mortels de ce professeur vénéré : « Si jamais il m'est permis de croire que j'aie rendu un service à l'Université ; si jamais il m'est permis de rappeler un titre qui puisse me donner droit à la reconnaissance des élèves, à la reconnaissance de mes collaborateurs, j'allèguerai celui d'avoir déterminé M. Ernst à se fixer parmi nous (1) ». Ainsi parlait notre premier Recteur de l'homme éminent, qu'il « vénérât, ajoute-t-il, comme son père et son guide. »

Nous eumes le bonheur de conserver jusqu'à ces dernières années M. Lambert Ernst. Mal-

(1) Discours prononcé au cimetière de Parc lez-Louvain, le 19 octobre 1842. *Annuaire* de 1843, page 67.

heureusement le mauvais état de sa santé empêcha pendant de longues années cet excellent professeur, cet excellent homme de remonter dans la chaire, qu'il avait illustrée. Un biographe impartial et compétent a dit de lui à propos de ses débuts dans la carrière du droit : « Il ne songeait pas alors à l'enseignement, bien qu'il pût, non moins que ses frères, avoir foi dans son aptitude, comme la suite le démontra (1). »

MM. Gérard et Lambert Ernst furent surtout des hommes d'enseignement. M. Antoine Ernst, non moins distingué, non moins éminent comme professeur, fut de plus un orateur politique, un homme d'Etat du premier rang. Nous n'avons pas à nous étendre ici sur cette partie de sa carrière. Nous nous contenterons d'invoquer une seconde fois le témoignage de l'écrivain impartial que nous venons de citer : « Ernst emporta dans sa retraite la conscience de n'avoir jamais cherché, dans le cours de son long ministère, que le bien de son pays. On a dit justement de lui qu'il fut toute sa vie plus désireux d'être utile que de le paraître. Simple dans ses goûts, consciencieux jusque dans les moindres détails des affaires, sévère envers lui-même, sincère, loyal et désintéressé, il n'hésita en aucune circonstance devant l'accomplissement du devoir, et ne mit point sa popularité dans la

(1) M. Alphonse Leroy, *Liber memorialis*. col 658.

balance, en regard de l'intérêt public tel qu'il le comprenait (1). »

C'est ce grand homme de bien, ce noble caractère que le Saint-Père a honoré récemment d'une façon éclatante, dans ses deux fils, MM. Emile et Léopold Ernst. Il leur a accordé, à eux et à leurs descendants par primogéniture, dans la ligne masculine, le titre de baron à perpétuité. Il l'a fait, disent les lettres pontificales, pour reconnaître le zèle religieux et la charité avec lesquels ils marchent sur les traces de leur glorieux père. Il faut lire, dans ces lettres mêmes, le magnifique témoignage rendu par Pie IX à *la piété, à la grandeur du caractère, à la puissance de l'esprit, à l'excellence du savoir, à l'intégrité de la vie* de M. Antoine Ernst.

Nous transcrivons ce document précieux sur l'original, qu'une confiance dont nous sommes touché et honoré, a mis entre nos mains. Ce sont les lettres adressées à M. Léopold Ernst; celles qu'a reçues son digne frère, M. Emile Ernst, sont identiques.

PIUS P. P. IX.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem. Illustria pietatis et caritatis suorum natu majorum exempla referentes ex more institutoque Romanorum Pontificum Prædecesso-

(1) Ibid., col. 297.

rum Nostrorum dignos censemus, qui Pontificiæ benevolentiae cumulentur significationibus, splendidisque titulis ad suos quoque posteros transmittendis augeantur. Jam vero quum tu, dilecte Fili, egregiam nominis laudem, quam cla. me. parens tuus ob ejus pietatem, animi magnitudinem, ingenii vim, doctrinae præstantiam, vitæque integritatem liberis suis transmisit, non modo studiosissime servandam, sed et tuis virtutibus ac pietatis caritatisque operibus amplificandam adnitaris, in eam mentem venimus, ut amplissimo titulo te, tuosque posteros honestemus. Te igitur et omnes ac singulos, quibus hæ Litteræ Nostræ favent, peculiari beneficentia prosequi volentes, et a quibusvis excommunicationis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris, et pœnis quovis modo, vel quavis de causa latis, si quas forte incurreritis, hujus tantum rei gratia absolventes, et absolutos fore censes, Apostolica auctoritate Nostra harum Litterarum vi, Te, tuosque posteros ac descendentes in primogeniali tantum linea masculina, dummodo in catholica religione, et in obsequio erga Bⁿⁱ Petri Cathedram perseverent, atque ex legitimis nuptiis sint progeniti, Barones facimus, eligimus, ac renuntiamus. Proinde tibi, dilecte Fili, tuisque posteris prædictis concedimus, ut hoc nobili titulo in publicis tabulis, in diplomatibus quibusque, et Apostolicis etiam Litteris, dici et appellari, utque omnibus et sin-

gulis honoribus, juribus, privilegiis, prærogativis, indultis, quibus alii honorificentissimo hoc titulo insigniti ex juris præscripto, vel ex usu, aut consuetudine utuntur, fruuntur, uti frui libere ac licite possitis et valeatis. Decernentes has Litteras Nostras firmas validas et efficaces existere et fore, suosque plenarios et integros effectus sortiri et obtinere, dictisque in omnibus et per omnia plenissime suffragari; sicque in præmissis per quoscumque Judices ordinarios et delegatos etiam causarum Palatii Apostolici Auditores, et alios quoslibet quacumque præminencia et potestate fungentes, et functuros, sublata eis, et eorum cuilibet quavis aliter judicandi et interpretandi facultate et auctoritate, judicari et definiri debere, ac irritum et inane, si secus super his a quoquam quavis auctoritate scienter, vel ignoranter contigerit attentari. — Non obstantibus in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ apud S. Petrum sub Annulo Piscatoris die VI Augusti MDCCCLXXV.

Pontificatus Nostri Anno Trigesimo.

Subscriptio erat :

Dilecto FILIO-LEOPOLDO ERNST,
Mechliniensis Diocesis.

TABLE.

<i>Discours prononcé, à la salle des Promotions, le 4 avril 1876, par Mgr Namèche, recteur magnifique de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église de Saint-Pierre, pour le repos de l'âme de M. Louis-Joseph Hubert, professeur ordinaire à la Faculté de médecine</i>	3
<i>Eloge de M. le professeur Louis-Joseph Hubert, prononcé le 4 avril 1876, à la salle des Promotions, par M. le professeur Masoin, doyen de la Faculté de médecine. , ...</i>	24
<i>Discours prononcé, à la salle des Promotions, le 26 juin 1876, par Mgr Namèche, recteur magnifique de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église de Saint-Pierre, pour le repos de l'âme de M. Félix Krans, professeur ordinaire à la Faculté des sciences.</i>	60
<i>Eloge de M. le professeur Félix Krans, prononcé le 26 juin 1876, devant le corps académique de l'Université, par M. Fr. Devalque, doyen de la Faculté des sciences</i>	87

<i>Discours adressé au Roi, à l'hôtel de ville de Louvain, par Mgr Namèche, recteur magnifique de l'Université, lors de l'audience accordée par S. M. au corps académique, le 1^r octobre 1876 .</i>	111
<i>Discours prononcé, à la salle des Promotions de l'Université catholique de Louvain, le 4 octobre 1876, jour de l'ouverture des cours académiques, après la messe du Saint-Esprit, par Mgr Namèche, recteur magnifique de l'Université.</i>	113
<i>Quelques mots à la mémoire de M. l'abbé de Cazalès, ancien professeur de l'Université catholique</i>	131
<i>Notice sur la vie et les travaux de M. le chanoine D'Hollander, professeur émérite de la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain, par Mgr L. G. Roelants, professeur ordinaire à la même Faculté</i>	133
<i>Honneurs exceptionnels accordés par le Saint-Père à MM. Emile et Léopold Ernst. — Eloges décernés à la mémoire de M. Antoine Ernst, leur père, professeur à l'Université</i>	150



ANALECTES

ANALÉCTES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
DE LOUVAIN,

PUBLIÉS PAR

A. J. NAMÈCHE.

N° 41.



LOUVAIN,

TYP. DE VANLINTHOUT FRÈRES.

Imprimeurs de l'Université.

—
1877

DISCOURS

prononcé à la salle des Promotions, le 26 juin 1877, par Mgr Namèche, Recteur Magnifique de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église de Saint-Pierre, pour le repos de l'âme de M. Léon NOËL, professeur extraordinaire à la Faculté de Médecine.

MESSIEURS,

C'est pour la troisième fois, en moins de cinq ans, que la perte prématurée d'un membre de la Faculté de Médecine nous réunit en cette enceinte. Sovet, Hubert, Noël, quels noms chers et regrettés ! Quelles sympathiques émotions ils éveillent en nous, et comme tout en nous et autour de nous nous paraît encore plein d'eux-mêmes ! En commençant ce discours, je me demande s'il ne serait pas plus sage de vous épargner la fatigue de m'entendre, alors que vos cœurs et vos mémoires vous parlent un langage bien plus éloquent que tout ce que j'ai à vous dire du collègue ravi avant le temps à notre estime et à notre affection. Mais une tradition respectable a consacré cet usage, et il y a toujours quelque profit et quelque consolation à mettre en pleine lumière certains traits moins connus d'une belle existence, et à compléter ainsi la ressemblance idéale de ces chers morts

qui ne vivent plus ici-bas que dans nos souvenirs.

M. Léon Noël naquit à Piéton, près de Fontaine l'Evêque, le 19 avril 1845, d'une famille patriarchale et richement douée des dons de l'intelligence. Son enfance s'écoula joyeuse au sein du village paternel et d'une riante nature; ses journées toujours trop courtes se passaient à courir avec l'ardeur de son âge le long des prés fleuris à la poursuite des papillons, des cigales, des insectes de toute espèce. Il en formait des collections avec un goût et une persistance qui excitaient l'admiration de ses parents. Les premières leçons de l'école ne commencèrent qu'à l'âge de sept ans, mais il lui fallut très peu de temps pour apprendre à lire, à écrire et à calculer. Les combinaisons de chiffres et de nombres se faisaient chez lui avec une rare facilité.

Au mois d'octobre 1857, le jeune Léon entra au petit séminaire de Bonne-Espérance, pour y faire ses humanités. Il ne pouvait être mieux placé que dans l'une de ces maisons où se sont conservées les traditions saines et éprouvées des bonnes études et de l'austère et mâle éducation d'autrefois. Il conquit d'emblée la première place de sa classe, et ne la perdit plus pendant les six années qu'il passa dans cet asile privilégié, et quoiqu'il y comptât une cinquantaine de concurrents.

La bonté de son caractère, la régularité de sa conduite, ses sentiments francs et désintéressés ne le distinguaient pas moins que ses succès ; il fut toujours cordialement aimé de ses disciples, et il leur inspirait une sorte de respect. Sa piété était profonde ; il honorait Notre Dame de Bonne-Espérance d'un culte particulier et tout filial. Dans sa dernière maladie, il aimait à se replacer sous la protection de Celle qu'il avait, disait-il, tant de fois invoquée dans son sanctuaire privilégié.

On s'attendait à voir le jeune Noël entrer dans les rangs de la milice sacerdotale, et l'on ne fut pas peu étonné d'abord quand on apprit qu'il se proposait de venir étudier la médecine à Louvain. Ce choix était cependant parfaitement raisonné ; c'était une affaire de vocation, et il l'avait longtemps examinée et débattue à la lumière de la foi et sous la direction d'un guide éclairé. Pour lui, comme pour Sovet, il s'agissait avant tout, dans les études médicales et dans l'exercice de la noble profession auxquelles elles préparent, d'aller où Dieu l'appelait, en se dévouant au service et au soulagement de ses frères souffrants.

Après avoir passé avec un succès éclatant l'examen de gradué en lettres, notre futur collègue entra à l'Université au commencement de l'année académique 1854-1865. Il y montra la même supériorité que dans ses études prépara-

toires. Candidat en sciences naturelles avec distinction l'année suivante, il conquiert tous ses grades dans la Faculté de médecine avec la plus grande distinction, et termina ses derniers examens de docteur au mois d'août 1870.

C'était le moment où une guerre horrible ensanglantait nos frontières. Quelque besoin de repos qu'éprouvât notre jeune médecin, son âme ne put résister à l'appel qui lui était fait au nom de l'humanité et de la science. Enrôlé sous la bannière de la croix rouge, il ne perdit pas un seul instant et arriva à Bouillon, le lendemain même du désastre de Sedan. Installé immédiatement dans une ambulance de passage, il se livra au traitement des blessés avec un complet oubli de lui-même. Couché sur la paille, obligé de dévorer à belles dents quelques lambeaux d'une viande grossière, il ne se donna de peine que pour obtenir les objets les plus nécessaires au traitement de ses chers blessés, et ne négligea pour cela ni prières, ni importunités. Le gouvernement prussien apprécia une si généreuse conduite, et lui décerna la croix de la Couronne royale de Prusse.

Revenu à Bruxelles, après quelques jours de repos, passés au sein de sa famille, M. Noël s'empressa de reprendre son poste au lazaret établi à la plaine des manœuvres. Ce fut là que vinrent le chercher deux riches époux, qui avaient transformé en infirmerie leur château

de la Soye près Marbihan. Là gisaient vingt blessés, dont trois étaient considérés comme désespérés. Noël eut le bonheur de les sauver tous, sauf un qui succomba victime d'une erreur fatale imputable à lui seul.

Il quitta ce nouveau poste d'honneur et de dévouement au milieu des bénédictions de ses blessés convalescents, emportant l'amitié et la reconnaissance des nobles châtelains si bien faits pour apprécier des services rendus avec tant de soin et de désintéressement. Chose touchante à dire et singulièrement honorable des deux parts ! La veille même de sa mort, M. et Mme Guichard arrivaient tout exprès à Louvain, pour serrer une dernière fois la main du bon docteur Noël.

L'année 1870 touchait à sa fin, lorsque celui-ci revint à Piéton, où tout le monde se réjouissait de le revoir. Il y consacra presque tout son temps au traitement des malades qui accouraient de toutes parts pour se confier à ses soins. Précisément en ce moment la variole exerçait ses ravages meurtriers sur les populations environnantes. M. Noël sut vaincre les préjugés encore enracinés dans une partie de nos campagnes, et parvint à pratiquer la revaccination sur une grande échelle. Grâce à son zèle et à son activité éclairée, le fléau ne tarda pas à perdre de son intensité et finit par disparaître. Des cures extraordinaires ajoutèrent au

prestige exercé par notre jeune médecin; et comme il se prodiguait surtout aux malheureux et aux délaissés de la fortune, rien n'égalait l'affection et la reconnaissance que ces pauvres gens lui témoignaient.

Dans l'intervalle, le Gouvernement avait accordé à M. Noël une des bourses de voyage fondées par la loi organique de l'enseignement supérieur, au profit des jeunes gens qui avaient subi les épreuves académiques avec la plus grande distinction. Il partit pour Londres, où il passa six mois, et se rendit ensuite à Paris, où il se trouvait au commencement de janvier 1872. Ce fut là qu'une lettre de Mgr. Laforet alla le trouver pour le prier de se charger provisoirement du cours de médecine opératoire, que la maladie du titulaire, M. le professeur Sovet, ne permettait plus à celui-ci de donner. Il accepta cette charge honorable et la remplit de la façon la plus méritoire. Aussi, je fus heureux de lui exprimer toute la satisfaction de l'Autorité académique, car mon vénéré prédécesseur n'était malheureusement plus là pour le faire lui-même. Cette occasion me mit alors en relation plus intime avec notre futur collègue, et je n'ai pas oublié l'impression que me firent sa maturité précoce, la droiture de son jugement, la bonté et le désintéressement de son caractère.

En juillet 1872, M. Noël retourna à Londres, pour quelques mois; il visita ensuite Bonn et

Berlin et fit un troisième séjour dans la capitale de l'Angleterre, où l'attirait l'excellente organisation des hôpitaux et les rapports agréables qu'il avait su établir avec les médecins britanniques. Autant que je puis me le rappeler, pour la spécialité qu'il s'était faite, ses préférences étaient hautement tournées du côté de l'Angleterre.

Cette spécialité que M. Noël s'était faite, était, vous le savez, l'ophtalmologie. Ses aptitudes le rendaient propre à l'enseignement et à la pratique de toutes les branches des sciences médicales. Il le prouva bien quand il fut appelé plus tard à remplacer momentanément l'un ou l'autre de ses collègues dans les chaires ou aux examens d'anatomie et de thérapeutique. Ce qui acheva de le déterminer à s'attacher définitivement à l'ophtalmologie, ce fut le choix que fit de lui notre grand oculiste M. Hairion, dont il avait été l'élève interne, pour le suppléer dans la partie de son enseignement que l'affaiblissement de ses forces ne lui permettait plus de donner. Nous nous ralliâmes à ce choix avec empressement, et M. Noël fut nommé par NN. SS. les Evêques professeur agrégé et chef de clinique ophtalmologique au commencement de l'année académique 1872-1873. L'année suivante, il était promu au grade de professeur extraordinaire.

Ce qu'il fut comme professeur, personne parmi vous ne l'ignore, Messieurs. Nul n'obtint jamais

à un plus haut degré, l'estime de ses collègues, l'affection et la confiance de ses élèves. Je n'en veux d'autres preuves, que les discours émus, d'un accent si vrai et si pénétrant, prononcés en face de ses restes, au jour de ses funérailles. Tout le monde s'accorde à dire qu'il était, dans ses leçons, d'une clarté, d'une méthode, d'une patience admirable. Dans sa clinique, dans les opérations pratiquées sur les malades, il montrait une sûreté, une habileté manuelle, une délicatesse des plus remarquables.

La carrière de notre regretté collègue fut trop courte pour lui permettre de faire jouir le public des trésors que des connaissances sûres et étendues jointes à une familiarité contractée depuis plusieurs années avec les littératures médicales de l'Allemagne et de l'Angleterre et à un talent d'exposition peu commun donnaient droit d'en attendre. Il nous a laissé quelques rares échantillons de sa valeur comme écrivain dans le *Bulletin de l'Académie royale de Médecine*, et dans le *Journal des sciences médicales de Louvain*. Il fut un des fondateurs de ce journal publié avec tant de succès par les membres de notre Faculté de médecine. Une marque de confiance bien honorable de la part d'un de ses collègues, nous a valu aussi un appendice assez étendu ajouté par M. Noël à la dernière édition de l'*Abrégé de Pathologie chirurgicale* dû à la plume savante de M. le professeur Haan.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la carrière scientifique de M. Noël. Je laisse à M. le Doyen de la Faculté de médecine, qui s'en acquittera à merveille, le soin de traiter à fond cette part de notre tâche commune trop en dehors de ma compétence. Mais permettez-moi, Messieurs, de vous parler un peu plus longuement de l'homme et du chrétien. Ce qui le caractérisait surtout à mes yeux, c'était la façon sérieuse avec laquelle il traitait toute chose, la haute et calme impartialité qui dictait tous ses jugements, l'absorption aussi complète, je crois, qu'il est humainement possible, de toute recherche personnelle par le sentiment toujours dominant, toujours présent du devoir. Je n'ai connu personne qui me rappelât plus fidèlement cet excellent M. Baguet, que nous avions surnommé l'homme du devoir. M. Noël joignait à cela une bonté, une tendresse de cœur, que la religion avait transformée en cette vertu surhumaine de charité, dont le parfum embauma toute sa vie. Président d'une de nos conférences de Saint-Vincent de Paul, vous avez tous admiré le zèle constant et attentif avec lequel il remplissait ce touchant et miséricordieux apostolat.

Cette noble et chrétienne passion du bien, cet amour vrai et actif des pauvres se manifestait tout particulièrement aussi dans les jours trop rares de repos qu'il passait à la campagne et au sein de sa respectable famille. Comme il aimait

1..

les pauvres, il en était aimé. Aussi à peine avait on connaissance de son retour au foyer paternel, qu'on les voyait accourir et accabler le bon docteur des marques naïves de leur confiance et de leur reconnaissance. Il les écoutait avec une bienveillance qui ne se lassait jamais, s'intéressait à leurs misères morales autant et plus qu'à leurs souffrances physiques, les consolait, les encourageait, et après avoir épuisé pour eux toutes les ressources de la médecine humaine, n'oubliait jamais de leur recommander le recours au médecin céleste par la prière. M. Noël voyait en cela l'accomplissement d'un devoir de charité, et il y perdait moins souvent ses peines qu'on ne pourrait être tenté de le penser. Voici un trait parfaitement authentique à ce sujet. Une personne qui lui tenait de très près — c'est elle-même qui me l'a raconté — l'entendant, aux dernières fêtes de Noël, faire sa recommandation habituelle de prier à un malheureux complètement séparé des pratiques religieuses, crut devoir lui en faire la remarque. Il ne faut désespérer de personne, répondit M. Noël ; j'espère que mon avis ne sera pas tout à fait inutile. Puis, toujours fidèle à lui-même, il invoqua sa grande raison, et ajouta : en tout cas j'aurai fait mon devoir. — Quelle ne fut pas mon admiration, me disait en terminant le témoin dont je tiens le fait, quelle ne fut pas mon admiration d'apercevoir, aux Pâques sui-

vantes, l'indifférent d'autrefois pieusement agenouillé à la table sainte ! j'éprouvai une douce joie, ajoutait il, en pensant que la recommandation de notre cher défunt n'avait pas été étrangère à ce retour à Dieu.

J'arrive, Messieurs, à la partie la plus douloureuse de ma tâche. Tout jusqu'ici souriait à notre regretté collègue. Un avenir radieux se déployait devant lui. Aux succès de la pratique médicale et du professorat se mêlaient les joies et les espérances du foyer domestique. Dieu lui avait associé une compagne digne de lui, animée comme lui des plus nobles et des plus pieux sentiments, exercée depuis longtemps aux œuvres d'une charité active et éclairée. Elle lui avait donné un fils, qui faisait le bonheur de sa vie. O mon Dieu, qui méritait mieux de garder un tel bonheur, si les bonheurs de la terre étaient quelque chose ! Vous lui en destiniez un meilleur, incomparablement meilleur, à ce fidèle serviteur, et ce bonheur n'était autre que vous-même : *ego ero merces tua magna nimis.*

Dès qu'il se sentit sérieusement frappé par une de ces maladies qui ne pardonnent pas, M. Noël n'eut rien de plus pressé que de solliciter et de recevoir les secours précieux que l'Eglise prodigue avec une tendresse si maternelle à ses enfants souffrants. Dieu, qui voulait le purifier de plus en plus par la douleur, permit que l'épreuve se prolongeât. Cette lutte que

connaît toute chair s'engagea entre la nature qui voudrait vivre, vivre pour ceux surtout qu'on aime plus que soi-même, et la grâce qui par delà les horizons humains nous ouvre les perspectives d'un avenir où le Christ sera notre vie, et la mort, par conséquent, un gain. *Mihi vivere Christus et mori luerum*. La lutte fut longue, pénible, mêlée d'angoisses. Notre pieux collègue éprouva cette horreur de la mort, sentit couler sur son front les gouttes de cette sueur froide, qui signala, pour l'exemple et l'instruction des élus, l'agonie du divin Rédempteur. Il passa ainsi des semaines, des mois entiers observant de son œil de médecin toutes les phases du mal cruel qui le dévorait, en supputant toutes les chances bonnes ou fatales, se débattant entre la crainte et l'espérance. Mais dans cette lutte si longue, tant de fois renouvelée, la grâce victorieuse l'emportait toujours sur la nature. Sans doute il espéra longtemps de vivre, il désirait de guérir, il implorait et faisait implorer du Ciel sa guérison, mais en implorant toujours aussi la conformité à la sagesse et à la volonté suprême. « Dites bien, ce sont ses propres paroles, quand il faisait écrire pour solliciter des prières, dites bien que je ne demande pas seulement ma guérison, mais aussi la résignation à la volonté de Dieu. La résignation, ajoutait-il en insistant ; ne l'oubliez pas. »

Enfin, après bien des alternatives diverses,

les pressentiments mauvais s'accrochèrent davantage et devinrent alarmants. Mais la grâce avait triomphé définitivement dans son âme. Le malade, ayant la mort en face, la contemplait désormais sans terreur. Rien n'était resté de cette horreur, de ce tremblement des premiers jours. Déjà sa conversation semblait être dans le ciel, selon le langage de nos saints livres. Les entretiens pieux faisaient ses délices : il éprouvait une joie spéciale à écouter les hymnes de l'Eglise, les chants consacrés à Marie, qu'une voix fraternelle murmurait doucement à ses oreilles.

Le moment de la séparation finale était proche. Une grande crise physique et morale l'avait précédé. Muni du pain des forts, entouré de tous les siens, il le vit venir avec une connaissance, une sérénité parfaite, s'entretenant des détails de sa sépulture et de ses funérailles, comme s'il ne se fut pas agi de lui-même. Il dicta ensuite des recommandations destinées à son fils, toutes pleines des sentiments les plus chrétiens et marquées au coin d'une sagesse fondée sur sa foi et sur son expérience paternelle. Quand la mort fut sur le point de le toucher de sa main glacée, le calme, la confiance, l'espérance ne l'abandonnèrent point. Quoiqu'il ne parlât plus, il suivait avec un intérêt visible les prières qui se récitaient autour de lui ; ses lèvres pâles et desséchées se collaient avec amour sur

le crucifix et sur les saintes reliques. C'est ainsi qu'il s'endormit doucement de ce sommeil des justes, que suit et que couronne le réveil de l'immortalité bienheureuse.

Beaucoup d'entre vous, Messieurs, connaissent, au moins par la gravure, cette page immortelle où un pinceau magistral nous a montré saint Augustin et sa mère Monique, au rivage d'Ostie, échangeant en face de l'horizon immense d'une mer azurée, leurs pensées sur cette bienheureuse immortalité. Permettez-moi de vous citer quelques passages de cet admirable entretien, le Phédon d'un Platon chrétien, tel qu'il nous est rapporté par le saint docteur au livre IX de ses Confessions :

« Peu de temps avant le jour où ma mère devait quitter ce monde — jour que nous ignorions et que vous seul connaissiez, Seigneur — il arriva, sans doute par l'effet de vos secrets desseins, que nous nous trouvions seuls, elle et moi, appuyés à une fenêtre d'où nous avions vue sur le jardin de la maison que nous habitions à Ostie. — Là, seuls et sans témoins, nous goûtions une ineffable douceur à nous entretenir ensemble ; oubliant le passé et n'envisageant que l'avenir, nous cherchions entre nous quelle devait être cette vie éternelle des saints, que l'œil de l'homme n'a point vue, dont son oreille n'a point entendu parler, et que son cœur naturel ne comprend pas. Mais nous tournions nos

cœurs vers vous, nous les ouvrons avidement à ces eaux célestes dont vous êtes la source vivante, afin qu'après nous en être abreuvés, autant que nous pouvions le faire, nous fussions capables de nous élever en quelque mesure à l'intelligence d'un si grand mystère.

« Comme nous étions arrivés à cette conclusion, que toutes les jouissances charnelles, que tous les plaisirs, que toute la splendeur de la vie corporelle ne sont absolument rien auprès des délices de cette autre vie, remplis d'un enthousiasme croissant, nous nous élevâmes plus haut et nous parcourûmes graduellement tous les objets matériels, jusqu'au ciel lui-même avec le soleil, les étoiles et tous les astres. Puis nous nous enfonçâmes plus avant encore dans ces profondeurs, continuant de penser à vous, de parler de vous, d'admirer vos ouvrages; enfin nous arrivâmes à nos âmes, mais nous passâmes encore par dessus pour atteindre cette région de la plénitude infinie, où vous nourrissez éternellement vos élus de l'aliment de la vérité, où la vie est la sagesse même, où tout ce qui existe puise l'existence, et non seulement tout ce qui existe, mais tout ce qui a existé et ce qui existera, tandis qu'elle même n'a point été faite, mais existe aujourd'hui telle qu'elle a été et sera toujours, ou, pour mieux dire, elle n'a point été et ne sera point, mais elle est seulement, puisqu'elle est éternelle... Et pendant que

nous parlions en nous élançant avec ardeur vers cette céleste contrée, nous en touchâmes le bord d'un coup d'aile de notre cœur ; et, après ces prémices de vie spirituelle, nous redescendîmes en soupirant, à ces accents de notre bouche, à cette parole humaine, qui ne naît que pour mourir, souffle fugitif, pur néant, Seigneur, auprès de votre Verbe éternel, qui vit en lui-même sans vieillir jamais et qui renouvelle toutes choses !

« Nous disions donc : si une âme pouvait s'élever complètement au-dessus du tumulte de la chair, se délivrer des vains fantômes de la terre, des eaux, de l'air et des cieux, échapper à elle même en s'oubliant, en oubliant ses pensées, ses imaginations et ses rêves, et toute langue humaine, et toutes les choses qui commencent et qui finissent (car si elle les écoute, elles lui disent : nous ne nous sommes point faites nous-mêmes, c'est l'éternel qui nous a créées) : si donc toutes se taisaient... et qu'alors cet être éternel lui parlât lui-même, non par la voix d'aucune créature, ni même par celle d'un ange ou d'une nuée du ciel, mais directement, lui-même et lui seul, comme en ce moment, le vol de notre pensée nous a élevés jusqu'à la sagesse éternelle et suprême... et si cet état se continuait, si cette âme se sentait absorbée, abimée dans le bonheur de sa sublime vision, de telle sorte que ce court moment, cet éclair

d'intuition, après lequel nous avons tous soupiré, fut pour elle une vie immortelle, ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole : entre dans la joie de ton Seigneur » ?

Oui, Messieurs, cette pensée de l'immortalité bienheureuse est la consolation, la force, l'espoir invincible du chrétien. C'est par elle que nous ne pleurons point comme ceux qui n'ont point d'espérance. A la lumière de cette pensée tout se relève en nous, tout s'agrandit, la moindre de nos actions, la moindre de nos paroles, a un retentissement infini, une valeur, si on l'ose dire, qui s'escompte dans l'éternité ; les ombres les plus noires s'éclairent, la souffrance prend une signification et devient l'épreuve ; contre l'injustice nous avons un recours, contre la tristesse une consolation ; le mot de désespoir disparaît de la langue de l'homme.

O Seigneur Jésus, o Christ redempteur et sauveur, vous êtes la résurrection et la vie ; celui qui croit en vous, ne meurt à une vie passagère et misérable que pour renaître à une vie de bonheur et d'immortalité. — Essayons nos larmes, Messieurs. A qui pourrions-nous appliquer cet oracle divin avec plus de confiance qu'au cher et regretté collègue, dont nous venons de rappeler la foi, les vertus et les travaux ? Qui avons nous connu de plus digne que lui d'entendre ces ravissantes paroles : « Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur. »

ÉLOGE

de M. le professeur Léon-Ghislain NOËL, prononcé en la salle des promotions, le 26 juin 1877, par M. le professeur Eugène HUBERT, doyen de la Faculté de médecine.

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Il y a un an, le cœur étreint dans une de ces douleurs que la langue humaine ne peut exprimer, j'écoutais, au pied de cette tribune en deuil, le dernier hommage que vous rendiez à la noble existence qui venait de s'éteindre. Vous disiez quel savant, quel professeur et quel homme l'Université avait perdu... j'aurais seul pu vous dire quel père la main de Dieu m'arrachait!

Un nouveau deuil rassemble la famille académique : la mort qui ravissait l'an dernier à la Faculté de médecine un professeur dans l'épanouissement de la vie et dans toute la maturité du talent, lui en enlève aujourd'hui un autre dans toute la fleur de ses espérances. Dans la nouvelle douleur qui nous frappe, je sens se raviver l'ancienne et je ne puis m'empêcher de comparer deux hommes qui, aux versants opposés de l'existence, se ressemblaient, non seulement par les qualités maîtresses de l'intelligence qui permettent à l'homme de science d'aller haut et par la passion du travail qui lui permet

d'aller loin, — mais encore par la droiture du caractère et l'austérité de la vie qui rendent estimable, par la tendresse et la générosité du cœur qui rendent aimable et enfin, par la modestie qui fait pardonner toutes les supériorités.

S'il est permis d'augurer, d'après l'éclat des aurores, quelle sera la chaude radiation du midi et la sereine majesté du couchant, — j'aurai fait suffisamment l'éloge du jeune homme en vous le montrant au matin de la vie, promettant de tenir tout ce qu'au bout de sa longue et glorieuse carrière, le vétéran avait tenu.

Permettez-moi d'évoquer devant vous cette figure douce, blonde, délicate, que le livre avait pâlie et que l'habitude de la table de travail avait un peu inclinée en avant. Rien en elle qui attirât le regard de la foule dans laquelle elle semblait vouloir glisser inaperçue. La voix même était douce et voilée, comme celle qu'on émet dans une chambre de malade, mais la parole était si claire et si juste qu'elle pouvait se passer de sonorité et qu'elle se faisait entendre, parce qu'elle se faisait écouter.

Au propre comme au figuré, Léon Noël n'était point de ceux qui se fraient bruyamment, et à coups de coudes, un chemin dans le monde et, s'il était partout au premier rang, c'est que les rangs s'ouvraient, spontanément et respectueusement, devant sa supériorité. C'est ainsi qu'étudiant, se présentant au concours pour l'internat,

il remporta la palme sans avoir à la disputer, ses camarades ayant tous reculé devant une lutte dont ils reconnaissaient eux-mêmes l'inégalité. Je pourrais vous dépeindre l'élève et le proposer comme le modèle accompli de la jeunesse studieuse et chrétienne que l'amour du travail et que la foi, — comme des ailes, — soulèvent au-dessus des frivolités et des égarements vulgaires; mais j'ai hâte d'arriver au professeur, auquel ma qualité de Doyen me vaut le douloureux honneur d'adresser, au nom de la Faculté de médecine, un suprême témoignage de regrets et d'affection.

†

En 1872 un mal étrange saisissait brusquement et en pleine vigueur, un jeune professeur sur lequel l'*Alma Mater* avait fondé de grandes espérances. Dans la ruche universitaire chaque abeille a sa tâche et nul rayon ne peut demeurer inachevé. Il fallut donc suppléer le travailleur tombé à l'improviste, et M. Michaux, M. Lefebvre et moi, nous nous partagâmes le fardeau qu'il laissait en chemin. C'est en ce moment que Noël fut appelé de Londres, où il poursuivait ses études, pour donner les exercices pratiques et les répétitions que le cours de médecine opératoire ainsi improvisé nécessitait.

L'année suivante le répétiteur qui avait fait ses preuves était chargé de l'enseignement que

Sovet ne devait plus reprendre et il s'y consacrait tout entier. Noël possédait toutes les qualités qui font le bon professeur de médecine opératoire : des connaissances anatomiques et chirurgicales approfondies, un grand sens critique dans l'appréciation des méthodes ; une parole claire dans l'exposition des procédés ; une main adroite dans l'exécution et enfin une patience admirable à diriger les élèves dans les exercices où ils doivent apprendre à manier le tranchant de l'acier avec sûreté et précision.

Malgré les occupations de cet enseignement laborieux, Noël est appelé à remplacer, pendant un semestre, le professeur de pathologie générale, et telles sont ses aptitudes que personne ne s'aperçut que la plus élevée des branches de la médecine, n'avait pas été de tout temps l'objet principal de ses études.

Sa voie cependant n'était pas dans ces directions : l'ancien interne du service d'ophtalmologie, fidèle à ses premiers succès, avait poursuivi ses études favorites et il était naturellement désigné pour suppléer son ancien maître, fatigué de 37 années d'enseignement pratique, dans la chaire qu'il abandonnait après l'avoir illustrée.

En 1837 M. Hairion, qui était à la fois professeur à la Faculté et médecin de bataillon, créait en Belgique la première clinique des affections oculaires, syphilitiques et eutanées et l'installait

à l'hôpital militaire. Deux ans plus tard le Gouvernement accordait au clinicien la plus haute marque de confiance en établissant à Louvain, pour le mettre sous sa direction, l'Institut ophthalmologique central de l'armée.

Une loi, — qui a l'avantage d'accorder aux fonctionnaires, après une longue carrière, un repos mérité, et l'inconvénient d'enlever aux administrations, civiles ou militaires, leurs travailleurs les plus précieux, ceux auxquels l'âge a donné l'expérience sans ôter l'activité, — obligea, en 1867, M. Hairion à prendre sa retraite comme médecin attaché à l'armée. Les portes qu'il avait fait ouvrir se refermèrent quand il ne fut plus là pour les en empêcher. L'Université, perdant l'accès des locaux militaires, transporta pour le Professeur qu'elle était heureuse de garder, ses cliniques à l'hôpital St-Pierre. Disons tout de suite qu'elle ne perdit rien au transfert et que la réputation du maître attira bientôt à l'hospice civil deux fois plus d'ophtalmiques que l'hôpital militaire n'en pouvait fournir.

Très attaché à l'œuvre qu'à travers bien de difficultés vaincues, il venait de créer une deuxième fois, M. Hairion ne se décida à l'abandonner que lorsqu'il put la transmettre dans des mains sûres. C'est ici que nous allons trouver Noël dans sa vraie voie et je ne puis adresser à sa mémoire d'éloge plus complet, qu'en

vous le montrant digne de la suppléance écrasante dont en 1874, il était honoré.

Lisez dans un ouvrage de thérapeutique l'histoire d'un médicament quelconque : après l'énumération de ses propriétés physiologiques et thérapeutiques, vous trouverez invariablement la longue liste des maladies contre lesquelles il a été essayé.

Ouvrez ensuite un traité de pathologie interne et, faisant suite à l'histoire de chaque affection morbide, vous rencontrerez la longue liste des agents médicamenteux par lesquels on a essayé de la combattre. Est-on médecin pour connaître ces deux listes parallèles et pour prendre banalement dans l'une les substances qui correspondent aux maladies cataloguées dans l'autre? — La médecine se bornerait à cela s'il y avait des maladies et s'il y avait des spécifiques.

M. Hairion rendait aux étudiants le service de leur montrer qu'il n'y a pas de maladies, mais des malades, et qu'il n'y a pas non plus de spécifiques, mais des agents thérapeutiques qui, comme les armes de précision, manquent toujours le but à être maniés à l'aveuglette.

Permettez-moi, Messieurs, de vous faire pénétrer un instant dans une de ces cliniques pour vous faire apprécier à sa valeur, un enseignement que, dans aucune des nombreuses universités étrangères que j'ai visitées, je n'ai trouvé plus élevé et plus complet.

Un nouveau malade arrive dans les salles ; il est aussitôt confié à un élève qui lui fait subir, sous la direction du maître, l'examen le plus minutieux. Cet examen terminé, le sujet est-il malade, demandait le professeur, quels sont les désordres anatomiques et fonctionnels qu'il présente ? Quelle va être la marche du processus morbide ? Avons nous quelque empire sur cette marche ? Pouvons nous laisser l'organisme seul dans la lutte ou faut-il lui venir en aide ? Ya-t-il intérêt à arrêter ou à modifier l'évolution de la maladie et, s'il faut intervenir, dans quel sens le faut il et comment le peut-on ?

Cette discussion approfondie et toujours lumineuse avait pour but de préciser les indications qu'il y avait à remplir et, par conséquent, d'éclairer vivement la voie dans laquelle devait s'engager une thérapeutique désormais sûre d'elle-même, sans vacillations et sans craintes.

Jusqu'ici la parole a été au savant et au théoricien ; le moment d'agir est venu et vous ne vous étonnerez pas que le traitement atteigne les dernières limites de la perfection scientifique, si vous vous rappelez que celui qui va l'ordonner a étudié le médicament avec autant de soin que la maladie, que ses ressources sont inépuisables, et que le thérapeute hors ligne est doublé de notre premier professeur d'hygiène.

C'est à cette école que Noël avait été élevé,

avec un soin tout particulier, par un maître dont il s'efforçait de continuer les traditions et qu'il serait peut-être parvenu à égaler le jour où le temps lui aurait apporté la seule chose qui lui manquât encore, la maturité, ou l'autorité de l'expérience.

La clinique ophthalmologique exige de celui qui en est chargé de grandes qualités : l'oculistique est peut-être la branche de l'art de guérir la plus avancée dans la voie du progrès et, à cause des théories ardues qui la compliquent, c'est peut-être la plus difficile à exposer clairement.

Noël connaissait à fond les sciences exactes auxquelles l'oculistique est redevable de ses découvertes et de sa précision, et sa parole, d'une rare clarté, finissait toujours par mettre les problèmes les plus élevés à la portée de ses auditeurs.

L'œil est sans doute une des plus admirables merveilles de la création, *acerrimus sensuum* : il en est aussi une des plus délicates. Noël avait exercé ses doigts à effleurer, pour ainsi dire, ces tissus fragiles qu'un grain de poussière suffit pour irriter profondément et, comme ces tireurs réputés, il ne prenait de café ni ne fumait, pour n'ôter à ses mouvements rien de leur exquise précision.

Quoique son adresse manuelle fut incomparable, il ne se permettait jamais ces escamotages

brillants, mais dangereux, qui tentent les jeunes chirurgiens : il opérait posément et sûrement, son but n'étant pas d'aller vite, mais d'aller bien — ni de paraître adroit, mais de l'être en réalité.

Le spécialiste était chez lui doublé d'un médecin complet et l'opérateur adroit, d'un thérapeutiste formé à l'école de M. Hairion. Ces remarquables qualités de parole et d'action — et une complaisance qui ne se lassait pas à répéter le point difficile ou incompris — à le présenter sous d'autres formes jusqu'à ce qu'il fut saisi, — avaient fait de lui un professeur admiré et aimé dont la réputation ne tarda point à franchir les limites de l'école.

La clientèle venait à lui, même de loin, et elle aurait bientôt absorbé tout son temps s'il avait pu oublier que le premier devoir d'un jeune professeur est d'être, avant tout, tout entier à son enseignement. Aussi sut-il défendre son temps et ne pas accorder à la pratique plus d'heures qu'il ne pouvait en dérober à la science.

Outre la clinique des maladies oculaires, Noël avait encore dans ses attributions la clinique des maladies syphilitiques et cutanées et, dans celle-ci comme dans celle-la, il se fit remarquer par la même clarté d'exposition et par la même sûreté de vues dans un champ où les théories contradictoires, comme des herbes folles, dérobent à chaque instant le bon chemin.

Dans les cours difficiles et disparates dont il est successivement chargé, il fait preuve d'une trempe d'esprit tout-à-fait exceptionnelle et il montre, à un âge où l'on a encore tout à apprendre, une étendue de connaissances et une maturité de jugement que l'on ne possède en général qu'au bout d'une longue et laborieuse carrière.

Un fait suffirait à mettre en lumière l'organisation merveilleuse du jeune savant. Deux années de suite un interrogateur fait défaut, au jury de candidature pour l'anatomie générale, au jury de doctorat pour la thérapeutique, et, si interroger bien est à-peu près aussi difficile que bien enseigner, Noël montra qu'il n'y avait pas de cours de médecine auquel il ne fut préparé, qu'il ne possédât à fond, et qu'au besoin il n'eût professé avec éclat.

†

Le jeune professeur, qui a donné presque autant de cours différents qu'il est resté d'années dans l'enseignement, ne laissera pas que le souvenir d'une capacité hors ligne et un dévouement à toute épreuve : les fardeaux écrasants qu'il a si vaillamment portés ne l'ont pas empêché de marquer d'une façon durable son passage dans la science par des écrits dont je vais essayer de vous faire apprécier le mérite.

Le premier de ces écrits, intitulé *Observa-*

tions cliniques, a eu les honneurs de l'impression dans le bulletin de l'Académie de Médecine. L'une de ces observations, relative à une tumeur enchondrômateuse développée à la base du crâne, est surtout remarquable — et par le soin avec lequel tous les symptômes morbides ont été recueillis et analysés, — et par la précision avec laquelle le diagnostic a été déduit des faits observés, — et, enfin, par la confirmation que l'autopsie est venue donner à toutes les prévisions de la théorie. — Le fait clinique a donné à notre regretté collègue l'occasion d'insister, d'une part sur l'importance qu'offre l'examen de l'œil au point de vue du diagnostic des lésions intracrâniennes, — et, d'autre part sur les compressions excessives auxquelles le cerveau peut s'accoutumer, sans être trop troublé dans ses fonctions, lorsqu'elles s'établissent graduellement.

Rien n'est difficile à faire comme le sommaire d'une science; les maîtres même ne s'y risquent que rarement et la littérature médicale est bien pauvre de bons résultats. L'*Abrégé de Pathologie chirurgicale* de M. Haan est un modèle du genre : clair, concis et complet. En donnant une nouvelle édition de ce livre précieux, qui conserve à l'élève la substance de ce que le professeur a développé dans ses leçons, M. Haan a confié à Noël la rédaction des chapitres relatifs aux affections oculaires et a témoigné ainsi au

jeune homme une confiance qui a dû le toucher autant qu'elle l'honorait.

Cette confiance, Noël l'a pleinement justifiée : son résumé d'ophtalmologie ne dépare pas l'œuvre magistrale, il la complète.

Au dernier Congrès périodique international des sciences médicales (session de 1875), la section ophtalmologique, dont Noël était secrétaire, avait voté à l'unanimité la proposition suivante : « Considérant que l'interdiction des lunettes dans les rangs, peut priver l'armée active d'éléments utiles et nuire considérablement au recrutement des cadres, en faisant reléguer des hommes intelligents dans des services auxiliaires, — la section est d'avis qu'il y a lieu d'admettre l'usage des lunettes dans les armées. » Elle avait admis, mais sans émettre encore de vote sur cette question, — parce qu'elle ne lui paraissait pas suffisamment mûrie, — que le plus haut degré de myopie incompatible avec le service militaire est le n° 5 métrique (1). Le point sur lequel les données manquaient complètement était le degré d'acuité visuelle au loin, chez les myopes non munis de verres. Noël entreprit d'élucider ce côté inexploré de la question et une série d'expériences, conduites avec beaucoup d'habileté, lui permit de poser les deux conclusions suivantes (2) :

(1) C'est-à dire 1/7 à 1/8 de l'ancienne nomenclature.

(2) Bull. de l'Acad. roy. de méd. de Belg. 1876. p. 1207.

1° Chez les myopes non munis de verres, les coefficients d'acuité visuelle pour les grandes distances présentent des différences individuelles considérables que l'on peut représenter par le rapport de 1 à 2 ;

2° Chez les myopes non munis de verres, le clignement augmente l'acuité visuelle dans la proportion *moyenne* de 2 à 3 ; l'amélioration est d'ailleurs variable suivant les sujets.

Au moment même où Noël faisait connaître les résultats de ses recherches, M. Maurice Perrin prononçait, à l'Académie de médecine de Paris, un remarquable discours sur la question à l'étude. L'éminent professeur du Val-de-Grâce arrivait aux mêmes conclusions que le jeune professeur de Louvain et reconnaissait comme lui, qu'en principe, la myopie est une base tout à fait insuffisante pour déterminer s'il y a lieu d'exonérer un milicien du service.

Dans une étude publiée par le *Journal des sciences médicales de Louvain* (1) et dédiée aux praticiens, Noël a réuni les éléments, épars dans la science, de l'histoire thérapeutique de l'atropine en ophthalmologie. En rapprochant les faits il est parvenu à jeter quelque lumière sur certains effets généralement attribués au médicament, mais non suffisamment prouvés, entre autres l'influence qu'il exerce sur la tension oculaire.

(1) De l'atropine en ophthalmologie, 1876, p. 99.

A combien de milliers de malheureux le chloroforme a-t-il épargné les tortures des opérations sanglantes, et quel est le chirurgien qui n'a pas recours à ces vapeurs bienfaisantes qui endorment la sensibilité et suppriment la douleur? Aucun auteur cependant ne fait mention d'un phénomène que Noël a découvert, le pouls veineux que présentent, à la période du réveil, plus de la moitié des chlorophormisés: Noël a étudié avec un soin minutieux ces battements dont les veines jugulaires deviennent le siège, et il a examiné, mais sans se montrer pleinement satisfait d'aucune, les différentes hypothèses que l'on pourrait invoquer pour les expliquer (1).

« Le fait observé par Noël, dit le rapporteur de l'Académie (2), intéresse à la fois la physiologie pathologique, pour l'étude des troubles de la circulation veineuse; la thérapeutique, pour la détermination de l'influence physiologique du chloroforme; la chirurgie, par les conséquences pratiques qui peuvent en dériver. »

Enlevé à l'âge de 32 ans, notre regretté collègue ne pouvait pas nous laisser de nombreux écrits, mais les pages qu'il nous lègue portent toutes le cachet de leur origine et sont aussi

(1) Du pouls veineux comme symptôme habituel de l'action physiologique du chloroforme. (Bullet. de l'Acad. 1876, n° 8).

(2) M. le professeur Boddaert, de Gand, Bullet. de l'Acad. 1876, n° 8, p. 728.

remarquables par la solidité du fond, que par le charme naturel de la forme : c'est une intelligence élevée, vigoureuse et droite qui les a pensées ; c'est une plume facile, sobre et élégante qui les a écrites.

+

Tous ces travaux cependant, conduits de front et menés à bonne fin en si peu de temps, ne suffisaient pas encore pour absorber la dévorante activité qui s'agitait en lui. Entre nos heures occupées que de temps nous émiettons sous prétexte de repos ! Noël ne connaissait pas ces gaspillages et, sentant que la vie devait lui échapper bientôt, il avait autant hâte de la bien remplir que le poète épicurien latin avait hâte d'en jouir.

Laissez-moi vous montrer, rapidement, ce que cette vaillante nature entendait par se délasser. Noël se fait membre de la *Société de médecine des étudiants* — et aussitôt les jeunes gens qui la composent, et qui connaissent la valeur de l'homme, s'empressent de le mettre à leur tête pour diriger avec M. Masoin, leurs débats et leur donner l'impulsion.

Il fonde un *Cercle de Botanistes* dont il devient l'âme et où, toutes les semaines, il vient traiter les questions les plus élevées de la physiologie végétale.

Cette petite société, où l'on ne s'occupe que de

plantes, lui donne l'idée de réunions plus nombreuses où toutes les sciences naturelles auront accès, où chacun apportera ce qu'il sait pour en faire part aux autres et, avec quelques amis, la plupart ses collègues, il crée le *Cercle scientifique de Louvain*, une petite académie des sciences, et même des lettres, qui présente, joints à l'utilité des discussions sérieuses, tous les charmes des causeries amicales.

Une œuvre importante encore est à créer : l'école de médecine n'a pas d'organe et une publication périodique pourrait relier les élèves qui s'en vont à leurs anciens maîtres et leur permettre de continuer à profiter des enseignements de ceux-ci. Cette œuvre demandera des labeurs et des peines : Noël n'est pas de ceux qui reculent devant la longueur et les escarpements d'une route quand elle conduit à un but élevé. Il est des premiers à embrasser l'idée généreuse qui a germé au sein de la Faculté et des plus ardents à la faire aboutir. Le *Journal des Sciences médicales* perd en lui un de ses collaborateurs les plus zélés et les plus précieux : possédant parfaitement plusieurs langues étrangères, au courant des progrès accomplis dans toutes les branches de l'art de guérir, et doué d'un remarquable talent d'écrivain, il est assurément un de ceux qui auraient le plus contribué à poser honorablement dans le monde scientifique, le recueil périodique que les professeurs de Louvain ont fondé.



Le cœur de l'ami que nous avons perdu n'avait pas moins de généreuses ardeurs que son esprit n'avait d'indomptable activité et, si nous trouvons dans sa vie quelques heures qui ne soient pas remplies par le travail, c'est qu'elles étaient occupées par la charité. Le temps qu'il mesurait au client riche il le prodiguait à l'indigent souffrant, qui lui paraissait avoir d'autant plus de droits à ses soins qu'il était plus malheureux. Dans la mansarde et dans l'atelier où il a passé, on bénit sa mémoire et la reconnaissance des pauvres nombreux qu'il a soignés a une voix qui doit être entendue dans ces Cieux où le verre d'eau donné au nom du Christ ne reste pas ignoré.

Mais il ne lui suffisait pas d'accueillir tous les pauvres qui venaient consulter le médecin : sa charité le poussait au devant d'eux et il était Président d'une conférence de St-Vincent-de-Paul. Il aimait cette admirable société qui essaie d'adoucir les misères humaines et de faire descendre l'espérance chrétienne dans les cœurs des deshérités où des aveugles, encore aujourd'hui, sèment le doute, l'envie et des colères dont l'explosion, peut-être bientôt, bouleversera le monde !

Vous avez encore tous vivante dans vos souvenirs, l'émotion qui vous saisit le cœur au son

du canon de Sedan et à la vue des légions de blessés devant lesquelles s'ouvraient toutes larges nos frontières. Noël fut des premiers à arriver au devant de tant de misères à secourir et Bouillon fut le théâtre où, nuit et jour, corps et âme, il se consacra au service des blessés. Ce dévouement, qui ne connut ni fatigues ni relâche, fut remarqué au milieu de tous les dévouements que cette sanglante époque vit surgir et le jeune chirurgien reçut la croix de la Couronne royale de Prusse.

† . . .

J'arrive au terme de ce long exposé d'une courte existence.

Noël a vu la mort s'avancer de loin et lorsqu'elle appuya sa main glacée sur sa poitrine, elle ne le surprit pas : il avait vécu en la regardant venir ! Du peu d'heures qu'il avait passé sur la terre, il pouvait se rendre le témoignage de n'en avoir perdu aucune ; aussi, à compter les œuvres, que de longues vies sont plus courtes que la sienne ?

Quelque bien préparé qu'il fût, il avait trop d'attaches dans le monde pour le quitter sans douleurs : des amis, — tous ceux qui l'ont connu ; de vieux parents, éprouvés comme Rachel ; — une jeune femme ; — un enfant qu'il ne lui aura pas été donné de voir et dont le petit berceau se prépare dans les larmes ; — et un

filz qui apprenait à peine à bégayer le nom de son père, ce sont là des racines qui plongent trop avant dans le cœur humain pour qu'on puisse les en arracher sans le déchirer !

A un mal qu'il savait implacable, Noël opposa une résignation sans défaillance, et pendant les longs mois de sa cruelle agonie, aucune plainte ne s'éleva de son cœur vraiment chrétien.



La mort n'est pas une fin, c'est une renaissance, ou un commencement, qui n'effraie pas le juste.

Au point de vue matériel, nous nous décomposons tous les jours et de mille manières : que reste-t-il du corps qui nous portait il y a dix ans ? Sans que nous nous en soyons aperçus n'est-il pas mort tout entier et depuis longtemps ? La trame de nos tissus s'use, se transforme et se renouvelle incessamment. Au moment de la mort seulement ces renouvellements cessent et, abandonnée par le souffle divin qui l'animait, notre substance quitte le tourbillon individuel pour rentrer dans le tourbillon général : les éléments actuels de notre corps reviennent à leurs formes les plus simples et vont former la trame d'autres organismes vivants. Qui comptera les atômes que le cyprès, l'immortelle et le brin d'herbe ont empruntés à la tombe ?

Naître, du reste, n'est-il pas plus effrayant en-

core que mourir ? Que le germe puisse entendre la parole de Job : vous naîtrez de la femme, vous vivrez peu de jours et vous serez rempli de misères ! Qu'une voix lui crie : *Veni foras !* sortez des ténèbres qui vous enveloppent ; sortez du bain chaud où vous flottez, nourri aux dépens d'un être que vous ignorez ; venez respirer l'air, voir la lumière, entendre le son, manger le pain, lutter pour vivre ! Avec un esprit incliné et une chair faible, venez être libre de choisir entre le bien et le mal et, après que vous aurez épongé sur votre front les sueurs de la vie, vous serez jugé, et peut-être vaudra-t-il mieux alors pour vous que vous ne fussiez pas né ! Que le germe puisse entendre cette voix et dites-moi s'il ne sera pas plus épouvanté de naître que nous pourrions l'être de mourir ?

Léon avait mieux que les enseignements de la science et d'une vaine philosophie pour l'empêcher de se troubler devant la mort : il avait derrière lui, ses œuvres ; devant lui, la perspective ouverte aux serviteurs fidèles et les assurances de Celui qui a dit : « Je suis la Résurrection et la Vie. »

Sans doute la tombe est un tunnel plein d'ombres et d'épouvantes du côté qui est tourné vers nous — mais en s'y engageant, Noël savait qu'à l'autre bout il trouverait la lumière, la justice, et aussi la bonté de Dieu !

L'éblouissement qui attend la créature hu-

maine à la naissance, l'attend aussi à la mort et, quittant sa chrysalide, l'âme déploie ses ailes dans les cieux éternels entrevus par la Foi !

Le spectacle de toute une vie tendue sans relâche vers le devoir, vers le vrai, vers le bien, est digne de l'admiration des hommes : Noël nous a donné cet admirable spectacle et ce grand exemple et, s'il nous laisse le cœur rempli de regrets, il le laisse aussi rempli d'espérances !

DISCOURS

prononcé à la salle des Promotions de l'Université catholique de Louvain, le 3 octobre 1877. Jour de l'ouverture des cours académiques, après la messe du Saint-Esprit, par Mgr NAMÈCHE, Recteur Magnifique de l'Université.

MESSIEURS LES PROFESSEURS,
MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,

Il y a un an, à pareil jour, après avoir invoqué, comme nous venons de le faire, les lumières de l'Esprit-Saint, nous saluions avec une joie pleine d'espérance l'ère nouvelle, qui s'ouvrait devant l'instruction supérieure. Nous allions commencer l'application d'une loi longtemps désirée, et si bien accueillie, ici du moins, parce que c'est une loi de liberté et de confiance envers les hommes de la science et de l'enseignement. Sans doute, disions-nous, le régime nouveau ajoute à notre responsabilité, en nous abandonnant davantage à nous-mêmes ; mais sans dissimuler ce qu'il pouvait y avoir de redoutable dans cette épreuve, nous exprimions l'avis que l'Université catholique en sortirait triomphante. Aujourd'hui, Messieurs, je suis heureux de le dire, Dieu a béni nos efforts. Ce qui n'était qu'un espoir l'an dernier est maintenant une réalité, et si toutes les difficultés ne sont pas surmontées, les plus graves ont dis-

paru ; nous n'avons besoin que de temps et de persévérance pour consolider et étendre les bienfaits de l'organisation nouvelle. Parmi ces bienfaits, je signalerai surtout l'allure plus franche de l'enseignement, le reveil de la spontanéité à moitié éteinte par le mécanisme de l'ancien système d'examen, et par une conséquence nécessaire, une ardeur nouvelle, un élan plus généreux au profit de la science et du travail.

- La progression qui se manifeste d'année en année dans le nombre de nos étudiants, s'est affirmée plus nettement encore dans le cours de l'année académique qui se termine aujourd'hui. Ce nombre a fini par s'élever au chiffre de treize cent et onze. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'esprit de la jeunesse universitaire continue à se montrer excellent. Chaque fois que l'occasion leur en a été donnée, nos étudiants l'ont saisie avec empressement pour faire éclater leur attachement aux vrais principes, leur dévouement filial à l'Eglise et à son Chef auguste et bien-aimé, les sentiments si vrais d'affection et de respect, ces liens si doux pour les uns et pour les autres, qui, comme ceux d'une famille bien ordonnée, les unissent à leurs maîtres, à tout ce qui symbolise à leurs yeux la grande famille universitaire. Vous n'avez pas oublié, Messieurs, avec quelles marques de vénération et de tendresse fut accueilli notre éminent Car-

dinal, dans la visite qu'il a bien voulu nous faire au printemps dernier, et quelles paroles, quelles effusions d'amour et de reconnaissance d'une part, de paternelle bienveillance de l'autre part, furent échangées alors.

Deux faits, deux événements, si vous me permettez ce mot, car ce sont bien des événements pour nous, ont pris place, cette année, dans nos fastes académiques. Le premier a été l'inauguration de notre nouvel institut anatomique. Cet institut réunit, vous le savez, et je crois pouvoir le dire sans crainte d'être contredit ici ou au dehors, tous les moyens d'instruction réclamés par l'état actuel de la science et de l'enseignement macroscopique et microscopique, comme on dit aujourd'hui. Bien qu'exclus des gros budgets et tenus à distance des caisses publiques par la justice libérale, les catholiques ont montré qu'ils ne le cèdent à personne, quand il s'agit de l'intérêt des études et du véritable progrès scientifique. — Le second événement que je rappelle avec bonheur, est la manifestation si exceptionnelle qui est venue couronner avec tant d'éclat les éminents services rendus à la science et à l'enseignement par notre très-cher et très honoré collègue, M. Van Beneden. Vous avez encore présents à la mémoire et le caractère élevé, pur de tout esprit de parti, imprimé à cette belle fête, et les paroles hautement chrétiennes que nous fûmes heureux de recueillir alors de la bouche de ce

noble vétéran des travaux et des luttes de l'intelligence, si chaleureusement et si glorieusement acclamé ce jour-là par ses émules et par ses élèves.

Mais à côté de ses joies, l'année 1876-1877, comme toutes nos années hélas ! a eu ses douleurs. Nous avons perdu trois de nos collègues les plus aimés, et sans contredit, les plus dignes de l'être. Le premier, le vénérable M. D'Hollander, avait longtemps occupé une de nos principales chaires de théologie et présidé le Collège des théologiens. Qui d'entre nous ne se rappelle avec émotion la piété douce et affectueuse de cet excellent vieillard, son inépuisable complaisance, ses attentions délicates, l'assiduité empressée avec laquelle, pendant les quelques années d'un éméritat si légitimement acquis, il s'associait à toutes nos réunions et particulièrement à nos cérémonies religieuses ! Nos paroisses, nos communautés, nos établissements n'oublieront pas les services rendus par un zèle sacerdotal qui ne se lassait jamais. Après lui la mort, qui atteint tous les âges, a mis sa main glacée sur l'un des plus jeunes d'entre nous, sur ce cher M. Noël, l'une des meilleures espérances de l'Université, si l'on peut employer ce mot d'espérance en parlant d'un homme, chez lequel la maturité du caractère, de la raison et du savoir semblait suppléer au défaut des années. Enfin, il y a quelques

mois à peine, nous avons perdu ce bon M. Rutgeerts, si remarquable par je ne sais quel mélange bien tempéré de droiture, de simplicité antique et d'originalité d'esprit. C'était, il faut le répéter à son honneur, le type du professeur dévoué et oublieux de lui-même ; c'était aussi l'oracle du notariat en Belgique et au dehors. Ce n'est pas sans un profond attendrissement que je rappelle ici les noms de ces trois collègues, de ces trois amis, et que je sens revivre en moi le souvenir de relations si sympathiques, si bien marquées au coin d'une commune confiance, dont l'interruption laisse dans l'âme un vide irréparable.

Je m'arrache à cette pensée, Messieurs, pour vous entretenir des changements qui s'opèrent parmi nous au commencement de cette nouvelle année académique. Et d'abord il m'est doux de vous annoncer que nos honorables collègues, MM. Breithof, Descamps et Mabilie ont été promus par NN. SS. les Evêques au rang de professeurs ordinaires. Mais j'ajoute avec peine que M. le professeur Nève n'a pas cru pouvoir continuer plus longtemps son enseignement, et a réclamé l'éméritat, qui lui était si bien dû d'ailleurs. Je me console par l'espoir que les loisirs faits à notre très-cher et très-digne collègue lui permettront de nous enrichir de quelques nouveaux fruits de sa plume si exercée, de cette plume qui lui a conquis dans le monde de l'orien-

talisme une place éminente. M. Collard, qui est nommé professeur extraordinaire, remplace M. Nève dans sa chaire d'histoire des littératures anciennes, ce qui contribue aussi à adoucir nos regrets, car nous savons tout le zèle et toute la préparation que notre jeune collègue apportera à ces difficiles leçons. NN. SS. les Evêques ont donné pour successeur à M. Noël un jeune médecin luxembourgeois plein d'avenir, auquel des travaux très-importants et très-remarqués d'anatomie et de physiologie ont fait une notoriété considérable déjà dans la science et dans la presse médicale. M. Nuel est nommé professeur ordinaire. Dans la Faculté de Droit, un de nos anciens élèves, qui nous avait laissé les meilleurs souvenirs, M. Renzonnet, avocat à Verviers, remplace M. Rutgeerts, dans la chaire de droit notarial et de droit fiscal, avec le titre de professeur extraordinaire.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, que NN. SS. les Evêques ont cru pouvoir supprimer, sans trop d'inconvénients, les cours élémentaires qui étaient donnés depuis un certain nombre d'années dans la Faculté de Théologie. Un résultat avantageux de cette suppression a été de pouvoir transporter au Collège du St-Esprit l'Ecole normale des humanités avec ses élèves. Le spacieux local abandonné par eux reste ainsi à la disposition de l'Université, et les moyens d'en tirer un excellent parti ne nous manqueront certainement point.

On se méprendrait complètement sur les intentions de l'Épiscopat si l'on voyait dans la disposition prise au sujet du Collège Juste-Lipse une déviation de la pensée qui a donné naissance à l'enseignement normal. Jamais l'on n'a été convaincu davantage de la nécessité de cet enseignement ; jamais aussi le bien produit par cette institution n'a été plus évident. Le côté pratique de l'œuvre et du travail s'est surtout développé, et j'ai constaté moi-même avec bonheur, aux derniers examens, les progrès accomplis dans cette voie. Nos établissements catholiques ont là une pépinière de maîtres soigneusement préparés à l'art si difficile d'instruire la jeunesse, et surtout de former les cœurs et les intelligences au moyen de l'enseignement des lettres. Tout mon désir serait de voir une section scientifique couronner l'institution, et nous pourvoir dans l'avenir de professeurs de mathématiques, initiés à ces vues élevées et à ces méthodes rationnelles qui permettraient, au jugement des juges les plus compétents, de donner cet enseignement mieux et en moins de temps. N'est-ce pas là l'idéal que nous cherchons tous ? Eh bien, je crois exprimer l'avis de tous nos honorables collègues qui professent ces matières à notre Université, quand j'affirme que cet idéal, loin d'être impossible à atteindre, est une chose facilement réalisable, quand on le voudra sérieusement. A ce propos, permettez-

moi de vous citer ce passage curieux d'un écrivain un peu enthousiaste peut-être, mais à coup sûr très sincère et très versé dans cette spécialité : « Je veux indiquer, dit le Père Gratretry, une simplification fondamentale qui doit vivifier et accélérer dans une incalculable proportion l'enseignement des mathématiques. Je suis heureux de pouvoir m'appuyer en ce point sur l'autorité de deux mathématiciens éminents, M. Poisson, dont les ouvrages sont entre toutes les mains, et M. Coriolis, ancien directeur des études de l'école polytechnique, homme d'autant d'expérience que de pénétration. M. Poisson, pendant les dernières années de sa vie, travaillait à renouveler en France, l'enseignement des mathématiques par la méthode que je vais dire, et qui est aux anciennes méthodes ce que notre nouveau moyen de locomotion est aux anciens. Mais les efforts de l'illustre et habile géomètre ont échoué contre la force d'inertie et le droit de possession des vieilles méthodes.

* M. Poisson disait que toutes les parties des mathématiques devaient être enseignées par la méthode infinitésimale. Or, un jour qu'il avait préconisé la méthode des *infinitement petits* comme une méthode générale et toujours applicable et de démonstration et d'investigation, un autre mathématicien illustre crut l'arrêter tout court en lui disant : Qu'est-ce que les *infinitement petits* ? Je ne sais, continue toujours le

Père Gratry, ce qu'a répondu M. Poisson. Mais, quant à la méthode, qu'importe la réponse ? Il suffit qu'avec notre notion, telle quelle des infiniment petits, qui sont ce que Dieu sait, aussi bien que le point, la ligne, la surface, le solide et le reste, il suffit, dis-je, que l'introduction de cette notion soit la voie, sans comparaison la plus facile et la plus courte, pour trouver et montrer la vérité mathématique.

» Nous citons un autre mathématicien compétent, M. Coriolis, lequel peu de temps avant sa mort, nous avouait qu'il eût aimé à consacrer le reste de ses forces à la réforme, dans ce sens, de l'enseignement mathématique : tout ramener à la méthode infinitésimale était, disait-il, l'idée de toute sa vie, comme professeur et comme directeur des études. A ses yeux l'enseignement des mathématiques, tel qu'on le donne aujourd'hui en France, était le plus lourd, le plus pédant, le plus fatigant pour les élèves et pour les maîtres qu'il fût possible de voir, et présentait le plus étrange exemple de routine qu'eût offert aucun enseignement dans aucun temps. Quand on parle comme on le fait souvent, nous disait-il, de la routine des séminaires dans l'enseignement théologique, on est loin de se douter que l'enseignement mathématique est victime d'une routine incomparablement plus lourde et plus barbare. »

Voici maintenant la conclusion du Père Gra-

try. Je ne la juge pas, je suis trop incompetent pour cela. Je crois seulement qu'on ne doit pas la rejeter *a priori* et sans examen, et pour tout dire, je suis d'avis que l'immobilité, l'attachement systématique à des méthodes surannées ne vaut pas mieux en mathématiques qu'en toute autre chose : « D'après ces autorités, ces raisons et bien d'autres, je ne pense pas qu'il soit téméraire d'affirmer qu'une seule année d'études par la méthode infinitésimale, convenablement appliquée et présentée, donnerait, non pas plus d'acquis de détail, mais plus de résultats utiles ; plus d'intuition géométrique, et surtout plus de développement des facultés mathématiques, que le séjour même de l'école polytechnique, qui est de deux ans, et qui suppose d'ordinaire trois années d'études préalables. »

J'aurai fini, Messieurs, ce que j'avais à vous dire sur la mise à exécution de la loi nouvelle, quand j'aurai ajouté un mot sur les bourses universitaires et sur les concours dont le législateur a fait une obligation au gouvernement. Je n'ai pas besoin de déclarer, qu'en ce qui nous concerne, nous ne réclamons en cette matière, comme en toutes les autres, que justice et impartialité sévères. Nous applaudirons à toutes les mesures qui nous garantiront ces conditions, et nous sommes, croyons-nous, en droit de les exiger. Le gouvernement, qui ne se hâte

qu'avec une sage lenteur, a commencé à peine de prendre les mesures d'exécution, et, je le dis avec regret, le système adopté n'est pas celui qui répond le mieux à la lettre et à l'esprit de la loi, à la justice distributive et aux droits de l'enseignement libre. Je sais bien qu'il y a des précédents, et c'est aussi la seule excuse que puisse invoquer le gouvernement, mais nous sommes en présence d'une loi nouvelle. On pourrait articuler bien des choses à l'encontre de cette application de la loi; je n'en dirai qu'une, mais qui, à elle seule, en est la condamnation éclatante. Dans ce système, qui fait une part égale dans la répartition des bourses à chaque université, le père de famille qui place son fils à telle université de l'État, a au moins quatre chances de lui faire obtenir une bourse sur la chance unique accordée au père qui place le sien à l'Université catholique. Il m'est pénible de parler ainsi, mais il est des choses qui doivent être dites, ne fût-ce que pour fermer la bouche à ces discoureurs qui nous accusent sans cesse d'accaparements et de privilèges suspects, et j'ai cru remplir un devoir en le faisant à cette tribune.

Et maintenant, Messieurs, si nous jetons un regard sur les dernières années que nous venons de traverser, nous pouvons je crois, en bénissant le Ciel de la protection visiblement étendue sur notre œuvre, nous rendre le témoignage modeste, mais vrai, que nos travaux ne sont

restés ni sans fruit ni sans honneur. Cette œuvre, Messieurs, nous la poursuivrons avec le sentiment plus fort que jamais de sa grandeur et de son utilité. Nous tâcherons d'y apporter toutes les améliorations dont elle est susceptible, de la développer, de la perfectionner dans la mesure de nos ressources et de nos moyens. Le travail incessant qui s'accomplit dans le domaine de la science nous en fait une obligation rigoureuse. Les richesses qui s'ajoutent chaque jour aux trésors amassés jusqu'ici, les sources toujours plus abondantes qui s'ouvrent de toute part, ne nous permettent pas un instant de repos, si nous voulons, et nous le voulons certes, que notre enseignement reste à la hauteur du progrès scientifique. Vous ne vous contenterez pas de cela, Messieurs les professeurs. Vous continuerez à apporter votre pierre à la construction de cet édifice, qui s'élève chaque jour plus imposant, plus majestueux. J'en atteste tant de productions remarquables sorties dans ces dernières années de la plume des professeurs de Louvain. Je ne puis les citer toutes, tant l'énumération en serait longue. J'affirmerai seulement qu'il n'est pas une de nos Facultés qui ne m'eût fourni une liste des plus respectables.

Une chose, Messieurs, qui mérite d'être signalée particulièrement, et qui l'a été en effet à une autre tribune par un honorable membre du Corps enseignant de l'État, c'est le développe-

ment qu'ont pris à Louvain les études orientales. Vous apprendrez avec plaisir que nous avons pu, dans le courant de cette dernière année académique, acquérir pour l'Université un corps de caractères zends et sanscrits, et que l'on imprime en ce moment à Louvain une grammaire sanscrite en caractères originaux. Ce sera, et cela aussi est presque un événement, la première impression de ce genre sortie des presses belges.

Pour terminer cet exposé, vous ne trouverez pas mauvais, Messieurs, que je parcoure d'un coup d'œil rapide l'enseignement de chacune de nos Facultés, et que je constate, en passant, les progrès qui ont été accomplis, et ceux qu'il serait désirable de voir réaliser dans l'avenir.

En Théologie, le travail, les études fortes sont plus que jamais en honneur. On en a la preuve chaque année dans les examens et les défenses de thèses qui mettent fin aux cours académiques. C'est une véritable jouissance pour l'esprit que le spectacle dont on est témoin alors. On ne sait assez admirer ce langage net et précis, cette habileté à saisir et à serrer une question, cette agilité savante qui permet de suivre l'adversaire à travers les mille dédales d'une argumentation, quelquefois pleine de subtilité, sans jamais désertier le terrain de la lutte. Il est impossible de n'être pas frappé de la supériorité que donnent dans la discussion ces habitudes de rigoureuse

dialectique. On est frappé de voir comment tout se ramène à cette forme syllogistique, à cette logique sévère, dont Aristote a formulé les lois avec tant de génie il y a plus de deux mille ans. Je me permets de dire que les élèves des autres Facultés pourraient prendre là de très-utiles leçons. Ce que je désirerais pour nos jeunes théologiens c'est une initiation un peu plus large aux trésors de la littérature et de l'art religieux, une familiarité un peu plus personnelle avec tous ces chefs-d'œuvre nés de la foi et du génie inspiré et agrandi par le christianisme. Je ne croirai notre programme complet que quand j'y verrai figurer, avec un cours de patrologie, l'explication suivie et régulière de quelque grand monument de l'un ou l'autre de nos pères grecs et latins. Si l'on veut introduire sérieusement les classiques chrétiens dans nos cours d'humanité, il faut commencer par initier nos jeunes ecclésiastiques à cette étude des Pères, qu'il est bien difficile d'aborder seul plus tard, même en supposant, ce qui n'arrive presque jamais, que le temps ne fait pas défaut. J'exprimerai un autre désir à l'adresse des étudiants en droit canon. J'espère qu'il sera possible un jour de les faire entrer en connaissance avec le droit romain, dont les affinités avec le droit ecclésiastique sont si intimes et si nombreuses.

Je passe à la Faculté de Droit. La loi actuelle a rendu un service signalé aux étudiants de cette Faculté, en rétablissant l'examen pour

un grand nombre de cours relégués auparavant parmi les cours dits à certificat. Ces cours, Messieurs, étaient précisément ceux qui constituent les principes de la science du droit. Or, il n'a jamais été aussi nécessaire de bien établir ces principes ; jamais il n'a été aussi nécessaire de remonter à cette loi éternelle, qui est la source et le type immuable de toutes les lois humaines. Tout ce qui s'en écarte est nul et sans valeur aux yeux de la conscience, parce que, selon la parole immortelle de Bossuet, il n'y point de droit contre le droit. Quel abîme entre cette notion chrétienne de la loi humaine, qui ne lui reconnaît de valeur qu'autant qu'elle est conforme aux prescriptions de la justice suprême et de la droite raison, *stabilis ordinatio rationis*, et cette théorie libérale qui la fait naître du nombre, et par conséquent de la force, et qui, après lui avoir assigné cette origine, après l'avoir subordonnée à tous les caprices, à toutes les passions de la multitude, la met au dessus de tout, même de la justice, même de la conscience ! Jamais doctrine plus monstrueusement tyrannique ne s'est étalée avec un pareil cynisme. C'est la foule, c'est César, maîtres absolus du genre humain ; c'est la réalisation de l'odieuse formule de Rousseau : *le peuple n'a pas besoin de raison pour valider ses actes*. On ne saurait donc trop insister sur les origines du droit ; on n'en saurait suivre avec trop de soin

les développements au sein de nos sociétés chrétiennes. Et c'est pour cela qu'il faut suppléer aux lacunes que laisse encore la loi actuelle dans l'histoire du droit. Je sais bien qu'il y a une introduction historique aux cours de droit civil, mais c'est bien peu pour combler ce vide énorme, qui embrasse presque tout le moyen âge, c'est à-dire, ce que j'appellerais volontiers les siècles chrétiens de l'histoire. J'ajouterai que s'il me paraissait désirable tout à l'heure de voir nos jeunes canonistes se familiariser avec la connaissance du droit romain, il me semble qu'il serait très avantageux aussi à nos docteurs en droit de ne pas rester étrangers à cette législation ecclésiastique, qui a exercé une influence si considérable sur la formation de notre droit moderne et sur nos institutions sociales et politiques en général.

Un progrès que je désirerais aussi dans les études du droit, c'est qu'elles fussent un peu moins chose de mémoire, de *réceptivité*, si je puis m'exprimer ainsi, un peu plus chose de réflexion, de travail spontané et d'intelligence. Aujourd'hui le professeur étudie, discute, compare trop souvent aux lieu et place de l'étudiant, qui se contente de consigner le résultat de tout ce travail dans son cahier et de le confier laborieusement à sa mémoire. Je verrais volontiers nos jeunes gens s'habituer peu à peu à travailler par eux-mêmes ; je serais heureux de les voir,

dans leurs réunions, s'exercer à traiter des questions juridiques ou sociales en rapport avec leurs études habituelles. Il importe sans doute, et plus que jamais, de se former de bonne heure à la discussion publique, de cultiver le talent de la parole, mais à une condition cependant, c'est de ne parler que des choses que l'on connaît dans une certaine mesure au moins, et telles sont certainement celles qui font l'objet journalier de nos études. *Oratio*, a dit le prince des orateurs romains, *si res non subest ab oratore percepta et cognita, aut nulla sit necesse est, aut omnium irrisione ludatur.*

La Faculté de Médecine soutient vaillamment la renommée qu'elle s'est acquise depuis longtemps en Belgique et au dehors. Nous ne nous contentons pas de maintenir les résultats acquis, nous faisons, nous avons fait des progrès considérables. A l'heure qu'il est, les travaux d'histologie, les exercices d'anatomie microscopique sont installés et fonctionnent chez nous dans les meilleures conditions. Vous le savez, Messieurs, la tendance de l'école médicale de Louvain a toujours été d'établir et de conserver une sage harmonie entre l'intérêt scientifique et l'intérêt professionnel. Nous nous efforcerons de lui maintenir ce caractère ; nous tâcherons, de plus en plus, par le développement de nos cliniques, de nos laboratoires, de nos exercices de tout genre, de mettre l'élève autant que possible en

présence de la nature et des faits. Le meilleur enseignement est sans contredit le plus intuitif.

Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus...

En terminant ce qui concerne la Faculté de Médecine, je suis bien aise de vous dire, Messieurs, que nous nous occupons depuis longtemps de la création d'une polyclinique obstétricale, et que nous avons l'espoir le mieux fondé de pouvoir l'inaugurer très prochainement.

Dans la Faculté de Philosophie et Lettres, nous avons rétabli l'enseignement du grec pour tous les élèves de candidature. Nous n'avons jamais compris qu'on puisse vouloir conserver l'étude sérieuse du latin sans celle du grec, et nous partageons pleinement l'avis d'un bon juge en cette matière, feu M. Baguet, qui avait choisi pour l'une de ses thèses de doctorat cette sentence de Wyttembach : « Sine græcis litteris nulla est salus in latinis, dimidiumque et lucis abest et suavitatis. » Nous avons ajouté aux cours de doctorat des leçons d'encyclopédie philologique. Tout notre désir est de fortifier et de compléter ces études de littérature classique, si négligées souvent, si peu sérieuses, si peu appréciées, quand elles ne sont pas complètement abandonnées. La loi a ajouté aux mêmes cours l'étude comparée des littératures modernes de l'Europe. Chose excellente, si le peu

de temps dont on dispose permettait d'aborder la lecture des textes, et de se familiariser avec ces grandes œuvres littéraires, dont le nom est dans toutes les bouches, mais que les profanes se contentent de saluer de loin, et les profanes ici, il faut bien l'avouer, c'est presque tout le monde. Quant à la littérature française, le moment me semble venu, bien que cela soit en dehors du programme officiel, d'initier nos jeunes gens à la connaissance de cette poésie chrétienne du moyen-âge, si mâle et si saine, de ces *chansons de geste*, dont le *Chant de Roland* est le type le plus accompli, et qui doivent être désormais la première pierre de l'enseignement de la littérature dans nos collèges. — Dans la philosophie proprement dite, nous tâchons d'imprimer à notre enseignement ce caractère pratique, qui en fait une arme redoutable contre les erreurs du temps et les dangers qui menacent tout à la fois la religion, l'ordre social et la raison elle-même. Nous nous efforçons d'affermir dans les jeunes esprits ces grandes vérités, ces vérités fondamentales, Dieu, l'âme, la liberté humaine, la distinction du mal et du bien, si impudemment niées ou contestées aujourd'hui jusque dans le monde de la science. Nous nous appliquons à leur rendre familières ces règles de la logique, cette dialectique vigoureuse, ces procédés syllogistiques, dont nous parlions tout à l'heure et qui ont toujours fait la terreur des

faux sages et des demi-savants. Dans ce temps de sophismes et de sophistes, il est plus nécessaire que jamais de savoir démêler promptement le côté faible des mauvais raisonnements, de savoir mettre à nu la pauvreté intellectuelle de ces docteurs sans principes de la grande et de la petite presse, qui, toujours occupés à attaquer nos croyances, seraient très-souvent fort embarrassés si on les sommait de décliner leur symbole à eux, et de s'expliquer sur les vérités les plus élémentaires de la raison.

J'arrive enfin, Messieurs, à la Faculté des Sciences, et je m'applaudis tout d'abord d'y voir rétabli cet enseignement sérieux de la philosophie, dont l'absence était signalée depuis longtemps dans nos programmes comme une aberration sans précédent et sans excuse. Il faut bien le dire, l'ignorance ou la négation des vrais principes philosophiques exercent aujourd'hui, dans le monde scientifique, de cruels ravages. C'est là surtout qu'il n'est pas rare de rencontrer, en ce moment, à côté du savoir le plus étendu, une faiblesse ou une dépravation inouïe du raisonnement. Grâce à cela, on en est venu, dans certaines écoles, à professer sans vergogne et avec un grand appareil de prétendues démonstrations et de mots techniques, les doctrines les plus désolantes, les plus monstrueuses, j'ai nommé l'athéisme et le matérialisme. — Un progrès réalisé dans cette Faculté est le cours

de microscopie végétale inauguré par M. le professeur J. B. Carnoy. Quoique ce cours ne fût que facultatif, il n'en a pas moins été suivi avec assiduité, par un grand nombre d'étudiants, et nous le croyons appelé à rendre de précieux services dans l'avenir.— Je crois devoir ajouter ici une remarque générale sur les cours de la candidature en sciences naturelles. Ces cours s'adressent à des jeunes gens qui ne font que les traverser, comme une préparation à d'autres études, et notamment aux études médicales. De là une nécessité impérieuse pour les professeurs de ne pas perdre de vue la destination professionnelle de leurs élèves. Je reconnais qu'il faut aussi satisfaire aux exigences légitimes de la science, et qu'il y a là une question de jugement et d'appréciation très-délicate. Mais il est évident que dans le doute c'est l'intérêt de l'élève qui doit prévaloir, parce que cet intérêt s'identifie ici avec l'intérêt du pays, et que le pays nous demande avant tout, non des savants de cabinet et de laboratoire, mais des médecins, des ingénieurs, des praticiens instruits sans doute, mais instruits en vue de leur profession et des besoins auxquels ils sont appelés à satisfaire.

Nos Écoles spéciales continuent à répondre pleinement à notre attente et au but de leur institution. On pourrait pourtant y trouver une lacune; qui, du reste, a déjà été signalée. Sans

toucher à l'organisation actuelle, excellente pour la plupart des élèves, n'y aurait-il pas lieu de diriger dès l'abord les études d'une catégorie particulière de jeunes gens dans un sens plus restreint, et de leur permettre d'atteindre ainsi, au bout de trois ans par exemple, à l'un des diplômes soit d'ingénieur métallurgiste, soit d'ingénieur mécanicien, soit d'ingénieur chimiste, ou même d'ingénieur agricole? Cette modification serait, pensons-nous, accueillie avec reconnaissance par ces familles respectables, dont la situation financière et industrielle assigne d'avance une carrière déterminée à leurs enfants. J'attire sur ce point l'attention de la Faculté.

Je vous ai entretenus jusqu'ici, Messieurs, et trop longtemps peut-être, de notre mission scientifique. Mais nous en avons une autre à remplir, car nous sommes aussi une grande institution religieuse et nationale. Nous avons à préparer les jeunes gens qui nous sont confiés à remplir dignement, comme chrétiens et comme citoyens, la place qui les attend dans une société troublée, et au milieu d'une situation pleine de menaces et de périls.

Partout, écrivait naguère un éloquent prélat, partout des foules aveuglées s'excitent dans l'ombre à se ruer sur une société qui s'est livrée d'avance au nombre et à la vigueur de leurs bras. L'absence de tout principe, l'ambition de tout

posséder, l'espoir de tout détruire, l'audace croissante des uns, la faiblesse et les illusions incurables des autres, préparent l'heure des suprêmes épreuves, et les sourds tremblements du sol annoncent les catastrophes.

L'âme du peuple a été séduite. Et cependant ce peuple a de nobles instincts. Son âme est simple et droite. La pensée du dévouement le transporte, toutes les grandes causes parlent à son cœur. Mais ces sentiments ne sont pas les seuls de la nature humaine. A côté des aspirations vers les choses d'en haut, il y a les entraînements vers la terre et la servitude des sens. Quand ces instincts se développent, la volupté devient peu à peu maîtresse du monde. C'est le résultat où nous ont conduits des arts, des sciences, une industrie qui se sont faits les esclaves de la matière. Nous avons vu le peuple abandonner ses champs, remplir nos villes et nos ateliers, oublier ses antiques mœurs, tomber par le scandale de nos spectacles, de notre littérature, de nos désordres publics, au niveau de la corruption païenne.

Or, lorsqu'un peuple en est là, il est sur la route de l'apostasie. Quand la volonté est pervertie et fixée dans le mal, la pensée d'une règle, d'un frein supérieur, d'un législateur, d'un juge, d'un Dieu enfin, lui devient forcément odieuse. C'est le moment où les sophistes trouvent le chemin de son cœur, et y font péné-

trer ce qu'un historien de Rome appelle la *doctrine du mépris des dieux*. Une fausse science s'est levée, et devant ses attaques forcenées, les philosophes eux-mêmes se sont émus, et l'un d'eux a fait entendre ces graves et tristes paroles : « L'idée de Dieu est en péril. » A quoi l'un des chefs les plus fameux de la conspiration athée n'a pas craint de répondre : « Cela ne suffit pas, il faut lui porter les derniers coups. »

Et ce qu'ils disent ils le font.

Après avoir nié la cause intelligente et libre de l'univers, on se tourne vers l'homme, et courbant son front vers la boue, on fait passer devant lui les plus vils animaux, depuis le ver jusqu'au singe des forêts, et on lui dit : voilà tes ancêtres ! Comme eux tu n'as pour père que le néant, et le néant pour espérance. Comme eux, tu n'as que des sens à satisfaire. Ton Dieu, ton âme, la science désormais les condamne, l'imposture seule ou l'imbécilité peut les soutenir.

Le tableau effrayant tracé par cette plume éloquente, vous paraît sans doute, Messieurs, un peu chargé pour notre Belgique. Et, en effet, il importe de distinguer. Il y a, je le reconnais, une Belgique, très-nombreuse encore, qui n'a pas dégénéré de la foi et des mœurs de nos pères, Dieu en soit loué ! Mais il y en a une autre, fort bruyante, fort ardente, animée d'un esprit de prosélytisme audacieux, impie, et celle-là n'a pas le droit de se plaindre d'y être

peinte avec trop d'infidélité. N'avons-nous pas, nous aussi, nos solidaires, nos libres-penseurs, nos propagateurs, plus ou moins conscients, plus ou moins voilés, de l'athéisme et du matérialisme? N'avons-nous pas des journaux, et en bon nombre, occupés à démolir, avec nos saintes croyances, toutes les bases de l'autorité et du respect? N'avons-nous pas cet empoisonnement moral des masses renouvelé chaque matin à des doses toujours plus effrayantes? Pouvons-nous compter encore ces écrivains sans principes, sans retenue, ces malfaiteurs de plume, qui ruinent et assassinent les âmes, comme d'autres, moins coupables, s'attaquent à la vie et aux biens de leurs semblables? De quoi rougit-on aujourd'hui dans cette Belgique? Est-il un excès devant lequel s'arrête le cynisme des orateurs et des écrivains? Plaise à Dieu que nos craintes soient exagérées! Mais le monde se gouverne surtout par les idées, le peuple passe vite de la théorie à l'action, et, selon la parole de nos saints livres, quand on sème le vent, on finit par moissonner les tempêtes.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, notre devoir à tous est de combattre avec plus d'énergie, avec plus de constance que jamais. Quand l'ennemi entoure la cité, tout le monde doit veiller aux murailles; quand l'attaque est partout, la défense ne doit manquer nulle part.

Dans ce combat, dit encore l'éloquent prélat,

que nous citions tout-à-l'heure, il est des armes qui conviennent à tous : ces armes ce sont la prière et l'exemple.

La prière, celle des petits, des simples, des pauvres, comme celle des savants et des grands de la terre, sait également fléchir le cœur de Dieu, le porter à se souvenir de ses miséricordes, et nous sauver de nos propres erreurs. Mais si la prière est indispensable, elle ne saurait suffire. Avec elle il faut les œuvres, et l'œuvre première, parce qu'elle est encore l'œuvre de tous, c'est l'exemple; l'exemple nécessaire surtout dans un siècle de défaillance, où le mal ne vient pas moins de la faiblesse des bons que de la perversité des méchants. Ceux-ci ne dominent que parce qu'ils s'affirment; les bons sont surtout vaincus parce qu'ils tremblent et se dissimulent.

La prière et l'exemple sont le devoir de tous, mais il est un devoir particulier pour ceux qui peuvent défendre, par la parole ou par la plume, leur foi attaquée. Ici la loi de la défense est dictée par l'attaque. Pour préserver la place, il faut voir où l'ennemi porte ses coups. Ce qu'il attaque surtout c'est l'Église, et, dans l'Église, son Chef suprême, le Vicaire de Jésus-Christ. C'est contre les enseignements de Pierre qu'il lance tous ses traits, contre cette parole qui remue le monde sous une pression de haine ou d'amour, contre ce *Syllabus* qui n'est autre chose que la

déclaration des droits de Dieu opposée à la déclaration des prétendus droits de l'homme. Cette déclaration ne condamne pas la liberté comme on l'affirme; elle ne condamne que ceux qui ne veulent pour la liberté ni règle, ni loi, ni législateur, parce qu'ils ne veulent pas de Dieu. La liberté, la morale, la science, tous ces grands noms qui parlent au cœur de l'homme sont notre patrimoine, nous les avons seuls conservés, défendus pendant de longs siècles. Ne permettons pas à l'incroyance de s'emparer des noms antiques de la vérité, pour nous accuser ensuite de condamner la vérité elle-même. Tous les maîtres de la vraie science ont été serviteurs de Dieu. Newton, Bacon, Pascal, Leibnitz, Cuvier l'adoraient dans ses œuvres, et ne demandaient pas à la nature de rendre de faux témoignage contre son auteur.

Enfin, Messieurs, si la science conduit à Dieu parce que Dieu est lumière, la charité le révèle aussi parce que Dieu est amour. La charité ne s'adresse pas seulement aux misères du corps, mais elle soulage aussi les plaies non moins profondes des âmes; elle les panse, elle les guérit, non par de vaines complaisances ou par la diminution de la vérité, mais par la miséricordieuse tendresse qui voit le Maître, le Père bien-aimé dans le plus petit, dans le plus misérable de ses enfants. Guérissons doucement ces blessures, comme on guérit les blessures de

celui qu'on aime. Ces âmes égarées ne les faisons pas s'égarer davantage en ne leur montrant que de l'indignation et de la haine. Le péché le mérite sans doute, mais le pécheur ne mérite que la pitié.

La prière, l'exemple, la science, la charité, tels sont donc les remèdes propres à guérir notre siècle, s'il est encore guérissable. Si le mal qui le travaille est trop profond, dit en terminant Mgr Lavigerie, dont je regrette d'affaiblir les paroles en les abrégeant, si le mal est trop profond, notre pauvre société périra, et ce sera pour Dieu un autre moyen de faire triompher sa cause. Toutes les autres causes ne triomphent que par la vie; celle-là, quand elle paraît vaincue, triomphe toujours par la mort.

L'année académique 1877-1878 est ouverte. Vierge sainte, Siège de sagesse, Mère, Patronne toute-puissante et bien-aimée, nous la mettons sous votre protection que nous n'avons jamais invoquée en vain : *monstra te esse matrem*.

NOTICE sur M. le professeur RUTGEERTS.

Louis-Joseph-Napoléon Rutgeerts naquit à Anvers le 7 septembre 1805. Il eut pour père le notaire Charles Rutgeerts et pour mère Marie-Joséphine de Lincé, fille d'un autre notaire d'Anvers qui joua un rôle considérable dans la révolution brabançonne, en qualité de secrétaire du Congrès de 1790, de conseiller et d'ami intime de Henri Vander Noot.

Après avoir fait de fortes études à l'athénée royal d'Anvers, Louis Rutgeerts se rendit à l'université de Louvain, au mois d'octobre 1827. Il y subit tous ses examens avec la plus grande distinction (*summis cum laudibus*) et prépara, pour sa promotion solennelle au doctorat en droit, une dissertation inaugurale sur l'abolition de la peine de mort, vaste problème à la fois juridique et humanitaire, qui était alors à l'ordre du jour dans les colonnes de la presse quotidienne et qui, depuis cette époque, n'a pas cessé de l'être dans les régions élevées de la science. Il réunissait et groupait les éléments de cette dissertation, quand un arrêté du Gouvernement provisoire, du 16 décembre 1830, vint rendre facultatif l'usage du *specimen inaugurale*, que la législation néerlandaise avait rendu obligatoire. Privé des conseils de son savant maître et ami Birnbaum, qui avait été forcé de se retirer

en Hollande, Rutgeerts usa de la permission et se contenta de se faire délivrer, en 1831, le diplôme de docteur en droit.

Obéissant à une vocation nettement caractérisée, le jeune docteur se fixa à Louvain et y ouvrit des cours privés de droit romain et de droit civil, pour les élèves qui se préparaient à subir les épreuves du doctorat. Le Gouvernement provisoire, en supprimant la faculté de droit de Louvain, pour la rétablir trois semaines plus tard d'une manière insuffisante, avait jeté le désordre dans les études juridiques, et les élèves étaient heureux de trouver, à côté des chaires officielles, un enseignement lucide et méthodique embrassant les branches principales de l'examen (1). Le succès obtenu par Rutgeerts fut aussi prompt que complet. Plus d'une fois le nombre de ses auditeurs égala celui des étudiants qui fréquentaient les cours analogues professés à l'université.

Rutgeerts se trouvait dans cette position modeste, mais lucrative, quand les Evêques belges, profitant de la liberté d'enseignement, reconquise par la révolution de septembre, transférèrent, en 1836, l'université catholique de Malines à Louvain.

(1) Après avoir supprimé la faculté de droit de Louvain, le 16 décembre 1830, le gouvernement la rétablit le 3 janvier suivant, en la composant de trois professeurs et d'un lecteur.

Mgr de Ram, qui excellait dans le choix intelligent de ses collaborateurs, ne tarda pas à discerner les services que l'habile répétiteur des cours du doctorat était en mesure de rendre à l'université naissante.

Aucun enseignement spécial pour les aspirants au notariat n'existait dans les universités du royaume. Mgr de Ram, qui tenait à placer au premier rang la grande école religieuse et scientifique qu'il avait l'honneur de diriger, résolut de créer cet enseignement à Louvain. Il obtint l'assentiment du Corps épiscopal pour l'établissement d'une chaire de droit notarial et de droit fiscal, et, le 22 avril 1838, il confia cette chaire à Rutgeerts, que ses traditions de famille et ses connaissances spéciales rendaient éminemment propre à l'accomplissement de cette tâche.

Le jeune professeur ne tarda pas à justifier la confiance de l'éminent recteur de l'université catholique. Dès cet instant jusqu'aux derniers jours de sa longue carrière, il s'attacha avec une infatigable persévérance, non-seulement à former des notaires instruits et dignes de la confiance des familles, mais encore à améliorer l'institution même du notariat, qui touche par tant de côtés aux intérêts les plus élevés de la société civile. Nous en fournirons plus loin de nombreuses et irrécusables preuves.

Bientôt le zèle et le dévouement de Rutgeerts furent mis à une nouvelle épreuve.

M. Antoine Ernst, ancien ministre de la justice, devenu professeur de droit romain à l'université catholique, étant atteint d'une maladie mortelle, Mgr de Ram pria le professeur de droit notarial de se charger provisoirement, pendant l'année académique 1842-1843, du cours d'Institutes. Quoiqu'il eût fait des études de droit romain sous la direction de maîtres tels que Holtius et Warkœnig, qui jouissaient d'une réputation européenne; quoiqu'il eût lui-même, pendant sept années, professé cette science dans ses cours privés, il hésita longtemps à accepter la succession d'un professeur aussi justement estimé que M. Ernst. Il finit toutefois par céder, et le Corps épiscopal, après le décès de M. Ernst, lui confia le cours d'Institutes à titre définitif. Il s'acquitta si bien de ces nouvelles fonctions que, vers le milieu de l'année académique 1849-1850, ses élèves lui offrirent, en témoignage de leur reconnaissance, son portrait lithographié par l'éminent artiste Schubert.

Cependant le notariat était resté l'objet principal de ses préoccupations et de ses études. Ses premiers écrits eurent pour objet la réforme de la législation qui régit cette grande institution nationale.

Tandis que, depuis 1814, tous les pays détachés de l'empire français avaient successivement modifié cette législation, le notariat était toujours régi chez nous par la loi organique du 25 ven-

tôse an XI. Sans se faire le détracteur de cette loi, qui est sous certains rapports un vrai chef-d'œuvre, Rutgeerts crut devoir émettre son avis sur les modifications qu'on pouvait faire utilement subir à la législation française. En 1843, il publia une brochure intitulée : *Quelques réflexions sur le projet de loi du 7 février 1843 relatif au ressort, à la résidence et au nombre des notaires, comparé avec la nouvelle loi organique de la Hollande du 9 juillet 1842* (1). Trois ans plus tard, toujours préoccupé du même sujet, il fit paraître une seconde brochure ayant pour titre : *Notes communiquées, à titre de renseignement, aux membres de la Chambre des représentants et du Sénat, sur le nouveau projet de loi organique présenté à la Chambre des représentants, dans la séance du 9 avril 1846, par M. le ministre de la justice* (2).

Une autre réforme était indispensable. La plupart des aspirants au notariat négligeaient complètement les études théoriques. Ils se contentaient du léger bagage de connaissances pratiques qu'on acquiert en remplissant, pendant quelques années, les fonctions de clerc. La loi, beaucoup trop indulgente, n'exigeait d'eux d'autre garantie d'aptitude qu'un certificat de capa-

(1) Louvain, Vanlinthout et Vandezande, septembre 1843; 64 pp. in-8°.

(2) Louvain, Vanlinthout et Vandezande, 1846; 89 pp. in-8°.

cité délivré par la Chambre des notaires de leur arrondissement, composée de collègues et d'amis de leurs patrons.

Adversaire déclaré de cette situation anormale, Rutgeerts se mit en rapport avec plusieurs ministres de la justice et fit vivement ressortir la nécessité d'astreindre les futurs notaires à fréquenter les cours universitaires et à subir les épreuves requises, non plus devant la Chambre de discipline, mais devant un jury d'examen, comme tous les autres aspirants aux professions libérales. Ses vœux furent réalisés en 1849. Une loi du 15 juillet de cette année renvoya les aspirants devant le jury et composa l'examen de candidat-notaire des matières suivantes : le code civil, les lois organiques du notariat, les lois financières qui s'y rattachent et la rédaction des actes.

Nous venons de dire que Rutgeerts, en vue de fortifier les études et d'améliorer la législation du notariat, s'était mis en rapport avec plusieurs ministres de la justice. L'un d'eux, M. le baron d'Anethan, qui avait ainsi trouvé l'occasion de l'apprécier, le nomma, en 1846, membre de la Commission chargée d'élaborer un projet de loi sur l'importante matière des privilèges et des hypothèques. Il fut l'un des trois rapporteurs de cette Commission, dont les travaux servirent de base à la loi du 16 décembre 1851, qui nous régit encore, et il remplit si

bien son rôle que ses collègues lui votèrent des remerciements unanimes.

Cette mission officielle, si bien accomplie, fut bientôt suivie d'une autre, d'autant plus flatteuse qu'elle émanait de l'initiative d'un adversaire politique. En 1848, M. de Haussy, ministre de la justice, appela Rutgeerts à siéger au sein de la Commission chargée de la révision de la loi organique du notariat. Il est généralement connu que le professeur de Louvain a contribué pour une large part au succès des travaux de cette Commission. Les principes qu'il mit en avant, les modifications qu'il indiqua, les résolutions qu'il proposa de prendre, reçurent presque toujours l'assentiment de ses collègues. Aussi M. Faider, successeur de M. de Haussy, se fit-il un devoir de reconnaître les services éminents rendus par le professeur de Louvain, en lui écrivant, « qu'il pouvait se flatter d'avoir » largement contribué au perfectionnement de » l'institution du notariat. »

En 1853, Rutgeerts déployant son activité dans une autre sphère et travaillant avec une ardeur toujours croissante, mit au jour un ouvrage remarquable, qui lui assigna immédiatement une place distinguée dans la science nationale. Dès le début de sa carrière professorale, il avait été vivement frappé des inconvénients résultant de l'absence d'ouvrages didactiques sur les matières qui faisaient l'objet de son ensei-

gnement. Tout ce qui concernait le notariat était traité accessoirement et d'une manière insuffisante dans les manuels et les traités de droit civil, de procédure civile et de droit commercial. Ni en Belgique, ni en France, il n'existait un ouvrage spécial sur la science notariale proprement dite.

Rutgeerts avait pris la résolution de combler cette lacune, et il réalisa son dessein avec un succès complet, en composant un livre exclusivement consacré à la science notariale et aux lois financières qui s'y rapportent.

Il publia, en deux volumes, un *Manuel de droit notarial et de droit fiscal*. Deux éditions, quoique tirées à un nombre considérable d'exemplaires, furent promptement épuisées, et l'auteur reçut des félicitations chaleureuses, d'abord de notaires et de fonctionnaires belges, puis d'un grand nombre de notaires français, hollandais et allemands. Toutes les publications spéciales consacrées au notariat firent un brillant éloge de la science du professeur qui avait osé, le premier, combler une lacune si longtemps et si vainement signalée par les hommes compétents. Devant tous les tribunaux du pays, ses opinions furent bientôt invoquées avec autorité, dans toutes les matières qui touchent aux deux importantes branches du droit national qui avaient fait l'objet de ses études. Le gouvernement lui-même crut devoir attester publique-

ment le mérite du professeur de Louvain. Pour récompenser les services qu'il avait rendus comme membre du corps enseignant, comme publiciste et comme membre de deux Commissions officielles, le roi Léopold 1^{er} lui décerna, le 5 mars 1856, la croix de chevalier de son ordre.

Rutgeerts ne s'endormit pas sur ses lauriers. Les succès qu'il avait si légitimement obtenus devinrent, au contraire, un nouveau stimulant pour son dévouement et son zèle. Ayant préparé de longue main un travail complet sur les droits de succession et de mutation, il fit paraître, en 1862 et 1863, un ouvrage en deux volumes, intitulé : *Manuel du droit de succession, du droit de mutation par décès et du droit de mutation par décès en ligne directe et entre époux* (1). Le livre fut parfaitement accueilli. Il comblait, lui aussi, une lacune de notre littérature juridique. Il n'existe en Belgique aucun traité où les questions qui se rattachent à la perception des droits de succession soient traitées d'une manière aussi lucide et aussi complète. L'ouvrage est devenu pour ainsi dire classique parmi les préposés de l'enregistrement et les receveurs des droits de succession.

En 1866, au lieu de livrer au public une nouvelle édition de son *Manuel de droit notarial*,

(1) Louvain, Fonteyn, 2 vol. in-8°.

il composa un savant commentaire de la loi du 25 ventôse an XI, où toutes les questions théoriques et pratiques intéressant le notariat sont traitées avec une science rare et une expérience consommée (1). L'auteur ne se contente pas de faire ressortir la portée juridique des termes du texte; il explique et coordonne toutes les dispositions législatives et toutes les décisions judiciaires qui s'y réfèrent. Il fait connaître les modifications que la législation notariale a subies en France et en Hollande, et il résume la jurisprudence administrative qui a prévalu dans ces deux pays. Il signale les imperfections du système actuel et indique les améliorations dont il est susceptible. L'auteur fournit, en un mot, aux notaires, aux juges et aux membres du barreau un moyen prompt et facile de connaître, sur chaque question importante, les solutions adoptées par la doctrine et par la jurisprudence en Belgique, en France et en Hollande.

A cette époque surgit une vive controverse entre les notaires des villes et ceux des campagnes. Les premiers demandaient le maintien et les seconds réclamaient énergiquement l'abandon de la répartition des notaires en trois classes. Rutgeerts, devenu en quelque sorte l'oracle du notariat belge, ne pouvait rester étranger à cette controverse, qui, d'abord ex-

(1) Louvain, Fonteyn, 2 vol. in 8°.

clusivement placée sur le terrain des principes, avait fini par revêtir un caractère politique et électoral. Outre plusieurs articles remarquables, publiés dans les colonnes du *Moniteur du notariat*, il jeta dans la mêlée les brochures suivantes : *Considérations sur la révision du nombre des notaires* (1). — *Mémoire sur la question du ressort des notaires* (2). — *Réponse du professeur Rutgeerts au Mémoire de M. Van Overstraeten, notaire à Louvain* (3). — *De l'immixtion des agents d'affaires dans les fonctions notariales en Belgique, en France, en Hollande et en Allemagne, et des moyens qu'on peut employer pour l'empêcher* (4). Il rencontra cette fois des contradicteurs, parce qu'il touchait à des questions délicates qui permettent, suivant le point de vue où le lecteur se place, de formuler des opinions différentes et d'aboutir à des conclusions opposées; mais ses contradicteurs eux-mêmes étaient unanimes à reconnaître, dans ces publications de circonstance, l'œuvre d'un esprit indépendant et convaincu, possédant une longue expérience et une incontestable érudition.

La dernière publication de Rutgeerts a été

(1) Louvain, Fonteyn, 1868, 27 pp. in-8. et six tableaux statistiques

(2) Louvain, Fonteyn, 1872, 68 pp. in-8°.

(3) Louvain, Fonteyn, 1874, in 8°.

(4) Bruxelles, Thiry, 1874, 85 pp. in-8°.

celle du résumé du cours de droit fiscal qu'il professait à l'Université catholique. Les trois premières parties, comprenant les droits d'enregistrement, de timbre et de succession, parurent en 1876; la quatrième, consacrée aux droits d'hypothèque, sortit des presses l'année suivante (1). Ce cours a le grand avantage d'indiquer et de résumer toutes les décisions législatives, administratives et judiciaires postérieures à la publication du *Manuel de droit fiscal*. Il est d'une importance capitale pour les étudiants qui se préparent à subir l'examen de candidat-notaire.

Ce fut alors, après trente-huit années consacrées à l'enseignement et à la science, que le digne et dévoué professeur devint l'objet d'une imposante et touchante manifestation. Le 25 novembre 1876, ses anciens et ses nouveaux élèves lui offrirent son buste en marbre, dans la salle des promotions de l'Université, en présence des membres de sa famille, de ses collègues et de ses amis, parmi lesquels figurait l'une des lumières du notariat français, M. Albert Amiaud, accouru de Paris, pour joindre ses hommages à ceux de la jeunesse belge (2). M. le notaire Van

(1) Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1 vol. in 8°. La préface de la quatrième partie porte la date de mai 1877.

(2) M. Amiaud a publié, entre autres écrits, le *Tarif général et raisonné des notaires*. Cet ouvrage, qui se distingue par une profonde érudition et un remarquable esprit de recherches, est dédié à Rutgeerts.

Mons, de Bruxelles, se fit l'éloquent organe de la gratitude et de l'affection des souscripteurs; il énuméra tous les services que son maître vénéré avait rendus à l'enseignement, à la science et au notariat; il lui dit notamment, aux applaudissements unanimes de l'assemblée : « Prenant
 « l'initiative d'une démonstration justement mé-
 « ritée, vos élèves actuels ont fait appel à tous
 « ceux qui les ont précédés dans vos cours, et
 « qui ont su, comme eux, apprécier la valeur de
 « votre enseignement. Je les remercie au nom
 « de tous ceux qu'ils ont ainsi convoqués. Nous
 « avons été heureux de répondre à leur appel
 « et de nous joindre à eux pour vous renouveler
 « l'expression de notre reconnaissance et vous
 « témoigner notre admiration pour vos savants
 « travaux.... Votre mérite nous donne l'or-
 « gueil de nous rappeler que c'est à vos leçons
 « que nous devons les principes de nos connais-
 « sances dans la science du notariat. »

Nous étonnerons probablement nos lecteurs en ajoutant que Rutgoerts, sans cesse livré à l'enseignement et à l'étude de matières qui n'avaient rien de poétique, aimait à faire des vers et consacrait au culte des muses une partie des heures qui n'étaient pas absorbées par ses travaux habituels. Le fait est cependant incontestable. Sans être précisément doué de l'inspiration poétique, les idées ne lui manquaient pas et il rimaît avec une extrême facilité. Ses petits

poèmes lui valurent même, à deux reprises, une distinction flatteuse.

En 1840, la ville d'Anvers, voulant dignement honorer l'anniversaire biséculaire du décès de Rubens, par l'inauguration de la statue du grand peintre, la société royale des sciences, des lettres et des arts avait mis au concours l'éloge en vers de l'illustre artiste. Le jeune professeur de droit fiscal répondit à cet appel et soumit au jugement du jury un poème de trois cents vers, qui fut couronné à l'unanimité des suffrages. Le 15 avril 1840, la médaille d'or fut solennellement remise au lauréat, au pied de la statue de Rubens, par le ministre de l'intérieur, M. Rogier. Dans la préface du poème, Rutgeerts s'exprime ainsi : « Ce n'est ni un vain désir
 » de renommée, ni l'espoir d'un succès litté-
 » raire, qui m'ont engagé à envoyer ce poème
 » au concours ouvert par la Société royale des
 » sciences, des lettres et des arts. L'amour de
 » ma ville natale et le désir de seconder, selon
 » mes faibles moyens, les efforts de mes hono-
 » rables concitoyens pour célébrer dignement
 » la fête du prince des peintres..., m'ont seuls
 » fait entreprendre une tâche qui était, sans
 » doute, au-dessus de mes forces ; mais la gloire
 » de mon illustre compatriote est venue me sti-
 » muler au fond de ma retraite et j'ai cédé à
 » mon enthousiasme, sans consulter mon talent.
 » J'espère que le public jugera avec indulgence

« l'œuvre littéraire d'un homme qui ne s'est
 « jamais occupé que d'études sérieuses et posi-
 « tives, qui a peu ou point cultivé la poésie et
 « qui ne peut trouver d'autre excuse d'avoir
 « osé entrer dans une pareille lutte, que dans
 « l'ardent désir de joindre sa faible voix au con-
 « cert de louanges qui s'est élevé en l'honneur
 « de l'immortel peintre d'Anvers. » Vingt-deux
 ans plus tard, en 1862, un autre petit poëme,
 resté inédit, sur l'expulsion des Maures d'Es-
 pagne, lui fit décerner par la reine Isabelle la
 croix de chevalier de l'ordre d'Isabelle la catho-
 lique (1).

Le professeur Rutgeerts mourut le 12 juil-
 let 1877, en laissant de profonds et unanimes
 regrets parmi tous ceux qui l'avaient person-
 nellement connu. Loyal, franc, désintéressé,
 toujours prêt à payer de sa personne, ne cher-
 chant jamais à se procurer des avantages per-
 sonnels au détriment de ses collègues, il jouis-
 sait à juste titre de l'estime, de la confiance et
 de l'affection de tous les membres du corps
 académique. A un cœur aimant et dévoué, à un
 esprit vif et primesautier, il joignait cette bon-
 homie, parfois un peu rude, qui nous étonne, en
 même temps qu'elle nous charme, dans les écrits
 des savants belges du seizième siècle. Comme

(1) L'éloge en vers de Rubens a été publié à Bruxelles, chez
 Lebrun, en 1854; 24 pp. in 8°.

tous les hommes qui sentent vivement, il s'animait en discutant ; mais ses reparties, toujours tempérées par la bonté de son cœur, ne dépassaient jamais les limites des plus strictes convenances. Son dévouement envers les étudiants qui fréquentaient ses cours était réellement illimité. Il leur prodiguait ses conseils, il jouissait de leurs succès, il souffrait de leurs revers, et nous l'avons vu, à diverses reprises, profondément affligé, parce que quelques-uns de ses élèves avaient subi des échecs devant le jury d'examen. Mgr Namèche a parfaitement caractérisé l'homme et le professeur, en disant, dans son discours du 3 octobre de cette année : « Nous » avons perdu ce bon M. Rutgeerts, si remarquable par je ne sais quel mélange bien tempéré de droiture, de simplicité antique et » d'originalité d'esprit. C'était, il faut le répéter » à son honneur, le type du professeur dévoué » et oublieux de lui-même ; c'était aussi l'oracle » du notariat en Belgique et au dehors. » Le portrait est fidèle.

Le nom de Louis Rutgeerts figurera avec honneur parmi ceux des ouvriers de la première heure, qui ont posé les assises et fondé la renommée de l'Université catholique de Louvain.

J. J. THONISSEN.

Inauguration de l'Institut anatomique de Louvain.

Nous lisons dans le *Bien Public* du vendredi
11 mai 1877 :

L'Université catholique, toujours attentive à serrer de près le mouvement de la science, vient de signaler encore son autonomie par une création nouvelle de premier ordre. A cette époque où les découvertes de la chimie et les applications du microscope ont permis de pénétrer plus profondément dans les secrets de l'organisme, la physiologie et l'anatomie, ces bases des sciences médicales, ont subi des modifications considérables. Il importait que l'enseignement supérieur mit ces découvertes et ces méthodes perfectionnées à la portée non seulement de quelques théoriciens spécialistes, mais de tous les adeptes éclairés de l'art de guérir. C'est pourquoi Louvain, prenant encore une fois une généreuse initiative, a constitué de fond en comble un Institut médical organisé d'après toutes les lumières de la science contemporaine, et où les étudiants pourront se familiariser avec les travaux les plus délicats de l'histologie et avec tous les procédés perfectionnés de la science. L'autorité académique a réuni dans un vaste et bel édifice peu distant du principal des hôpitaux de Louvain, les nouveaux laboratoires

de microscopie, le musée anatomique, les salles de dissection, et un splendide amphithéâtre, capable de contenir tous les élèves de la Faculté de médecine et destiné aux démonstrations orales des professeurs. L'inauguration du nouvel Institut s'est faite le 21 avril dernier, par une solennité académique précédée de la bénédiction religieuse. Les professeurs de la Faculté de médecine, plusieurs membres du corps professoral et Mgr le vice-recteur assistaient à cette cérémonie. Le nouvel amphithéâtre, malgré ses larges proportions, avait peine à contenir la foule enthousiaste et charmée des étudiants en médecine. Les *Fanfares* de l'Université, toujours disposées à prêter leur concours éclatant aux fêtes de la jeunesse universitaire, remplissaient le local de bruit et d'harmonie.

A onze heures, Mgr Namèche, recteur de l'Université catholique, revêtu des habits sacerdotaux, fit son entrée et procéda, au milieu d'un religieux silence, à la bénédiction des murs de l'édifice.

Puis, ayant pris place au fauteuil de la présidence, il prononça d'une voix grave et émue l'allocution suivante :

« Messieurs, nous avons pensé que nous ne pouvions mieux préluder à l'inauguration de notre nouvel Institut anatomique que par la cérémonie religieuse à laquelle vous venez d'assister. S'il est un lieu où la présence de la reli-

gion soit appelée spontanément, un lieu où les graves considérations de la dignité de l'être humain régénéré par le Christianisme, où les douces et réconfortantes pensées d'une vie supérieure devant laquelle la mort elle même est désarmée, doivent s'imposer à tous les esprits, c'est assurément celui-ci. Qu'est-ce, Messieurs, pour le médecin chrétien que ces restes de notre mortalité, sur lesquels il concentre toute son attention et toutes ses études? C'est le tabernacle désert d'une âme immortelle qui ne l'a pas abandonné à jamais, mais auquel la toute-puissance souveraine la réunira au jour marqué dans ses décrets. Ce sont les débris de ce corps, chef-d'œuvre de la création visible, façonné à l'origine par la main du Créateur, et qui doit renaitre un jour pour ne plus mourir. Ce corps, lié indissolublement aux destinées d'une âme rachetée par le sang divin, voyez de quels respects l'Eglise, notre mère, se plait à l'entourer même quand il en est momentanément séparé par la mort, que le péché a faite. Voyez quels honneurs touchants elle lui rend dans la pompe de ses funérailles, comme elle protège de ses bénédictions, et, au besoin, de ses anathèmes le lieu béni où il dort dans l'attente d'une résurrection glorieuse!

Fils de l'Eglise catholique, apprenez de votre mère quel esprit doit présider aux travaux auxquels vous allez vous livrer dans cette en-

ceinte. En étudiant dans la mort même les secrets de la vie, vous saurez tenir votre âme à la hauteur de ces grandes pensées. Vous n'oublierez pas le Créateur, en analysant les merveilles de ce chef-d'œuvre de ses mains, de cet organisme humain, qui proclame si hautement la sagesse infinie de son auteur. Je n'insiste pas sur ce point, mais je ne puis m'empêcher de vous citer ce passage admirable d'un ancien, d'un des hommes les plus illustres de votre profession, de Galien. Le grand médecin de Pergame a écrit ce qui suit au livre III du célèbre traité d'anatomie *De usu partium* : « En

- écrivant ces livres, je compose un hymne à
- Celui qui nous a faits. Je pense que la solide
- piété ne consiste pas tant à lui sacrifier plu-
- sieurs hécatombes de taureaux et à lui offrir
- les parfums les plus exquis, qu'à reconnaître
- et annoncer sa sagesse et sa bonté. Avoir mis
- toutes choses dans l'ordre et la disposition les
- plus propres à les faire subsister, avoir voulu
- que tout se ressentit de ses bienfaits, c'est une
- marque de sa bonté qui mérite nos actions de
- grâces ; on voit briller sa sagesse en ce qu'il
- a trouvé le moyen d'établir ce bel ordre que
- nous admirons, et il a signalé sa toute-puis-
- sance en faisant tout ce qui lui a plu. »

• J'ai encore, Messieurs, un devoir à remplir. Il y a deux ans, vous vous en souvenez, nous étions en présence d'une très-grande difficulté.

L'accroissement de la population universitaire, le progrès des études médicales, les exemples qui nous étaient donnés à l'étranger, tout nous imposait l'obligation urgente d'améliorer et d'agrandir nos installations anatomiques. La Faculté de médecine, toujours si soucieuse des besoins de notre enseignement, s'était émue de cette situation. Mais où trouver les ressources nécessaires pour satisfaire des vœux si pressants et si légitimes? Dans ce pays de liberté, la pluie d'or des budgets ne tombe guère que sur les champs trop souvent altérés des écoles officielles. Au gré de beaucoup de gens, les établissements catholiques et libres passeraient pour bien osés s'ils réclamaient une petite part de ces largesses qui coulent si abondantes chez leurs émules, et ils doivent s'estimer trop heureux quand ils ne sont pas traités de ture à maure par les pouvoirs publics. Pour ces grands redresseurs des abus d'autrefois, la spécialité des catholiques en fait d'enseignement paraît devoir se réduire de plus en plus à payer largement l'impôt au profit de tout le monde, eux exceptés bien entendu. Quoi qu'il en soit, fort heureusement l'inépuisable générosité d'un de nos vénérés évêques, d'un prélat au cœur d'or, nous vint en aide, et, grâce à lui, nous avons pu élever l'édifice que nous inaugurons en ce moment, et qui répond pleinement, je le crois, à tous les besoins de l'enseignement et à toutes les conditions actuelles de la science.

« C'est, j'ai le devoir de le dire, Messieurs, sur les plans et sous la direction de M. le professeur Helleputte que le nouvel Institut a été édifié. Il est construit dans ce style chrétien du moyen âge, qui traduit si bien les aspirations de la foi, ces espérances par lesquelles l'âme s'arrache à la terre et s'élance vers l'infini. Ce style, qui semble spiritualiser jusqu'à la matière elle-même, est, par sa date, contemporain de ces grandes universités du moyen âge, nées elles aussi d'une pensée chrétienne, groupant dans un magnifique ensemble, sous l'abri de la religion, toutes les branches des connaissances humaines guidées et protégées par elle. C'est une harmonie de plus entre notre nouvel Institut et sa destination. M. le professeur Ledresseur a veillé, de son côté, avec un dévouement et une activité infatigables, à ce que rien ne fût négligé pour satisfaire à toutes les exigences de la science et de l'enseignement.

« J'exprime à l'un et à l'autre, au nom de l'Université, toute ma reconnaissance.

« Et maintenant, chers jeunes gens, sous l'œil de Dieu et la direction de vos maîtres bien-aimés, prenez possession de ces salles, de ces appareils, de tous ces moyens d'instruction préparés pour vous. Priez, étudiez, travaillez, devenez des médecins savants, religieux, dévoués, dans un esprit de foi et de charité, à tous les labeurs, à tous les sacrifices que réclame le sou-

lagement de vos frères souffrants. Voilà votre champ de bataille à vous. Quelle noble et belle mission ! Quel homme plus respectable, plus digne de la reconnaissance publique, quel plus grand bienfaiteur de l'humanité que le médecin chrétien véritablement digne de ce nom ! Quelle vie plus méritoire devant Dieu et devant les hommes ! Préparez-vous y dignement, laborieusement, courageusement, persévéramment. Fils de l'Université catholique, honorez votre mère. Soyez toujours sa meilleure gloire comme sa plus précieuse récompense. Qu'elle puisse toujours, vous montrant à ses amis et à ses ennemis, leur dire à tous : jugez-moi par mes œuvres. Voilà les fruits de mes sueurs et de ma tendresse ! »

Ce discours écouté dans un profond silence souleva une triple salve d'applaudissements et d'acclamations enthousiastes.....

Après Mgr le Recteur, M. le professeur Ledresseur de la Faculté de médecine, prit la parole dans les termes suivants :

« Messieurs, Messieurs, au moment où s'ouvrent pour les étudiants de l'*Alma Mater* les portes de ce nouvel Institut, je suis dominé par un sentiment de légitime fierté et de reconnaissance. Je me sens fier d'appartenir à une institution qui ne veut être dépassée par aucune autre, quand il s'agit de cultiver la science et de la communiquer à ses disciples. Je me sens fier

de pouvoir dire qu'à l'heure actuelle aucune autre université belge n'est mieux dotée que celle de Louvain pour les études anatomiques. Mais, je me hâte de l'ajouter, tout honneur en revient à nos chefs, à NN. SS. les Evêques, à notre vénéré Recteur, à la Faculté de médecine et aussi, dans une autre sphère, à notre habile et actif architecte M. le professeur Helleputte.

• Toujours soucieux des progrès scientifiques de l'Université catholique, qui forme sans conteste l'un des beaux fleurons de sa couronne, l'Épiscopat belge a prouvé qu'il n'entend reculer devant aucun sacrifice pour conserver à la Faculté de médecine le rang distingué qu'elle a toujours occupé dans la science. Qu'il reçoive ici même l'hommage de notre gratitude. Et pourquoi ne le dirais-je pas? honneur surtout et reconnaissance spéciale à cet évêque généreux qui, par un don vraiment royal, a si puissamment contribué à l'érection de ce nouvel Institut! Le souvenir de Mgr de Montpellier restera désormais attaché à ce nouvel amphithéâtre comme celui de l'illustre Rega l'était à celui que nous avons dû abandonner.

• Monseigneur, à vous aussi notre reconnaissance! C'est sous vos auspices, c'est à l'aide de vos encouragements, que cet Institut s'est élevé. Tout le monde connaît l'intelligente et paternelle sollicitude avec laquelle vous observez et favorisez le développement scientifique de la

grande institution nationale qui vous est confiée. Vous avez compris les besoins de notre enseignement médical; et, avant même qu'une loi récente en fit une nécessité, vous aviez résolu d'organiser des cours pratiques d'histologie. Vous aviez compris que les sciences médicales sont avant tout des sciences d'observation, et que, par l'observation seule, on peut y réussir. Convaincu que les progrès de la médecine ont tous été engendrés par l'observation persévérante et attentive des savants, soit sur le vivant, soit sur le cadavre, vous avez compris que, à l'heure actuelle, un enseignement médical est d'autant plus solide et plus estimé, qu'il repose sur plus de moyens d'études pratiques, et qu'il est plus dégagé des spéculations d'une théorie aventureuse. — Merci, Monseigneur, d'avoir donné cette généreuse impulsion à notre enseignement pratique! Merci de nous en avoir si généreusement procuré les moyens!

• Quant à vous, Messieurs et honorés Collègues, laissez-moi vous remercier chaleureusement aussi des encouragements que vous avez accordés à l'œuvre qui s'achève. — C'est vous qui en avez pris l'initiative, c'est de vous qu'en est venue la première inspiration. — Vous avez tenu à ce que vos élèves dévoués d'hier, vos jeunes collègues d'aujourd'hui puissent marcher, marchent dans la voie que vous leur avez si vaillamment tracée. Vous avez tenu à

leur donner des laboratoires qui leur permettent de suivre pas-à-pas les progrès de la science, et de maintenir intacte la renommée de la Faculté de médecine de Louvain que vous avez faite si belle. Mais surtout vous avez tenu à instruire cette nombreuse et vaillante jeunesse qui se presse à vos leçons. Soyez assurés que vos jeunes collègues et vos élèves, je ne crains pas de l'affirmer en leur nom, en conserveront toujours le souvenir reconnaissant.

« Messieurs, j'ai presque promis à notre excellent architecte de sacrifier à sa modestie les éloges que je me proposais bien de faire de son œuvre. Eh! qu'importent mes faibles éloges? Ils passeraient comme toute parole passe. L'édifice qu'il a construit restera debout, si Dieu le protège, pendant de longues années. Il se chargera bien, plus éloquemment que je ne pourrais le faire, de redire avec honneur le nom de celui qui l'a élevé. Mais, si l'éloge peut se taire, je me sens invinciblement entraîné à le remercier du zèle, de l'activité, du dévouement sans bornes qu'il a mis à diriger ces constructions. Témoin journalier de ses labeurs, que de fois, en le voyant présider à ces travaux avec une si bienveillante et si intelligente attention, je me suis senti pénétré d'un vif sentiment d'admiration et de gratitude! Il faut bien que je l'ajoute aussi : c'est par une heureuse inspiration qu'il a choisi pour construire ce noble édifice, le

style essentiellement chrétien du moyen âge, le style, qui malgré ses proportions modestes, rappelle celui des grandes cathédrales qu'élevait jadis la foi de nos pères, et les merveilleux monuments des franchises municipales, qui sont la gloire de la cité, comme s'il eût voulu symboliser le caractère essentiel de l'enseignement de Louvain : « Union de la science, de la foi et des traditions nationales ! » (*Applaudissements.*)

« Messesseurs, Messieurs, il y a un siècle et demi, l'antique Université de Louvain célébrait aussi à quelques pas d'ici, l'inauguration d'un nouvel amphithéâtre d'anatomie. Pendant le rectorat d'un professeur illustre, sous son impulsion et en partie au moyen de ses ressources personnelles, on avait vu s'élever le bel auditoire, dont l'Université catholique était fière à juste titre. Nous avons abandonné à regret ce monument historique, illustré par le nom de son auteur et par l'enseignement des célébrités qui nous y avaient précédé. Mais il fallait céder devant les exigences nouvelles de la science et devant des nécessités toutes matérielles et partant plus impérieuses. L'amphithéâtre de Rega était devenu trop étroit pour loger le nombre croissant de nos élèves. Cette sarabondance d'auditeurs y rendait les démonstrations difficiles et incomplètes. La salle de dissection, trop petite, mal éclairée et imparfaitement ventilée, ne pouvait plus contenir, sans quelque

danger pour leur santé, les étudiants de plus en plus nombreux qui la fréquentent. Notre musée anatomique aussi était à l'étroit. Son exiguité ne permettait pas d'y loger convenablement la collection déjà riche qu'il devait contenir. Enfin ces laboratoires de microscopie, dont l'établissement devenait chaque jour plus nécessaire, et devait du reste bientôt être prescrit par une loi, n'y existaient pas. Il fallait donc les y construire et cela, sur un terrain appartenant à la Ville, à côté d'écoles communales récemment bâties et dont l'établissement avait considérablement diminué l'espace dont nous pouvions disposer. Ou bien, comme la Ville le proposait, consentir à transporter ailleurs l'Institut tout entier. C'est ce dernier parti, Monseigneur, que vous avez eu l'heureuse inspiration d'adopter avec l'assentiment de Nosseigneurs les Evêques.

» La propriété où nous nous installons aujourd'hui se présentait, au point de vue du but que nous poursuivions, dans des conditions extrêmement avantageuses. Situation exceptionnelle, vastes terrains qui permettaient d'établir une communication directe et facile avec l'hôpital et de construire toutes les installations scientifiques requises, grands et solides bâtiments dont l'appropriation pouvait se faire d'une manière favorable; tout semblait devoir arrêter sur eux le choix de l'Université. Bientôt on mit la main à l'œuvre pour y apporter les

transformations nécessaires. Après un an à peine d'un travail rapide (et je me plais ici à rendre hommage à l'activité déployée par notre entrepreneur) nous entrons aujourd'hui en pleine possession du nouvel Institut.

« Laissez moi, Messieurs, vous le dépeindre en quelques mots. Pardonnez moi la complaisance que je pourrais mettre à vous décrire ces locaux et les richesses scientifiques qu'ils contiennent déjà. Vous êtes tous dévoués de cœur et d'âme à notre chère Université, c'est une partie de ses trésors que je veux étaler devant vous.

« Et d'abord notre nouvel auditoire. Je ne veux rien dire ni de sa beauté ni de ses qualités architecturales; je me bornerai à vous signaler les avantages matériels qui répondent si bien à sa destination spéciale. La disposition étagée des gradins permet à chacun des auditeurs de suivre sans obstacle les démonstrations qui se font soit au tableau soit sur les pièces anatomiques; deux cents étudiants peuvent y trouver place; la lumière y est largement déversée par une surface éclairante d'environ soixante mètres carrés... Il offre des conditions d'aération aussi satisfaisantes que possible et par le volume d'air considérable qu'il contient (1250 mètres cubes environ) et par la ventilation incessante qu'y entreprendront deux poêles appelant de l'extérieur un air pur qu'ils y déverseront chauffé.

Enfin, au point de vue de l'acoustique, notre amphithéâtre est soumis aujourd'hui à une épreuve décisive.

• Notre nouvelle salle de dissection présente aussi des avantages utiles à signaler. Elle possède largement les trois choses indispensables dans ces sortes de laboratoires : l'air, la lumière et l'eau. Une surface éclairante de 40 mètres carrés y distribue une lumière uniforme et largement suffisante. Enfin des réservoirs d'une contenance de 3600 litres, alimentés par les toits et au besoin par une pompe aspirante et foulante, fourniront de l'eau en abondance.

• La transformation des bâtiments préexistants a permis d'y approprier trois grands locaux : le musée d'anatomie et deux laboratoires de microscopie.

• Notre musée est maintenant plus vaste. Nous y avons étalé avec une attention scrupuleuse les nombreuses préparations d'anatomie normale et pathologique que nous devons pour la plupart à l'infatigable activité de notre vénéré prédécesseur et maître M. Van Kempen. Oui, cette collection déjà si complète et si instructive est bien son œuvre... Chacune de ses préparations porte son empreinte, et témoigne de son grand talent et de son indomptable ardeur au travail. Nous la garderons avec un soin jaloux, comme nous conserverons le souvenir ému de son auteur. Elle fera revivre au

milieu de nous l'exemple si éloquent d'une vie de travail, d'abnégation, de dévouement, entièrement consacrée au culte de la science. Ah! combien nous eussions été heureux de voir cet excellent protecteur, ce conseiller dévoué et sagace, venir à notre tête s'installer dans ce nouvel Institut! Combien nous eussions désiré de le voir continuer longtemps encore un enseignement si apprécié!... Hélas! une infirmité pénible l'a forcé, vert encore, de prendre une retraite prématurée, où l'ont suivi nos affectueux regrets. *(Acclamations prolongées... Tous les yeux se tournent avec émotion vers le vénérable professeur émérite auquel l'orateur adresse un hommage aussi bien mérité, et qu'une infirmité, due à quarante années d'un labeur infatigable, empêche d'entendre et la parole qui le remercie et les applaudissements répétés d'une jeunesse remuée à la fois par la compassion, la reconnaissance et l'enthousiasme.)*

* Il me reste, Messieurs, à vous dire quelques mots de nos laboratoires. Deux grandes salles éclairées de l'est et de l'ouest par huit et par neuf grandes fenêtres, au besoin par la lumière du gaz, sont aménagées et outillées pour recevoir les travailleurs. Ils s'y présenteront, nombreux et empressés. Ils comprendront que ces travaux d'histologie pratique forment le complément nécessaire, l'adjudant le plus utile de

leurs études théoriques. L'anatomie de texture comme l'anatomie descriptive ne s'étudie avec fruit que par l'observation directe. Pour l'une comme pour l'autre, on peut dire que *voir, et bien voir, c'est savoir!*

« L'organisation des laboratoires marque un stade nouveau dans le développement des études et des sciences médicales; c'est en 1842 que le premier fut ouvert à Gottingen, sous la direction de R. Wagner. L'utilité des travaux pratiques et les résultats auxquels ils conduisirent, furent tellement frappants, qu'en moins d'un demi-siècle toutes les universités de l'Europe ont obéi à cette impulsion. Actuellement en Allemagne, en Angleterre, en France, et pour ainsi dire, dans tous les pays où la science est cultivée, on s'occupe d'organiser des institutions semblables, et la valeur des écoles est cotée au taux de l'activité que déploient ces laboratoires de travaux pratiques. .

« Et maintenant, Messieurs, à nous de répondre à l'intelligente sollicitude qui nous ouvre ce champ fécond du travail et de la science. A nous de lui faire porter ses fruits. A nous de soutenir, par notre ardeur et notre persévérance au travail, l'honneur de cette Faculté de médecine que les œuvres de nos devanciers ont placée si haut dans l'estime publique et dans la reconnaissance de nos concitoyens. Fils dévoués de l'*Alma Mater*, nous lui apporterons le concours

de notre zèle et de notre dévouement le plus absolu dans l'intérêt de votre savoir et de votre avenir. Notre plus douce récompense sera de vous voir apprécier dignement cette institution nouvelle et les efforts de tous ceux qui s'intéressent à vos progrès dans la science, et de répondre par votre zèle à toutes les espérances que l'Université, la religion et la patrie ont placées en vous. »

Trois salves d'applaudissements répondent à ce discours. L'assemblée se sépare aux sons joyeux de l'air national. Le soir de brillantes sérénades aux flambeaux ont été données à Mgr le Recteur, à M. le professeur Helleputte, architecte, à MM. les professeurs Ledresseur, Verriest, Masoin, directeur des cours pratiques de l'Institut médical, à M. le professeur Van Kempen. Le lendemain les travaux étaient en pleine activité dans tous les locaux de l'Institut médical.

La faveur de l'AUTEL PRIVILÉGIÉ
accordée par Notre Saint Père le Pape Pie IX
à la chapelle du Collège du Saint-Esprit (1).

PIUS P. P. IX

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

Omnium saluti paterna charitate intenti, sacra interdum loca spiritualibus indulgentiarum muneribus decoramus, ut inde fidelium defunctorum animæ, Domini Nostri Jesu Christi, ejusque Sanctorum suffragia meritorum consequi, et illis adjutæ ex Purgatorii pœnis ad æternam salutem per Dei misericordiam perducì valeant. Volentes igitur Sacellum Collegii S. Spiritus Universitatis Lovanien. Diœcesis Mechlinien., et in eo situm Altare quod unum est, illustrare hoc speciali dono ; de Omnipotentis Dei misericordia, ac B. B. Petri et Pauli Apostolorum ejus auctoritate confisi, ut quandocumque Sacerdos aliquis secularis, seu cujusvis Ordinis, Congregationis et Instituti regularis Missam pro Anima cujuscumque Christi fidelis, quæ Deo in charitate conjuncta ab hac luce migraverit, ad præfatum Altare celebrabit, Anima ipsa de thesauro Ecclesiæ per modum suffragii indulgentiam conse-

(1) Cette marque de la bienveillance pontificale nous est arrivée au moment où l'on mettait la dernière main à l'impression de l'*Annuaire*.

quatur, ita ut ejusdem Domini Nostri Jesu Christi ac Beatissimæ virginis Mariæ, Sanctorumque omnium meritis sibi suffragantibus, a Purgatorii pœnis, si ita Deo placuerit, liberetur, concedimus et indulgemus. In contrarium facientibus non obstantibus quibuscumque. Præsentibus perpetuis temporibus valituris. Datum Romæ apud S. Petrum sub Annulo Piscatoris die IV Decembris MDCCCLXXVII, Pontificatus Nostri anno Trigesimo secundo.

F. CARD. ASQUINIUS.

Locus sigilli.

Concordantian cum autographo testor.

A. J. NAMÈCHE,
Rector Universitatis

TABLE.

<i>Discours prononcé à la salle des Promotions, le 26 juin 1877, par Mgr Namèche, Recteur Magnifique de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église de Saint-Pierre, pour le repos de l'âme de M. Léon Noël, professeur extraordinaire à la Faculté de médecine . . .</i>	5
<i>Éloge de M. le professeur Léon-Ghislain Noël, prononcé à la salle des Promotions, le 26 juin 1877, par M. le professeur Eugène Hubert, doyen de la Faculté de médecine</i>	22
<i>Discours prononcé à la salle des Promotions de l'Université catholique de Louvain, le 3 octobre 1877, jour de l'ouverture des cours académiques, après la messe du Saint-Esprit, par Mgr Namèche, Recteur Magnifique de l'Université.</i>	43
<i>Notice sur M. Rutgeerts, professeur ordinaire à la Faculté de Droit, par M. le professeur Thonissen</i>	71
<i>Inauguration de l'Institut anatomique de Louvain</i>	87
<i>La faveur de l'autel privilégié accordée par N. S. Père le Pape Pie IX à la chapelle du collège du St-Esprit . .</i>	104

ANALECTES.

ANALECTES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
DE LOUVAIN,

PUBLIÉS PAR

A. J. NAMÈCHE.

N° 42.



LOUVAIN,

TYP. DE VANLINTHOUT FRÈRES,

Imprimeurs de l'Université.

—
1878

DISCOURS

prononcé à la salle des promotions, le 28 juin 1878, par Mgr NAMECHE, Recteur Magnifique de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église de St-Pierre, pour le repos de l'Âme de M. Clément-Théodore-Adolphe TORNÉ, professeur ordinaire de la Faculté de Droit.

MESSIEURS,

J'ai eu bien des fois hélas ! à remplir le triste devoir dont je viens de nouveau m'acquitter aujourd'hui, mais il me semble que je l'ai rarement fait avec un sentiment aussi intime de profonde douleur et de regret. M. Torné était pour moi un vieil ami, avec lequel j'étais lié par une de ces affections nées sur les bancs de l'école, aux jours riants de la jeunesse, et qui, plus que les autres, résistent aux vicissitudes du temps et aux épreuves de la vie. Après une séparation de quelques années, pendant lesquelles nous avons suivi l'un et l'autre les voies différentes qui devaient nous conduire là où la Providence nous appelait, nous nous étions retrouvés, sans nous y attendre, au sein de l'*Alma Mater*, lui professeur à la Faculté de droit, moi simple étudiant en héologie, mais

toujours unis par les mêmes sympathies. Plus tard, quand je fus devenu le collègue de M. Torné, ces liens se serrèrent plus étroitement encore, et j'ai pu apprécier, mieux peut-être que personne, tout ce que son esprit renfermait de distingué, son cœur de noble et de généreux. Il y avait, chez cet excellent homme, une fleur de modestie, une délicatesse de sentiment, quelque chose de si contenu, de si réservé, de si ennemi de la foule et du bruit, qu'il était bien difficile à un observateur ordinaire de deviner tous les trésors cachés dans cette âme d'élite. On ne dira jamais assez combien cette âme était droite, loyale, désintéressée, dévouée à son Dieu, à sa patrie, à sa famille, à ses amis. Tout cela a marqué sa vie de ce sceau d'intégrité et d'honneur chrétien, qui force tous les respects et consacre la mémoire du juste en la défendant de tout reproche. *In memoria æterna erit justus : ab auditione mala non timebit.*

M. Clément-Théodore-Adolphe Torné naquit à Bruxelles le 28 décembre de l'an 1810, d'une famille honorable et profondément religieuse. Elevé dans des habitudes de piété, d'ordre et de travail, il répondit admirablement aux soins et aux vœux de ses respectables parents, et se distingua de bonne heure par son intelligence, son application, et cette modestie douce et tranquille, qui resta le trait dominant de son caractère. Il fit ses humanités à l'athénée de sa ville

natale et y conquist les plus constants et les plus honorables succès. Ce qu'il y obtint aussi, et au plus haut degré, ce fut l'estime et l'amitié de ses maîtres. J'ai eu sous les yeux les témoignages qui lui avaient été délivrés et qu'il conservait avec un soin religieux. Permettez-moi de vous en citer quelques lignes : « La conduite du jeune Torné, disait son professeur de cinquième, a toujours été excellente; il a montré d'heureuses dispositions, et beaucoup de zèle et d'amour pour le travail. » — « Je certifie, disait son professeur de troisième, que M. Torné s'est constamment distingué par la sagesse de sa conduite et par son application à l'étude; que sous ces deux rapports j'ai connu peu d'élèves qui pussent lui être comparés; que dans les diverses compositions il a toujours obtenu des places honorables. » — Ses humanités étant terminées en 1829, il reçut de M. Lesbroussart, alors préfet des études de l'athénée, le certificat exigé, à cette époque, pour l'admission aux cours des universités. Ce certificat se terminait dans les termes suivants: *eum, spatio scholastico summâ cum laude decurso, ad academicas lectiones quàm honorificentissimè dimittimus.*

Au moment où M. Torné finissait ses études préparatoires, et où il avait à choisir entre les carrières diverses auxquelles donnent accès les hautes études, la Belgique était en proie à une agitation politique qui allait se surexcitant tous

les jours, et dont l'intensité faisait prévoir des catastrophes prochaines. Violentés dans leurs sentiments les plus chers, lésés dans leurs droits les plus évidents, traités avec une partialité révoltante par une administration qui se personnifiait dans un ministre détesté, les Belges en étaient venus à prendre en aversion le régime sous lequel ils étaient condamnés à vivre, et n'aspiraient plus qu'à la délivrance. La situation était tellement menaçante que le roi des Pays-Bas, malgré son opiniâtreté, s'était cru obligé de faire une concession, et avait déclaré la fréquentation du collège philosophique facultative pour les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce. Les chefs diocésains se hâtèrent de profiter de cette faveur inespérée et de rouvrir les séminaires fermés depuis près de cinq ans. Les cours de philosophie recommencèrent au petit séminaire de Malines, dans les premiers jours du mois de mai 1830, et ce fut là que je fis la connaissance de M. Torné. Nous y passâmes quelques mois ensemble, livrés aux mêmes travaux, sous des maîtres sympathiques et respectés, goûtant tout le charme de l'amitié chrétienne, et nous abreuvant aux sources pures de la vraie science, qui n'est jamais, qui ne peut jamais être en désaccord réelle avec la foi. M. Torné avait apporté au séminaire quelque chose de si modeste, de si doux, de si affectueux et de si distingué à la fois que tous les cœurs lui

furent acquis dès l'abord, et qu'il n'est pas, je crois, un seul de ses anciens condisciples chez lequel son souvenir ne réveille un sentiment d'attachement mêlé d'estime et de quelque chose qui ressemble au respect.

Pendant que nous nous livrions à ces paisibles labeurs, dans notre pieux et studieux asyle, le mécontentement poursuivait son cours au dehors, et il ne fallait plus qu'une étincelle pour allumer le vaste incendie dont les matériaux s'accumulaient depuis des années. A peine étions nous rentrés dans nos familles pour y jouir des vacances, qu'une révolution éclata à Bruxelles, se propagea rapidement dans le pays et, en nous séparant violemment de la Hollande, nous donna enfin cette indépendance nationale qui formait l'objet séculaire des vœux de la Belgique. Lorsque l'orage se fut un peu calmé, nous rentrâmes à Malines pour y reprendre nos études interrompues, et nous apprîmes, non sans regret, que M. Torné s'était décidé à poursuivre une autre carrière, et qu'il étudiait le droit à l'Université de Louvain. Cette université survivait, quoique mutilée, à la ruine du gouvernement par lequel elle avait été fondée treize ans à peine auparavant.

Est-il besoin de le dire? M. Torné fut, dans ces nouvelles études ce qu'il avait été ailleurs, un élève laborieux, distingué, possédant au plus haut point l'estime et la confiance de ses mai-

1..

tres. J'ai sous la main les témoignages les plus flatteurs émanants de deux professeurs qui ont laissé dans le corps enseignant une mémoire honorée, M. Debruyne, notre vénéré et regretté collègue, et M. Roussel, mort professeur de l'université de Bruxelles.

Le 19 juillet 1834, M. Torné fut proclamé docteur en droit romain et moderne, avec la plus grande distinction. Le moment était arrivé pour lui d'entrer dans la vie pratique. Ne se sentant aucun goût pour le barreau, d'où l'éloignait sa nature paisible et délicate, il tourna ses vues vers le notariat. Nulles fonctions ne sont plus justement honorées que celles de notaire, quand elles sont dignement remplies, car elles exigent beaucoup de lumières, de prudence et de discrétion, un grand esprit de conciliation, et surtout une sévère probité. Nul assurément n'y était mieux préparé que M. Torné, mais la Providence lui réservait une autre destinée.

L'université officielle de Louvain, qui n'avait fait que traîner une vie languissante depuis la chute du gouvernement précédent, venait de faire place à la grande institution catholique, fondée ou plutôt relevée de ses ruines, aux applaudissements de la Belgique et à un demi-siècle d'intervalle, par l'Episcopat belge autorisé et encouragé par le Saint-Siège. M. Torné, tout jeune qu'il était, eut l'insigne honneur d'être appelé à en occuper une des premières chaires.

Le 5 septembre il fut nommé professeur agrégé à la nouvelle Université catholique de Louvain et chargé de l'enseignement du droit commercial, cours qu'il a professé avec honneur jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire pendant plus de quarante ans. Une si haute marque d'estime donnée à un jeune homme de vingt-cinq ans appelait sur celui qu'elle allait chercher les regards du pays, et elle eût pu éblouir tout autre que lui. Oh! qu'il en fut différemment! Dans cette nomination M. Torné ne vit que la grandeur du but à atteindre, et dans la défiance où il était de ses forces, il ne compta que sur la protection de cette Providence divine, dont il reconnaissait l'action dans le choix inattendu qui s'était porté sur sa personne; et, après Dieu, il n'eut d'espoir qu'en son travail. Il nous est resté un témoignage touchant et authentique des sentiments qui l'animaient alors. Il avait une tante consacrée à la vie religieuse dans une des nombreuses maisons hospitalières que la charité de nos pères a semées en si grand nombre sur le sol de la Belgique, et il professait pour cette servante de Dieu et des pauvres une profonde vénération et une confiance pleine de tendresse. Voici ce qu'il lui écrivait, au moment où sa nomination venait d'être arrêtée par le Corps épiscopal : « Il a plu à la Providence de jeter les yeux sur moi, malgré mon indignité, pour travailler au grand ouvrage de la régéné-

ration de la foi par la science. Je viens d'être nommé, à vingt-cinq ans, professeur agrégé à l'Université catholique de Louvain. Cette tâche aurait de quoi m'effrayer en considérant tous les devoirs qu'elle m'impose, si je ne me reposais sur Celui de qui vient toute science, et qui sait, quand il lui plaît, se servir des plus vils instruments pour l'exécution de ses desseins. Ah ! que les voies du Seigneur sont admirables, chère tante ! Il a permis, ce bon Dieu, pour m'attacher à lui et me dégoûter à tout jamais de la recherche des biens et des jouissances de ce monde, que tout fut hérissé de difficultés et de déboires dans l'état que j'embrassai sans le consulter peut-être. Et voilà qu'au jour marqué dans ses secrets, je me compte tout heureux de répondre à l'appel de la Religion, au sein de laquelle je trouve enfin le repos et le bonheur que je cherchais vainement. J'ai dit un éternel adieu au notariat. L'étude absorbe déjà tout mes moments. Je viens de lui faire don de ma vie entière. Fasse le Seigneur cependant que je n'oublie jamais que c'est la science qui édifie et non celle qui enfle que je dois cultiver et m'appliquer à faire goûter !... »

Je me garderai bien, messieurs, de commenter ces admirables paroles ; je m'incline avec respect, renfermant dans mon cœur la leçon posthume qui nous est donnée à tous par ce cher collègue, et demandant à Dieu la grâce d'en profiter.

Vous parlerai-je maintenant de la carrière professorale de M. Torné? Est-il besoin de rappeler quelle application, quel dévouement infatigable il apporta à l'accomplissement des devoirs de sa haute position, avec quel soin scrupuleux il se tint jusqu'à ses derniers jours au courant de tous les détails d'un enseignement difficile entre tous, où abondent les questions mal définies, pleines de doutes et d'obscurités, laissant trop souvent les intérêts les plus graves livrés aux témérités d'une pratique aventureuse sans guide et sans frein. Nul plus que lui ne redoutait les décisions précipitées, ne cherchait avec plus de sollicitude à s'entourer de toutes les lumières, et ne pesait avec une impartialité plus consciencieuse les faits et les raisons entre lesquels il était obligé de se prononcer. On ne dira jamais assez non plus l'intérêt si profondément sincère qu'il portait à ses élèves, l'affection réellement paternelle avec laquelle il aspirait à leur être utile, et avec laquelle il leur venait en aide chaque fois qu'il pouvait les tirer de quelque difficulté ou leur procurer quelque bien.

A l'enseignement du droit commercial M. Torné joignit plus tard celui du droit naturel, dont il fut déchargé quelques années avant sa mort, alors que l'âge et des infirmités précoces avaient déjà considérablement altéré ses forces. Mais son cours de commerce sera toujours considéré comme son premier titre au rang distingué qu'il

occupait dans le haut enseignement. Aussi lorsqu'en 1859 les étudiants en droit de notre Université lui offrirent comme un gage d'attachement et de reconnaissance son portrait dessiné par Sehubert, ils purent affirmer sans crainte d'être démentis qu'à leur bien-aimé professeur revenait, pour une très-grande part, l'honneur d'avoir fondé cet enseignement en Belgique. Sa doctrine, on l'a dit alors aussi sans contradiction, formait autorité dans tous les tribunaux du pays.

« Quelle que soit la modestie de son caractère, écrivait-on dans la correspondance d'un de nos grands journaux catholiques, on n'a pas oublié que le savant et zélé professeur a su, dès le début de son enseignement, faire entrer dans ses cours toutes les questions nouvelles qui ont été discutées pendant vingt-cinq ans, et qui sont devenues aujourd'hui l'objet d'une application presque générale. Je me bornerai à signaler, ajoute le correspondant, celles qui se rattachent à la propriété artistique et littéraire; elles étaient enseignées depuis de longues années à Louvain, lorsque les membres du congrès fondé pour traiter des intérêts de cette propriété se sont réunis à Bruxelles, et y ont tenu leurs mémorables séances. La nécessité des réformes à introduire dans le code de commerce, notamment dans la justice consulaire, par l'adjonction à son personnel de magistrats proprement dits, était démontrée dans le cours de M. Torné, bien

des années avant que les membres du barreau d'Anvers et d'autres jurisconsultes ne vinssent prouver, par leurs pétitions adressées aux Chambres, que de fait les événements prévus par la théorie se réalisaient déjà complètement dans la pratique.

Lorsque en 1866 le gouvernement soumit à la législature un projet de révision du code de commerce, M. Torné publia, dans le *Journal de Bruxelles*, mais sous le voile de l'anonymé, une longue série d'articles sur les changements proposés. C'était un travail considérable, et il suffit, sans être initié aux connaissances du droit, de parcourir ces articles écrits d'une plume magistrale pour reconnaître avec quelle hauteur de vues, quelle solidité de raisons, et surtout avec quelle préoccupation du bien public, de la loyauté des transactions, des garanties dues aux honnêtes gens contre les habilités de la spéculation, M. Torné traitait ces graves questions, où l'intérêt social n'est pas moins engagé que celui des particuliers. Il est regrettable que ces fragments épars n'aient pas été réunis, mais notre cher collègue avait peur de la publicité, et il n'eût pas été éloigné, je crois, d'adopter pour devise les mots très-connus, mais peu pratiqués : *benè vixit qui benè latuit*. M. Torné semblait fuir les honneurs; il ne put échapper cependant à une distinction bien méritée. En 1874, le Roi le nomma chevalier de son ordre.

Il me reste, messieurs, à vous dire un mot de l'homme privé, du père de famille, du chrétien. Il était impossible de voir M. Torné sans être frappé de ce qu'il y avait de respectable dans l'ensemble de sa personne. Ses traits, sa démarche, sa contenance, son langage, tout en lui respirait je ne sais quoi de probe, de réfléchi, en même temps que de doux et de bienveillant. On se sentait porté à la confiance en s'approchant de lui, et l'impression qu'on recevait de sa présence était celle de la droiture alliée à la bonté et à la maturité de la raison et du savoir. Cette impression avait été ressentie d'une façon toute particulière par un de nos vénérés prélats, qui en faisait l'aveu un jour en ma présence. Et ce n'était pas là une apparence trompeuse. Ceux qui ont connu M. Torné d'un peu près, à qui il a été donné d'entrer un peu intimement dans cette âme d'élite, qui ne se laissait pas pénétrer tout d'abord ni sans quelque résistance, ceux-là savent tout ce qu'elle renfermait de précieux, tout ce qui s'y cachait de générosité, de délicatesse, d'amour éclairé pour toutes les nobles satisfactions du cœur, pour toutes les jouissances de l'esprit, pour toutes les beautés de la nature et de l'art. Que dirai-je du père de famille? Je ne dirai que ceci, messieurs, en vous prenant tous à témoin : il ne vivait que pour elle. On ne saurait porter plus loin les tendresses d'une sollicitude active et prévoyante,

l'abnégation constante de soi, à toutes les heures, à tous les instants, pour le bonheur des siens dans le présent et dans l'avenir. Tout cela était inspiré, ennobli, couronné, chez M. Torné, par sa foi chrétienne et sa rare piété. Cette foi, cette piété inspiraient tous ses sentiments, présidaient à toutes ses actions, en faisaient ce catholique si ferme, si militant, si constamment préoccupé des intérêts religieux, suivant d'un œil si attentif, d'un cœur si filial, toutes les péripéties de la grande lutte engagée aujourd'hui entre l'Eglise notre mère et cette ligue de toutes les négations, de toutes les convoitises, de toutes les corruptions associées dans un pacte infernal contre le Seigneur et contre son Christ.

Cher et regretté collègue, recevez cette dernière marque d'un attachement que la mort n'a point brisé, d'une amitié qui vivra éternellement dans mon cœur. Votre vie s'est consumée dans le travail, dans l'étude, dans l'enseignement de cette noble science du droit, dont vous étiez parmi nous l'organe respecté, dans la pratique de toutes les vertus publiques et privées. Vos exemples nous ont encouragés, fortifiés pendant votre vie; ils nous consolent et nous remplissent d'espérance après votre mort. Aujourd'hui vous êtes entré dans la paix et dans la lumière. Dieu, l'auteur de tout bien, de toute vraie joie, de tout bonheur parfait, ce Dieu que vous avez si dignement servi, est maintenant

voire récompense, *merces magna nimis*. Puissons-nous, comme vous, combattre jusqu'à la fin le bon combat, et mériter qu'on dise de nous un jour ce que nous aimons à redire de vous avec une si assurée confiance : il a consommé sa course, il a gardé sa foi, il a reçu la couronne de justice que Dieu réserve à ceux qui l'aiment et le servent dans l'attente de son glorieux avènement : *corona justitiæ... quam reddet Deus iis qui diligunt adventum ejus!*

ÉLOGE

de M. le professeur Clément-Théodore-Adolphe
TORNÉ, prononcé, en la salle des promotions,
le 28 juin 1878, par M. le professeur Fr. de
MONGE, doyen de la Faculté de Droit.

MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Nos deuils se succèdent, fréquents et cruels. Tandis que les progrès de notre œuvre sont attestés par l'affluence croissante de nos disciples, par leur ardeur dans toutes les nobles luttes, par l'esprit de zèle et de paternelle union qui les anime et par l'éclat des succès qui les suivent dans toutes les carrières, la main du temps s'appesantit sur nous : elle n'épargne pas nos sentimenis les plus chers et elle nous assemble sans cesse pour de funèbres devoirs.

Les grandes pensées abondent dans notre histoire nationale. Aujourd'hui la source n'en est point tarie mais leur réalisation rencontre, dans la situation troublée où s'est jeté le monde, des difficultés inconnues aux âges antérieurs. C'est à une des dernières de ces grandes pensées que l'Université catholique doit son existence.

Quel prestige vont prendre, aux yeux des générations futures, les noms de ces hommes

qui ont vu naître et se développer une si glorieuse institution et qui ont versé en elle toute la sève de leur jeunesse et de leur maturité ! Le professeur qui vient d'être enlevé à notre affection appartenait à cette phalange privilégiée par le talent et par le caractère, dont nous saluons ici avec vénération quelques représentants. Il a été associé aux premiers travaux de l'Université. Il a participé à toutes vos joies et à toutes vos épreuves ; et la reconnaissance de l'avenir lui assurera une part honorable dans tous vos triomphes. Nul n'a servi la cause de la science et de la foi avec un plus grand dévouement. Nul n'a confondu plus entièrement ses intérêts avec ceux de l'Université et ne s'est plus profondément inspiré de l'esprit qui a présidé à sa fondation.

†

Clément-Théodore-Adolphe Torné naquit à Bruxelles le 28 décembre 1810. Ses parents étaient Henri Torné et Marie-Hélène Everaerts. Dès son enfance, l'étude a occupé tous ses moments : l'intelligence et l'application qu'il y apportait ont été attestées par tous ses professeurs dans des certificats dont la rédaction, spécialement affectueuse, témoigne des satisfactions exceptionnelles que leur donnait un tel élève. Après les succès universitaires les plus brillants, il fut agrégé, tout jeune encore, à l'Uni-

versité catholique naissante et il devint l'un des instruments de ses grandes destinées, que la seule confiance chrétienne pouvait alors faire prévoir.

†

Deux cours importants ont fait l'objet de l'enseignement de M. Torné : le droit naturel et le droit commercial, c'est à dire la partie la plus aride de la science à côté de la plus séduisante, la plus humble de rang à côté de la plus élevée. Dans le droit naturel se développent les purs principes de la raison et de la suprême loi qui préexiste et survit à toutes les combinaisons humaines. Dans le droit commercial se déroulent les expédients plus ou moins habiles que l'expérience a enseignés aux hommes pour sauvegarder la prospérité économique et pour donner à la bonne foi quelques garanties contre les entreprises hardies de la cupidité et de la ruse.

†

Le droit commercial n'a pas d'antiquité et presque pas d'histoire. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner d'y trouver peu de poésie. Ses origines les plus reculées ne remontent pas au-delà du moyen âge et c'est aux temps modernes ou contemporains qu'il faut rapporter, pour ses parties les plus essentielles, la période de sa formation. Triste époque, sans doute, pour la

formation d'une branche nouvelle de la science juridique, quand les plus saines notions de la nature et de l'histoire ont été oblitérées sous le souffle des sophistes. Ainsi s'explique que l'enfance du droit commercial ait été malheureuse. Créé pour des sociétés dévoyées par des penseurs qui n'étaient ni de vrais philosophes ni de vrais jurisconsultes, il n'a jamais présenté qu'un ensemble hétérogène, plein de lacunes et de contradictions. A présent que nos sociétés commencent à s'émanciper des préjugés du XVIII^e siècle, elles se préoccupent de la nécessité de réviser une législation dont les scandales financiers les plus inouïs ont attesté l'insuffisance, en même temps que l'activité persistante du commerce et de l'industrie réclame de plus en plus vivement une police sérieuse des opérations mercantiles.

Nous ne savons ni quand se fera ni ce que vandra cette révision, dans laquelle le pain quotidien de la patrie est intéressé en quelque sorte, vu l'aptitude spéciale et héréditaire de nos populations pour le négoce. Mais pour la préparer et la diriger, il importe d'instruire et de former nos élèves selon l'état actuel de cette branche de la science. Mission austère et laborieuse; car la jeunesse universitaire ne goûte pas également les études embellies par un passé glorieux et celles qui attendent encore leur premier éclat d'un avenir incertain. Il est toujours

délicat de s'appesantir, avec ses élèves, sur les défauts des lois qu'on leur enseigne : on s'expose à attiédir leur zèle par le discrédit des objets de leurs méditations. Mais d'autre part il y aurait plus qu'un danger, il y aurait forfaiture à leur voiler une seule vérité.

+

Tout se réunit donc pour faire de l'enseignement du droit commercial une tâche ingrate, une tâche de dévouement par excellence. C'est par là qu'elle a séduit M. Torné et qu'il s'y est attaché avec prédilection. Tandis qu'il y a souvent, pour des esprits moins indépendants et moins désintéressés que le sien, quelque tendance à surfaire le mérite relatif des spécialités auxquelles on a consacré ses veilles, M. Torné ne s'est jamais fait d'illusion sur l'infériorité du Droit commercial actuel, comparé aux autres parties de la législation codifiée. Il le jugeait comme je viens de le faire, ou plutôt, ce sont ses propres idées que j'emprunte et que je résume.

+

Le droit naturel s'offre à l'esprit des maîtres et des disciples avec une tout autre image. Il est antique, comme l'humanité même, et immuable comme elle l'est aussi, dans sa nature, à travers la mobilité de ses éléments. Il domine

le droit positif, dont il fait toute la valeur, puisque le droit n'est plus rien, comme le disait déjà Cicéron, quand il n'est pas la traduction de l'équité. Le droit naturel est la science première de l'homme moral, et il rayonne, bien au-delà des limites de la science juridique, sur tous les objets des connaissances humaines. Il guide la philosophie, qui s'égarerait sans lui dans les abîmes de la rêverie sceptique; il ennoblit l'histoire, qui serait sans lui moins qu'une chronique; il est le foyer d'où émanent les traditions, le patriotisme, la vertu, l'honneur, le respect. La politique y puise ses seules inspirations saines et l'économie y trouve la source vive de la fécondité du travail. Si les forces physiques semblent échapper à son empire immédiat, elles lui rendent cependant un hommage indirect par leur sugétion aux forces intelligentes dont il dispose en maître.

A l'égard du droit, en effet, la force n'est pas autre chose qu'une esclave née, plus souvent rebelle que docile, mais trop mal organisée dans sa résistance pour échapper jamais à sa condition d'asservissement. Un abus de termes qui cherche à s'imposer à notre langage, tend à représenter la Force et le Droit comme des ennemis ou comme des rivaux, qui se disputent la conduite des nations et du monde. Mais c'est mal définir leurs relations naturelles, car le droit n'opère rien qu'avec l'aide de certaines

forces employées à en combattre d'autres; et c'est dans la force qu'il trouve et trouvera toujours l'instrument indispensable de son règne.

On a dit, messieurs, et on répète encore volontiers, que *la Force prime le Droit*. Nous nous sommes tous révoltés, d'instinct, contre cette parole qui est partout vraie, du moins par un certain aspect. Si la force ne pèse rien dans les consciences, elle est totalement souveraine sur le terrain des faits. Jamais une lutte ne s'engage entre une volonté brutale et un droit désarmé sans que la force demeure maîtresse du champ de combat. Isolé, le droit n'est qu'une abstraction sans puissance. La force est toujours concrète. Quelque aveugle qu'elle soit, elle agit et elle laisse partout les profondes empreintes de son passage. Oui, dans la marche des événements, la force prévaut sur le droit chaque fois qu'elle s'en sépare; et il y a longtemps qu'elle se serait assujéti sans partage l'empire du monde, si elle s'était tenue en état d'insurrection perpétuelle contre le droit. Cependant, nous voyons qu'elle ne le fait pas : elle se divise contre elle-même; elle relève sans cesse le droit qu'elle a terrassé, ou plutôt elle meurt à chaque instant et renaît différente d'elle-même. Elle n'est qu'un variable accident, incapable de grandeur et de durée. Toute force est périssable tout droit est éternel. C'est là la seule suprématie pratique du droit sur la force. C'est par là que le droit

n'éprouve jamais un échec qui ne soit l'augure d'une revanche certaine et prompte. C'est pour cela que l'humanité offre toujours et partout le spectacle d'une lutte ardente entre les passions perverses et les passions généreuses ; et c'est là enfin le secret des oscillations continuelles qui donnent tour-à-tour aux unes et aux autres (en tout pays, car je ne fait pas d'allusions particulières), des triomphes momentanés.

+

J'ai eu jadis, messieurs, le malheur de médire de la belle science du droit, à l'époque où un attrait, fort avouable du reste, me portait vers les sciences naturelles. Je disais, pour justifier cette préférence, que l'étude de la nature a, sur celle des codes et des décrets, toute la supériorité des œuvres divines sur les œuvres humaines.

Il y avait peut-être quelque vérité dans cette critique, adressée au droit positif qui n'a jamais été qu'un mélange de droit et de volontés arbitraires ; mais que ce reproche était injuste en ce qui touche le droit naturel ! Dans la théorie des *Droits de l'homme*, l'objet de l'observation n'est-il pas l'être humain tel que Dieu l'a fait ? Et la nature morale de l'homme n'a-t-elle pas des splendeurs qui dépassent toutes celles de la nature matérielle ?

Les harmonies de la nature ont toujours un côté douloureux : la souffrance est le phénomène le plus constant et le plus général de l'humanité : *natura ingemiscit*. Répandue partout à profusion, la souffrance n'est pourtant pas également distribuée ; et les lois mystérieuses de sa répartition intéressent à la fois, au plus haut degré, le cœur et la raison. Qu'est ce que ce grand fait de la hiérarchie, qui soumet à la direction de quelques volontés la foule des intelligences et qui concentre dans un petit nombre de mains les facilités d'existence inaccessibles au grand nombre ? — Pourquoi n'a-t-on jamais apporté de remède efficace aux abus de l'inégalité qu'à la condition d'en admettre et d'en honorer le principe ? — Pourquoi les téméraires qui ont touché aux bases de l'organisation sociale n'ont-ils fait que multiplier les tyrannies et les exactions ? — Pourquoi les faux philanthropes qui ont séduit le pauvre en lui promettant d'abolir toutes les rigueurs de son sort, n'ont-ils réussi qu'à l'avilir et à l'exaspérer ? Voilà les graves questions que nos temps considèrent avec inquiétude et qu'ils désignent par l'expression, un peu froide et sombre, de *problèmes sociaux*.

La clef de ces problèmes se trouvera dans le Droit naturel. Ce n'est pas à dire que la recherche en soit facile, car les principes de ce droit n'ont pas échappé au contact de la Ré-

forme et du Philosophisme, et c'est avec de pénibles labeurs que l'âge actuel travaille à les rétablir dans leur pureté. Quelques écrivains ingénieux qui passent encore aujourd'hui, dans l'opinion, pour les inventeurs du Droit naturel, ont frayé des sentiers qu'il est bon de connaître, mais qu'il importe surtout de ne pas suivre sans défiance; et l'autorité dangereuse qu'il se sont acquise oblige à des précautions infinies dans la discussion de leurs idées. — Ce n'est donc pas une faible responsabilité ni une tâche légère que d'avoir à sonder, devant de jeunes auditeurs, les arcanes du Droit naturel.

†

Ecoutez, maintenant, dans quelles dispositions M. Torné a abordé l'enseignement. Le secret de ses sentiments les plus intimes nous est livré par une lettre où il les exprimait en 1836 à une personne que le respect et l'attachement lui désignaient pour confidente. Ce sont de précieux témoins que les vieux papiers! Ils sont les plus précis, les plus intelligents et les plus incorruptibles de tous.

• Il a plu, dit-il, à la Providence de jeter les yeux sur moi, malgré mon indignité, pour travailler au grand ouvrage de la régénération de la Foi par la Science. Cette tâche immense aurait de quoi m'effrayer, si je ne me reposais en celui de qui vient toute science, et qui sait,

quand il lui plait, se servir des plus humbles instruments pour l'exécution de ses desseins.... Je suis heureux de répondre à l'appel de la religion... L'étude absorbe tous mes moments : je viens de lui faire don de ma vie entière. Fasse le Seigneur que je n'oublie jamais que c'est la science qui édifie et non celle qui enfle que je dois cultiver et m'appliquer à faire goûter. Appelé à travailler dans la vigne, puisse son serviteur ne jamais planter que l'arbre de vie. »

Il parle aussi des biens terrestres à la recherche desquels il vient de renoncer à tout jamais. Il accumule de rechef les expressions d'une inimitable modestie, et, s'élançant par la pensée au devant de son futur auditoire, il le contemple en imagination, il prodigue ses témoignages d'affection à cet auditoire qu'il n'a jamais vu, parce que « l'Église y a placé ses plus chères espérances. » Tel il était à vingt-cinq ans, tel il fut toute sa vie. Cette lettre nous montre ses engagements; nous savons avec quelle fidélité il les accomplit. La modestie et l'abnégation sont plus rares dans les actes que dans les paroles; mais si quelqu'un pouvait douter de l'énergie ou de la profonde sincérité avec laquelle M. Torné a traduit les pensées de son cœur dans cette lettre qui ne paraissait destinée, selon le cours habituel des choses, qu'à une durée éphémère, on dirait : voyez sa vie! voyez ses travaux, son attachement à l'Église, à

l'Université, à ses collègues, à ses élèves, son perpétuel oubli de lui-même! Cette lettre est le miroir de sa carrière.

†

La modestie est une vertu si grande et si aimable que l'on se figure à peine qu'elle puisse tomber dans l'excès. C'est là, cependant, ce que la critique reprochera à M. Torné, si la critique trouve un reproche à faire à une si vénérable mémoire. Son éloignement pour toute ombre de présomption ne l'a-t-il pas rendu un peu timide dans l'examen des *systèmes* que les novateurs avaient si fortement implantés dans les esprits? En face de ces personnalités si différentes de lui-même, si hardies et si arrogantes, et souvent si dépourvues du véritable génie juridique, n'a-t-il pas hésité quelquefois à opposer la rectitude de son jugement propre aux sentences des prétendus maîtres de la science? — Ce doute, je ne puis le cacher, m'embarrasse un peu et m'amène à vous demander, messieurs, la permission de ne point m'étendre davantage sur la direction que M. Torné a donné à l'enseignement du droit naturel et sur les résultats qu'il a obtenus. — Elève de M. Torné, j'ai reçu personnellement les marques de sa touchante bienveillance; mais en même temps, par un effet de l'esprit de liberté qui a toujours dominé l'enseignement de notre Université, je ne me suis pas assimilé toutes ses

opinions et le cours du temps a plutôt accentué qu'atténué la divergence. — Y a-t-il là quelque grief ou quelque semblant d'objection contre le cours de M. Torné? — Assurément non. Ce n'est pas à moi, le moindre parmi vous et presque le dernier venu, qu'il appartient de discuter les opinions de mon professeur. Je vous dois son éloge, et non pas mes difficultés. Toutefois vous reconnaîtrez sans doute combien je dois me sentir inhabile à mettre dignement en relief, sur le terrain de la pure science, les mérites d'un cours dont l'esprit ne m'a pas pénétré.

Je m'acquitterais maladroitement d'une tâche respectable, dans laquelle mes idées, qui ne sont peut-être que des erreurs, ne pourraient que m'entraver. Si je faisais abstraction de mes vues individuelles et de mes convictions, par la raison très-juste qu'elles n'ont aucune autorité, ou si je me renfermais dans les points fort nombreux du reste, où la louange s'élance sans réserve de ma pensée, je n'en resterais pas moins sans compétence et sans boussole. Je risquerais de ne pas rendre justice à la mémoire que je veux honorer.

†

Je vous parlerai donc, messieurs, des succès que M. Torné a obtenus dans l'enseignement du droit commercial et des progrès importants qu'il a réalisés dans cette branche de la science.

Son cours a acquis une réputation de solidité et de méthode qui en fait en quelque sorte un ouvrage classique. M. Torné, ayant suivi pendant toute sa vie, avec la plus grande assiduité, le mouvement de toutes les questions qui avaient trait à l'enseignement, n'a pas manqué d'imprimer à son cours le cachet de simplicité didactique que les étudiants apprécient et estiment par dessus tout, parce qu'ils y voient la marque d'un travail exclusivement dirigé dans leur intérêt. M. Torné est le véritable créateur de l'enseignement du droit commercial ainsi compris.

Il est regrettable que la Législature n'ait pas suivi mieux qu'elle ne l'a fait les idées de M. Torné sur la réforme du code de commerce. Les premiers essais partiels de révision n'ont pas été très-encourageants. Cependant M. Torné avait publié, en 1865 et en 1866, dans le *Journal de Bruxelles*, une série d'articles d'une érudition et d'une sûreté de jugement très-remarquable, qui n'ont rien perdu de leur actualité. Il y montre la plus saine appréciation de la liberté qui n'est jamais dans l'irresponsabilité ni dans la confusion, mais dans une sage réglementation, qui paralyse ou réprime les fraudes et permet l'épanouissement de toute œuvre de sincérité et de justice. C'est dans cet écrit que nos législateurs chercheront les bases de leur réorganisation s'ils veulent puiser à source sûre.

Ce sera pour notre bien-aimé collègue un hommage dont nous nous réjouissons tous, et dont il ne sera pas témoin, hélas, puisqu'il nous précède dans le repos de la tombe, le seul auquel nous permette d'aspirer la noble charge que nous avons embrassée.

DISCOURS

prononcé à la salle des Promotions de l'Université catholique de Louvain, le 9 octobre 1878, jour de l'ouverture des cours académiques, après la messe du Saint-Esprit, par Mgr NAMÈCHE, Recteur Magnifique de l'Université.

MESSIEURS LES PROFESSEURS,
MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,

Je le confesse, c'est avec une vive satisfaction, avec bonheur, que je vous vois réunis de nouveau au sein de l'*Alma Mater*, après ces trois mois de vacances. L'Université catholique n'est qu'une grande famille qui ne peut rester longtemps séparée, une famille dont les liens formés par l'unité des principes et des sentiments, par l'harmonie des vues et des aspirations, vont se resserrant d'année en année, et constituent une force toujours croissante, parce que le nœud en devient de plus en plus indissoluble. *Vis unita fortior*. Laissez moi donc, messieurs, au début de cette quarante cinquième année de notre existence académique, vous ouvrir mon âme, et vous dire tout ce qu'elle conçoit de vœux et d'espérances, tout ce qu'elle espère de progrès et de prospérité pour notre œuvre et pour ceux qui y concourent de leur savoir, de leurs talents et de leur dévouement.

Mais nous ne pouvons tourner ainsi nos regards vers l'avenir, sans les arrêter un instant sur l'année qui se termine aujourd'hui, et sans rappeler en quelques mots ce qu'elle nous lègue de satisfactions et de regrets. Vous ne me démentirez pas, messieurs, si je crois pouvoir affirmer que cette année 1877-1878 comptera parmi les meilleures que la divine Providence nous a départies jusqu'ici. Sans avoir été marquée par des événements exceptionnels, elle nous a donné au point de vue religieux, moral, scientifique, avec d'excellents résultats, de puissants motifs de persévérance et d'encouragement. Notre drapeau, ce drapeau immaculé, je puis bien le dire, où resplendissent ces trois grands noms invinciblement unis à Louvain : *foi, science, patrie*, notre drapeau n'a jamais été tenu d'une main plus ferme, plus vaillante; n'a jamais exprimé plus fidèlement, plus complètement, les sentiments qui nous animent tous, maîtres et élèves. Quoi qu'il arrive, ce drapeau restera le nôtre, nous n'en aurons jamais d'autre.

Et ici, messieurs, je ne puis m'empêcher d'évoquer un double souvenir. Vous ne l'avez pas oublié, quand le monde catholique privé de cet illustre, de cet immortel pontife qui eut nom Pie IX, eut retrouvé un père dans la personne de Léon XIII, le pape heureusement régnant, *qui connatt et qui aime la Belgique*, avec quelle ardeur, quel enthousiasme, quelle

pieuse unanimité la jeunesse universitaire ne fit elle pas éclater, dans nos rues et sur nos places publiques muettes d'admiration, l'expression de son attachement inébranlable à la chaire de Pierre et aux enseignements de l'Église parlant par la voix de Pierre! Quand, plus récemment, des hôtes vénérés, Son Éminence Monseigneur le Cardinal-Archevêque et Leurs Grandeurs Nosseigneurs les Évêques de Liège et de Namur, sont venus inaugurer, au milieu de l'assistance la plus honorable, notre nouvelle école d'agriculture, de quelles magnifiques démonstrations de respect et d'affection filiale n'ont-ils pas été entourés, de quelles acclamations n'ont-ils pas été salués par ces voix franches et pures au service de cœurs aimants et généreux! Vous ne l'avez pas oublié, messieurs, et les échos de ces lieux en garderont longtemps la mémoire.

Le travail et les études aussi n'ont rien laissé à désirer, et sous ce rapport encore l'année qui se termine a été une de nos meilleures années. La loi de 1876 a désormais fait ses preuves à Louvain, et je n'hésite pas à affirmer que, grâce à cette loi, on y travaille mieux et on y travaille davantage. Le travail est mieux accepté, mieux pratiqué, parce qu'il est plus libre et moins matériel. Le cadre des études s'est agrandi : nous avons visé partout, selon le vœu du législateur, à en harmoniser les détails et à en combler les lacunes.

Toutefois, messieurs, j'essayerais en vain de cacher une préoccupation, que je ne suis pas seul sans doute à éprouver. Le changement politique qui s'est opéré, il y a quelques mois, dans notre pays, et dont je n'ai nulle envie de traiter ici, a semblé à plusieurs être l'indice de modifications nouvelles dans la législation de l'enseignement supérieur. Je ne sais si la loi de 1876 est menacée. Je le regretterais, je l'avoue, et je plaindrais mon pays de voir un intérêt si considérable, si complètement placé, par sa nature au moins, en dehors des agitations des partis, livré en proie à toutes les vicissitudes, à tous les caprices d'une opinion aveugle et incompétente. Quoi qu'il en soit, je ne le cacherai pas, un espoir me reste. La volonté énergique qui a contribué si puissamment à l'acte législatif de 1876, à qui l'initiative en appartient, ne le laissera pas périr sans résistance. L'homme d'État fera taire la voix des partis, et ne sacrifiera pas à d'inavouables entraînements une loi réparatrice, à laquelle il a attaché son nom, et qui l'honorera dans l'avenir, parce que c'est une loi de liberté, une loi de confiance envers les hommes de la science et de l'enseignement.

A l'intérieur de l'Université, nous nous sommes attachés, autant que nos ressources le permettent, à améliorer et à multiplier nos moyens d'éducation et d'instruction. Nous avons mis la main à la construction d'une nouvelle

pédagogie, qui sera achevée l'an prochain, et pourra recevoir cent pensionnaires. La bibliothèque académique s'est enrichie d'un assez grand nombre d'ouvrages considérables, dont nous devons plusieurs à la munificence de quelques généreux bienfaiteurs. Je citerai parmi les nouvelles acquisitions, la précieuse collection des Œuvres de saint Thomas publiée à Parme, la magnifique Bible arabe éditée à Beyrouth par les Pères de la Compagnie de Jésus, les *Acta genuina* du concile de Trente, le grand Dictionnaire de médecine de Jaccoud, le Système silurien de Bohême de M. Barrande, les Œuvres philosophiques du chanoine Sanseverino, et la collection complète, si rare et si estimée, des Archives pour l'anatomie et la physiologie de Müller.

Nous avons eu la douleur de perdre, dans le courant de l'année, un de nos plus anciens, de nos plus dignes collègues. M. Torné nous a été enlevé après de longues souffrances et plus de quarante ans de services académiques. Homme de foi, de savoir et de jugement, ce cher et regretté collègue se faisait remarquer, dans la vie ordinaire, par une droiture, une aménité, une délicatesse de sentiments et de procédés qu'on ne savait assez admirer. Il y joignait une disposition à obliger, à venir au secours de toutes les douleurs et de toutes les misères, qu'on ne trouvait jamais en défaut.

J'arrive, messieurs, à l'année présente, et j'ai à vous signaler d'abord les mutations qui s'opèrent en ce moment au sein du Corps académique. Nosseigneurs les Evêques ont promu au grade de professeurs ordinaires nos honorés collègues, M. Debaisieux de la Faculté de Médecine et M. Pasquier de la Faculté des Sciences; au grade de professeur extraordinaire, M. Ponthière de la même Faculté.

Quelques nominations nouvelles ont été faites aussi. Deux de nos anciens élèves les plus distingués, qui nous avaient rendu déjà d'importants services, MM. Bruylants et Venneman, ont été nommés professeurs agrégés de la Faculté de Médecine. Un troisième, très-distingué aussi, et qui a donné plus et mieux que des espérances, M. Victor Brants, est attaché, avec le même grade, à la Faculté de Droit. Il suppléera cette année, au cours des pandectes, M. le professeur François de Mônge, dont la santé ébranlée exige un repos momentané, mais il restera définitivement chargé, à notre institut agronomique, de l'enseignement de l'économie sociale dans ses rapports avec les intérêts agricoles, du droit rural et des parties du droit civil et du droit administratif qui s'y rattachent. M. Bruylants partagera, comme par le passé, l'enseignement de la pharmacie avec M. le professeur Blas, son ancien maître, qui a rendu, j'aime à le proclamer ici, une nouvelle vie à cet ensei-

gnement. M. Venneman assistera M. le professeur Verriest dans la direction des exercices d'anatomie microscopique, que nous avons installés il y a un an. Grâce à l'impulsion que leur ont imprimée nos honorables collègues, MM. J. B. Carnoy et Verriest, les exercices de microscopie ont pris le plus heureux développement à notre Université, et nous n'avons à redouter, en ce moment, la comparaison avec aucun autre établissement du pays.

M. Jules Cartuyvels, qui joint à ce nom sympathique des connaissances solides et variées, un longue expérience des besoins de nos campagnes et des intérêts de nos classes rurales, fera, à notre institut agronomique, le cours important d'agriculture proprement dite. C'est ici le lieu de vous dire un mot, messieurs, de cette nouvelle création. La branche ajoutée à toutes celles que le vieux tronc universitaire nourrit de sa sève toujours vigoureuse, lui permettra d'abriter sous son ombre hospitalière une foule plus nombreuse encore de jeunes âmes altérées de la soif du savoir, mais désireuses de le puiser à une source pure et sans danger. Il nous avait paru depuis longtemps que l'enseignement catholique, si riche d'ailleurs, présentait une lacune dans notre pays, qu'un ensemble d'études s'adressant à cette classe de jeunes gens de la classe aisée destinés à passer leur vie au milieu des populations de nos

campagnes et à exercer sur elles une influence considérable, serait chose fort désirable, et que Louvain semblait réunir les conditions voulues pour organiser cet enseignement de façon à satisfaire à toutes les exigences. L'idée a mûri, des hommes d'intelligence et de dévouement s'y sont intéressés, Nosseigneurs les Evêques y ont donné leur approbation et leur concours empressé. Tant il y a, messieurs, que nous ouvrons aujourd'hui même la première année des cours de notre Ecole supérieure d'agriculture. L'expérience nous apprendra si, comme nous le pensons, la nouvelle institution répond aux vœux du pays. Une chose incontestable, c'est que ce serait un très-grand bien, à tous les points de vue, d'arrêter l'immigration des populations rurales vers les villes, où trop souvent elles ne font que s'amoindrir physiquement et moralement. Or, quel exemple serait plus propre à les retenir aux champs paternels que celui des familles opulentes, et quel moyen plus efficace d'y retenir celles-ci elles-mêmes que de leur en rendre le séjour plus attrayant en les initiant à la connaissance pratique des progrès si remarquables réalisés de nos jours par les sciences agronomiques, et en les mettant à même d'exercer autour d'elles un patronage honorable et librement accepté! Voyez l'Angleterre. Quelle belle et noble existence que celle de ces *gentlemen* ruraux, de ces *gentlemen*

fermiers, qui ne restent étrangers à aucun progrès, à aucun intérêt social ou national, et exercent sur tout ce qui les entoure, par les leçons et l'exemple, une influence féconde et se résolvant, en dernière analyse, dans un accroissement de la richesse du sol et du bien-être commun ! J'espère, messieurs, que la nouvelle École rendra à nos fertiles campagnes un bon nombre de ces jeunes gens heureusement doués, à l'âme pure, au cœur généreux, capables de goûter les charmes de la vie douce, fortifiante, paisiblement et utilement occupée, dont le chantre des Géorgiques a dit avec un accent si vrai :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolos !

L'orateur romain avait dit déjà que rien n'est meilleur, n'est plus digne d'un homme libre que l'agriculture. *Nihil est agricultura melius, nihil libero dignius.*

Après ce regard rapide jeté sur notre passé et sur notre présent, voulez-vous, messieurs, que nous parcourions ensemble, plus rapidement encore et un peu à l'aventure, si vous me permettez de le dire, nos diverses Facultés, saisissant, sur notre chemin, l'occasion de faire quelque remarque utile, de noter quelque point digne d'attention. Voici d'abord la Théologie, toujours distinguée par ses fortes et sévères

études. C'est le collège du Saint-Esprit qui abrite dans ses murs antiques cette tribu sacerdotale recrutée dans presque toutes les parties de la catholicité, et qui n'est pas moins remarquable par sa piété, son zèle religieux que par son ardeur au travail, sa soif de la science. C'est là que se préparent, pour les luttes de l'avenir, des défenseurs de la vérité, savants, habiles, initiés à toutes les controverses du temps et exercés de longue main à démêler les ruses de l'erreur et à déjouer les attaques du faux savoir. Depuis un an, les anciens hôtes du collège Justo-Lipse sont venus rejoindre ceux du collège des théologiens, et vivent avec eux dans une union fraternelle et profitable. Il est bon, en effet, que les jeunes ecclésiastiques appelés par une aptitude spéciale et par la volonté de leurs supérieurs à l'enseignement des lettres humaines ne rompent pas entièrement avec la pratique des études ecclésiastiques ; il n'est pas moins utile que les autres, livrés plus spécialement à la culture des sciences sacrées, ne restent pas étrangers aux travaux qui s'accomplissent aujourd'hui, sur une si grande échelle, dans le domaine des sciences philologiques. Personne n'ignore combien les résultats de ces travaux sont venus souvent fortifier les croyances chrétiennes et confirmer le récit de nos livres saints, en jetant un jour inattendu sur les origines de l'humanité et sur les obscurités de l'histoire primordiale.

Voici maintenant la Faculté de Droit, si considérable par le nombre de ses élèves, par l'importance des carrières diverses dont elle ouvre l'entrée, par la gravité des questions qu'elle agite, et où viennent aboutir tous les grands courants de la vie privée et de la vie sociale. Quelle grandeur dans cette idée du droit, réglant tous les intérêts, gouvernant toutes les volontés, planant sur la cité comme l'âme d'un peuple tout entier! Qu'il est attrayant de l'étudier dans ses principes et ses origines, de la suivre dans ses vicissitudes et ses développements à travers l'espace et le temps! Mais cette étude a ses exigences et ses dangers. Nous nous efforçons d'y faire pénétrer de plus en plus l'esprit chrétien, de l'affermir et de l'élargir à la lumière des enseignements de l'histoire et d'une sage philosophie. Dans ces jours de sophismes et de folle indépendance, il faut savoir ramener le droit à sa source, à Dieu, qui est le droit souverain, la volonté souveraine, la justice, la sagesse suprême. Il faut montrer ensuite comment toutes les législations humaines empruntent à cette source divine leur force obligatoire et leur sanction dernière; comment tout ce qui n'en découle pas est nul de soi. Il n'y a pas de droit contre le droit; les lois terrestres ne sont qu'une participation ou une dérivation de la loi éternelle. A la Faculté de Droit appartiennent aussi toutes ces grandes questions d'économie

sociale, si agitées au temps présent, dans nos sociétés troublées, envahies par l'égoïsme, la soif des jouissances et la haine des supériorités les plus légitimes. Dans l'examen de ces questions, nous avons deux guides très assurés, les principes chrétiens et les leçons de l'expérience. Celles-ci se résolvent, vous le savez, messieurs, dans cette grande loi économique si admirablement formulée par nos saints livres : *justitia elevat gentes, miseros autem facit populos peccatum*.

J'arrive à la Faculté de Médecine, qui n'a jamais été plus florissante. J'aime à la voir se maintenir, avec un soin scrupuleux, dans cette voie moyenne, éloignée de tous les excès, qui forme son caractère et comme sa physionomie distinctive. Tradition et progrès, ces deux choses qui ont tant de peine à vivre en paix ailleurs, font à Louvain très-bon ménage. Nous réussissons ainsi à donner au pays des médecins religieux, instruits, prudents, habiles, sachant allier l'étude à l'observation, et inspirer, par la dignité de leur vie, la confiance et le respect des populations. Quelle noble profession que celle de la médecine, messieurs, quand elle est exercée comme l'exerçaient nos pères, comme l'exercent encore tant de médecins chrétiens aujourd'hui ! Quel contraste avec le matérialisme qui domine dans une si notable portion du monde médical, avec les mœurs

débraillées, le cynisme, qui déshonore trop souvent l'étude de l'art de guérir ! A ces mœurs, à ces tendances, je n'opposerai pas le langage de la morale évangélique, j'invoquerai, pour les flétrir, le témoignage du grand homme que la médecine vénère comme son fondateur, et devant lequel, après vingt siècles, elle s'incline encore comme devant son premier maître et la première de ses autorités. La discipline médicale d'Hippocrate, si l'on peut parler ainsi, n'était pas moins digne d'admiration que sa doctrine. Pénétré de la dignité et de l'excellence de son art, il exige que ceux qui le pratiquent soient ornés, non-seulement de toutes les lumières de l'esprit, mais encore de toutes les qualités de l'âme,

Ce précepte, répandu dans tous ses écrits, est l'objet unique d'un traité tout entier, de celui qui a pour titre *de decenti ornatu medici*. « Le médecin, dit-il, doit avoir, de la discrétion et des mœurs, autrement, il sera le fléau des familles, en divulguant les secrets domestiques, et en corrompant la vertu des femmes et des filles. Après s'être formé dans l'exercice de son art aux dépens des gens pauvres et obscurs, il ne doit pas, dès qu'il est parvenu aux honneurs de sa profession, se vouer exclusivement au service des gens riches et puissants. Qu'il n'aborde ses malades ni avec cet air de gaieté et de distraction qui insulte à leurs maux, ni avec ce ton

brusque et bourru qui repousse leur confiance. Que sachant différer ses besoins, interrompre son repos, et à plus forte raison, sacrifier ses plaisirs, il vienne avec empressement à la voix de tous ceux qui souffrent, leur parle avec douceur et avec décence, les interroge avec soin, les écoute avec attention, ne repousse pas leurs désirs par caprice, et ne cède point à leurs fantaisies par lassitude ou par indifférence. Enfin, qu'exempt d'orgueil et d'envie, il ne rougisser pas d'invoquer les lumières de ses rivaux dans les cas difficiles. et n'attende pas, pour s'y résoudre, qu'il ne soit plus temps de demander des conseils ».

Avant d'abandonner la Médecine, j'ai à signaler une heureuse innovation. C'est l'introduction à Louvain et au profit de nos étudiants, de la polyclinique obstétricale. Cette œuvre présentait des obstacles de plus d'un genre : ces obstacles sont vaincus, et la polyclinique est définitivement installée au grand avantage de cette branche des études médicales. Il y a là aussi un service rendu aux classes pauvres, et l'Université peut ajouter ce bienfait à tous ceux que lui devait déjà la ville de Louvain.

Nos Facultés de Philosophie et Lettres et des Sciences appellent maintenant notre attention. Ces Facultés forment comme la transition entre les études moyennes et les études plus spéciales, plus professionnelles des autres Facultés. Les

jeunes gens qui y entrent ont fait en général leurs classes dans nos établissements ecclésiastiques, et nous arrivent dans d'excellentes dispositions morales. Nous constatons, il m'est doux de le dire, un progrès marqué dans cette voie d'année en année; il est évident que l'éducation de la jeunesse catholique avance d'un pas rapide dans notre pays.

Nous faisons tout ce qui est en nous pour ne pas laisser tomber l'étude des humanités, l'étude des langues anciennes particulièrement, toujours si menacée ou plutôt déjà si gravement atteinte parmi nous. Nous ne sommes pas pour cela les adversaires des autres études, de l'étude des langues vivantes surtout. Mais nous voulons que chaque chose se fasse en son temps et reste à sa place; nous prétendons que vouloir tout enseigner et tout apprendre à la fois, c'est pour les maîtres un travail stérile et inutile; pour les élèves le moyen d'arriver à tout confondre ou tout au plus d'acquérir sur toutes choses ce demi-savoir pire que l'ignorance. C'est ce que la sagesse ancienne exprimait dans un dicton, dont l'expression énergique fera pardonner la vulgarité : *de omnibus aliquid, et in toto nihil*.

Nous croyons que la mission spéciale du clergé, dans cet ordre d'idées, est d'opposer une résistance vigoureuse à toutes ces attaques, plus ou moins déguisées, dirigées contre les bonnes et solides études, à tous ces essais de prétendues

améliorations qui se renouvellent sans cesse aux dépens de la jeunesse des écoles, sur laquelle on opère *tanquam in anima vili*. Si les humanités peuvent être sauvées dans notre pays, elles le seront surtout par le clergé, et ce ne sera pas son moindre honneur dans l'avenir. J'espère que notre École normale y sera aussi pour quelque chose, et que les maîtres formés par elle auront ce résultat à cœur. Et à ce propos je ne puis me dispenser de dire ici avec quelle profonde satisfaction j'ai vu appeler à la direction de l'École un homme aussi distingué que M. le chanoine de Groutars, que vingt-cinq années de travail et de dévouement passées à la tête d'un de nos principaux établissements ecclésiastiques plaçaient si haut dans l'estime publique. Je ne saurais assez remercier Monseigneur l'Évêque de Liège du sacrifice qu'il a fait en nous cédant M. de Groutars, sacrifice, du reste, dont nul mieux que le vénéré Prélat n'appréciait la grandeur.

Nous n'avons négligé non plus aucune peine pour rendre aux études philosophiques proprement dites toute la place qui leur appartient légitimement dans le cadre de l'enseignement supérieur, pour leur faire produire tous les fruits qu'on est en droit d'en attendre. Jamais une préparation philosophique suffisante n'a été plus nécessaire aux jeunes gens qui abordent ces études, parce que jamais l'on n'a plus abusé du

raisonnement que de nos jours ; parce que jamais l'ignorance prétentieuse, l'abus des grands mots, des formules vides et sonores, n'ont fait plus de victimes qu'aujourd'hui. Il ne faut pourtant, le plus souvent, qu'une piqure d'épingle pour dégonfler toute cette sophistique ampoullée et sans consistance, quand une philosophie sage et pratique nous a familiarisés avec les lois du raisonnement, et nous a appris à démêler les artifices usés d'une fausse science vieille comme le monde, et condamnée à se répéter sans cesse, parce qu'elle tourne toujours dans le même cercle : *in circuitu impii ambulans*. En réalité, elles sont toujours vraies les paroles qu'écrivait, il y a quelques années, un savant distingué (1) : « Nos adversaires ont une étonnante stérilité d'argumentation. Ils reproduisent toujours les mêmes théories d'une critique absolument fausse et de fantaisie. Depuis soixante dix ans, ils ne se sont pas montrés capables d'ajouter une seule arme nouvelle à leur arsenal d'attaque, dont les traits se sont depuis longtemps émoussés sur l'armure du catholicisme. »

Vous ne me pardonneriez pas d'oublier, dans cette revue succincte, nos Écoles spéciales, qui répondent toujours si complètement à nos plus ardentes espérances. Nos jeunes ingénieurs ont

(1) M. François Lenormant.

pu jusqu'à présent utiliser leurs connaissances, à leur sortie des bancs, sans rencontrer trop de difficultés pour se créer une position. Cependant le moment est venu de chercher de nouveaux débouchés. Nous avons pris des mesures, dans le courant de l'année dernière, pour rendre plus facile l'accès du diplôme d'ingénieur dans des conditions spéciales. Mais les efforts que nous avons tentés pour ouvrir à nos jeunes gens l'entrée des carrières officielles n'ont pas abouti. Quelque fondées que fussent nos réclamations au point de vue constitutionnel comme au point de vue de l'intérêt général, le Gouvernement a reculé devant les difficultés d'exécution et devant le peu de bonne volonté des bureaux. Chose triste à dire ! Nous ne demandions, dans cette question comme dans celle des bourses d'étude, que l'application du droit commun, l'égalité devant la loi et devant les emplois, la liberté de concourir à des conditions identiques avec nos rivaux, nous le demandions à nos amis et il nous a été impossible de l'obtenir !

Dans cette situation, nous nous retournons vers la liberté, et nous espérons trouver là ce que le pouvoir, même entre des mains amies, n'a pas su ou n'a pas voulu nous donner. Les bons architectes sont rares aujourd'hui. En ajoutant un petit nombre de cours à ceux que nous comptons déjà, il nous sera facile de

créer un ensemble d'études propres à former des hommes capables de satisfaire aux besoins du pays et à toutes les exigences de l'art et de la science, dans nos constructions religieuses et civiles. Ce sera l'œuvre d'un avenir peu éloigné, mais vous apprendrez avec plaisir que nous inaugurons cette année même un nouveau cours dont l'utilité n'est pas contestée, le cours de géographie industrielle. Nous le confions à un jeune ingénieur qui a fait les études les plus brillantes à nos Écoles, et qui vient d'attirer sur lui par un travail des plus remarquables l'attention du monde des affaires et de l'industrie.

Messieurs, j'ai parlé jusqu'ici des choses de l'Université. Me permettriez-vous d'ajouter un mot à l'adresse des personnes? Et tout d'abord, messieurs les Professeurs, je me sens pressé de vous dire combien votre infatigable dévouement à votre enseignement et à vos élèves, à la religion et à la science, m'inspire de respect et de reconnaissance. Chargés presque tous de leçons nombreuses, vous trouvez encore le secret de vous consacrer à des recherches savantes, à des œuvres d'érudition ou d'enseignement, à un travail de cabinet considérable. Il n'est point d'année où l'on ne voie paraître à Louvain des productions d'une grande valeur, qui font notre honneur à l'intérieur comme au dehors du pays. Il faudrait un livre entier pour énumérer tout ce que l'Université a livré au

public pendant les quarante et quelques années d'existence, dont nous sommes redevables à la Providence. Et ce qui me touche singulièrement, c'est de voir ceux-là surtout de nos collègues qui sembleraient avoir le plus de droit au repos par leur âge, par leurs services passés, par leurs succès antérieurs, continuer de donner à tous l'exemple du travail, et ajouter par de nouvelles publications à la bonne renommée de l'Université comme à leur propre réputation. Je m'applaudis de pouvoir leur payer, en passant, cette dette d'une admiration émue et pleine de gratitude.

A un autre point de vue, il m'est bien doux aussi, messieurs, d'applaudir, avec la discrétion voulue, à tout le bien que vous faites dans l'ordre religieux et moral, à la part si empressée prise par vous à toutes les œuvres de zèle et de bienfaisance chrétienne; aux bons exemples que vous et vos familles multipliez sous les yeux de tous et à la grande édification du public. Cette bonne odeur du Christ, pour me servir d'une expression de la sainte Écriture, que vous répandez autour de vous, messieurs, est pour l'Université elle-même un parfum d'honneur et de bénédiction, un parfum qui s'élève jusqu'au trône de Dieu, comme une autre forme de la prière et de la supplication.

Et maintenant, chers Étudiants, c'est vers vous que je tourne mon cœur et mes regards, vers

vous que je ne puis contempler sans un profond attendrissement, sans me sentir remué jusqu'au fond de mes entrailles. Comment pourrait-il en être autrement? Vous êtes l'élite de la jeunesse belge, l'espoir le plus précieux de la patrie, son printemps, si je l'ose dire; les fils chéris de cette sainte Église catholique, mère de vos âmes, mais mère souvent méconnue aujourd'hui; les fils de l'Église catholique qui a civilisé nos ancêtres, défriché notre sol et nos intelligences, béni vos berceaux, dirigé vos premiers pas dans la voie du vrai, du beau et du bien; qui, en ce moment encore, vous prodigue, au sein de l'*Alma Mater*, ses enseignements et ses soins maternels. Chers jeunes gens, avez-vous jamais bien pensé à toutes les espérances qui reposent sur vous, à toutes les sollicitudes éveillées autour de vous, aux prières, aux larmes de vos parents, si fiers de vos succès, si inquiets de votre avenir, si alarmés à la pensée des périls qui menacent votre innocence, des dangers de toute sorte qui assiègent aujourd'hui la jeunesse chrétienne? Ne l'oubliez jamais : vous avez deux grands devoirs à remplir, deux devoirs dont le souvenir toujours présent doit être comme l'âme, le moteur de toute votre vie universitaire. Vous devez d'abord vous conserver pieux, purs, vertueux; vous devez ensuite vous préparer avec un courage, une constance virile à parcourir dignement, honorablement,

fructueusement, la carrière où la Providence vous appelle en vous ouvrant l'accès des études académiques.

Vous avez donc avant tout, chers Étudiants, à veiller avec un soin religieux sur le trésor de foi et de vertu que vous devez à votre éducation chrétienne, à cette éducation qui est la première obligation de la paternité, et que vous avez reçue de vos parents et des maîtres jugés dignes de continuer après eux cette œuvre si importante et si laborieuse. Ces fruits d'une sainte éducation, le trésor de vos âmes, vous les conserverez en les multipliant, car ici aussi on ne conserve que par le progrès, et c'est surtout de la vie des âmes qu'il est vrai de dire que ne pas y avancer c'est déjà reculer. Soyez donc fidèles à vos habitudes de piété, gardez fidèlement votre cœur contre la séduction des fausses joies, des plaisirs matériels, des amitiés corruptrices, des lectures immorales ou simplement frivoles. Tout est sérieux dans la vie du jeune homme chrétien; tout doit répondre à la noblesse de ses sentiments et à la grandeur de ses destinées. *Sursum corda*. Que votre vie tout entière soit à la hauteur de vos saintes croyances, de vos sublimes espérances. Votre âme porte en elle la ressemblance de la Divinité; elle a coûté le sang d'un Dieu; ne l'avilissez jamais; ne vous réduisez jamais à avoir à rougir de vous-mêmes devant vous mêmes.

Votre second devoir, chers Étudiants, est de préparer l'avenir dans le présent. Nous avons tous une dette à payer à la société. La vôtre est plus grande que celle de la plupart des hommes, parce que l'on doit rendre en proportion de ce que l'on a reçu. En vous appelant à prendre place dans cette portion privilégiée de l'humanité que forment les classes dirigeantes, Dieu vous a imposé le fardeau d'une responsabilité plus lourde et plus périlleuse. Si vous ne travaillez pas, si vous ne portez pas avec courage, dans le travail de l'étude, le poids du jour et de la chaleur, vous éprouverez, tôt ou tard, l'amertume des regrets inutiles et les angoisses d'une conscience qui n'est pas sans inquiétude devant Dieu.

Nous attendons mieux de vous, chers Étudiants, quoique nous parlions ainsi. Nous serions rassurés davantage, si nous vous aimions moins. Mais notre espoir, notre confiance se raffermît au souvenir de tout ce que nous avons vu de louable en vous dans ces dernières années, de tout ce que votre vie d'étudiant a donné de beaux et d'édifiants spectacles à la terre et au ciel. Dieu en soit béni ! Je vous en félicite ou plutôt je vous en remercie, au nom de tous mes chers coopérateurs. Soyez toujours, comme vous l'avez été, comme vous l'êtes, notre joie et notre couronne ! Efforçons-nous tous, maîtres et élèves, de nous rendre de plus en plus dignes du nom

que nous portons, de ce nom de fils de l'Université catholique, qui est le nôtre depuis plus de quarante ans. Nous sommes heureux de le partager maintenant avec les institutions sœurs d'un pays ami et voisin, où nous les avons vues naître avec bonheur au milieu des difficultés et des peines. Que Dieu protège leur vigoureuse jeunesse; qu'il éloigne les dangers qui les menacent; qu'il nous unisse, nous affermisse tous dans l'amour du droit et de la vérité; qu'il nous arme, s'il le faut, pour le bon combat. J'aime à répéter en finissant, avec l'un des membres les plus éminents d'une de ces jeunes universités (1), quelques nobles paroles bien appropriées à leur situation, et qui conviennent aussi à la nôtre : « Quels que soient les desseins de la Providence, notre devoir à tous est de travailler et de marcher comme si le ciel était serein, comme si l'avenir nous était garanti. Forts de leur conscience sans reproche, du bien qu'ils ont fait, de leur dévouement à la patrie qu'ils ont à toute époque passionément aimée, et dont ils sont les vrais fils et les vrais amis, les catholiques peuvent s'attendre à tout, mais ils n'ont peur de rien. »

L'année académique 1878-1879 est ouverte : puisse-t-elle s'écouler heureuse et féconde sous

(1) M. Amédée de Margerie.

les auspices de Marie, notre glorieuse protectrice, de Marie, en qui nous saluons avec l'Eglise notre vie, notre douceur et notre espérance, *vita, dulcedo et spes nostra!* Vierge très-puissante, Mère de miséricorde, Siège de sagesse, éclairez-nous, aidez-nous, fortifiez-nous. Les ennemis de votre fils sont vos ennemis : donnez-nous de les combattre, comme il veut que nous les combattions, en les aimant, et pour les convertir et les sauver. Donnez-nous de n'user dans ce combat que de ces armes qui sont vos armes, parce qu'elles sont les dons de ce divin Fils : les lumières, les grâces d'en haut; l'esprit de dévouement et de sacrifice, les saintes vertus, et par dessus tout, celle qui les comprend et les surpasse toutes, celle qui restera alors que toutes les autres auront passé, la douce, la patiente, l'héroïque charité. *Da virtutem contra hostes tuos.*

NOTICE sur le collège d'Adrien VI, dit « du Pape ».

L'ancienne Université comptait quarante-trois collèges, destinés à des jeunes gens de toutes les conditions, qui, pour la plupart, y étaient nourris et logés gratuitement au moyen des revenus de pieuses fondations. Parmi les collèges qui ne recevaient que des étudiants en théologie, un des plus célèbres fut le collège d'Adrien VI ou du Pape, *collegium Pontificium sive Adriani papae VI*, ainsi appelé du nom de son fondateur, le Souverain Pontife Adrien VI.

Adrien, né à Utrecht le 1 mars 1459, arriva à l'âge de dix-sept ans, à l'Université de Louvain. En 1478, il fut proclamé *primus* à la promotion générale de la Faculté des arts, et chargé, après dix ans, de l'enseignement de la philosophie au collège du Porc, où il avait fait ses études.

Promu, le 1 août 1490, au grade de licencié en théologie, il obtint un canonicat à l'église collégiale de Saint-Pierre et devint par là même professeur à la Faculté de théologie. Peu après, il fut aussi nommé curé du Grand-Béguinage à Louvain.

Le 21 juin 1491, il reçut les insignes du doc-

torat, et, six ans plus tard (1497), maître Adrien, comme on l'appelait vulgairement, devint doyen du chapitre de Saint-Pierre, et à deux reprises, savoir en 1493 et 1500, il se vit élevé aux honneurs du rectorat académique.

En 1507, l'empereur Maximilien lui confia l'éducation religieuse et scientifique de son petit-fils l'archiduc Charles d'Autriche, qui devint plus tard l'empereur Charles-Quint. Comme le jeune archiduc résidait d'ordinaire au Château-César, à Louvain, son précepteur put continuer à donner ses cours de théologie à l'Université.

En 1516, Adrien fut nommé évêque de Tortose, en Catalogne, et le 1 juillet 1517, Léon X le revêtit de la pourpre cardinalice.

Après la mort du Souverain Pontife le conclave porta, le 9 janvier 1522, ses suffrages (à l'unanimité moins une voix) sur le cardinal évêque de Tortose, que l'on considérait comme un saint. Adrien élu pape fit son entrée à Rome le 29 août suivant. La prise de possession du siège basilical de Saint-Jean-de-Latran et le couronnement d'Adrien VI eurent lieu le surlendemain. Après avoir gouverné l'Église universelle à peine pendant un an, il rendit pieusement son âme à Dieu, le 14 septembre 1523, âgé de soixante-quatre ans et demi.

§ 1.

Fondation du collège.

Adrien, encore doyen de Louvain, fit construire dans cette ville, vers 1512, une magnifique et spacieuse maison, sur un terrain compris entre la rue du Mayeur, 's *Meyersstraete*, et la rue des Chats, aujourd'hui rue de Bériot.

Ce n'était pas un sentiment de vaine gloire qui le poussait à faire cette grande construction ; un but plus noble l'animait. Plein de l'amour de la science, il entrevoyait déjà le jour où ce magnifique édifice servirait d'asile à des élèves en théologie peu favorisés de la fortune. Devenu pontife, il se souvint de l'*Alma Mater*, et stipula, par testament du mardi 8 septembre 1523, que sa maison de Louvain devait être convertie, avec ses meubles et toutes ses dépendances, en un collège pour de jeunes lévites, et il voulut que la présidence en fût confiée à un gradué de la Faculté de théologie.

Il n'avait plus que six jours à vivre quand il fit ce testament en présence de son secrétaire intime Thierry Hezius, d'un notaire et de deux témoins appelés par lui-même, Nicolas de Porta, doyen d'Eindhoven, et Pierre Vanden Male, chanoine de Saint-Pierre à Louvain. Il nomma exécuteur testamentaire le cardinal Guillaume d'Enckevoirt, et lui laissa le soin de déterminer

le nombre des boursiers, la localité dont ils devaient être natifs, les universités où ils pouvaient avoir été promus, et, en général, tout ce qui regardait les statuts et les règles pour la bonne direction du collège. Le successeur d'Adrien VI, Clément VII, confirma la fondation par un bref adressé au cardinal, et lui ordonna de s'adjoindre comme coexécuteurs l'abbé de Parc, le prévôt de Notre Dame à Utrecht et le doyen de Saint-Pierre à Louvain.

Le nouvel établissement fut ouvert en 1524.

« L'empereur Charles-Quint, dit M. Van Even dans son *Louvain monumental*, y logea, ainsi qu'il résulte des comptes de la ville ».

Le 11 août 1775, une partie de l'aile droite du collège s'écroula. Un étudiant, Pierre Van Schelle, natif de Bruxelles, sous-diacre et bachelier en théologie, périt sous les décombres. Cet accident engagea les curateurs du collège à remplacer les anciens bâtiments par de nouvelles constructions. Montoyer, architecte du gouvernement, fut chargé de dresser les plans, et Thomas-Lambert Ghenne, président du collège, posa la première pierre de l'édifice, sous le rectorat de Wuyts. Les travaux furent terminés en 1778.

« L'édifice forme un quadrilatère de 100 mètres de profondeur sur 70 de largeur, dont les bâtiments à trois étages, d'une ordonnance fort simple, bordent une cour intérieure. On a accès

au bâtiment du fond par un large perron qui conduit à trois portes en plein cintre. La façade extérieure (1), compte trois avant-corps similés, dont celui du centre offre six pilastres ioniques modernes avec fronton; chacun des avant-corps latéraux a quatre pilastres du même ordre, posant sur un soubassement rustique et couronnés d'un fronton cintré. Mais cette façade n'est pas assez élevée en proportion de sa longueur et l'entablement des avant-corps est brisé, d'une manière fort désagréable, par les fenêtres de l'étage.

A l'exception des pilastres, des corniches, des chambrals, des portes et fenêtres et autres parties saillantes, cet édifice est entièrement construit en briques.

« C'est dans ce collège que l'empereur Joseph II établit, en 1788, son séminaire général. En 1792 il servit aux réunions du club républicain, et, en 1801, il fut converti en succursale de l'hôtel des invalides de l'armée française. Bonaparte, alors premier consul, visita la succursale de Louvain, le 30 juillet 1803. Les invalides quittèrent le Collège les 20, 21 et 22 janvier 1814, et se rendirent à Arras. En 1826, le roi Guillaume y établit le *Collège philosophique*, qui exista

(1) Voyez une lithographie représentant cette façade dans l'*Annuaire de l'Université catholique* de 1858.

jusqu'en 1829. En 1827, il y fit ajouter le *Grand Auditoire*. Cet édifice, construit d'après les plans de M. Hensmans, présente une spacieuse demi-rotonde. Après la révolution de 1830, le collège servit successivement de magasin à fourrage, de caserne et de foire. Mais, depuis 1835, il sert de pédagogie pour les étudiants de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université ». Van Even, *Louvain monumental*, p. 300.

§ 2.

Présidents du collège.

1. *Godescalc Rosemond* fut le premier président du collège du Pape. Né à Eindhoven vers 1483, il fit son cours de philosophie au collège du Faucon, et remporta la troisième place à la promotion générale de la Faculté des arts en 1502. De là il passa au Grand-Collège où il s'appliqua à l'étude de la théologie. Peu de temps après, on le rappela au Faucon pour y enseigner la philosophie, et, en 1509, il fut admis au Conseil de l'Université en qualité de régent de la Faculté des arts. En 1515, il succéda à Luc Walteri, président du Grand-Collège, dans la chaire extraordinaire de théologie. Promu au doctorat en 1516, il obtint, en 1520, une prébende de premier rang à l'église de Saint-Pierre. A cette dignité était attachée une chaire primaire de théologie. La même année, il fut élu recteur semestriel.

Rosemondts ne se borna pas aux fonctions de l'enseignement, il y joignit le ministère de la chaire, qu'il exerça avec beaucoup de zèle, et dirigea, pendant longtemps, les religieuses hospitalières. En 1524, les exécuteurs testamentaires d'Adrien VI le nommèrent président du collège du Pape; mais il n'occupa pas longtemps ce poste important, car la mort vint le frapper le 5 décembre 1526. Son corps fut enterré dans la chapelle de l'hôpital de Louvain.

Rosemondts fit des fondations en faveur du Grand-Collège, du collège d'Adrien VI et de l'hôpital de Louvain.

Il laissa les ouvrages suivants :

1. *Expositio succincta in orationem dominicam.*

2. *Confessionale... Liber de modo rite confitendi, recte vivendi et salubriter moriendi.* 1 vol. in-12. Ant. 1518. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions.

3. *Dit is een seer profitelyck boekken van der biechten en van die seven doodsonden.* Ant. 1519; in-12.

Erasme le nomme « *Vir melior quam pro vulgari forte theologorum.* »

2. *Tilman Clercx*, aussi nommé Ghybens, né à Geldrop, succéda à Rosemondts. Il étudia la philosophie, au Faucon, et obtint la troisième place à la promotion de 1516. Il enseigna ensuite la philosophie, et fut nommé, le 1^{er} janvier 1527,

président du collège d'Adrien VI. Il prit le grade de licencié en théologie le 4 juin de la même année, et, au mois d'août 1544, fut élu recteur semestriel de l'Université. Il mourut le 3 octobre 1550, dans la vingt-quatrième année de sa présidence, et fut enterré dans le chœur de l'église paroissiale de Saint-Michel. Adam Sasbout, Frère-Mineur de l'observance, prononça en latin l'oraison funèbre de Clercx.

3. *Michel de Bay*, célèbre théologien, plus connu sous le nom de *Baius*, né en 1513 à Mélin-l'Évêque près d'Ath, étudia la philosophie à la pédagogie du Porc, et fut proclamé le quatrième entre les maîtres ès-Arts, en 1535. Après avoir étudié la théologie au collège du Pape, il fut nommé, en 1541, supérieur de la maison de Standonck, dans laquelle il avait résidé au début de sa carrière studieuse. Admis au Conseil de l'Université, le 29 mars 1544, comme membre de la Faculté des arts, il enseigna jusqu'en 1550 la philosophie au collège du Porc. En 1545, il devint licencié en théologie, et prit le bonnet doctoral en 1550, lorsqu'il accepta, en octobre, la présidence du collège d'Adrien VI, après qu'il eut administré pendant un trimestre le Grand-College du Saint-Esprit. L'année suivante, le professeur Jean Van der Eycken ayant été député au concile de Trente avec deux autres docteurs de Louvain, Michel de Bay fut chargé de le remplacer dans la chaire d'Écriture Sainte.

Ce fut depuis ce moment qu'un grand bruit se fit autour de son nom et de ses doctrines.

En 1575, Baius fut nommé doyen de Saint-Pierre et, comme tel, vice-chancelier de l'Université. Trois années plus tard on lui conféra, en outre, la charge de conservateur des privilèges de l'Université, dont il avait été recteur semestriel en 1553.

A partir de 1577, il se vit forcé, à cause du manque de ressources, de renvoyer peu à peu les boursiers et de subvenir de ses propres deniers aux frais du collège (1).

Il mourut, à Louvain, le 16 septembre 1589, à l'âge de 76 ans, après une présidence de trente-neuf années, et fut enterré dans la chapelle du collège.

Voyez la nomenclature des ouvrages de Michel de Bay dans la *Bibliotheca belgica* de Foppens.

4. Le quatrième président, *Jacques Janssoon* ou *Janssonius*, naquit à Amsterdam au commencement de septembre 1547, de parents fort pieux mais peu avantagés de la fortune. Sa mère devenue veuve l'envoya à Louvain et le mit en pension chez Roger de Bruyn, doyen du chapitre de Saint-Jacques, en cette ville ; quelque temps

(1) Voyez au sujet des embarras financiers momentanés qu'éprouvèrent, vers l'année 1580, tous les établissements académiques de Louvain, une notice publiée par Mgr de Ram, dans le tome I des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*.

plus tard, il fit sa philosophie au Porc et remporta la douzième place à la promotion générale de 1562.

Ayant résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, il fut reçu au nombre des boursiers du collège d'Adrien VI, et prit le grade de licencié en théologie au mois de mai 1575. Dès le mois de septembre de la même année, son président Baius le mit à la tête du collège de Saint-Augustin sur la Laye, qu'il venait de fonder. Vers la même époque, Janssonius donna un cours de théologie à l'abbaye de Sainte-Gertrude pour les jeunes religieux de cette maison. En 1580, il devint professeur ordinaire à la faculté de théologie et prit le bonnet de docteur le 29 août 1584. A la mort de Baius (1589), il fut nommé président du collège du Pape et, l'année suivante, élevé à la dignité de recteur semestriel de l'Université.

Janssonius succéda, le 29 novembre 1598, à Thomas Stapleton dans la chaire d'Écriture-Sainte; et remplaça, le 17 octobre 1614, Jacques de Bay, neveu de Michel, comme doyen du chapitre de Saint-Pierre.

Environ deux ans après, ses infirmités l'obligèrent de se décharger de son cours.

Le 16 juin 1620, il prononça encore l'oraison funèbre de Matthias Hovius, archevêque de Malines. A partir de ce moment, il ne fit plus que languir et se vit perclus de tous ses membres depuis la mi-mai 1625. Il mourut le 30 juillet suivant, à

l'âge de soixante-dix-huit ans, après avoir été à la tête du collège du Pape pendant environ trente-six ans. Son corps fut inhumé dans la chapelle du collège à côté de celui de Balus.

Janssonius donna au collège, en différentes fois, des sommes s'élevant ensemble à 6,214 florins 17 1/2 sous. Il dota également le chapitre de Saint-Pierre, à Louvain, avec charge de célébrer avec solennité la fête de Saint-Augustin.

Les ouvrages de Janssonius traitent surtout de l'Ecriture-Sainte ; voyez l'énumération de ceux qui sont imprimés, dans les *Mémoires* de Paquot, éd. in-fol., I, p. 395.

On conserve, encore aujourd'hui, à la bibliothèque de l'Université catholique, deux traités manuscrits renfermant les commentaires de Janssonius sur la Genèse et les Évangiles ; ils forment deux gros volumes in-folio.

5. *Guillaume Mercerus* ou *Merchier*, né à Ath le 28 janvier 1572, succéda à Janssonius. Après avoir fait de brillantes humanités dans sa ville natale, il entra au collège du Porc et fut, en 1590, proclamé 3^{me} en philosophie. Devenu professeur à ce collège, il y enseigna pendant trois ans, et passa ensuite à celui du Faucon. Plus tard, il s'appliqua à l'étude de la théologie au collège d'Adrien VI, et donna, pendant huit ans, des cours de théologie aux jeunes religieux de l'abbaye de Sainte-Gertrude, à Louvain. Promu au doctorat le 13 septembre 1605, et

nommé, en 1611, professeur royal, il devint successivement président des collèges de Houterlé le 1^{er} janvier 1605, du petit-collège du St-Esprit le 5 juin 1611, et de celui d'Adrien VI le 19 août 1625, et remplit à deux reprises (1610 et 1630) les fonctions de recteur semestriel de l'Université.

En 1628, il fut nommé doyen du chapitre de Saint-Pierre, et mourut le 6 avril 1639. Son corps fut enterré au chœur de Saint-Pierre, dans le même caveau que celui de Jacques de Bay.

Mercerus était orateur, poète, historien, philosophe, théologien, mathématicien et musicien. Doué d'une mémoire prodigieuse, il récitait par cœur toute l'Écriture-Sainte. A ces qualités de l'esprit, il joignait celles du cœur et excellait dans toutes les vertus.

Il publia une partie de son cours sous le titre de : *Commentarius in tertiam partem sancti Thomæ Aquinatis a quæst. LX, de sacramentis, censuris, irregularitate, indulgentiis, purgatorio et extremo judicio.*

Un commentaire de Mercerus sur la 1^a 11^e de la *Somme* de saint Thomas existe encore aujourd'hui en manuscrit à la bibliothèque de l'Université catholique.

6. *Jean Schinkelius* ou *Schenckel*, de Louvain, sixième président, fut proclamé, en 1597, second à la promotion de la Faculté des arts. Après avoir enseigné quelque temps la philosophie au collège du Porc où il avait été élève,

il fut nommé, le 14 octobre 1606, membre du conseil de l'Université, et, en 1611, président du collège d'Arras, qu'il agrandit considérablement. En 1630, les suffrages des délégués de toutes les Facultés l'élevèrent, pour six mois, à la dignité rectorale. Promu au grade de docteur en théologie, le 25 septembre 1612, il fut admis le 17 septembre 1614, au nombre des professeurs de cette Faculté.

La présidence du collège du Pape lui fut confiée au mois de septembre de l'année 1639.

Il mourut le 12 mars 1646. Son corps fut enterré dans l'église des Dominicains, près de l'autel de la Très-Sainte-Trinité.

Lorsque, en 1640, parut l'*Augustinus* de Jansenius, Schinkelius fut un des premiers à le combattre. Jacques de Monbron cite quelques lettres de Schinkelius adressées au Souverain Pontife et aux nonces Paul-Richard Stravius et Antoine Ricci, dans son ouvrage intitulé : *Disquisitio historico-theologica an Jansenismus sit merum phantasma*. Parte II et III. Col. Agrip. 1692, in-12.

7. *Guillaume ab Angelis* ou *van Engelen* succéda à Schinkelius.

Il naquit à Bois-le-Duc le 1^{er} septembre 1583. Ses parents le mirent d'abord au collège de sa ville natale et l'envoyèrent à Louvain, en 1598, pour y étudier la philosophie. Élève du Porc, il remporta la septième place à la promotion géné-

rale de 1600, et étudia successivement le droit et la théologie. En 1606, il fut rappelé au Porc pour y enseigner la langue grecque et ensuite la philosophie. Ordonné prêtre, il célébra sa première messe le 25 septembre 1607, et reçut, le même jour, le grade de licencié en théologie. En 1614, il joignit à la chaire de philosophie qu'il occupait au Porc, celle de morale à l'Université. Élu président du collège de Viglius en 1616, il devint docteur en théologie le 11 octobre de la même année, et entra dans la régence de cette Faculté le 1^r janvier 1621. Van Engelen abandonna sa chaire de morale en 1625, pour aller enseigner la théologie à l'abbaye de Parc. La même année, il fut élevé à la dignité de recteur semestriel.

Le 28 mai 1639, il obtint une chaire royale de théologie, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. En 1646, il passa de la présidence du collège de Viglius à celle du collège du Pape. Deux ans après, l'archiduc Léopold-Guillaume le nomma, au nom de Sa Majesté Catholique, à l'évêché de Ruremonde, vacant depuis 9 ans. Il n'avait pas encore reçu, de Rome, ses bulles de confirmation, lorsqu'il mourut au collège, le 3 février 1649, à 8 heures du matin, dans des sentiments de piété conformes à la vie exemplaire qu'il avait toujours menée.

Le docteur Dave, son collègue, prononça son oraison funèbre.

Comme son prédécesseur, il combattit énergi-

quement les doctrines de Jansenius. Dans un bref, Innocent X l'appelle « un esprit docile à la vérité, marchant à la lumière et enseignant une doctrine conforme aux règles de la religion ».

Il fonda une messe quotidienne dans la chapelle de Notre-Dame-aux-Fièvres.

On a de lui :

1^o *Den deckmantel des catholycke naems afgerucht van de leere, die de Calvinsche predican ten poegen 's Hertogenbosch in te voeren.* Loven 1630, in-12.

2^o Il publia, avec ses collègues J. Schinkelius et C. Beusecum, une relation des troubles excités à Louvain par l'impression de l'*Augustinus* de Jansenius. Cette pièce est rédigée en latin et date de 1641.

3^o Il prit aussi part à l'ouvrage : *Declaratio sive protestatio octo Theologorum et professorum Lovaniensium*, du 18 juin 1642.

La bibliothèque de l'Université catholique possède en manuscrit son traité intitulé : *De Romano Pontifice, de Conciliis, Traditionibus et S. Scriptura* ; vol. in-folio.

8. Sébastien Stockmans, son successeur, né à Anvers en 1617, obtint, en 1636, la troisième place au concours de la Faculté des arts, comme élève du Faucon ; et devint peu après professeur de philosophie à la pédagogie du Lis.

Le 30 septembre 1644, il fut nommé professeur ordinaire à la Faculté de théologie et, en 1645,

président du collège du Pape. Le 25 septembre de l'année suivante, il prit le grade de docteur en théologie et fut élevé à la dignité rectorale en 1650. Trois mois après (le 19 décembre) la mort vint le frapper presque subitement. Son corps fut enterré dans la chapelle du collège.

Il est le frère de Pierre Stockmans, le célèbre jurisconsulte et professeur de droit à l'Université.

9. *François Van Viane*, successeur de Stockmans, naquit à Bruxelles le 3 octobre 1617. Après avoir fait de brillantes humanités, il entra au collège du Faucon à Louvain, pour y étudier la philosophie. En 1633, il obtint la quatrième place au concours de la Faculté des arts. Il passa ensuite au collège d'Adrien VI pour s'y appliquer à l'étude de la théologie.

Quelques années après, son archevêque, Jacques Boonen, le nomma professeur au séminaire de Malines. Il revint à Louvain pour y enseigner la philosophie au Faucon, reçut le bonnet de docteur en théologie le 22 septembre 1648, et fut nommé professeur royal en 1666.

L'archevêque, qui habitait Bruxelles, le prit dans son palais en qualité de conseiller intime; et lui confia, en même temps, la direction spirituelle de la paroisse de Saint-Nicolas.

Le 19 décembre 1650, il devint président du collège du Pape, fonctions qu'il remplit avec beaucoup de zèle jusqu'en 1677, année où il donna sa démission. Il continua toutefois d'habiter ce collège qu'il agrandit et dota de bourses,

et où il créa deux chaires de lecteurs : l'une pour l'histoire ecclésiastique, l'autre pour la religion. Son amour pour la science le fit aussi contribuer largement, en 1658, à la fondation du Nouveau-College ou de la Très-Sainte-Trinité.

Quoique courbé sous le poids des années il alla, sous le pontificat d'Innocent XI, défendre à Rome la doctrine de l'Université touchant Dieu, principe, règle et fin de toutes choses.

De retour à Louvain, il reprit son cours de théologie et mourut le 5 septembre 1693. Son corps fut inhumé dans la chapelle du collège.

A trois reprises il avait été nommé recteur semestriel, savoir en 1653, 1657 et 1668.

Sa devise était : *A via ne.*

Il a publié : *Tractatus triplex de ordine amoris, ad regulam S. Augustini : virtus est amor.* Lovanii, apud Denique, 1685, vol. in-8°.

Il a laissé en manuscrit un résumé d'une partie de son cours intitulée : *Tractatus de gratia medicinali Christi.* Ce résumé, très estimé, a été transcrit plusieurs fois.

10. *Gommaire Huygens*, né à Lierre le 27 février 1631, remplaça Van Viane.

Après avoir été proclamé, en 1648, deuxième à la promotion de la Faculté des arts, il enseigna pendant quatre ans la philosophie au collège du Faucon qu'il avait habité comme élève. Il fut promu au grade de docteur en théologie le 6 novembre 1668 et envoyé à Rome pour défendre les droits et privilèges de l'Université. En 1673, il

obtint du pape Clément X un bref confirmant les faveurs accordées auparavant. En 1677, il devint président du collège d'Adrien VI, et, en 1687, docteur régent de la Faculté de théologie. Un décret du roi le releva de ces dernières fonctions, parce qu'il était chaud partisan du jansénisme.

Huygens avait l'argumentation et la réplique faciles. On assistait volontiers aux thèses académiques qu'il soutenait sous la présidence de Steyaert, son adversaire dans la question de la grâce.

Il avait rempli les fonctions de recteur semestriel en 1678 et 1679; il mourut le 27 octobre 1702. Son corps fut enterré devant l'autel de la chapelle du collège. Guillaume Claes, docteur en théologie, prononça son oraison funèbre.

Il publia un grand nombre d'ouvrages entre autres : *Observationes theologicae*, 13 vol. — *Theses historico-theologicae*. — *Conferentiae*. — *Methodus remittendi et retinendi peccata*.

Dans tous ces ouvrages, imprimés à Liège et à Louvain entre les années 1674 et 1707, il se montre toujours le défenseur des erreurs jansénistes.

11. *Charles-Ghislain Daelman*, né à Mons en 1670, fut proclamé le septième à la promotion générale de la Faculté des arts en 1691, comme élève du collège du Château, et promu au doctorat en théologie le 23 août 1701. Il administrait, avec

le président Lovinus, le Petit-Collège du Saint-Esprit, lorsqu'en 1702 il obtint la présidence du collège du Pape. Daelman fut un des plus illustres docteurs de l'Université. Professeur royal et régent, il devint à trois reprises différentes recteur semestriel, en 1704, 1720 et 1721, et fut proposé, en première ligne, pour les évêchés de Namur, de Gand et de Tournai; mais sa grande humilité fut cause qu'il déclina tous ces honneurs.

Il mourut à Louvain, frappé d'apoplexie, le 21 décembre 1731. Son corps fut inhumé, à l'église de Saint-Pierre, dans la chapelle de Saint-Charles-Borromée, où sa pierre tombale existe encore aujourd'hui.

Il a laissé : *Theologia sive observationes theologicae in summam divi Thomae*, Antverpiae, 1734-1737, 8 vol. in-8. Cette théologie a été souvent rééditée.

12. *Jean-Joseph Guyaux* naquit à Wanfercée le 29 février 1684. Dès sa plus tendre jeunesse on remarqua en lui de grandes dispositions pour la science. Après de brillantes études faites à Fleurus, il entra, en 1701, au collège de la Très-Sainte-Trinité pour s'y appliquer aux humanités. Il alla ensuite au Faucon pour y suivre le cours de philosophie et fut proclamé *primus* à la promotion générale de la Faculté des arts en 1703. Se sentant la vocation sacerdotale, il fit ses études théologiques au collège de Baius. Guyaux,

qui continuait à briller parmi ses condisciples, passa avec beaucoup de succès la licence en théologie. Son président Renard le recommanda à Daelman, qui le nomma lecteur à son collège du Pape. En 1716, il devint vice-président du collège de Savoie et, trois ans après, président du même établissement. Charles VI le nomma, en 1723, professeur royal des Saintes-Écritures. Le 21 octobre 1727, il prit le bonnet doctoral et fut nommé, vers la fin de 1731, président du collège d'Adrien VI.

Il administra ce collège, pendant quarante-deux ans, en véritable père, donnant l'exemple de toutes les vertus.

Le chapitre de Saint-Pierre le choisit pour doyen; mais, après trois mois, il se démit de ces fonctions.

Il fut promu au rectorat semestriel en 1728 et en 1743.

Guyaux eut une verte vieillesse. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, il enseignait encore l'Écriture-Sainte, et donna ce cours pendant un demi-siècle.

Le Seigneur appela à lui son savant et fidèle serviteur le 8 janvier 1774. On l'enterra, selon ses désirs, dans le cimetière adjacent à l'église de Saint-Pierre. Il légua la majeure partie de ses biens au collège du Pape.

On a de lui plusieurs manuscrits traitant de l'interprétation de l'Écriture-Sainte. On publia, en 1781, son *Commentarius in Apocalypsim*.

13. *Thomas-Lambert Ghenne*, né à Louvain en 1734, de parents pieux et honnêtes, fut désigné comme successeur de Guyaux. Il fit ses premières études au collège de la Très-Sainte-Trinité et suivit le cours de philosophie à celui du Faucon, où il remporta la seconde palme en 1752. Il entra ensuite au collège du Pape pour s'y appliquer à l'étude de la théologie. Peu de temps après, il fut nommé professeur de philosophie. Il ne négligea pas, toutefois, l'étude des sciences sacrées, et prit le bonnet de docteur en théologie, le 21 octobre 1766. A partir de ce moment il enseigna la théologie et fut successivement président de différents collèges et enfin, en 1774, de celui du Pape. Ce fut sous sa présidence que la maison d'Adrien VI, tombée en ruines, fut splendidement reconstruite, comme nous le disions au commencement de cette notice.

Ghene eut ses jours d'épreuves. Le zèle qu'il mettait à défendre les droits de l'Université fut cause de son exil en 1788. Il revint triomphant à Louvain, fut réintégré dans ses fonctions et continua à enseigner jusqu'au jour de la suppression de l'Université.

Au milieu de toutes ces tribulations, qu'il supportait avec beaucoup de grandeur d'âme, il aimait à dire :

Donec eris felix multos numerabis amicos.

Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Il mourut le 19 juillet 1813.

Le 4 novembre 1834, l'Université catholique fut érigée à Malines par Nosseigneurs les Evêques de Belgique, et, l'année suivante, transférée à Louvain. Par convention du 13 octobre 1835, l'administration communale de cette dernière ville mit l'Université en jouissance de certains bâtiments, entre autres du collège du Pape, qui sert actuellement de pédagogie pour les étudiants des Facultés de droit et de philosophie. Depuis cette époque, le collège du Pape a eu successivement pour présidents :

1° de 1835 à 1836, M. l'abbé *Hermans*, devenu plus tard curé à Wetteren ;

2° de 1836 à 1850, M. le chanoine *J.-B. David* ;

3° de 1850 à 1865, monseigneur *N.-J. Laforet* ;

4° de 1865 à 1872, monseigneur *C.-P.-E. Cartuyvels* ;

5° de 1872 jusqu'aujourd'hui, M. le chanoine *J. Jacops*.

§ 3.

Lecteurs en théologie du collège.

Les étudiants du Pape, comme ceux des autres collèges, suivaient les cours de l'Université ; cependant, dans l'intérêt des élèves, des répétitions des cours de théologie étaient données, au collège du Pape, par des professeurs spéciaux attachés à l'établissement et appelés *liseurs* ou *lecteurs*. Nous indiquons ci-dessous

les lecteurs dont les noms sont venus à notre connaissance :

1. *Barthélemi Pasmans*, né à Maestricht vers l'an 1640, étudia la philosophie au collège du Faucon, et fut proclamé le deuxième à la promotion de 1662. Après avoir suivi les cours de théologie, il occupa la chaire de grammaire au collège de la Très-Sainte-Trinité depuis le 26 juillet 1667 jusqu'au 31 décembre 1672, époque à laquelle il devint professeur de philosophie au Faucon. Quelque temps après, le président du collège d'Adrien VI, François Van Viane, le nomma lecteur en théologie. Le 13 novembre 1681, il fut appelé à la présidence du collège d'Arras et reçut le bonnet doctoral le 13 octobre de l'année suivante.

Il consacra une partie de son temps à la prédication et fut chargé de la direction des Dames-Blanches. L'archevêque Alphonse de Berghes lui confia la censure des livres pour l'archidiocèse.

Pasmans mourut au collège d'Arras, le 25 août 1690, à l'âge de 49 ans, et fut enseveli dans la chapelle de cet établissement.

Il avait pour devise : *Christi bonus odor*.

Voyez la liste de ses ouvrages, dans Paquot, *Mémoires*, éd. in-folio, III, p. 287.

2. *Pierre Govarts* naquit à Turnhout le 8 décembre 1644; et obtint la deuxième place à la promotion de 1661, comme étudiant du collège

du Château. Après avoir enseigné peu de temps la rhétorique au collège de la Très-Sainte-Trinité en octobre et novembre 1665, il devint, en 1667, sous-régent à la pédagogie du Château, et, l'année suivante, professeur de philosophie, dans le même établissement. Bien que ses biographes ne mentionnent pas le fait, il est probable qu'il occupa, pendant quelques mois, une chaire de lecteur au collège du Pape.

Nommé président du collège de Malderus en 1674, il prit le bonnet de docteur en l'un et l'autre droit le 22 octobre de l'année suivante. Ses talents et ses vastes connaissances lui valurent, dans les années 1676, 1679 et 1684, le rectorat semestriel. En 1689, il devint conseiller ecclésiastique au grand conseil de Malines, et, peu après, juge synodal et vicaire général de l'archevêque Humbert a Praecipiano. Enfin, en 1701, il succéda à Steyaert comme vicaire apostolique de Bois-le-Duc.

Il mourut à Malines le 17 septembre 1726, âgé de 82 ans, et fut enterré dans la chapelle de l'hôpital de Gheel.

3. *Léonard-Ignace Theys* ou *Thisius*, de Maestricht, après avoir terminé son cours de théologie au collège du Pape, y fut nommé lecteur. Il se démit de ces fonctions et retourna dans sa ville natale, qu'il dut quitter, en 1735, parce qu'il refusait de souscrire à la constitution *Unigenitus*. Il se rendit alors au collège

archiépiscopal d'Amersfort, en Hollande, où plusieurs jansénistes réfractaires de France et de Belgique s'étaient réfugiés, vers la même époque.

4. *Charles Ricquaert*, né à Bruxelles en 1640, suivit les cours de philosophie à la pédagogie du Porc, et obtint la quatrième place à la promotion de 1660. Le président Van Viane lui confia une chaire de lecteur au collège du Pape à la fin de ses études théologiques. Ricquaert prit, en 1669, le grade de licencié en théologie et fut nommé, en 1671, curé de Saint-Géri à Bruxelles. Il remplit ces fonctions avec beaucoup de zèle pendant 31 ans, jouissant de la confiance des archevêques Alphonse de Berghes et Humbert à Praecipiano, qui le chargèrent des examens des jeunes ecclésiastiques. Il mourut le 16 novembre 1702.

5. *Philippe-Joseph Hocqueux*, natif de Mons, remporta, comme élève du Faucon, la troisième place à la promotion générale de la Faculté des arts, en 1673. Il enseigna successivement la théologie chez les Célestins à Héverlé et aux abbayes de Vlierbeek et de Rolduc. Le président Van Viane le nomma lecteur au collège du Pape pour y expliquer la 1^{re} partie de la *Somme de saint Thomas*.

La mort l'enleva au moment où il se préparait au doctorat en théologie ; il expira à Bruxelles où il s'était rendu pour changer d'air, le 5 janvier 1692.

6. *Joseph Hannecart*, de Sivry, obtint la première place à la promotion générale de 1690. Après avoir étudié la théologie, il fut nommé, au mois d'août 1696, professeur au collège du Faucon, où il avait fait son cours de philosophie. Il passa sa licence en l'un et l'autre droit le 7 mars 1707, enseigna pendant quelque temps la théologie au collège d'Adrien VI, et fut nommé, le 30 mars 1709, assesseur ecclésiastique à Mons. Il mourut le 21 septembre 1722.

7. *Jean Opstraet*, licencié en théologie, né à Beeringen, fit sa philosophie à la pédagogie du Porc et fut proclamé le dixième à la promotion de 1671. Le 6 octobre 1675, il devint professeur de syntaxe, au collège de la Très-Sainte-Trinité, et le 24 septembre 1677, professeur de poésie. Il n'abandonna cette dernière chaire qu'au mois de mai 1685, lorsqu'il fut nommé lecteur de théologie au collège du Pape. Quelque temps après, il accepta la présidence du collège du Faucon, et mourut le 29 novembre 1720, âgé de 69 ans. Opstraet était un chaud partisan du jansénisme. Il a écrit plusieurs ouvrages dont un, le *Pastor bonus*, a été mis à l'*Index* des livres défendus.

8. *Jean-Joseph Guyaux*, de Wanfercée, a été lecteur au collège d'Adrien VI depuis 1710 jusqu'en 1721. Il devint président du même collège. Voyez ci-dessus. p. 507.

9. *Pierre Devos*, de Waerschoot, étudia la philosophie à la pédagogie du Faucon et fut

proclamé deuxième à la promotion de 1712. Il remplit successivement les fonctions de professeur à l'Oratoire de Montaigu et de lecteur au collège du Pape. Licencié en l'un et l'autre droit, il devint chanoine du chapitre de Renaix. Il perdit plus tard l'usage de la raison,

10. *Chrétien Bombaye*, né à Rolduc le 16 novembre 1688, fit ses études à la pédagogie du Château et fut proclamé le quatrième, en 1706, à la promotion de la Faculté des arts. Il étudia la théologie au collège du Pape pendant sept ans et devint professeur à l'abbaye du Jardinot, près de Walcourt; puis il enseigna à l'Oratoire de Montaigu et fut, pendant six mois, doyen d'Aix-la-Chapelle. Il revint à Louvain, y occupa une chaire de lecteur au collège du Pape, prit dans l'entretemps le grade de licencié en théologie et devint, en 1720, professeur d'histoire au collège des Trois-Langues.

Après avoir été promu docteur ès-droits, le 21 octobre 1732, il fut nommé professeur, en 1736, du décret de Gratien, et en 1741, de droit civil. Il fut recteur semestriel en 1728 et en 1736 et mourut à Louvain le 12 mars 1747.

11. *Gilles Le Clercq*, né à Braine-le-Comte le 7 juillet 1696, commença ses humanités à Gand pour les terminer à Louvain au collège de la Très-Sainte-Trinité. Après avoir obtenu, en 1715, la sixième place à la promotion de la Faculté des arts, il vint étudier la théologie au collège

d'Adrien VI, et fut envoyé, en 1720 ou 1721, comme professeur au séminaire d'Anvers. Nommé lecteur au collège du Pape, en 1722, il passa sa licence en théologie le 6 octobre de la même année. L'année suivante, il devint curé à Haut-Ittre et directeur spirituel de l'abbaye de Forest.

Licencié en droit canon, en 1728, il fut élu doyen de la collégiale de Saint-Jacques à Louvain, en 1731, et, l'année suivante, président du collège du Roi. La direction des Carmélites déchaussées lui fut aussi confiée pendant neuf ans.

Il rendit son âme à Dieu le 1^{er} juillet 1774. Son corps fut enterré dans le cimetière de Saint-Jacques. Moulan, régent du collège de la Très-Sainte-Trinité, prononça son oraison funèbre.

12. *Jacques-Antoine Garesta*, d'Ath, suivit les cours de philosophie à la pédagogie du Faucon, et obtint, en 1721, la dixième place au concours général de la Faculté des arts. Licencié en théologie depuis le 15 février 1730, il fut nommé régent du collège de la Très-Sainte-Trinité au mois de mars 1734, recteur semestriel en 1747 et président du collège de Viglius le 4 août 1749. Il était en même temps chanoine de Saint-Jacques à Louvain. Il mourut le 16 mars 1750.

13. *Étienne-Dominique de Laittres*, né à Braine-le-Comte, fut proclamé deuxième à la promotion générale de la Faculté des arts, en

1714. Après avoir terminé son cours de théologie, il fut nommé successivement, lecteur au collège du Pape et professeur à l'abbaye de Sainte- Gertrude. Il remplit aussi quelque temps les fonctions de président du collège irlandais, mais se démit de ces fonctions pour reprendre son cours de théologie. Il prit le bonnet de docteur en 1732, devint président du Petit-Collège du Saint- Esprit en 1740, et passa en la même qualité à celui d'Arras en 1753, où il expira le 8 septembre 1773, à l'âge de septante-sept ans.

14. *Antoine De Vries*, né à Anvers vers 1730, obtint, en 1747, la dix-huitième place à la promotion de la Faculté des arts, comme élève de la pédagogie du Porc. Licencié en théologie, il enseigna d'abord cette science au collège du Pape, puis au séminaire d'Anvers, et obtint un canonicat gradué à la cathédrale de cette ville, en juillet 1759. Il remplit successivement les fonctions de pénitentier, d'archiprêtre et d'archidiacre, et fut, en même temps, examinateur synodal et censeur des livres. Il mourut à Anvers le 3 août 1804.

15. *Jacques Jouret*, natif de Wodecq, fit sa philosophie à la pédagogie du Château et fut proclamé deuxième à la promotion de la Faculté des arts en 1747. Il devint lecteur au collège du Pape le 6 mai 1760.

16. A la fin du siècle dernier, pendant la présidence de Ghenne, *F.-M. Van Cannaert d'Ha-*

male occupait, seul, les chaires d'histoire ecclésiastique et de religion, fondées autrefois par F. Van Viane. Né à Anvers vers 1765, il fut proclamé, en 1683, comme élève du Porc, vingt-neuvième du concours général de la Faculté des arts. Après avoir pris le grade de licencié en théologie, il fut d'abord, pendant quelque temps, sous-régent du collège du Roi, à Louvain. Nous ignorons la date de sa mort.

17 et 18. Dans un autre document, datant de 1789 environ, on cite comme *liseurs* T.-F. de Broeyer, de Bruxelles, et N. Van Gils.

§. 4.

*Etat des fondations boursières du collège
du Pape vers l'année 1789.*

Les bourses fondées en faveur des étudiants du collège du Pape avaient les mêmes proviseurs que le collège; c'étaient le pléban de Saint-Pierre et le plus ancien docteur régent séculier de la faculté de théologie. Une seule fondation, celle de Tramasure, faisait exception à cette règle; ses proviseurs étaient le président du collège du Pape, le régent du Château et deux parents du fondateur.

Dans le tableau suivant nous indiquons, pour chaque fondation, le capital et les revenus tels qu'ils étaient évalués vers 1789.

N ^o D ^o ORDRE.	NOMS DES FONDATEURS.	DATE DES FONDATA ^{res} .	MONTANT DU CAPITAL.	MONTANT DU REVENU ANNUEL.
			Florins sous liards	Florins sous liards
1	Adrien VI (Pape)	1523	110581—13—2	7859—12—0
2	Biens communs (fondation dite des) (1)		5104—0—0	289—0—0
3	Rosemond.	1526	1200—0—0;	42—0—0
4	Dimes d'Assche par l'incor- poration de la cure d'As- sche par Clément VII. . . .	1533		100—0—0
5	Dimes de Schyndel.	5 avril 1545, décret de Charles V; 4 décembre 1549, bulle de Paul III; statut de la S. Faculté de 1550.		700—0—0
6	Van Male.	1537	1000—0—0	35—0—0
7	Hezius (Léon).	1555	620—2—3	22—11—2
8	Clercx (Tilman).	1548	1475—3—1	64—0—1
9	Tapper (Ruard).	1558	13052—0—2	497—4—2
10	Middelburg (Léon de)	1562	895—1—0	41—10—0

11	Sonnius, <i>alias</i> Vandeveld.	1571	1750—0—0	61—5—0
12	(L'évêque).....			
13	Uten de Rethy	1571	1916—0—0	90—10—0
14	Beer (de)	1579	2616—0—0	125—0—0
15	Causbant (Viger)		1400—0—0	49—0—0
16	Laurent	1594	8600—0—0	302—0—0
	Vanhove (Gérard) d'Amster-	1594	4036—0—0	157—5—0
	dam			
17	Moerkens	vers 1577	706—17—2	38—5—2
18	Malcotte	1600	6110—0—0	238—11—0
19	Gouda (Renier de)	1604	2400—0—0	97—10—0
20	Everaert	1604	2196—17—2	80—19—3
21	Otho de Bois-le-Duc	1607	2476—0—0	102—0—0
22	Buykens	1607	2938—12—2	104—0—1
23	Barens (Corn.) et Marg.	1608	7785—0—0	300—2—1
	Beyers			
24	Valerius	1612	6737—10—0	306—7—2
25	Haarlem (fondation dite de)	1615	9972—5—2	434—3—1
26	Bleyenbergh (Pierre de) et	1609	14913—4—3	588—16—3
	Antoinette de Winder ..			
27	Cornu (Gérard)	1608	1800—0—0	65—0—0
28	Moerendaël (Wilger de) ..	1611	1770—0—0	73—6—0
	A reporter	214052—8—3		12865—0—2

(1) Le but de cette fondation était de fournir des suppléments de bourses aux élèves du collège,

N ^o D'ORDRE	NOMS DES FONDATEURS.	DATE DES FONDAT ^{ns} .	MONTANT DU CAPITAL.	MONTANT DU REVENU ANNUEL
			Florins sous liards	Florins sous liards
29	Schoonhoven (Bern. de) ou de <i>Joannites</i>	Report 1613et 1620	214052— 8—3 4861— 6—0	12865— 0—2 243— 2—2
30	Froidmont (Ch.)	1617	8590— 1—1	342—10—1
31	Van den Broeck (Gilbert et Marg.)	1615	8747— 4—0	340— 9—2
32	Wiringus	1624	1400— 0—0	49— 0—0
33	Willems	1628	3601— 7—0	126— 0—3
34	Paludanus	1630	5600— 0—0	205—12—0
35	Joes	1632	6700— 0—0	229— 0—0
36	Wills	1618	1650— 0—0	57—15—0
37	Mercerus (Guill.)	1635	1950— 0—0	68— 5—0
38	Wiggers (Henri)	1636	9285—18—3	314—18—0
39	Loverius	1637	2700— 0—0	98— 5—0
40	Janssens	1638	2753—15—2	129—15—2
41	Polman	1646et 1656	13525—14—1	652— 2—0
42	Compère	1657	3962— 0—0	145—15—0
43	Fromondus (Libert)	1658	2240— 0—0	247—15—0

44	Angelis (Gerlac ab).	1663	7008—2—2	286—9—3
45	Van Hove (Melch.)	1676	5100—0—0	181—0—0
46	Van der Gouw	1680	14745—18—3	841—11—3
47	Van Beeringen	1688	14257—14—3	486—6—0
48	Van Viane	1692	5250—0—0	121—3—1
49	Van der Meeren	1694	4300—0—0	150—10—0
50	Van Rossem (Cath.)	1698	4500—0—0	152—0—0
51	Pateret	1692	11450—0—0	412—5—0
52	Thibaut	1698	6100—0—0	215—0—0
53	Sclessin	1701 et 1711	6200—0—0	220—10—0
54	Lenoir	1726	11105—18—0	495—0—0
55	Tramasure	1707	26100—0—0	886—5—0
56	Beauver	1736	5305—7—2	234—6—0
57	Beauver (Ex crescences de la fondation de)	1736	885—0—0	47—8—0
58	Van Damme	1769	4500—0—0	157—10—0
59	Guyaux	1774	106484—17—2	3855—9—1
Total			524912—14—2	24858—0—0

Outre ces fondations boursières, il y avait un capital de 16,483 florins 17 sous, dont les revenus, s'élevant à 845 florins 1 1/4 sou, étaient affectés à différents services du collège, tels que les anniversaires à célébrer pour des fondateurs, l'entretien de la chapelle et de la bibliothèque, etc.

Pour l'état actuel de ces anciennes fondations on peut consulter le « *Recueil des fondations de Bourses d'études.* » Brux. 1873. pp. 60 et 184-192.

A. TIELEMANS.

TABLE.

<i>Discours prononcé à la salle des promotions, le 28 juin 1878, par Mgr Namèche, Recteur Magnifique de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église de Saint-Pierre, pour le repos de l'âme de M. Clément-Théodore-Adolphe Torné, professeur ordinaire de la Faculté de Droit</i>	5
<i>Éloge de M. le professeur Clément-Théodore-Adolphe Torné, prononcé, en la salle des promotions, le 28 juin 1878, par M. le professeur Fr. de Monge, doyen de la Faculté de Droit</i>	19
<i>Discours prononcé à la salle des promotions de l'Université catholique de Louvain, le 9 octobre 1878, jour de l'ouverture des cours académiques, après la messe du St-Esprit, par Mgr Namèche, Recteur Magnifique de l'Université.</i>	34
<i>Notice sur le collège d'Adrien VI, dit " du Pape "</i>	59

ANALECTES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
DE LOUVAIN,

PUBLIÉS PAR
A. J. NAMÈCHE.

N° 43.



LOUVAIN,
TYP. DE VANLINTHOUT FRÈRES,
Imprimeurs de l'Université.

—
1880

MORT

de Monseigneur de MONTPELLIER,
Évêque de Liège.

On lit dans la *Gazette de Liège* du 24 août 1879 :

L'épreuve terrible que nous redoutions, depuis dimanche, de jour en jour ; depuis hier d'heure en heure, vient de frapper le diocèse de Liège la patrie belge, l'Église catholique :

Mgr THÉODORE-ALEXIS-JOSEPH DE MONTPELLIER, né au château de Vedrin le 25 mai 1807, chanoine des chapitres de Namur et de Tournai, prélat de la maison de Sa Sainteté, évêque assistant au trône pontifical, nommé évêque de Liège le 27 septembre 1852, sacré dans notre cathédrale le 7 novembre de la même année, s'est endormi saintement dans la mort ce matin, à 11 heures 35 minutes, au palais épiscopal de Liège.

Encore que le trépas envahît déjà visiblement ce corps épuisé par quinze jours d'un mal cruel, l'intelligence, le cœur et la foi ne l'ont quitté qu'avec la vie.

La journée d'hier est restée telle que la matinée le faisait prévoir ; mais la faiblesse de l'auguste malade augmentait d'heure en heure, et son temps ne pouvait plus se partager qu'entre

un demi-sommeil et la prière. Il avait fait placer devant lui un grand crucifix : ses regards, déjà voilés des approches de l'agonie, ne s'entrouvraient que pour le chercher ; ses lèvres que pour répéter les oraisons que lui suggérait la piété de ceux qui l'entouraient, ou pour répondre à leurs prières ; lui-même les invitait à suppléer à ce qui lui manquait de force pour persévérer comme il l'eût voulu dans ces pieuses invocations — *Monseigneur, Monseigneur*, disait-il alors en appelant doucement son coadjuteur, *encore une petite prière !*

Dans la soirée d'hier, il avait fait les adieux les plus affectueux et les plus touchants aux membres de sa famille et aux membres du chapitre que leurs fonctions attachaient plus spécialement à sa personne : MM. de Montpellier, son frère et son neveu, M. de Woelmont son neveu, M. de Moreau, représentant ; MM. les chanoines Lupus et Zomers ; ce matin, il n'avait pas voulu se séparer même des gens de sa maison sans les réunir pour une bénédiction dernière.

Ce matin aussi, vers 7 heures, la sainte communion lui a été portée une dernière fois par Mgr Doutreloux, accompagné de Mgr Cartuyvels, de MM. les chanoines Daris, Zomers, et de quelques laïques ; l'évêque l'a de nouveau reçue avec la piété la plus attendrissante, répondant aux prières de l'Eglise, et s'associant par signes

lorsque la force lui manquait pour parler, aux oraisons sacrées.

Mais ses instants étaient déjà comptés, la respiration devenait de plus en plus courte, de plus en plus embarrassée ; l'agonie commença, elle a duré plus de trois heures, sans enlever un instant au moribond ni le sentiment de ce qui se passait autour de lui, ni la vivacité de sa dévotion ; à dix heures, sur la demande de Mgr Doutreloux, il a fait approcher tour à tour les assistants pour les bénir encore, en marquant à chacun qu'il le reconnaissait.

Jusqu'au dernier instant, il n'a cessé de se joindre aux prières dites autour de lui, de répéter le *Sub tuum* avec son confesseur et de murmurer toutes les invocations que lui proposait de temps à autre Mgr Doutreloux.

Il ne cessait d'offrir ses souffrances à Dieu, d'invoker la protection du Sacré Cœur, et l'intercession de la sainte Vierge ; il a répondu lui-même aux prières des agonisants, récitées, non sans interruptions de sanglots, par son dévoué coadjuteur et par les assistants ; son dernier soupir s'est ainsi mêlé à la dernière oraison du prélat, fils de son cœur et de son pontificat, et qu'il appelait *la plus grande grâce que Dieu lui ait faite*.

La *Gazette de Liège* avait publié lors des fêtes du XXV^e anniversaire de la consécration

épiscopale du saint évêque une notice biographique sur Mgr de Montpellier ; nous la reproduisons :

I.

La famille de Monseigneur était d'origine française, mais dès le xv^e siècle des Montpellier tenaient haut rang dans une ville de notre ancienne principauté de Liège, la bonne ville de Châtelet ; plusieurs même exercèrent auprès de nos princes-évêques des charges importantes. Quelques-uns de leurs descendants s'établirent au pays de Namur, et c'est proche de cette ville, au château de Vedrin, que naquit, le 24 mai 1807, Théodore-Alexis-Joseph de Montpellier.

Son père, François-Adrien de Montpellier d'Annevoie, s'était cru tout d'abord appelé à la carrière ecclésiastique ; il s'était même fait recevoir en 1783 dans le chapitre de Notre-Dame de Huy, comme l'historien Villenfagne à la même époque, dans celui de Saint Denis à Liège ; mais la Révolution était survenue, avait fermé nos collégiales, et le seul titre de chanoine ne comportant aucun engagement irrévocable dans les ordres sacrés, il lui avait été loisible de renoncer à son premier dessein pour embrasser une autre carrière. Les circonstances avaient pu détourner François-Adrien de Montpellier de ce service glorieux des autels qu'un de ses fils devait illustrer plus tard ; elles n'avaient rien enlevé au gentilhomme chrétien, comme le fit

voir l'éducation de ses fils, de ses convictions religieuses et de la loi traditionnelle des siens.

Ce fils Théodore, après avoir reçu au foyer paternel les premiers éléments du savoir et ces traditions d'une piété héréditaire, avait commencé ses humanités au collège d'Alost sous la direction d'un prêtre que la confiance des populations flamandes devait appeler plus tard à siéger parmi nos constituants : M. le chanoine Van Combrugge.

Il y rencontra parmi ses condisciples Mgr Bracq, aujourd'hui évêque de Gand, Mgr Schepers, le fondateur des Frères de la Miséricorde, le R. P. Desmedt, le futur missionnaire, Adolphe Dechamps, le futur ministre. Relations de courte durée. Un arrêté du roi Guillaume ferma le collège de M. Van Combrugge, en 1825.

L'expatriement devint le prix auquel il fallut acheter l'achèvement d'une éducation catholique : ce fut le parti que choisirent, pour leurs enfants, nombre de grandes familles alors également chrétiennes, les Montpellier, les Malou, les Van den Peereboom, les Van den Branden de Reeth, dont les fils se retrouvèrent en France, au célèbre collège de Saint-Acheul, dirigé par les Pères Jésuites.

Théodore de Montpellier termina ses études sous la conduite de ces religieux, puis rentra dans le monde; fortune, intelligence, noblesse de race et noblesse de cœur tout lui assurait une

position brillante, tout le conviait à se fixer dans une vie honorée et facile. Dieu l'appelait à une destinée plus utile et plus rude : ce fut vers Dieu qu'il se tourna.

Peut être cependant ne distinguait-il pas encore la route à suivre dans les obscurités de l'avenir, quand il partit pour Rome en compagnie d'un ami, dont le fils, Mgr Van den Branden représente aujourd'hui la Belgique dans la maison du Saint-Père, et envoyait hier à l'ancien ami de son père, la dernière bénédiction de Léon XIII. Comme tant d'autres, le jeune descendant des Montpellier trouva dans la Ville Eternelle la lumière qui devait diriger sa vie. Elle lui apparut dans les conseils des cardinaux Odescalchi et Pacca et le guida tout d'abord vers l'Académie noble, ecclésiastique; il y suivit le cours de théologie sur les mêmes bancs où s'asseyait celui que l'on a vu monter depuis, sous le nom de Léon XIII, au trône du Souverain Pontife et prit ainsi les grades de la science sacrée en même temps qu'il franchissait les degrés de l'ordre sacerdotal.

Pendant ce temps la Belgique conquérait son indépendance. Un frère du futur évêque de Liège se plaçait à la tête du mouvement national, dans son pays natal, enrégimentant les mineurs de ses environs pour seconder l'œuvre de la délivrance. Du fond de l'Italie, le jeune séminariste s'associait à ces efforts, non-seulement de ses

vœux et de ses sympathies, mais encore de sa plume. Lui-même aimait à le rappeler dans la suite : ses débuts d'écrivain furent ces lettres patriotiques qu'il prit sur lui, à peine âgé de 23 ans, d'adresser à une revue italienne, alors fort en vue, pour venger d'injustes attaques l'œuvre de l'établissement de la Belgique.

Un amour toutefois, un seul, l'emportait dès lors dans son cœur de patriote sur l'amour du pays, en s'y mêlant étroitement : le dévouement à l'Église et à son Chef suprême.

« Comment, s'écriait-il il y a deux ans, comment ne pas défendre l'Église; comment ne pas défendre surtout le centre de cette unité, son chef, Pie IX? Oui, j'aime Pie IX, je l'ai toujours aimé; *j'espère l'aimer éternellement.* » Cet amour de l'Église et du Pape je l'ai pris à Rome, il y a quarante à cinquante ans; si j'ai fait quelque bien, c'est à lui que je le dois et à cette première éducation de la Ville Sainte : Dieu en soit à jamais béni ! »

Aussi, à peine ordonné prêtre, les fonctions les plus apostoliques du saint ministère furent celles qu'il embrassa de préférence : participation aux missions qui se donnaient tous les mois à Rome; confession dans le célèbre oratoire nocturne du Caravita; visite et distribution de l'enseignement religieux aux détenus des prisons.

Ainsi avait débuté Pie IX quelques années au-

paravant. Et les honneurs de la prélature allaient récompenser le zèle du jeune abbé de Montpellier, comme il en avait été pour celui du jeune comte Mastai, quand, déclinant ces honneurs pour n'obéir qu'à l'ambition de servir plus utilement l'Église, il quitta Rome, malgré les instances du cardinal-vicaire, et vint se mettre à la disposition de son évêque, Mgr Barret. C'était en 1835; en 1836, il entra dans le chapitre de la cathédrale de Namur, et, dès ce jour, aucune œuvre catholique ne se fonda dans ce diocèse sans qu'on y trouvât mêlé le nom du chanoine de Montpellier.

II.

« Si l'église de Liège se glorifie de posséder un grand évêque, un prélat accompli, l'église de Namur se glorifie de le lui avoir donné, — disait en 1877, en des jours plus joyeux, Mgr l'évêque de Namur, — c'est dans mon diocèse qu'il a fait ses premières armes; c'est mon diocèse qui a reçu les prémices de son zèle; son souvenir y est demeuré populaire, il reste toujours béni dans ces villes et dans ces villages évangélisés par lui, dans ces champs fécondés par ses sueurs apostoliques, dans le cœur de vieux pécheurs convertis par ses missions, dans la mémoire fidèle de ces anciens instituteurs instruits, soutenus, formés par lui; de ces prêtres dont il a secondé les débuts et partagé les travaux; il n'y

a pas jusqu'aux vieilles Marie de nos presbytères de campagne qui n'accompagnent le concert unanime d'éloges donnés de toutes parts, au souvenir du bon, du généreux chanoine de Montpellier. »

» Arrivé à Namur longtemps après son départ je n'en ai pas moins eu la joie de recueillir partout les témoignages de son zèle, de sa bonté, de son exquise bienveillance. D'autres souvenirs que des paroles restent les monuments de son passage : Malonne avec ses cent normalistes et ses quatre cents collégiens, proclame les services éminents de celui qui l'a fondée, et dans un autre ordre d'institutions bien précieuses et bien nécessaires de nos jours, un journal catholique, *l'Ami de l'Ordre*, doit à l'impulsion qu'il a reçue de lui, l'honneur de garder un des premiers rangs parmi les organes purs de la presse. Je n'en finirais pas à nommer les œuvres spéciales qui sont pour l'Évêque de Liège un titre à la reconnaissance de l'Évêque de Namur. »

C'était à la jeunesse et au peuple, en effet, que le jeune et noble apôtre aimait à consacrer son dévouement. Multiplier les écoles était sa passion. Non content d'ouvrir à Namur un institut primaire, il en fonda, dès 1836, un plus relevé pour y former des maîtres, l'installa chez lui tout d'abord ; puis la prospérité venant, dut le transporter en 1840 au château d'Harlue, pour de là l'établir, enfin, l'année suivante, dans l'ab-

baye restaurée de Malonne. Quelque zèle qu'il y mit, quelque succès qu'elle obtint, quelque appui qu'elle ait trouvé à ses débuts à la fois dans la protection de l'évêque, Mgr Dehesselle, et dans le concours de feu Joseph Lebeau alors gouverneur de la province de Namur, l'institution nouvelle eut des moments difficiles ; le chanoine de Montpellier pourvut à tout, de sa fortune, lorsque vinrent à manquer les ressources ; de sa personne, lorsque dans un moment de crise il dut aller s'installer à demeure, à Malonne, tout diriger, tout réorganiser, tout sauver.

Aussi, quand l'évêque de Namur eut à choisir pour les écoles primaires de son diocèse, en vertu de la loi nouvelle de 1842, un inspecteur ecclésiastique, l'écu se trouvait désigné à l'avance dans le chanoine de Montpellier. Et un fait atteste encore aujourd'hui combien cette inspection fut active, féconde ; c'est à elle, c'est à cette école normale de Malonne, la première établie en Belgique, c'est aux élèves formés par cette école, aux maîtres formés par cette inspection, que les deux provinces de Namur et du Luxembourg doivent l'honneur de conserver, pour l'instruction primaire, le premier rang parmi les provinces belges.

Quelque soin qu'apportât l'infatigable inspecteur dans l'accomplissement de ses fonctions, elles ne pouvaient suffire à son zèle ; elles ne l'empêchèrent ni de s'associer plus que jamais à

toutes les propagandes du bien, ni surtout de s'adonner à ces missions qui répondaient si bien à son caractère d'apôtre : il passait indifféremment des chaires les plus relevées aux plus humbles : de St-Denis de Liège, où il prêcha le jubilé du Saint-Sacrement en 1846 ; de la cathédrale de Tournai, dont il était chanoine, ou de St-Waudru de Mons, au plus modeste oratoire de village, ne quittant la prédication que pour s'enfermer au tribunal de la pénitence, et recueillir là, dans des milliers de conversions éclatantes ou inespérées, les fruits portés par la semence de son ardente et convaincante parole.

Ces œuvres, ces travaux, ces conversions firent de cette époque de sa vie, celle dont il aimait le plus à rappeler, dans l'intimité, jusqu'à ses derniers moments, les efforts, les peines et les succès ; celle vers laquelle sa pensée se reportait avec bonheur, aux jours où il sentait le plus le poids de la charge épiscopale.

Quand donc la mort de Mgr Van Bommel semblait une perte irréparable pour le diocèse de Liège, il apparut bientôt que Dieu l'avait prévue de longue date : son élu était prêt, ignoré d'un grand nombre, s'ignorant lui-même, admirablement préparé néanmoins par les vicissitudes de sa vie à l'accomplissement des devoirs de l'épiscopat. La persécution en s'attaquant à son premier collègue, en l'en chassant lui-même, lui avait appris, dès l'aurore de ses jours, l'importance

insigne de l'enseignement chrétien ; son passage dans le monde lui avait fait voir à nu, toucher du doigt, les vanités, les faiblesses, les erreurs, les plaies qu'il allait avoir à combattre, à panser, à guérir ; le savoir sacré, puisé à la source pure des maîtres romains, l'avait imbu pour jamais de la doctrine la plus sûre ; quinze ans d'apostolat à la recherche de toutes les brebis égarées l'avait instruit à être père et pasteur ; ce dévouement tout spécial, enfin, pour la jeunesse et le peuple, l'avaient rendu plus apte que personne à défendre contre les assauts de la corruption, et ces jeunes âmes, et ces âmes populaires, en butte plus que toutes autres aujourd'hui aux agressions du mal.

Aussi, quand Son Excellence le Nonce apostolique en Belgique, Mgr Gonella, présenta le chanoine de Montpellier comme le plus digne et le plus capable de succéder à Mgr Van Bommel, Pie IX put se souvenir de l'abnégation qu'avait montrée le jeune missionnaire dès ses débuts romains, ne point s'étonner du bien qu'il avait accompli déjà en Belgique, se convaincre que d'une position plus élevée il en ferait plus encore et l'appeler, le 27 septembre 1852, à monter au siège de saint Lambert.

III.

Par une rencontre véritablement providentielle, c'était un ami que le chanoine de Mont-

pellier allait remplacer sur le trône épiscopal, et coïncidence plus frappante encore! Mgr Van Bommel lui même, peu de temps avant sa mort, entretenant le chanoine des devoirs de la charge pontificale, l'avait engagé à ne point refuser de s'y soumettre le jour où le Saint-Père la lui imposerait.

Le diocèse de Liège avait donné, quelques années auparavant, un admirable évêque au diocèse de Namur, dans Mgr Dehesselle; Namur rendait ce don avec usure à Liège en lui donnant Mgr de Montpellier; aussi ne fût-ce pas sans peine que le chapitre de Saint-Aubin et le clergé namurois virent s'éloigner d'eux le dévoué chanoine. Ce chapitre ne se contenta pas de lui offrir une crosse épiscopale; ce clergé, un calice; tous deux, unis aux autorités civiles et à une foule innombrable de catholiques, lui firent cortège jusqu'au train de départ, quand il prit, au milieu d'acclamations chaleureuses, le chemin de sa nouvelle patrie.

L'accueil des Liégeois ne fut pas moins enthousiaste. Le nouveau prélat avait choisi pour le jour de son sacre, le 7 novembre, solennité de saint Hubert, patron de la cité. Harangué à son arrivée par M. Devroye, le chanoine le plus ancien du chapitre, auquel il répondit par l'éloge de son prédécesseur, il se rendit de Longdoz à la Cathédrale, au milieu d'une succession d'ovations. Dans le cortège, qui l'escortait, on voyait

marcher fraternellement unis, clergé, laïcs, armée, milice citoyenne. Toute dissension civile s'était effacée pour fêter celui qui venait, tout à tous : *omnibus omnia*, Toutes les autorités de la magistrature, de l'université, de l'armée, de la province et de la commune attendaient le futur Évêque à Saint-Paul où douze pontifes, en tête desquels les cardinaux-archevêques de Malines et de Cologne, allaient sacrer leur nouveau frère.

Le souvenir de l'éclat imposant de cette cérémonie n'a point péri dans la mémoire de ceux qui en furent les témoins, ni le souvenir de l'énergie avec laquelle l'Évêque de Liège, répondant le soir au toast que lui porta M. le président de Behr, saluait « l'Eglise de Liège ancienne » fille de Rome, si illustre par le savoir et les » vertus de ses pontifes, par la magnificence de » ses institutions, par la fidélité de ses enfants ! » Je lui consacre aujourd'hui, s'écriait-il, toutes » mes forces, tout mon dévouement, toute mon » existence. Je veux vivre pour son bonheur, — » et, pour sa défense, Dieu aidant, je saurais » mourir ! »

Parole prophétique, car l'Évêque est mort à la peine ; engagement sacré, fidèlement tenu durant vingt-sept années d'un épiscopat plein de luttes, d'œuvres, de sacrifices et d'abnégation !

— « Nous allons, » disait encore alors le nouvel Évêque aux doyens qui venaient pour la

« première fois lui présenter leurs hommages ;
 « nous allons travailler de concert au salut des
 « âmes. Que tous, comme par le passé, s'em-
 « ploient avec dévouement, abnégation, énergie
 « et constance à ce glorieux labeur. Je m'y em-
 « ploierai au milieu de vous comme un père au
 « milieu de ses fils. » Et les actes, comme tou-
 jours chez lui, avaient aussitôt suivi la parole ;
 sur le trône épiscopal il resta, avant tout, ce
 qu'il avait paru d'abord : homme d'action, mis-
 sionnaire, apôtre.

Missionnaire dès le mois de juillet 1853, le
 nouvel Evêque donnait à Herve une mission
 dont le souvenir est resté populaire ; l'an d'après,
 c'était l'Avent qu'il prêchait à Saint-Jacques, à
 Liège ; un peu plus tard, les fonctions de curé
 qu'il remplissait pendant la quinzaine de Pâques
 dans la paroisse de Saint-Barthélemi, où venait
 de mourir à la peine le digne doyen Lovens ;
 puis, la populeuse paroisse de Dison, qu'il évan-
 gélisait. En 1863, il prêchait le Carême dans sa
 cathédrale ; en 1864, à Verviers ; à Liège l'année
 suivante, il s'associait aux religieux appelés
 par lui à donner simultanément de grandes re-
 traites dans toutes les paroisses de ces deux
 villes... Nous n'en finirions pas...

Apôtre auprès de la foule, il l'a été depuis
 vingt-sept ans dans ses innombrables visites
 d'églises, dans cette administration infinie du
 Sacrement de la Confirmation, qui ne se termi-

naient jamais sans l'auguste couronnement des exhortations épiscopales ; il l'a été dans ces manifestations de foi publiques, pèlerinages solennels de la Sarte, de Cortenbosch, de Stavelot, de Tongres, de Maeseyck, de Saint-Trond, de Hasselt, de Visé, de Chèvremont et de St-Hubert ; il l'a été auprès des populations ; il l'a été auprès de leurs pasteurs, en toute occasion, à l'occasion surtout de ces retraites mensuelles qu'il introduisit dans le clergé, de ces retraites annuelles dont il partageait les exercices et donnait les instructions principales ; il l'a été par la parole en mille et mille rencontres ; par la plume, dans tant de mandements si lumineux, si pressants et si fermes ; par les actes de générosité dans toute sa carrière.

Mgr Doutréoux le rappelait admirablement au vénéré prélat, lors des fêtes du XXV^e anniversaire de sa consécration épiscopale :

« Edification et restauration des églises, lui
 » disait-il, magnificence du culte et des cérémonies, instruction et éducation de l'enfance
 » et de la jeunesse, esprit et science ecclésiastique dans le clergé, maintien et revendication
 » des droits de Dieu et de l'Eglise, nombre et
 » prospérité des communautés religieuses et
 » des œuvres catholiques de toute sorte, énergie
 » et vigueur de la vie chrétienne dans les individus, la famille et la société, amour de l'Eglise
 » et du Souverain Pontife, en un mot tout ce qui

„ intéresse le royaume de Dieu sur la terre a
 „ trouvé dans votre parole, dans votre exemple
 „ et, partout, là où elle pouvait aider, dans votre
 „ largesse, une nouvelle force, un nouvel élan. »

IV.

La *Gazette de Liège* avait essayé pour la même circonstance, et dans l'article où nous n'avons à changer que des chiffres, de rappeler aussi quelques traits de cette existence si remplie :

Mgr de Montpellier a consacré de ses mains jusqu'à ce jour, quatre-vingt-huit nouvelles églises construites dans son diocèse; son zélé coadjuteur déjà près de cinquante; en est-il une à l'érection de laquelle il n'ait aidé de sa fortune, et sait-il lui-même de combien il a secouru, hâté l'ameublement et la restauration!

Sous son épiscopat, et en dehors de la ville de Liège, d'importantes fondations, hospices, hôpitaux, orphelinats, ont été créées à Housse, à Lize, à Herve, à Hodimont, à Soiron, à Ensival, à Verviers, à Huy, à Aubel, à Henri-Chapelle, à Maeseyck, à Ans, de maints autres côtés : combien l'auraient été sans son large concours? Les associations de charité se sont multipliées autour de lui : quelle part n'a-il pas prise à cette extension, quels sacrifices ne s'est-il pas imposés pour les soutenir?

Sous son épiscopat encore, les nouvelles écoles

catholiques, instituts, collèges, pensionnats, se sont élevées aussi nombreuses que les églises nouvelles; les seules corporations vouées à l'enseignement des jeunes filles, Sœurs de Saint-Vincent, Sœurs de Charité, Sœurs des Pauvres, Sœurs de la Miséricorde, Sœurs de la Providence, Sœurs de Sainte-Marie, Sœurs de Notre-Dame, Sœurs de l'Immaculée Conception, Sœurs Grises, Sœurs de saint Joseph, Sœurs Maricoles, Filles de Marie, Filles de la Croix, Filles pénitentes, Norbertines, Sépulchrines, Ursulines, Bénédictines, Récollectines, Dames de l'Instruction chrétienne, Dames de la Sainte-Union, Dames du Sacré-Cœur, Religieuses-allemandes, ont ouvert dans le diocèse, depuis 1852, plus de quatre-vingt grandes écoles ou pensionnats. Qui ne sait le concours qu'il a prêté à leur érection?

Qui ne sait ce que lui doivent les écoles des Frères de la Doctrine chrétienne, étendues ou multipliées dans nos principales villes, les instituts liégeois de Saint-Paul et de Saint-Barthélemi, les Collèges nouveaux des Jésuites à Verviers, des Croisières à Maeseyck, des Hieronymites à Looz, ces établissements catholiques de Stavelot, de Waremmé et de Saint-Quirin à Huy, dont il fut le fondateur; l'école des mines, le nouvel amphithéâtre de médecine et l'institut pédagogique adjoints avec son aide la plus généreuse à l'Université de Louvain; les séminaires affermis ou aggrandis par lui à St-Roch et St-Trond?

La restauration de nos plus belles basiliques, restauration de plus en plus artistique, restera l'un des monuments de son pontificat. Une autre restauration a été son œuvre : de même que nous apprenons à reprendre de mieux en mieux dans le style de nos églises les traditions de nos pères, de même aussi, et bien plus encore, grâce à Mgr de Montpellier, les catholiques Liégeois, fidèles et clergé, ont-ils appris à rétablir dans leurs âmes, de plus en plus pures et de plus en plus complètes, la notion des doctrines catholiques, des doctrines romaines. Certes d'autres avant lui nous avaient conduits dans ce noble chemin; — c'est l'honneur de l'Église de Liège de ne s'en être jamais écartée, — mais quelle marche rapide, assurée, en avant, depuis ce quart de siècle! comme on a mieux appris à aimer, servir et défendre l'Église, son *Credo*, sa discipline, sa hiérarchie, son Chef suprême surtout, et comme il a bien paru que l'efflorescence plus abondante des bonnes œuvres est le produit béni de la multiplication de la sève des vrais principes!

Ce n'est point l'heure sans doute de rappeler des tristesses; mais les oublier tout à fait serait difficile, et le jour est bon, d'ailleurs, pour demander à la miséricorde divine de répandre le pardon et la lumière sur ceux qui se sont trop souvent, trop longtemps refusés à entendre son pontife. Bien des contradictions sont venues,

pendant ces vingt-sept ans, assaillir l'Évêque de Liège; il lui a fallu soutenir bien des combats et, tantôt vainqueur, tantôt vaincu plus noblement encore, essayer les alternatives de bien des conflits douloureux.

C'est qu'il était de la race de ces évêques héroïques dont saint Grégoire de Naziance, leur contemporain, écrivait : « Quelque doux et traitables qu'on les connaisse d'ailleurs, ils ne supportent point de devenir modérés et faciles quand le silence et le repos trahiraient la cause de Dieu; alors ils sont ardents à la lutte, impétueux dans le combat (car ici le zèle, c'est une flamme) et ils sacrifieraient tout plutôt que d'omettre rien du devoir. »

Responsable des âmes commises à sa sollicitude, constitué par Dieu même le gardien des droits de l'Épouse du Christ, comment un évêque aurait-il pu voir, sans s'efforcer de leur barrer le chemin, les pouvoirs de la terre abusant de leur autorité, entraver les fondations de la charité chrétienne, porter la main sur le patrimoine des paroisses, ravir sa dotation séculaire à l'enseignement chrétien, fermer les écoles à la vérité, ou ne consentir à la laisser entrer qu'avec l'erreur, ouvrir indifféremment à l'incroyance, à la révolte, à l'apostasie le champ béni dans lequel l'Église recueille les dernières dépouilles de ses enfants, repousser brutalement des places publiques la prière et les applications tradition-

nelles, enlever aux séminaires, pour les enrégimenter aux casernes, les saintes recrues du sacerdoce, arracher les âmes à Dieu, enfin, par les excitations quotidiennes d'une presse blasphématrice, ou par les manœuvres d'associations maçonniques !

Témoin de ces tentations, de ces attentats, Mgr de Montpellier n'a jamais hésité à les flétrir, n'a rien négligé pour les empêcher : toutes les chaires de nos temples, nos tribunaux, nos Parlements, le Roi même ont entendu ses protestations, et l'ont vu, pour défendre la cause divine, ne s'arrêter que devant la force brutale.

Ceux-là même qui l'ont méconnu dans ces circonstances, lui rendront du moins la justice de convenir qu'étranger aux mesquines passions des hommes, Mgr de Montpellier n'a jamais agi que dans une vue supérieure, pour ce qu'il croyait, pour ce qu'il savait le bien des âmes, la défense du peuple chrétien, le service de Dieu.

V.

Sans doute, il sentait vivre en lui les traditions de foi sans tache de plus de cent évêques, la dignité de plus de cinquante princes ses prédécesseurs au siège épiscopal ; il se sentait surtout comptable devant Dieu des huit cents milliers d'âmes confiées à sa sollicitude, mais le cœur assez fort pour ne point ployer sous cette charge de dévouement.

Visées ambitieuses, esprit de domination sont des reproches qu'on a pu lancer contre lui, mais qui jamais n'ont pu l'atteindre. La seule ambition qui l'ait enflammé, — et ce feu ne s'est éteint en lui qu'avec la vie — était le salut des âmes; la seule domination qu'il ait poursuivie, sans fin, toujours oublieux de lui-même, était le règne de Jésus-Christ dans les cœurs, les familles et la patrie belge.

Rappelant, dans la première lettre pastorale qu'il adressa au diocèse le jour de son sacre, les souvenirs des princes-évêques de Liège : « Grâce » à Dieu, s'écrivait-il, nous ne devons plus, comme » ces grands hommes le faisaient dans ces temps » d'enfance sociale, nous livrer aux soins des » affaires temporelles. Nous sommes voués tout » entier au gouvernement spirituel des âmes et » ce gouvernement est assez difficile pour exi- » ger tous nos jours, pour occuper toutes nos » pensées, pour épuiser toutes nos forces; il est » assez grand, assez sublime, pour nous faire » regarder comme rien la puissance du siècle, » pour nous faire dire comme le patriarche : » *Donnez-moi les âmes et prenez le reste.* »

Autant donc il était prompt à se lever dès qu'une atteinte menaçait la foi, les droits religieux de son troupeau, le pouvoir maternel et sauveur de l'Église, — autant alors même que l'ignorance ou l'hostilité l'accusaient de tremper dans nous ne savons quels ambitieux desseins,

autant il se désintéressait de toutes les compétitions dans lesquelles il ne voyait engagés ni la cause de l'Église ni le bien des âmes.

Il avait l'énergie qui sait vouloir avec efficacité, qui seule peut mener au but, mais aussi le tact qui fraie la voie et la rend accessible même à travers les circonstances les plus hérissées de difficultés. Sa grande force, c'était son cœur, trésor qu'il dépensait sans compter et sans l'épuiser : un *vrai cœur d'évêque*, comme le lui disait si bien, il y a deux ans, le seul des curés de Liège qui, placé à ce poste pour l'accueillir en 1852, s'y retrouve encore pour le pleurer en 1879, M. Jamotte, curé de Saint-Christophe ; « un *vrai cœur d'évêque* ; je veux dire un cœur noble qui ne s'abaisse pas par des concessions faites à l'erreur, un cœur invincible qui ne se laisse pas abattre dans les tribulations, un cœur grand et généreux où vos adversaires eux-mêmes trouvent une large place ; un cœur prévoyant qui, pour assurer le bien de votre diocèse dans l'avenir, a fait choix pour successeur d'un autre vous-même dans la personne de Mgr Doutreloux. »

Il jugeait de haut, en effet, et il voyait de loin ; de là cette demande qu'il fit au St-Père, et cette faveur d'obtenir un coadjuteur qui, choisi par lui dans l'élite nombreuse des prêtres formés par ses leçons, associé par lui depuis déjà plusieurs années à l'administration la plus élevée et

la plus délicate du diocèse, instruit à son école, pénétré de son esprit, put le jour où sa main glacée par la mort quitterait la crosse de Saint-Lambert, la reprendre aussitôt sans hésitation, sans attente, avec la même fermeté, le même cœur et les mêmes dévouements !

VI.

Quoi d'étonnant si cette prévoyance, cette sagesse et ce dévouement avaient invinciblement attaché à l'évêque, le clergé et les fidèles dont il était le chef, les pontifes ses frères, et le Pape dont nul plus que lui ne se montra le fils dévoué.

Cette union qu'il exaltait si magnifiquement dans les émouvants adieux de mercredi, union des principes des âmes, des cœurs et des volontés, cette union de l'évêque et de ses prêtres, était surtout son œuvre ; c'était aussi l'une des consolations dont il aimait le plus à remercier le bon Dieu. « Nous nous sommes, disait-il il y a deux ans, en insistant sur « cet accord si entier, » si cordial qui n'a jamais cessé d'unir à Liège » le chapitre et l'évêque, — nous nous sommes » bien entendus sur la terre ; j'espère que dans » le Ciel, nous nous retrouverons un jour réunis » dans la même bonne entente, dans la sublime » et bienheureuse accolade du bon Dieu ! »

Chefs d'un diocèse qui pour l'ancienneté tient le second rang dans nos provinces, et pour l'illustration historique le premier, nos évêques

ont toujours joui d'une considération spéciale dans le corps épiscopal de Belgique : de son temps, Mgr Van Bommel en fut l'âme ; Mgr de Montpellier ne tarda pas d'y prendre un rang d'élite : aux pontifes nouveaux qui demandaient au Pape de les guider dans le choix d'un conseiller, c'était l'évêque de Liège que le Souverain Pontife nommait :

« La charge épiscopale toujours lourde, vous le savez, » disait aux Liégeois Mgr l'Évêque de Namur, « l'est surtout dans nos temps malheureux ; il est difficile parfois de connaître la voie à suivre pour agir au mieux des intérêts de Dieu. Eh bien, quand je me trouve dans quelque-une de ces difficultés, ma pensée s'en va, bercée sur les eaux du fleuve qui nous est commun ; elle en suit le cours et vient aborder au quai Cockerill ; je tourne mes regards vers l'Orient, bientôt la lumière apparaît et une voix intérieure me dit : *« Contemple ton aîné, suis la voie que t'a tracée sa sagesse, son expérience et tu ne t'égareras jamais. »*

Pie IX qui avait si heureusement distingué et porté au trône épiscopal le chanoine de Montpellier, Pie IX pouvait à bon droit l'entourer de cette affection qu'un grand cœur voue toujours à ceux qui répondent à la grandeur de ses espérances et de ses desseins : aucun évêque n'aima le pape d'un amour plus fidèle, plus tendre, plus généreux que le chef de l'Église de Liège ; aucun

n'apporta dans la revendication des droits du pouvoir temporel, dans l'organisation du *Denier de Saint-Pierre* ou des *Étrennes pontificales*, dans toutes les grandes manifestations de l'épiscopat catholique, dans cinq pèlerinages au tombeau des apôtres, dans les délibérations enfin du saint Concile du Vatican un dévouement plus complet à l'Église et à son Pontife infallible !

Pie IX connaissait bien ce dévouement et lui rendait un juste hommage quand il s'associa au diocèse de Liège pour fêter le XXV^e anniversaire du sacre de l'Évêque et quand « mettant, » suivant l'expression de son nonce apostolique, « mettant pour ainsi dire le sceau de son approbation sur vingt-cinq années d'épiscopat, il » rendit solennellement témoignage en ce jour « que durant un quart de siècle le vénérable » pontife de Liège avait bien mérité de l'Église « et des âmes ! »

Pie IX comparait à la sienne la carrière pontificale de l'Évêque de Liège, et cette comparaison restera le plus magnifique éloge qu'on puisse faire du saint prélat que nous pleurons. C'était après cette cérémonie publique où il avait exprimé si vivement au Pape, dans la langue italienne de ses jeunes années, les sentiments de la Belgique chrétienne ; il eut alors le bonheur de voir une dernière fois le glorieux martyr du Vatican :

— Ce n'est pas une bénédiction que je viens

solliciter de vous, Saint-Père, lui dit-il, c'est une absolution. Le pardon est la seule chose qui puisse convenir à l'Évêque qui dirige le vaste diocèse de Liège depuis un grand nombre d'années.

— Est-ce que l'Évêque de Liège ne fait pas tout ce qu'il peut? demanda souriant le bon Saint-Père.

— Oui, mais...

— Eh bien! le Pape fait de même. »

— « Paroles consolantes, ajoutait l'Évêque en racontant cette dernière entrevue; paroles encourageantes, qui nous confirment dans l'espoir que, avec la grâce de Dieu, nous ne faillirons jamais à notre devise : « *Sancta Legia ecclesiae romanæ filia.* »

Léon XIII ne portait pas moins d'estime que Pie IX à Mgr de Montpellier, dans lequel il retrouvait le condisciple chéri de ses jeunes années; l'ami qui, dans notre Belgique même, avait guidé les premiers pas du jeune Nonce, alors encore ignorant de ses destinées; le prêtre dont il connaissait depuis un demi-siècle l'âme brûlante de dévouement; le Pontife qu'il aimait à revoir fraternellement chaque fois qu'un pèlerinage nouveau menait Monseigneur en Italie, et avec lequel il partageait encore au temps du Concile, l'hospitalité du Collège belge.

Respecté, vénéré, chéri de la sorte, l'Évêque faisait rejaillir sur son diocèse la considération

singulière dont tous, dans l'Eglise, se plaisaient à l'honorer : bien des œuvres de salut nous ont été empruntées, parce qu'elles avaient germé dans le sol confié à un pasteur de ce renom, et maints pays qui le connaissaient à peine, ont largement profité des fruits de son labeur apostolique.

Ainsi que nous l'avons rappelé déjà, une montagne, aux portes de Liège, représente à elle seule l'œuvre de Mgr de Montpellier : c'est la montagne sainte, la montagne historique de Cornillon.

Dans le cours de son épiscopat, le vénéré pontife a joui de la consolation d'asseoir aux pieds de ce mont l'institution d'où les Sœurs de l'Espérance vont porter assistance à tous les malades de la ville; de restaurer sur son versant le Carmel, aux lieux mêmes où pria sainte Julienne; de couronner son sommet du vaste hospice ouvert à trois cents vieillards par les Petites Sœurs. Et naguère, de ce côteau émigrerait la colonie des religieux auxquels il a confié la garde de la basilique érigée plus haut encore, au sommet de Chèvremont, comme il avait confié à d'autres saints religieux celle du sanctuaire de Notre Dame de la Sarthe.

Ainsi, sous l'impulsion de l'Evêque, l'Espérance, la Foi, la Charité n'ont cessé d'entraîner le peuple fidèle dans l'ascension de leurs conquêtes; ainsi l'humanité et ses misères ont été

mieux aimées et plus soulagées, parce que Dieu, son Église et ses droits étaient mieux connus, plus révéérés, placés toujours plus haut. Ainsi, des œuvres établies par Mgr de Montpellier, d'autres ont surgi, essaient à leur tour, qui conserveront, étendront à travers les âges le bien qu'il a aidé ou poussé à faire, le bien qu'il a fait, et qui toujours ajouteront, c'est notre ferme espoir, à la récompense qu'il est allé recevoir dans l'éternité.

FUNÉRAILLES

de Monseigneur de MONTPELLIER.

—

(Extrait de la *Gazette de Liège*.)

—

Les funérailles de S. G. Mgr l'Évêque de Liège ont été telles que nous l'avions prévu ; une solennelle et magnifique manifestation de la reconnaissance liégeoise et de la foi populaire : quoi qu'en puisse dire l'impiété, un peuple qui décerne à son évêque pareil triomphe funèbre est un peuple resté profondément chrétien.

Le temps cependant était aussi mauvais que possible ; de la nuit jusqu'à la fin de la cérémonie, la pluie n'a pas cessé de tomber. Il n'y a pas à douter d'autre part que le Conseil communal, en faisant annoncer son abstention avec bruit, espérait arrêter l'élan respectueux et sympathique de la population ; les intempéries de la saison et celles de l'autorité locale, n'ont donné que plus de signification à l'éclat de la cérémonie.

Dès le matin, la foule allait croissant dans nos rues ; les trains arrivant en retard, à cause de l'affluence des voyageurs — on en avait pris 502 à la seule station de Verviers, — déversaient dans la ville d'innombrables députations de toutes les parties du diocèse ; tout ce monde se dirigeait surtout vers la cathédrale et l'évêché.

Rendons tout d'abord hommage à l'attitude de l'armée : elle ne s'est point contentée d'apporter aux funérailles le concours des troupes de toutes armes placées sous le commandement supérieur du général-commandant De Maeter, et pour l'infanterie sous celui du colonel Weilmans ; bon nombre d'officiers supérieurs se sont présentés à l'évêché pour rendre les derniers devoirs à un prélat dont les sympathies pour l'armée ont toujours été très grandes et qui n'a jamais entretenu avec ses chefs que les meilleures relations. Durant les offices mêmes, l'attitude parfaite de convenance de messieurs les officiers a été des plus remarquée, et nous sommes d'autant plus heureux de leur rendre cette justice, que souvent nous jugeons autrement qu'eux des choses militaires.

Un peloton de gendarmes à cheval, un bataillon du 9^e de ligne avec musique, clairons et drapeau, réuni à un bataillon du 11^e fort de cent hommes, précédaient le cortège et formaient la haie ; un escadron de chasseurs à cheval et deux batteries d'artilleurs à pieds, fermaient la marche, tous en grande tenue et parfaits d'attitude.

Il était dix heures et demie quand les foules massées dans les corridors, les salles, l'église du Séminaire et les nombreux salons de l'évêché se sont ébranlées pour le départ, sous la direction d'infatigables et nombreux commissaires, fournis par nos cercles catholiques.

La croix ouvrait la marche, escortée par un groupe de membres ouvriers et de membres actifs de ces patronages, qui tous sont nés et se sont étendus dans les principales localités du diocèse, sous l'épiscopat du regretté défunt; ils étaient suivis des délégations de ces communautés charitables, écloses également sur notre sol, sous ce pontificat : sœurs de la Providence, sœurs de saint Vincent de Paul, Petites sœurs des pauvres, avec une escouade de leurs vieillards.

L'armée des hommes de la Sainte-Famille précédait celle des confréries paroissiales de Liège, rangées chacune sous quelque bannière de leur église. Les cercles catholiques venaient ensuite, et plus d'un millier de chrétiens, fiers de leur foi, bourgeois ou grands propriétaires revenus de leur villégiature, composaient le contingent de ces cercles, dont aucun non plus n'existait avant l'avènement de Mgr de Montpellier au trône pontifical.

Les conférences de Saint Vincent de Paul sont de fondation plus ancienne, mais le chiffre de leurs associés marquait éloquemment à qui l'eût ignoré, que pendant ce dernier quart de siècle elles ont décuplé le nombre de leurs membres et celui de leurs bienfaits.

Elles étaient suivies des Comités pontificaux, des Conseils de fabrique, des Députations des Œuvres et des Associations catholiques du dio-

cèse et nous renonçons à dire combien d'institutions de charité, d'instruction, de piété de toutes les localités, non-seulement des deux provinces de Liège et du Limbourg, mais du pays entier, composaient ce groupe immense.

Un second corps d'harmonie, exécutant comme celui de l'armée, des airs funèbres, séparait la partie laïque du cortège de la partie plus spécialement religieuse. Les élèves du Séminaire avaient interrompu leurs vacances pour faire une dernière fois escorte à leur Évêque : tous les ordres, toutes les congrégations régulières avaient envoyé de nombreuses délégations ; frères des écoles chrétiennes, franciscains, dominicains, carmes, jésuites, rédemptoristes.

Quant au clergé paroissial, porter à un demi-millier le nombre des curés et vicaires en surplis, sera certainement rester en deçà de la vérité ; il n'était pas un canton, si éloigné soit-il, au fond de la Campine, ou à l'extrémité des Ardennes, qui ne fut représenté par quelques dévoués vicaires ou quelques vénérables pasteurs en cheveux blancs.

A la procession des curés et vicaires succédait celle des doyens, puis celle du Chapitre de la Cathédrale, complet comme jamais.

Derrière eux, s'avancait Mgr Doutreloux ; bien qu'accablé par le poids des soucis et des émotions de ces jours derniers, il n'avait voulu laisser à nul autre le soin de célébrer le saint-

sacrifice pour son vénéré prédécesseur, et il avait tenu à ce que son premier office d'évêque de Liège fût l'offrande de l'auguste victime pour l'âme si chère et si sainte de son Père dans le sacerdoce et l'épiscopat.

Il précédait le cercueil recouvert d'une immense couronne de verdure et de pensées, porté à bras, non sans peine, par des mains robustes, soutenu par celles d'un clergé nombreux et suivi à distance par la voiture de Son Em. le cardinal Dechamps, Archevêque de Malines et Primat de Belgique.

Trois autres évêques accompagnaient le cercueil : Mgr Gravez, Évêque de Namur; Mgr de Battice, Évêque de Pella, coadjuteur de Mgr l'Évêque de Gand; Mgr Moreno, Évêque missionnaire de l'Ordre des Carmes, exilé de son diocèse de Basse-Californie, et qui, de passage à Chèvremont, avait aimé de prendre part à ces funérailles pour y marquer par sa présence et la reconnaissance de son ordre pour le fondateur de la maison de Chèvremont, et le deuil causé, même en dehors de la Belgique, par la perte du généreux et grand Évêque de Liège.

Mgr Namèche, recteur magnifique de l'Université catholique, qui s'était rendu à Liège accompagné d'une nombreuse députation de professeurs, Mgr Beelen, Mgr Roelants, etc.; les abbés mitrés d'Averbode et de Bornheim séparaient les prélats de la famille de l'auguste défunt.

Le deuil était conduit par M. Alphonse de Montpellier, frère de Mgr l'Évêque, Charles de Montpellier, son neveu et légataire universel, MM. de Montpellier d'Annevoie, les barons Del Marmol et de Woelmont, et une parenté nombreuse, dont la plupart des membres appartiennent, comme on sait, à l'aristocratie la plus distinguée du pays de Namur.

M. le général comte Ignace Van der Straeten, en grand costume d'aide-de-camp du Roi, qu'il avait mission de représenter, avait pris place aussitôt après la famille. Derrière lui se pressait une foule d'autorités civiles, militaires et académiques; MM. les sénateurs comte de Limburg-Stirum, Van Willegen, les barons de Woelmont et de Selys-Longchamps; MM. les représentants Thibaut, ancien président de la Chambre, Thonnissen, de Borchgrave, de Pitteurs, de Zerezo, des officiers supérieurs de tous grades et de toutes armes, des magistrats de la Cour d'appel, M. l'administrateur-inspecteur de l'Université de Liège, les conseillers provinciaux catholiques de Liège, la plupart des membres de la Députation et du Conseil provincial du Limbourg. Il faut renoncer à citer les noms, parce que la liste ne finirait pas, et resterait bon gré mal gré incomplète.

Grâce à cette affluence de tout ce que nous comptons de plus respectable et de plus dévoué, grâce aux quelques absences voulues et annon-

cées par l'édilité locale, le cortège avait tout entier l'aspect le plus imposant et le plus grave; il était d'un bout à l'autre la manifestation solennelle de tous les hommes de cœur, de convenance ou de foi, en l'honneur d'un saint pontife et d'un grand citoyen.

A l'approche de la croix, et au bruit des prières récitées de groupe en groupe, le recueillement s'emparait de la foule, le respect faisait se découvrir tous les fronts. La tête du cortège qui se déroulait dans la vaste courbe formée par la rue Rouveroy, la rue St-Jacques et le quai Cockerill avait déjà passé devant le pont de la Boverie, quand les salves militaires annoncèrent à la ville entière le moment où les restes mortels du prélat sortaient de l'évêché.

Impossible dès lors d'évaluer le nombre des milliers d'hommes qui avaient pris rang dans l'escorte funèbre; impossible aussi de fixer celui des assistants massés sur tout le parcours, dans l'attitude la plus sympathique et la plus respectueuse : Liège entière, peut-on dire, était debout pour adresser un dernier hommage à son Pontife.

La plupart des maisons sises dans les rues où devait passer la procession funéraire avaient arboré en berne quelque drapeau, orné de crêpes; les magasins s'étaient fermés sur le passage du cortège; un seul peut-être, un seul faisait exception dans la grande rue de la Cathédrale.

Nous ne savons si quelqu'un a jamais cru sérieusement parmi nous, qu'on pourrait à force de tracasseries mesquines ou d'injustices grandioses abattre, au pays liégeois, l'influence du principe religieux. L'impie qui se serait bercé de cette illusion, l'aurait assurément perdue hier à l'aspect de cette cérémonie : jamais démonstration n'a mieux montré parmi nous, en pleine vitalité, l'union de la foi, union de toutes les classes de la population : bourgeoisie, aristocratie, industrie, finance, professions libérales, union de l'armée du sacerdoce à l'armée des fidèles, union d'un peuple entier dans la fidélité publique à son évêque, et dans la profession des croyances et des espérances qu'il lui a enseignées et laissées.

On sait que la Cathédrale de Liège avait été complètement évacuée avant l'arrivée du cortège et que la police avait prêté son concours le plus actif à l'exécution de toutes les mesures arrêtées en vue du maintien de l'ordre ; quand le cortège fut entré à l'église, refoulant, massant bataillons de prêtres et bataillons de laïques dans les chapelles les plus écartées, le seul fond de la basilique put rester accessible aux fidèles.

Des troupes avaient cependant pris position à l'extérieur du temple ; leurs commandants seuls étaient venus occuper les places qui leur avaient été réservées et où se trouvaient entre autres, M. le comte Vander Straeten, grand maréchal

du palais, frère de l'envoyé du Roi, plusieurs hauts officiers, MM. Libert, membre de la Députation permanente et Angenot, greffier provincial, que M. de Luesemans, gouverneur de Liège, retenu à Ostende par une indisposition d'un membre de sa famille, avait priés de le remplacer. De leur côté les élèves du Séminaire s'étaient mêlés, sur le jubé, à la chapelle de la Cathédrale.

La messe fut célébrée en plain-chant, et la solennité grave de ces accents s'harmonisait bien avec la décoration simple et majestueuse de l'église, avec l'ornementation de l'autel en deuil, où six cierges seulement éclairaient le Saint-Sacrifice célébré par Mgr Doutreloux.

L'Évêque officiait avec Mgr Warblings pour prêtre assistant, et MM. les chanoines Heuschen et Mommen pour diacre et sous-diacre; Son Em. le Cardinal archevêque en grand costume rouge, et NN. SS. les Évêques assistaient à la sainte messe des trônes et sièges qui leur avaient été préparés, et tous, pontifes, prêtres et fidèles confondirent bientôt leurs prières pour l'âme sainte du Prélat dont il ne restait plus sous leurs yeux que les dépouilles recouvertes, au cercueil, des insignes de l'épiscopat.

La messe terminée, Mgr Cartuyvels, vice-recteur de l'Université, parut dans la chaire sacrée; les prélats, la famille et les représentants du Roi vinrent prendre place pour l'entendre, en avant du catafalque.

C'est de la devise même de Mgr de Montpellier que l'orateur a tiré son texte : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes salvos faciam*. « Je me suis fait tout à tous pour donner à tous le salut ! » Et après un exorde touchant, emprunté au souvenir de son affection et de sa perte personnelles, et aux impressions laissées par l'agonie de l'Évêque, l'orateur débute par montrer que les fonctions de l'épiscopat sont la réalisation de son texte. Tout à tous, pour nous sauver tous. Il expose, en termes magnifiques, l'importance essentielle de l'épiscopat dans l'économie du plan divin : c'est la plénitude du sacerdoce, le fondement essentiel de la hiérarchie, l'origine plénière de toutes les églises ; la continuation de l'apostolat des Pierre, des Paul et des Jean, et nulle part, plus que dans le pays liégeois, les bienfaits de la civilisation ne sont arrivés aux chrétiens autrement que par les évêques : les évêques ont été le centre et le principe de tous les développements qu'ont pris chez nous la sainteté, le savoir, les lettres, les arts et ces libertés politiques dont nos ancêtres étaient si fiers.

Tour à tour, l'orateur évoque les figures des plus illustres prédécesseurs du défunt, de saint Monulphe à saint Lambert, de saint Hubert à ses derniers successeurs, pour arriver à conclure, au terme de cette splendide revue de nos gloires sacrées, qu'il serait plus malaisé d'arra-

cher des souvenirs de l'histoire de Liège, les traces constantes de nos évêques que de déraciner les rochers sur lesquels sont bâties leurs cathédrales.

Dépouillé des titres temporels de ses prédécesseurs, Mgr de Montpellier n'en a pas moins dignement porté la charge redoutable de ces traditions de foi active, de grandeur et de dévouement. Et de là le deuil dont son trépas est suivi.

Ce deuil est profond, non pas tant à cause des qualités personnelles, de la bonté paternelle, de la générosité, du cœur aimant de celui que nous avons perdu : mais surtout parce que celui-là était un Évêque.

Mgr Cartuyvels narre alors comment Dieu l'avait préparé à cette formidable mission, sa naissance dans une vieille famille chrétienne, son éducation première dans ce presbytère de Boneffe, non loin duquel se relève aujourd'hui le monastère des fils de saint Benoît ; les soins particuliers dont l'entoura une parente, une tante de grande vertu ; les années ensuite de ce collège d'Alost, où il se lia d'amitié avec ceux qui devaient être plus tard l'Évêque défunt de Bruges, Mgr Malou ; l'Évêque de Gand, Mgr Bracq ; Mgr Schepers, le fondateur des frères de la Miséricorde, et un de ces Dechamps, dont le nom était appelé à personnifier le talent et le génie dans les conseils de la nation et dans les conseils de l'Église.

Le collège d'Alost fermé, celui des Jésuites de saint Acheul termine l'éducation de l'héritier des Montpellier; il se rend à Rome alors inconscient de ses destinées; il y embrasse la carrière ecclésiastique; bientôt même, il quitte l'académie où se préparent les futurs diplomates et les dignitaires de l'Eglise pour celle dont sortent les apôtres, et où se retrouvent sur les mêmes bancs quatre amis également appelés à ceindre un jour la mitre, Mgr de Montpellier, Mgr Malou, Mgr Dreux-Brezé, Evêque de Moulins, et le défunt Evêque de Soissons. L'existence la plus apostolique est celle qu'il embrasse; apostolat des prisons et des bagnes; apostolat du confessionnal, apostolat des missions, qu'à son retour de Rome il vient seize ans durant exercer au pays de Namur. Avec quel succès, un trait suffit à l'indiquer : il quittait Fleurus, qu'il avait évangélisé quelques jours; la population tout entière se mit à le suivre pour l'entendre encore, et comme il ne trouvait dans la campagne nulle éminence d'où il pût adresser à ces bonnes gens une dernière exhortation au bien, force lui fut, pour leur faire ses adieux, de transformer en chaire, en plein air, un des chars sur lesquels on emportait le produit des mines du pays!

Après des journées de prédication, il lui arrivait fréquemment alors de passer la nuit au confessionnal, et cependant, ce n'était point assez pour son zèle : à la sainte passion des missions,

il joignit celle de l'instruction, fonda la première école primaire catholique de Namur, la première école normale du pays, et contribua plus que personne, en qualité d'inspecteur diocésain, à conquérir aux deux provinces du diocèse de Namur, le rang d'honneur qu'elles ont gardé pour l'instruction primaire.

Aussi quand le Ciel réclama l'âme de ce grand Evêque Mgr Van Bommel, nul ne fut jugé plus digne de le remplacer que le chanoine de Montpellier.

L'orateur sacré trace le portrait du caractère de l'Evêque, admirable mélange d'énergie, de dévouement et de bonté familière. Il rappelle ensuite les grands devoirs qu'impose la charge épiscopale.

Le premier de ces devoirs, c'est la sollicitude de son clergé, et quel pasteur veilla plus soigneusement à faire régner dans son séminaire la sainteté des mœurs chrétiennes, la pureté de la doctrine, les inspirations de la plus généreuse abnégation? Parmi ses petits séminaires, il avait trouvé celui de Saint-Trond, magnifiquement organisé; il acheva d'en faire un établissement sans rival et dont le renom s'étend à la chrétienté tout entière : il agrandit celui de Saint-Roch et en fit cette maison bénie d'où sortent des évêques; il ouvrit celui de Saint-Quirin tout à la fois aux futurs lévites du sanctuaire et aux futurs praticiens des professions libérales. Quel

prêtre ne se souvient de son zèle pour les retraites ecclésiastiques, retraites annuelles, retraites mensuelles dans lesquelles il épanchait son âme, communiquait à tous son ardeur, et au sortir desquelles ses prêtres se disaient comme les disciples d'Emmaüs après le départ du Sauveur : Comme nous sentions notre cœur s'enflammer pendant qu'il nous parlait !

L'orateur rapporte alors cette conversion que nous avons déjà narrée à nos lecteurs, de ce prêtre égaré que Mgr de Montpellier s'en fut ramener à Dieu, en allant à lui aux premiers jours de son épiscopat. Et que de traits de la sorte il y aurait à rappeler !

Le second devoir de l'évêque est celui de porter l'Évangile, suivant le cérémonial symbolique, dans lequel on en charge ses épaules au jour du sacre épiscopal. Ce devoir, qui l'a mieux rempli que Mgr de Montpellier, dans ces missions qu'il porta en apôtre sur tous les points de son diocèse, ou dans cette visite des paroisses, charge accablante, capable d'occuper dans des pays comme les nôtres, la vie entière d'un évêque ? Car il ne faut pas s'imaginer que cette vie peut se consumer dans le seul travail de la direction des âmes. Cette visite des paroisses oblige l'évêque à se rendre un compte minutieux de la situation de chacune des églises de son diocèse, d'en examiner de près l'administration, d'y distribuer les sacrements, d'y faire le catéchisme

aux enfants, l'instruction aux parents, de parler à la foule au temple, puis au cimetière. Cette visite coïncide souvent avec la cérémonie fatigante de la confirmation ou celle de la consécration d'une église, acte solennel auquel l'évêque doit se préparer par le jeûne, et dévouer une matinée laborieuse ; Mgr de Montpellier a consacré près d'une centaine de ces églises ; on l'a vu accomplir en un jour jusqu'à deux de ces visites ; et combien de fois sa générosité n'a-t-elle pas eu à se donner cours en ces circonstances !

Si des cent soixante-dix églises érigées sous son pontificat, il n'en est pas une peut-être qu'il n'ait aidé à édifier, à quelle œuvre de bienfaisance chrétienne ou d'instruction catholique a-t-il pu demeurer étranger : beaucoup sont sorties de son cœur, toutes se sont inspirées de lui, toutes ont prospéré grâce à ses générosités.

N'était-ce point encore pour évangéliser ses peuples qu'il les entraînait dans ces pèlerinages sur tous les sommets visités par les miracles de la Vierge, vers tous les sanctuaires célèbres par les restes de nos saints patrons, comme dans cette basilique de Saint-Hubert, où vingt-cinq mille fidèles acclamèrent à la fois le pasteur de Liège et le pasteur de Namur, dignes héritiers tous deux du grand Apôtre ?

L'Évangile enfin, ne l'a-t-il pas fidèlement et vaillamment gardé dans cette défense de la

vérité religieuse qui a rempli sa vie? Ce serment que l'évêque prête à son sacre de dire la vérité, ne l'a-t-il pas bien tenu dans tant de mandements et d'écrits voués à l'exposition de quelques points de foi; dans cette *défense des droits de Dieu* destinée à revendiquer les droits de l'Eglise et des fidèles en matière de temporel du culte; dans toutes ces protestations contre les atteintes portées à la discipline, aux traditions, aux prescriptions de l'Eglise, en ce qui concerne le cimetière, l'armée ou l'école?

Ceux mêmes qui n'avaient cessé de combattre le grand Evêque vivant, n'ont pu se retenir de lui rendre mort la justice de reconnaître l'absolue sincérité — et ce mot est son plus bel éloge — avec laquelle il a rempli les devoirs de sa mission; — et la justice de reconnaître aussi qu'il suffisait de l'approcher pour sentir combien d'affection se mêlait même à ses réprimandes.

Un troisième devoir de l'évêque est la fidélité à l'Eglise, mère et maîtresse de Rome : quel pontife lui fut plus fidèle que le nôtre, et qui mérita mieux de donner le témoignage séculaire de son église dans le saint Concile qui proclama dans leurs plénitudes les prérogatives du Saint-Père? Cinq pèlerinages au tombeau des apôtres, l'introduction du Denier de saint Pierre dans le diocèse de Liège, le concours donné au recrutement de l'armée héroïque qui apporta le tribut du sang à la cause des droits du saint Siège;

tant d'écrits vengeurs de ces droits sacrés, l'élite des lévites liégeois envoyés chaque année à Rome pour y puiser la science de Dieu à la source la plus pure, et assurer ainsi l'avenir de la foi parmi nous, tout cela n'atteste-t-il pas le dévouement sans égal porté par Mgr de Montpellier à la Chaire de Pierre?

Tout cela ne justifie-t-il pas la confiance unique que les Souverains-Pontifes avaient placée dans Mgr de Montpellier, et le témoignage que vint lui rendre le représentant du Saint-Père, quand il saisit l'occasion solennelle des fêtes du XXV^e anniversaire du sacre de l'Évêque et de la remise du splendide cadeau de Pie IX, pour affirmer, au nom du Saint-Père, que le vénérable chef du diocèse de Liège *avait bien mérité de l'Église et des âmes?*

Tout cela n'explique-t-il pas merveilleusement l'union qui, malgré tous les efforts de l'impiété, n'a cessé de se fortifier au diocèse de Liège entre l'Évêque et le clergé? Tel est l'ordre providentiel en effet : l'attachement de l'évêque au Pape entraîne celui du clergé à l'évêque; et plus le clergé se serre étroitement autour de son chef, plus aussi le peuple suit fidèlement ses prêtres.

Mgr Cartuyvels montre alors le fruit de cette union dans les œuvres de l'Évêque : édification des âmes, édification d'asiles pour toutes les misères du corps, pour tous les besoins de l'intelligence, congrégations pieuses, patronages,

sociétés ouvrières, hospices, hôpitaux, établissements d'instruction, églises nouvelles érigées de toutes parts, culte rétabli dans tous les lieux chers à la piété des fidèles, la Sarthe, Chèvremont, et cette montagne de Cornillon, gloire de l'église liégeoise, d'où la Fête-Dieu descendit dans le monde chrétien.

Il faut finir, cependant, et l'orateur sacré raconte en termes émouvants les derniers jours de l'Évêque, la grandeur héroïque de sa communion solennelle, ses adieux au triple sacerdoce du clergé, des communautés religieuses et des œuvres catholiques. Puis se tournant vers le successeur du défunt, il lui applique avec un à-propos attendrissant les paroles adressées par saint Paul à l'église qu'il avait fondée et qu'il n'avait su quitter qu'en lui léguant pour la régir, Timothée, le disciple le plus cher à son cœur d'apôtre.

Timothée saura garder le dépôt sacré dont le soin paternel lui est ainsi commis; il saura porter le poids de tout ce dévouement, entretenir l'ardeur de toute cette charité, qu'il recueille dans l'héritage sacré. Et pour nous, si à toutes nos douleurs se joint celle d'entendre refuser à notre père les six pieds de terre qu'il sollicitait dans la cité à laquelle il s'est dévoué trente ans; s'il faut nous résigner à voir sa cendre, à peine refroidie, s'exiler pour trouver une tombe aux lieux de son berceau, nos cœurs du moins lui

réserveront un asile sacré à l'abri des outrages, nos cœurs garderont son souvenir immortel en attendant qu'un jour, en suivant ses leçons, en pratiquant ses exemples, nous puissions mériter d'être réunis à lui, dans la gloire où sans doute il est entré.

Telles sont les grandes lignes du monument élevé par l'orateur à la mémoire du Pontife; mais il faudrait avoir écouté Mgr Cartuyvels, suivi tous ses élans, frémi de toutes ses émotions pour comprendre l'effet de cette parole entraînante, et la joie intime de tous les cœurs d'entendre exprimer avec cette magnificence et cette ardeur les sentiments dont ils débordaient.

Cinq absoutes ont suivi l'oraison funèbre : la première a été donnée par Mgr l'Évêque de Namur, la seconde par Mgr l'Évêque de Liège, la troisième par Mgr de Battice, la quatrième par Mgr Moreno, la dernière par Son Em. le Cardinal-archevêque; et cinq fois le chœur des prêtres, répondant aux supplications des Évêques, tandis que les prélats payaient une dernière fois aux restes de leur vénérable frère le tribut de l'eau consacrée et de l'encens, a fait monter vers le Ciel une prière immense, cri de l'affection et de la reconnaissance pour l'âme du grand et saint Pasteur.

Il était plus de deux heures quand s'est terminée la cérémonie; les troupes postées sur la place et qui avaient salué de décharges d'artil-

lerie l'entrée du corps à la cathédrale, ont repris le chemin de leur garnison, et la foule s'est dispersée sous l'émotion profonde laissée dans toutes les âmes par ces funérailles, dignes d'une grande ville, d'un grand évêque, et telles que la vraie foi seule peut en solenniser.

Inhumation à Vedrin des restes du vénéré Prélat.

EXTRAITS

de la *Gazette de Liège* et du *Bien public*.

Monseigneur de Montpellier s'exprimait ainsi dans son testament, sur le lieu de sa sépulture :

« Par affection pour mes chères ouailles, par
» respect pour le caractère sacré dont je suis
» revêtu, non moins que pour me conformer à un
» usage établi depuis un temps immémorial, je
» demande que mon corps soit inhumé dans mon
» église cathédrale et réuni à ce que l'on a pu
» recueillir et conserver des cendres de mes an-
» ciens prédécesseurs, près des restes sacrés de
» ceux d'entre eux que leur éminente sainteté a
» fait placer sur nos autels. Si l'autorité civile
» s'opposait, ce que je ne puis croire, à la réali-
» sation de ce vœu si légitime, je prie mes chers
» parents de faire transporter à Vedrin ma dé-
» pouille mortelle et de la déposer dans notre
» sépulture de famille. »

Cette intention du vénérable Prélat, exprimée d'une manière si touchante, est la seule qui n'ait pu recevoir son exécution. A la communication faite du désir de Sa Grandeur à l'autorité communale, celle-ci répondit par un refus catégorique...

Les restes mortels de Monseigneur avaient été déposés dans un cercueil de chêne, entouré d'un second cercueil de plomb, recouvert lui-même par un troisième cercueil de chêne, garni de velours noir fixé par des clous d'argent.

Sur ce cercueil on lisait l'inscription suivante :

IN HOC SARCOPHAGO CONDITUM EST CORPUS
REVERENDISSIMI DOMINI ET IN CHRISTO PATRIS
THEODORI ALEXII JOSEPHI
DE MONTPELLIER
EPISCOPI LEODIENSIS LXXXV
QUI SACRATUS LEODII VII NOVEMBRIS
MDCCCLII
IBIDEM PIE OBIT XXIV AUGUSTI
ANNO MDCCCLXXIX.

R. I. P.

Les dépouilles mortelles de Mgr de Montpellier ont quitté Liège vendredi : à une heure et demie, une dernière absoute a été donnée à Saint-Paul par Monseigneur l'Évêque, entouré du Chapitre et d'une partie du clergé de la ville, et en présence d'innombrables assistants.

Le cercueil a été déposé alors dans le corbillard qui devait le conduire aux Guillemins, où le clergé seul l'a suivi, dans une douzaine de voi-

tures, traversant partout une foule aussi respectueuse qu'indignée de voir l'arbitraire communal exiler ainsi le cercueil d'un évêque.

C'est par le train de trois heures vingt-cinq minutes que les restes mortels du saint Prélat sont partis pour Vedrin.

Le corps de Mgr de Montpellier est arrivé à Namur à cinq heures et demie. M. le vicaire-général Delogne, représentant Monseigneur l'Évêque, M. le doyen du Chapitre, plusieurs chanoines de la cathédrale, des prêtres et des religieux de la ville, et un grand nombre de fidèles attendaient à la station. Quand le cercueil a été déposé dans le corbillard, on a récité un *De profundis*, puis le cortège s'est formé, les voitures de la famille du regretté défunt en tête, et l'on s'est dirigé vers Vedrin, où l'inhumation a eu lieu.

Un service solennel, célébré par S. G. Monseigneur l'Évêque de Namur, l'a précédée.

Le nouvel Évêque de Liège, Mgr Doutreloux, accompagné de plusieurs membres de son chapitre; Mgr Dumont, évêque de Tournai, accompagné de M. le chanoine Lafontaine, et Mgr Cartuyvels, vice-recteur de l'Université de Louvain, assistaient à la cérémonie.

Des prêtres en grand nombre, venus de toutes les parties du diocèse de Namur et du diocèse de Liège, remplissaient le chœur de l'église et la partie du transept qui se trouve devant les petits

autels. On remarquait aussi des religieux et des religieuses, des PP. Jésuites, des Récollets, des Bénédictins de Maredsous, des Frères des écoles chrétiennes, une nombreuse députation des Sœurs de Notre-Dame, etc.

Parmi les laïcs on distinguait au premier rang M. de Luesemans, gouverneur de la province de Liège; M. le comte de Beaufort, gouverneur de la province de Namur; nos deux sénateurs MM. le comte d'Aspremont-Lynden et le vicomte de Namur d'Elzée; nos représentants MM. Moncheur, Wasseige et de Moreau; M. Alfred Simonis, ancien représentant de Verviers; des membres de la Députation permanente du Conseil provincial de Namur; des conseillers provinciaux du canton d'Eghezée, des deux cantons de Namur, du canton d'Andenne, du canton de Ciney, du canton de Fosses; des officiers de la garnison de Namur, etc. La plupart des grandes familles de la province y étaient représentées, et l'on y voyait aussi des membres de plusieurs grandes familles de la province de Liège.

Des fidèles de tous les villages voisins étaient accourus pour rendre, en compagnie des fidèles de Vedrin, un dernier hommage à Mgr de Montpellier qu'ils aimaient et vénéraient depuis longtemps, et dont ils sont fiers d'avoir le corps parmi eux.

Et la foule, respectueuse, recueillie, priant pour le prélat défunt, ou plutôt sollicitant ses

bénédiction, voulut suivre jusqu'au caveau le grand Évêque exilé de sa cathédrale.

Ainsi fut enterré, au milieu d'une foule immense de peuple, cet Évêque dont le long et glorieux épiscopat peut se résumer en ces deux mots qui étaient inscrits sur le pectoral d'Aaron :
La Doctrine et la Vérité.

DISCOURS

prononcé à la salle des Promotions de l'Université catholique de Louvain, le 15 octobre 1879, jour de l'ouverture des cours académiques, après la messe du Saint-Esprit, par Mgr NAMÈCHE, Recteur Magnifique de l'Université.

MESSIEURS LES PROFESSEURS,
MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,

Voilà donc la grande famille universitaire réunie après une absence de quelques mois, et se préparant à reprendre ses travaux accoutumés. Les vacances sont nécessaires, elles ont leurs douceurs sans doute; mais le travail en famille et en commun n'est pas dépourvu des siennes. Pour nous, chrétiens, ce travail, qui est la condition providentielle de la vie humaine, a une double face, deux caractères divers sans être contradictoires. C'est une peine, une expiation, *in sudore vultus tui manducabis panem tuum*. A ce titre, il faut savoir l'accepter et en supporter les rigueurs, car personne n'est excepté de la loi commune; mais si c'est une peine, c'est aussi un moyen de réhabilitation. Toutefois, le travail n'est pas une peine seulement. Avant d'être un châtiment, le travail fut pour l'homme une loi, une condition de son bonheur, de sa dignité, de son existence, un noble et nécessaire

emploi de ses facultés et de ses forces. Dans le séjour fortuné de l'antique Éden, l'homme innocent dut travailler, et travailler la terre, *Dominus posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur et custodiret illum*. Messieurs, il en est encore ainsi des forces de notre corps et des facultés de notre âme, nous ne les gardons qu'en les exerçant.

Au moment donc de reprendre ce travail de l'enseignement et de l'étude, qui est le nôtre, je viens, selon l'usage, vous entretenir pendant quelques moments et de l'année académique qui finit aujourd'hui et de celle qui va commencer. Les institutions comme les individus ont toujours à apprendre, et rien, en général, n'est plus utile à celui qui poursuit un but élevé et difficile que de s'arrêter de temps à autre pour s'assurer qu'il est bien dans le droit chemin, pour constater les progrès qu'il y a faits ou les déviations qui l'en ont éloigné, et pour s'aider ainsi des efforts accomplis et de l'expérience acquise afin de poursuivre sa course d'un pas plus ferme et plus courageux.

L'année 1878-1879 a été, j'ai hâte de le dire, et de le dire avec bonheur et reconnaissance, une année marquée par des bienfaits et une protection toute spéciale de la divine Providence. Et, d'abord, jamais le nombre de nos étudiants ne s'était élevé à un chiffre aussi considérable ; nous avons compté treize-cent quarante inscrip-

tions. Mais ce n'est là qu'une prospérité matérielle, et il arrive quelquefois, au témoignage de nos saints livres, que l'accroissement du nombre n'apporte point un accroissement de joie, *multiplicasti gentem, uon magnificasti lætitiām*. Dieu soit loué ! il n'en est pas ainsi pour l'Université catholique de Louvain. C'est un devoir, et un devoir bien doux pour le recteur de proclamer hautement que jamais la jeunesse académique ne s'est distinguée à un plus haut point et par l'attachement aux saines doctrines, et par la piété, et par l'assiduité et les succès dans le travail, et par un dévouement cordial à toutes les œuvres de charité et de zèle chrétien. Jamais, non jamais, nous n'avons éprouvé d'aussi puissantes consolations, nous n'avons nourri d'aussi vives, d'aussi fermes espérances. La Belgique catholique peut être fière de ses enfants. En ces temps de lutte et d'épreuve, ils savent le sort qui les attend, et quand le moment sera venu, ils ne se laisseront pas désirer à leur poste de combat. Soldats du droit et de la vérité, ils iront rejoindre leurs frères dans l'arène, sans haine pour les personnes, pleins, au contraire, d'une tendre et active compassion pour les faibles, pour les pauvres, pour les opprimés, mais bien décidés à faire une guerre sans trêve et sans merci aux mortels ennemis de notre pauvre société contemporaine, à la fausse science, à l'incroyance arrogante et ignare, à

l'empoisonnement moral des générations par la plume et par la parole, à l'ambition effrénée et sans conscience, aux basses cupidités, à l'avilissement des caractères, au cynisme des apostasies.

Avant d'entrer dans les détails de notre situation intérieure, je ne puis passer sous silence un incident pénible qui a marqué le commencement de nos vacances.

Vous savez, messieurs, toute la faveur dont jouissent nos pédagogies dans l'appréciation des familles honorables, qui confient leurs enfants à l'Université. Vous savez combien il nous était douloureux de ne pouvoir, faute de place, accueillir les vœux, les supplications qui nous venaient de toutes parts. Vous savez aussi que Nosseigneurs les Evêques, dont la sollicitude paternelle est toujours éveillée sur les besoins de l'Université, se sont émus de cet état de choses, et, malgré nos embarras financiers, ont résolu la création d'une nouvelle pédagogie, où pourront être logés une centaine d'étudiants. Le nouvel édifice s'achève en ce moment, et ses formes gracieuses et imposantes dans leur simplicité, en rappelant les belles et monumentales constructions de nos grands âges de foi, contrastent singulièrement avec tant d'édifices lourds et prétentieux, que nous voyons surgir, de nos jours, à coup de millions, et au dam des contribuables. On dirait — je hasarde cette observation en pas-

sant — qu'on a voulu les faire riches, ne pouvant les faire beaux. Je ne vous apprendrai rien, messieurs, en disant que cette nouvelle pédagogie nous a brouillés, bien malgré nous, avec l'administration de cette ville. On a prétendu que nous allions faire un tort considérable à la cité, que nous allions empêcher les habitants de louer leurs quartiers aux étudiants, et qu'ainsi nous nous mettions en opposition avec le contrat qui lie les deux administrations. Comme s'il ne suffisait pas de cette simple observation que tous nos collèges, y compris la nouvelle pédagogie, ne peuvent abriter qu'un peu plus de trois cents étudiants, et qu'un millier au moins ne peuvent s'établir ailleurs que chez les habitants. Ce qui dépasse infiniment — personne n'oserait le nier — toutes les espérances qu'à pu concevoir la bourgeoisie de Louvain à l'époque où la convention s'est conclue. Il n'est pas moins vrai que ces choses dites, répétées avec un grand sérieux, officiellement et officieusement, agrémentées de toute sorte de déclamations et d'exagérations, ont fait une certaine impression sur le bon public et n'ont pas laissé, dit-on, d'aider au succès de quelques candidatures électorales.

Ce que vous ne savez pas aussi bien, ce sont les entraves que l'on a cherché à nous créer dans nos constructions, les retards qu'on a fait naître, les prétentions qu'on a élevées, les con-

ditions que l'on a voulu nous imposer. L'on a été jusqu'à réclamer de nous l'engagement par devant notaire de payer à la ville une rente annuelle, en compensation d'une prétendue usurpation de terrain, sans être à même de produire l'ombre d'une preuve à l'appui de cette prétention. Violentée dans l'exercice de ses droits les plus légitimes, l'Université a posé à son tour des conditions d'une équité incontestable à l'emploi par la ville des locaux mis par celle-ci, en vertu d'un contrat onéreux des deux parts, à l'entière disposition de l'autorité académique. Vous savez le reste. Les pièces qui ont été publiées vous ont appris que, renonçant à l'interprétation loyale de la convention, l'on a eu recours à une subtilité juridique, et qu'on s'est fait ouvrir par arrêt de justice des portes qui ne pouvaient s'ouvrir devant l'équité et la logique. Je ne dirai rien de cet arrêt, messieurs, par respect pour la justice de mon pays. On me permettra seulement de remarquer qu'il est, dans le palais de Thémis, des endroits obscurs où il est périlleux de s'engager avec les seules lumières du bon sens et de la bonne foi. Je n'ai pas cru devoir commettre, une seconde fois, le bon droit de l'Université avec les finesses des avocats retors et les ressources procédurières des légistes dont l'effroyable fécondité n'a pas assez de trente volumes pour élucider les principes de notre droit civil. Une chose me console, et je la crois incontestable.

C'est que si nous avons perdu notre cause devant le juge de céans, nous l'avons gagnée, à coup sûr, devant la conscience et la vieille loyauté du pays.

L'année qui finit est du petit nombre de celles qui ne nous ont laissé à regretter la perte d'aucun membre du Corps académique. Mais la fin en a été attristée par la mort d'un Prélat vénéré, en qui nous aimions et honorions l'un des bienfaiteurs les plus généreux de l'Université, et l'un de ses amis les plus dévoués et les plus attentifs. Vous n'avez pas oublié, messieurs, que nous devons, pour une grande part, à monseigneur de Montpellier notre nouvel institut anatomique, le plus beau peut-être, le mieux agencé qui existe en Europe. Quand nous nous débattions entre la nécessité qui s'imposait et l'insuffisance de nos ressources, ce grand Evêque, cet évêque au cœur d'or, vint au devant de nous avec une noblesse d'âme, une délicatesse de gentilhomme chrétien, qui ne sortiront jamais de ma mémoire; il mit à notre disposition, sans condition, sans stipulation d'aucune sorte, la somme respectable de quarante mille francs. Tout se passa dans un court et cordial entretien entre lui et le recteur; pas un mot ne fut écrit. Récemment, quand nous recherchions les moyens de procurer à nos chers étudiants ce local, cette maison qu'ils désiraient, qui est la leur aujourd'hui, dont ils vont prendre possession demain, ce fut encore l'illustre Evêque

de Liège qui nous tendit la main, prodiguant les secours, les encouragements, avec une bonne grâce, une tendresse paternelle, qui en doubleraient le prix. Les étudiants ne l'oublieront jamais. Et moi-même, en acquittant la dette de la reconnaissance envers ce grand bienfaiteur, je sens mes entrailles profondément émues. Je compterai toujours parmi les meilleurs souvenirs de ma vie tant de marques d'affection et de confiance dont j'ai été l'objet de la part de ce bon et respectable Prélat.

Après ces détails sur l'année qui disparaît, j'ai à vous rendre compte, messieurs, des changements qui s'opèrent parmi nous au commencement de la nouvelle année académique. Nosseigneurs les Évêques, dans leur réunion annuelle de la fin de juillet, ont promu au grade de professeur ordinaire M. Helleputte, de la Faculté des Sciences, et à celui de professeur extraordinaire, M. Massalski, de la même Faculté, et M. Bruylants, de la Faculté de Médecine. A la même date, ils ont nommé professeur extraordinaire à la Faculté de Philosophie et Lettres, M. l'abbé Ferdinand Lefebvre, fils de notre cher et honoré collègue de la Faculté de Médecine, qui rend à l'Université, depuis tant d'années, des services si dévoués et si hautement appréciés. Notre jeune collègue enseignait avec distinction la philosophie proprement dite à l'institut St-Louis de Bruxelles; il continuera ici le

même enseignement pour les élèves de la Faculté des Sciences. M. le professeur Jacops avait cumulé jusqu'aujourd'hui cet enseignement avec celui dont il est chargé pour les élèves de la Faculté de Philosophie et Lettres. Ce double fardeau qu'il a porté plusieurs années avec un courage et un désintéressement des plus méritoires et dont lui seul peut-être était capable, ne pouvait peser indéfiniment sur ses épaules. Au moment où il en est déchargé, c'est un devoir pour moi de proclamer ici avec quel succès et quel dévouement il s'est acquitté de cette lourde tâche, et de lui exprimer toute la reconnaissance de l'Université. Aux nominations précédentes j'ai à ajouter celles de MM. Marchand et Vanderlaet, en qualité de professeurs agrégés de la Faculté des Sciences. M. Marchand qui a fait à Louvain d'excellentes études d'ingénieur et de docteur en sciences physiques et mathématiques, nous a rendu d'importants services, et comme répétiteur des cours de hautes mathématiques de M. le professeur Gilbert, et par les leçons données dans l'Institut préparatoire à nos Écoles spéciales, institut dont la direction lui était confiée depuis un an. Tout en continuant à nous rendre les mêmes services, il professera, à l'École supérieure d'agriculture, le cours important du génie rural, pour lequel il est parfaitement préparé. M. Vanderlaet, après avoir terminé, lui aussi, avec le plus brillant

succès, ses cours d'ingénieur, a dirigé pendant quelques temps un établissement industriel à l'étranger; il a ensuite consacré de sérieux travaux à l'étude de l'organisation chrétienne du travail, et de cette question si débattue, si actuelle, des rapports entre le capital et le salaire, entre les maîtres et les travailleurs. Sa position de famille l'a mis à même de s'occuper aussi et de très près des relations de notre commerce et de notre industrie avec l'étranger. M. Vanderlaet donnera, cette année, les cours de géographie industrielle et commerciale et de comptabilité agricole.

Permettez-moi, messieurs, après ces indications générales, de parcourir un peu à l'aventure, comme je l'ai fait l'an dernier, nos diverses Facultés, et de vous présenter, à mesure qu'elles se rencontreront sur mon passage, les particularités que j'ai recueillies, les observations que j'ai eu l'occasion de faire et les réflexions qu'elles m'ont suggérées. Il y a toujours quelque profit, je crois, aux communications de ce genre. Fondées ou non, ces observations ont au moins pour résultat de réveiller l'esprit d'amélioration et de progrès. L'homme est ainsi fait que son attention a toujours besoin, si l'on peut ainsi dire, d'être tenue en haleine, et que les choses les mieux établies, les plus sagement organisées, ne se conservent que par les efforts que l'on emploie à les améliorer. Dans ce sens, il est très vrai de dire que l'on ne conserve que par le progrès.

Le programme de la Faculté de Théologie s'est enrichi du cours de patrologie, que nous désirions y voir figurer depuis longtemps. A la demande de Nosseigneurs les Evêques, M. le professeur Jungmann a bien voulu se charger d'initier nos jeunes théologiens à la connaissance des Pères de l'Eglise. Je vois avec bonheur s'ouvrir pour ces jeunes ecclésiastiques si bien doués, si laborieux, l'accès à tous ces trésors de doctrine et d'éloquence, qu'il est si difficile, et qu'il serait peut être périlleux d'aborder sans une préparation spéciale. Ce cours leur sera commun avec les élèves de notre École normale ecclésiastique des humanités, qui se forment avec tant de zèle, sous une direction éclairée et dévouée, à la tâche importante de donner l'enseignement dans nos petits séminaires et dans nos collèges. S'il est désirable, s'il est nécessaire même, comme personne ne le conteste aujourd'hui, je pense, qu'une part importante soit faite, dans ces études, aux écrivains chrétiens, j'ose croire que nous avons trouvé le meilleur moyen pratique de préparer nos futurs professeurs à cette partie essentielle de leurs futurs devoirs. Pour le fond comme pour la forme, l'étude des Pères présente des difficultés réelles, exige par conséquent une initiation, une direction, qu'en général on ne peut pas se donner à soi-même. C'est pour cela que tant de professeurs, convaincus pourtant de l'utilité, de la nécessité

même de cet enseignement, ne l'abordent qu'avec hésitation, qu'avec crainte, et s'y sentent, si je l'ose dire, mal à l'aise. Il faut rassurer les courages, élaguer les premières difficultés, faire goûter peu à peu le charme de ces magnifiques études, de ce commerce familial avec les plus beaux génies du christianisme. C'est là le bienfait que nous attendons de ce nouveau cours. En s'en chargeant avec un empressement dont je lui suis très reconnaissant, M. le professeur Jungmann aura bien mérité des études théologiques et des lettres chrétiennes.

En ce qui concerne la Faculté de Droit, je ne saurais assez insister, messieurs, sur la nécessité, plus impérieuse aujourd'hui que jamais, d'affermir solidement dans les esprits la notion de la sainteté et de l'immutabilité du droit. On l'a dit avec raison : soit qu'on l'envisage en lui même, dans son origine, dans son objet, dans son but, soit qu'on l'étudie dans les lois humaines qui le déterminent et le règlent, le droit apparaît avec une gravité, une grandeur et une autorité, qui font de cette science une science à part et souveraine.

Le droit a son origine dans la loi éternelle, qui est l'expression de la raison divine elle-même, et dans la loi naturelle, qui n'est qu'une dérivation de la première. « Le droit est la raison universelle, la suprême raison fondée sur la nature des choses. Les lois sont ou ne doivent

être que le droit réduit en règles positives, en préceptes particuliers. » Tel est le langage des auteurs du premier projet de code civil, dans leur discours préliminaire.

Oui, le droit a son principe et sa source en Dieu. L'antiquité l'avait compris; à Rome le droit était quelque chose de saint et de vénérable comme la religion; et les Institutes du droit romain, fidèles à la tradition, nous donnent de la science du droit cette belle définition : *jurisprudentia est rerum divinarum atque humanarum scientia*; la jurisprudence est la connaissance des choses divines et humaines.

Il n'est pas de plus beau spectacle à contempler que le travail de l'humanité sur le droit : comment de ces principes généraux d'équité naturelle, empreints dans l'âme humaine par son auteur, l'humanité, après bien des incertitudes et des défaillances, à l'aide surtout des lumières apportées sur la terre par la révélation chrétienne, a pu tirer, par un incessant travail et un progrès continu, le vaste ensemble de lois, qui font descendre le droit dans les plus grandes comme dans les plus ordinaires relations des hommes; qui, suivant la pente du temps, soutiennent ou contiennent les mœurs publiques, et où se reflètent l'histoire comme le génie de chaque peuple : car la mesure des progrès et de la civilisation d'une société, ce sont ses lois; telles sont les lois, tel est le peuple.

Rien de plus intéressant, rien de plus nécessaire aussi que l'étude du droit. Le droit touche à tout, embrasse tout. « Lès divers peuples, a dit Portalis, ne vivent entre eux que sous l'empire du droit; les membres de chaque cité sont régis, comme hommes, par le droit, et, comme citoyens, par des lois. Toutes les lois, de quelque ordre qu'elles soient, ont entre elles des rapports nécessaires. Il n'est point de question privée dans laquelle il n'entre quelque vue d'administration publique, comme il n'est aucun objet public qui ne touche plus ou moins aux principes de cette justice distributive qui règle les intérêts privés. »

L'étude du droit est une des plus propres à former le jugement pratique, à fortifier le sens du juste et de l'injuste, à mettre dans les idées de l'élévation et de la droiture; à une condition toutefois, c'est que cette étude ne sera pas un étroit formalisme, une pure science de formules et de textes, mais qu'elle remontera, comme elle le doit, aux raisons des choses, aux principes. Et il importe de le remarquer : ces principes si clairs, quand on les regarde dans leur théorie abstraite, ne le sont pas également dans leurs conséquences pratiques, et se modifient souvent quand il s'agit d'en faire l'application aux affaires humaines.

Cette étude du droit, messieurs, peut devenir singulièrement attrayante, quand on l'envisage

par ses grands côtés, quand on considère la place considérable qu'occupe le droit dans les affaires humaines, dans les intérêts publics et privés. Le droit enlace le citoyen, le saisit par tous les points de son existence. Il a sa fortune, ses terres, ses intérêts matériels ; il a des relations sociales ; il achète, il vend, il échange ; il a des parents, une famille ; il se mariera, il aura des enfants ; il sera héritier, ou légataire, ou testateur, il peut citer ou être cité en justice. En tout cela le droit intervient, règle, confirme, annule, pose des conditions ou des incapacités, confère ou refuse des actions.

Mais on n'a pas seulement ses propres affaires, on est de sa commune et de sa province ; on peut être appelé à représenter son pays dans les conseils de la nation. Et quand un jeune homme a un nom, une fortune, un talent, cette perspective n'est-elle pas de nature à animer sa jeunesse aux sérieux labeurs qui préparent aux honorables destinées ? Renoncer au travail, à l'étude, c'est se condamner à la nullité dans le présent, à l'incapacité pour l'avenir. Or, on ne fait rien nulle part qu'avec des hommes capables, et dans la vie politique, on n'est pas un homme qui puisse compter, quand on s'est mis par l'ignorance du droit et des lois de son pays, en dehors des mille questions où cette connaissance est nécessaire.

Et, abstraction faite de ces hautes positions

politiques, dans cette vie de discussion et de combat à laquelle nous sommes condamnés aujourd'hui, dans ce pêle-mêle des opinions et des systèmes, où tous les principes sont contestés, toutes les grandes vérités attaquées, celui qui veut se jeter dans la lutte, non pour perdre sa voix dans l'air, mais pour être un utile soldat de la vérité et de la justice, celui-là doit demander une grande partie de ses lumières à la science du droit. Quand avec la religion, tous les principes, tous les devoirs, la propriété, la famille, la liberté, l'autorité, la souveraineté sont chaque jour remis en cause, comment défendre pertinemment toutes ces choses, si l'on ne s'est pas mis en possession du trésor de lumières, que la haute raison des juristes religieux et des plus graves publicistes a, par tant de profondes méditations, répandues sur ces matières?

Il faut donc faire son droit, vous dirai-je avec l'illustre évêque d'Orléans, car c'est lui que vous venez d'entendre sur toute cette matière. Mais qu'est-ce à dire : faire son droit? Est-ce passer simplement quelques années dans une ville universitaire, suivre les cours tant bien que mal, et même subir, vaille que vaille, ses examens? Non. Il faut étudier le droit pour le savoir, pour le posséder, pour entrevoir du moins les grands horizons où l'on pourra s'élever un jour. Sans doute l'enseignement élémentaire a ses aridités

et ses ennuis; sans doute il est peu attrayant d'être retenu si longtemps dans la lettre des textes et des formules. Mais si peu à peu l'on s'accoutume à remonter aux principes, aux considérations générales; si l'on fait effort pour approfondir peu à peu les textes, pour les pénétrer par une méditation attentive; si on les éclaire par la comparaison, on ne tarde pas à apercevoir sous ces sèches formules les idées les plus dignes d'un esprit grave et réfléchi.

Appliquons ces considérations à notre code civil; il était loin sans doute d'être parfait à l'origine; il renferme encore de bien graves erreurs, au point de vue notamment de la conscience et de la vérité catholique. Mais enfin, à part cela, ce qui est beaucoup, je l'avoue, il y a là le dépôt vénérable de l'expérience et de la sagesse des âges, avec une empreinte d'esprit chrétien, dont les auteurs du code, malgré les tendances du temps, n'ont pas pu se défendre complètement, parce que cet esprit s'était infusé dès longtemps dans les mœurs et dans les lois. Ce que la sagesse romaine, pénétrée et rectifiée lentement par le christianisme, ce que l'expérience de nos pères et la sagesse de nos gouvernants, pendant quatorze siècles, ont pu trouver de meilleur, voilà ce qui a passé plus ou moins dans ce code; et pour faire un choix dans ces richesses, pour rédiger ces textes, tout ce que la France avait alors de jurisconsultes émi-

nents ont longtemps étudié, délibéré, discuté ; il n'est pas un mot, dans ces innombrables articles, qui n'ait passé au crible de ces discussions savantes et contradictoires, que nous possédons et que nous pouvons relire encore aujourd'hui.

On ne lit plus guère de nos jours les anciens jurisconsultes. Il en est deux pourtant que je voudrais arracher à cet abandon. De ces deux l'un est unique, je crois, pour la généralisation des grands principes du droit ; l'autre l'est également pour la connaissance du vieux droit français, dont une part si considérable a passé dans notre droit actuel. Je parle de Domat et de Pothier. Les *lois civiles* de Domat sont la plus belle synthèse qui existe de la science du droit, dans aucune langue. A ce titre Domat conserve aujourd'hui toute son importance, et quoi de plus digne d'une intelligence élevée que d'embrasser ainsi d'une seule vue toutes les lois civiles comme autant de rameaux sortis d'un même tronc ! Quant à Pothier, ce qui lui fait une place au-dessus de tous les jurisconsultes qui l'ont précédé, c'est cet amour du bon et du juste, cette connaissance approfondie des lois naturelles et divines, dont il fait dériver toute législation. C'est dans les ouvrages de Pothier que les rédacteurs du code ont puisé une grande partie des articles dont se compose notre nouveau droit. Ses expressions elles-mêmes ont presque toujours été conservées, surtout dans la matière

des obligations et des contrats, la partie la mieux faite de notre code, au jugement des maîtres de la science.

Cet attrait, cet intérêt, cette haute utilité qu'offre aux esprits sérieux l'étude du droit, ne se rencontrent pas à un moindre degré dans les autres parties du domaine de cette vaste science. Rien ne serait plus facile à démontrer, s'il était permis de les parcourir toutes successivement. Obligé d'arrêter ici ces considérations déjà trop longues, je me borne à émettre un vœu en terminant. Je voudrais voir cette étude du droit prendre un peu plus de place dans le travail libre de nos étudiants, dans l'emploi de ces heures que l'on dérobe à sa tâche quotidienne et obligée pour se livrer à une occupation de son choix et répondant aux aspirations de son propre esprit. Pourquoi n'avons-nous pas une société de droit, comme nous avons des sociétés de médecine, de littérature, de sciences? L'histoire du droit, l'étude comparée des législations, le droit public, le droit criminel, l'économie sociale, ne sont-ce pas là des matières éminemment intéressantes, des sources d'une fécondité inépuisable? Ce vœu j'en confie la réalisation à tous ces jeunes gens distingués et laborieux, que grâce à Dieu, la Faculté de Droit compte si nombreux en son sein.

J'arrive à la Faculté de Médecine, et je me félicite tout d'abord d'avoir à relater une particularité, qui honore la Faculté entière dans la

personne respectée d'un de ses membres. Tout le monde sait que l'honorable M. Craninx enseigne la médecine à Louvain avec les plus remarquables succès depuis un demi-siècle. Acclamé dès ses premières leçons — et je puis en rendre témoignage, car j'étais à Louvain alors — acclamé dès ses premières leçons, comme un professeur modèle de clinique, il a soutenu et agrandi cette renommée jusqu'au moment présent, où nous sommes heureux de le voir, plein de vigueur et de santé, continuer glorieusement son enseignement. Presque tous ses collègues sont fiers et reconnaissants d'avoir été ses élèves. Or, la chose que je tiens à signaler ici, et qui aura peut-être encore un caractère de nouveauté pour plusieurs d'entre vous, par l'effet même de la modeste discrétion de M. Craninx, cette chose la voici. Sa Sainteté le Pape Léon XIII, qui nous connaît et nous aime, et qui se plaît à le répéter, m'a fait la grâce de m'adresser, par l'intermédiaire de Mgr van den Branden de Reeth, pour être transmis à M. Craninx, un bref pontifical, conçu dans les termes les plus flatteurs, et lui conférant le grade éminent de commandeur de l'ordre de Saint Grégoire le Grand. Une faveur si rare, venant de si haut, est un honneur insigne, dont l'éclat rejaillit sur l'Université elle-même, et dont je remercie l'auguste Pontife en son nom.

Messieurs, je ne vous apprendrai rien de nou-

veau en disant que notre Faculté de Médecine est toujours dans l'état le plus florissant. Je me contente de mentionner à la hâte quelques spécialités récemment introduites ou renouvelées parmi nous, et qui ont, en quelque sorte, le caractère de nouvelles créations. La polyclinique obstétricale, sous l'action de l'infatigable dévouement de M. le professeur Ledresseur, a pris des développements importants, elle peut être considérée comme une œuvre définitivement fondée à Louvain. C'est, de l'aveu de tout le monde, un avantage considérable pour nos études médicales. L'histologie, la microscopie appliquée à la médecine ont conquis, sous l'habile et zélée direction de M. le professeur Verriest, une place importante dans notre enseignement. Notre école de pharmacie, relevée de ses ruines par les sages efforts de M. le professeur Blas, va se développant d'année en année, grâce aux soins persévérants du même professeur si utilement secondé aujourd'hui par M. le professeur Bruylants.

L'application de nos étudiants, leur assiduité aux cours, la haute idée qu'ils se font de l'importance de leurs études et de la grave responsabilité qui les attend dans l'avenir, tout cela est couronné chaque année par les plus légitimes succès. Dirigés, encouragés par les leçons et les exemples de leurs maîtres, les jeunes médecins de Louvain s'honorent de leurs croyances chré

tiennes et spiritualistes, et ne se laissent pas entamer par les tendances de plus en plus avouées vers le matérialisme, l'athéisme et autres doctrines de même aloi qui, sous des noms divers et pseudoscientifiques, déshonorent aujourd'hui une si notable portion du monde médical. Hélas ! oui, messieurs, c'est un fait indéniable. Le matérialisme, cette odieuse et abjecte doctrine, si absurde aux yeux de tous les grands penseurs ; le matérialisme, si effrayant, si antisocial dans ses conséquences morales, a conquis, dans l'enseignement médical, de nombreux adeptes, des écoles presque tout entières.

C'est pour cela, messieurs, que nous nous attachons avec plus de force que jamais à ces doctrines spiritualistes, qui sont l'honneur de l'esprit humain, et contre lesquelles on n'invoque que des sophismes mille fois réfutés. Rien de plus lumineux que les preuves de la spiritualité de l'âme. Rien de plus opposé, de plus contradictoire que les conditions de la pensée et les attributs de la matière.

Le matérialisme, messieurs, peut, il est vrai, citer parmi ses défenseurs des médecins éminents. Il faut bien avouer cette vérité humiliante pour l'humanité ; il faut bien reconnaître qu'avec une métaphysique détestable sur l'âme et sur ses opérations, on peut être très versé dans la connaissance du corps humain et des maux qui

l'affligent. Mais ce qu'on peut, ce qu'on doit refuser hautement aux apôtres du matérialisme, c'est la logique, la puissance du raisonnement, la faculté de lier leurs idées et d'enchaîner des conséquences justes à des principes bien démontrés. Et si ces hommes se font si aisément des disciples, si ces doctrines infectent si facilement une certaine jeunesse, n'est-ce pas parce qu'elle même est avide de ce qui flatte ses penchants, émousse la pointe du remords, débarrasse l'âme de toute crainte, et lui laisse, par l'espoir de l'impunité, la licence de tout faire ?

Chose étrange, messieurs, et où il faut voir peut-être un châtiment providentiel de l'orgueil humain ! L'homme si superbe aujourd'hui, si fier de son indépendance, l'homme fait des efforts prodigieux de science et d'esprit pour se persuader que les bêtes le valent bien, et qu'entre elles et lui il n'y a pas de différence essentielle, il n'y a que du plus et du moins. C'est l'accomplissement de cet oracle saisissant de la sainte Ecriture : l'homme que Dieu a élevé si haut, n'a pas compris sa dignité : il s'est comparé aux brutes privées de raison, et s'est rendu semblable à elles. *Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* Vains efforts cependant. La prééminence humaine éclate de toutes parts; elle se montre et dans la majesté du port, et dans la dignité du front, et

dans la sublimité du regard, et dans la position de ce bras que l'homme tient élevé, étendu sur son empire ; elle éclate surtout dans cette pensée qu'il répand autour de lui par la parole, qui se fixe par l'écriture pour être portée en tous lieux ; elle éclate dans cet esprit, dont les livres saints donnent une idée si magnifique, en disant qu'il est fait à l'image de Dieu. Oui, par la domination qu'elle exerce sur cette portion de matière qui lui est unie et qu'elle gouverne, l'âme retrace quelque chose de l'action puissante du moteur de l'univers ; par la rapidité de ses pensées, la mémoire du passé, la conscience du présent, le pressentiment de l'avenir, elle se rapproche de l'intelligence divine, qui, d'un coup d'œil, embrasse tous les temps et tous les lieux. L'impétuosité de ses insatiables désirs, l'étendue de ses espérances l'avertissent qu'elle doit posséder par grâce cette éternité que Dieu possède par nature.

Une transition toute naturelle m'amène, messieurs, à vous parler des études philosophiques qui tiennent une place privilégiée dans l'enseignement de nos deux Facultés de Philosophie et Lettres et des Sciences. Le souverain Pontife heureusement régnant vient, dans sa magnifique encyclique *Æterni Patris* du quatre août dernier, d'appeler d'une façon toute spéciale l'attention de l'univers catholique sur le prix qu'on doit attacher à ces études et la direction qu'il

importe de leur donner. Après avoir déploré le malheur des temps et la triste situation des affaires publiques et privées, le saint Père constate qu'une cause féconde des maux qui désolent la société consiste dans les erreurs qu'y a introduites une fausse philosophie. « Comme il est conforme à la nature de l'homme, dit-il, de suivre en agissant la raison pour guide, les erreurs de l'intelligence entraînent aisément les défaillances de la volonté. Au contraire si la raison de l'homme est saine et fermement assise sur des principes solides et vrais, il en résultera pour le bien public et pour les particuliers de très nombreux avantages. Nous devons attendre avant tout, ajoute-t-il, de la vertu toute puissante et du secours de Dieu que les ténèbres de l'erreur se dissipent et que les âmes reviennent à de meilleurs sentiments. Mais il ne faut ni mépriser ni négliger les moyens naturels mis à la portée des hommes par un bienfait de la sagesse divine qui dispose tout avec force et suavité. Or, de tous ces moyens, le plus efficace est certainement le bon usage de la philosophie, et la lumière de la foi, loin d'éteindre ou d'affaiblir l'intelligence, la perfectionne au contraire et, augmentant ses forces, la rend capable de connaissances plus sublimes. »

« Mais, continue toujours le saint Père, pour que la philosophie soit capable de porter ces excellents fruits, il est indispensable qu'elle ne

dévie jamais du sentier tracé par la vénérable antiquité de nos pères dans la foi, et approuvé par le suffrage solennel du concile du Vatican. Ainsi donc, puisqu'il est bien avéré qu'on doit accepter un grand nombre de vérités de l'ordre surnaturel placées beaucoup au-dessus de la portée de toute intelligence finie, il faut que la raison humaine, reconnaissant sa faiblesse, les reçoive avec une foi humble et entière, et s'estime très honorée de se mettre, comme une modeste suivante, au service des doctrines célestes, et de pouvoir y atteindre dans une certaine mesure par un bienfait divin. Quant aux questions que l'intelligence humaine peut embrasser par ses forces naturelles, il est très juste que la philosophie y emploie sa méthode, ses principes et ses arguments, non pas cependant en paraissant vouloir se soustraire audacieusement à l'autorité divine. Loin de là, puisqu'il est constant que ce qui est connu par la révélation est d'une vérité certaine et que ce qui est repoussé par la foi est également rejeté par la raison, le philosophe catholique doit être assuré qu'il violerait tout ensemble les droits de la foi et ceux de la raison, s'il admettait une conclusion qu'il saurait inconciliable avec la doctrine révélée. »

« En appliquant les forces de l'esprit à réfuter les opinions incompatibles avec la foi et à prouver celles qui lui sont conformes, la raison s'exerce d'une façon digne d'elle et souveraine-

ment utile. Dans les premières, elle découvre les causes des erreurs et met à nu les vices des arguments qui les étaient; dans les secondes, elle saisit les preuves qui en démontrent solidement la vérité et les font accepter à tout homme sensé. Nier que ce travail et cet exercice augmentent les ressources de l'esprit et en développent les facultés, c'est prétendre que le discernement du vrai et du faux n'est d'aucune utilité pour le perfectionnement de l'esprit et du talent. »

Après avoir montré cette philosophie chrétienne se développant sous la plume des apologistes et des Pères de l'Église, après avoir représenté les docteurs du moyen âge, les scolastiques réunissant et coordonnant tous les trésors ainsi amassés, Léon XIII arrive à saint Thomas, « lequel, dit-il, selon la remarque de Cajetan, par son profond respect pour les anciens docteurs sacrés, a mérité en quelque façon d'avoir l'intelligence de tous. » Vient ensuite ce magnifique éloge de l'angélique docteur : « Doué d'un esprit docile et vigoureux, d'une mémoire facile et tenace, irréprochable dans sa vie, n'aimant que la vérité, très riche en science divine et humaine, ce grand homme, semblable au soleil, réchauffa la terre par l'ardeur de ses vertus et la remplit des splendeurs de sa doctrine. Nulle partie de la philosophie qu'il n'ait traitée à fond avec autant de pénétration que

de solidité. Ses écrits sur les lois du raisonnement, sur les substances incorporelles, sur l'homme et les autres créatures sensibles, sur les actes humains et leurs principes, ne laissent rien à désirer ni pour l'abondance des matières, ni pour la juste disposition des parties, ni pour l'excellence de la méthode, ni pour la sûreté des principes et la force des arguments, ni pour la clarté et la propriété du langage, ni pour la facilité à éclaircir les points les plus obscurs. »

« Chaque fois, dit encore le saint Père en terminant, que nous réfléchissons à la bonté, à la force, aux magnifiques avantages de cet enseignement philosophique, nous jugeons qu'on a eu tort de ne pas lui avoir conservé toujours et partout la place d'honneur, d'autant plus que la philosophie scolastique avait pour elle et une longue expérience, et l'approbation des plus grands hommes et, ce qui est capital, le suffrage de l'Église. L'amour de la nouveauté a paru gagner, en certains lieux, les philosophes catholiques eux-mêmes. Dédaignant l'héritage de l'antique sagesse, ils aimèrent mieux construire à nouveau que d'agrandir et de perfectionner cet ancien patrimoine : résolution peu sage et qui a nui au progrès des sciences. En parlant ainsi, nous ne blâmons d'aucune manière les hommes savants qui appliquent à la philosophie leurs recherches, leur érudition et les ressources des découvertes nouvelles; nous com-

prenons parfaitement que cela contribue au progrès de la science. Mais il faut bien prendre garde de faire de ces recherches et de ce travail d'érudition l'unique ou le principal objet des exercices philosophiques. »

« C'est donc avec beaucoup de raison qu'un bon nombre d'amis des études philosophiques s'appliquent à faire revivre la doctrine de saint Thomas et à lui rendre son premier lustre. Notre vœu le plus cher — le saint Père s'adresse aux évêques — et le plus ardent est que vous offriez en abondance à la jeunesse studieuse les eaux très pures de sagesse qui coulent à grands flots de la source intarissable du docteur angélique. »

L'encyclique pontificale contient un dernier avis, que nous ne saurions assez méditer : « Toutes les connaissances humaines doivent se promettre des progrès et attendre des secours de la restauration des sciences philosophiques, que nous avons en vue. Car la philosophie est la science maîtresse qui dirige toutes les bonnes études, leur imprime une marche salutare, et qui est pour elles comme un réservoir commun où elles viennent puiser la vie. C'est un fait prouvé par une constante expérience que les lettres et les arts ont jeté leur plus grand éclat là où la philosophie a conservé l'honneur de son rang et la sagesse du jugement ; qu'ils ont été négligés, au contraire, et se sont presque

éclipsés là où la philosophie est devenue la proie des erreurs et des inepties. »

Ah! messieurs, combien tout cela est vrai! Qu'il est affreux de voir le monde actuel si dédaigneux de la vraie philosophie; livré si complètement, si aveuglément en proie à ceux qui en sont les plus mortels ennemis, à ceux qui en sont l'antithèse vivante, aux sophistes!

Contemplez ce tableau tracé, dirai-je? par la plume ou par le pinceau du grand évêque contemporain, que je me plais à citer :

« Il y a dans ce monde, où la lumière lutte avec les ténèbres, deux grands courants parallèles de la pensée humaine, la philosophie et la sophistique, et deux races d'esprits entièrement opposés, les philosophes et les sophistes. Ceux-ci ne sont pas, mais il s'appellent philosophes et ils s'attachent aux flancs de la philosophie comme un cancer, pour la dévorer. On en voit à toutes les époques; ils pululent dans les moments de décadence intellectuelle et d'abaissement moral et social, comme on voit pulluler les reptiles malfaisants après un jour d'orage. Tandis que les philosophes représentent dans l'humanité la lumière, les sophistes représentent les ténèbres. Les philosophes croient à la raison, les sophistes nient la raison et la retournent contre elle-même. Les philosophes établissent les vérités, les sophistes les ruinent; au lieu que les philosophes proclament la

certitude, les sophistes proclament le doute. Doute radical, portant non sur un point obscur de la science, mais sur les vérités essentielles et sur le fondement même de toute vérité. Ils minent le sol sous nos pas, et nous suspendent sur des abîmes. Par malheur, on ne le sait que trop, les sophistes ont répullulé parmi nous, et nul temps peut-être n'a été plus fertile que le nôtre en ce genre d'esprits. Sans cesse, soit dans les journaux, soit dans les livres, sur toutes les questions de politique, de morale, de littérature, et spécialement de philosophie et de religion, vous vous trouvez en face d'un sophiste ou d'un sophisme. Il faut le dire aussi, le triste affaîssement d'esprit où notre époque est tombée ne leur est que trop favorable. Comme un tourbillon soulève quelquefois dans les airs la poussière du sol, ainsi on dirait que de nos jours la poussière sophistique a été soulevée dans toute notre atmosphère intellectuelle et sociale. Les sophistes de toutes les espèces ont reparu : et ceux qui s'attachent à ruiner toute croyance, et ceux qui, sans pousser aussi loin l'audace de la négation, déshonorent la philosophie par leur manière indigne de traiter la vérité ; rhéteurs plutôt que philosophes, qui, par l'inanité de leurs idées, la stérilité de leurs méthodes, la morgue de leur parole, le ridicule de leurs prétentions, ont réussi à faire de la philosophie, cette science si haute et si grave,

les uns la vanité la plus creuse, la plus vaine qui fut jamais ; les autres la vanité la plus superbe, la plus hautaine, et au fond la plus hostile à la religion et à la société, et la plus digne du mépris des honnêtes gens. Et c'est cela qui est un juste sujet d'effroi pour les hommes qui réfléchissent et qui savent où la sophistique peut mener une société. Un philosophe chrétien a dit, et la parole est vraie, que quand des monstres d'erreurs apparaissent, on ne tarde pas à voir des monstres de crimes. »

Messieurs, j'aurais encore plus d'une chose à vous dire, si le temps n'y faisait obstacle. Il me serait agréable d'arrêter votre attention et sur les progrès réalisés par l'Université dans le domaine de la philologie classique et orientale, et sur les publications magistrales de plusieurs de nos collègues dans le cercle de ces études, et de celles des sciences historiques et économiques, des sciences naturelles et mathématiques, et sur le développement donné dans toutes les parties de notre enseignement aux travaux pratiques, et sur l'agrandissement et l'amélioration lente, il est vrai, et nous le regrettons, mais continue et intelligente, de nos collections et de nos appareils scientifiques. Quoique les gros budgets fleurissent plus que jamais, et que l'on se lasse moins que jamais pour les gonfler outre mesure, de puiser dans la poche des contribuables, les établissements catholiques n'en res-

sentent guère, nous ne le savons que trop, la bénigne influence. Hélas! le droit de payer largement l'impôt est l'une des rares libertés catholiques qui ne soient pas menacées en ce moment. Chose monstrueuse, inouïe! dans un pays de liberté, dans un pays où la foi catholique est si vivace, où la charité catholique accomplit tant de merveilles, l'argent des catholiques, recueilli par un gouvernement qui n'a pas, qui ne peut pas, au moins constitutionnellement, avoir de doctrine, cet argent sert aujourd'hui, pour une très grande part, à faire la guerre et quelle guerre! aux croyances et aux institutions catholiques. L'avenir, l'impartiale histoire, conservons cette espérance, n'auront pas assez d'anathèmes pour les hommes, pour le parti, dont l'audace et la déloyauté ont fait cette situation à notre chère et malheureuse patrie, pour les hommes insensés et criminels, qui aggravent chaque jour cette situation, au grand péril de nos intérêts les plus sacrés et de notre nationalité elle-même.

Me permettriez vous, messieurs, d'ajouter un mot sur la plus jeune de nos institutions académiques? Je prie ses aînées de me pardonner cette exception au profit de leur sœur cadette. Notre École d'agriculture s'est ouverte sous de favorables auspices, et ses débuts nous donnent le droit d'espérer qu'elle répondra pleinement au but de sa création. Il y aura là un nouveau

et important service rendu par l'Université aux familles et au pays. On l'a dit avec raison. La société doit à l'agriculture ce qui n'est pas moins nécessaire à un peuple que le pain matériel qu'elle lui fournit, que la richesse dont elle est la source; la société doit à l'agriculture des mœurs tempérantes, des vertus fortes et viriles, des races robustes. L'ordre, l'économie. l'activité, la prévoyance, la persévérance sont réclamés par les travaux des champs. Les rudes labeurs de la culture imposent une vie sobre et réglée, endurecissent aux fatigues, et, en fortifiant les corps, trempent les caractères. Voilà les vertus que de tout temps on a remarquées dans la race agricole : ses mœurs plus pures, *casta pudicitiam servat domus*, comme chantait admirablement Virgile; sa patience inépuisable aux travaux, *patiens operum*; sa frugalité modeste, *parvoque assuetajuventus*; son ferme bon sens et sa loyale équité, *extrema per illos Justitia excedens terris vestigia fecit*; enfin son esprit religieux. Un ancien qui a beaucoup écrit sur l'agriculture, Columelle, disait : la vie des champs est voisine, sans aucun doute, sinon parente, de la sagesse : *vita rustica, sine dubitatione, proxima et quasi consanguinea sapientiae est*. Et le vieux Caton disait aussi : c'est parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens et les meilleurs soldats.

Messieurs les Professeurs, au moment de reprendre nos travaux académiques, je n'ai pas besoin de faire appel à votre zèle et à votre dévouement. Ce sont choses éprouvées depuis bientôt un demi-siècle. Cette chère Université, que nous aimons plus que nos entrailles, c'est vous, c'est votre savoir, c'est votre enseignement, c'est la haute réputation de vos écrits, c'est l'admirable union en vous de la foi et de la science, c'est tout cela qui, après Dieu et nos Evêques, l'a faite ce qu'elle est. Vous aurez de plus en plus à cœur de lui maintenir son triple caractère, sa triple auréole, religieuse, scientifique, patriotique. J'ignore ce que l'avenir nous prépare. Mais cet avenir nous l'attendons sans crainte, parce que nous croyons être sans reproche; parce que nous nous sentons, je le proclame avec une humble reconnaissance, parce que nous nous sentons providentiellement protégés. L'Université est nécessaire à la Belgique catholique, et la Belgique catholique compte trop de saintes âmes dans son sein, trop de dévouements, cachés souvent mais héroïques, pour être abandonnée du Dieu miséricordieux qui aurait pardonné à Sodome même, si dix justes se fussent rencontrés à Sodome. Sans doute une guerre impie, haineuse, implacable nous est faite, devient plus acharnée chaque jour; sans doute une secte nombreuse, puissante, s'enveloppant de

ténèbres, s'affublant de toute sorte de masques et d'oripeaux,

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum ;

une secte, ennemie des trônes comme des autels dont l'action néfaste se retrouve dans tous nos bouleversements contemporains, cette secte d'hypocrites démolisseurs médite notre perte depuis longtemps avec celle de toutes les institutions religieuses. Mais Dieu est plus puissant que les hommes, le ciel plus puissant que l'enfer. L'issue de la lutte n'est pas douteuse, le moment peut être éloigné, mais il viendra où les défenseurs de la vérité entonneront sur les ruines de l'empire du mal l'hymne du triomphe et de la délivrance : *Christus vincit, Christus regnat, Christus in æternum triumphat.*

Et vous, chers Étudiants, que je vois avec bonheur si nombreux et si attentifs sur ces bancs, je salue en vous le meilleur espoir de la religion et de la patrie. Je ne saurais vous dire tout ce qui se remue en moi à votre aspect, mais mon cœur vous parle à défaut de mes paroles, *cor meum ad vos loquitur*. Tous les yeux sont fixés sur vous. L'ennemi lui-même vous admire malgré lui et vous redoute. Préparez-vous avec plus de soin, avec plus d'ardeur que jamais aux hautes destinées qui vous attendent, mais préparez-vous-y en jeunes gens chrétiens. Préparez-

vous par la prière, par le travail, par la pureté de votre vie, par l'union dans la pratique des œuvres de charité et de miséricorde, dans l'amour de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est réellement aimable. Que toute faiblesse trouve en vous un appui, toute douleur une consolation, toute souffrance un soulagement. Et lorsque l'heure de la vie militante sonnera pour vous, lorsque Dieu vous appellera à prendre votre part de ce grand combat où tant de vos frères, vos aînés sur ces bancs, vous ont précédés, vous entrerez à votre tour dans la lice sans mesurer la grandeur du péril et sans compter le nombre de vos adversaires. Une couronne immortelle vous y attend. Soldats du Roi invincible des siècles, quelles que soient les chances du moment, la victoire finale, tardive peut-être mais certaine, vous est réservée. Dans ces luttes, soutenues non contre des hommes, qui sont nos frères et que nous ne cesserons d'aimer, mais contre des doctrines funestes, contre des attentats coupables, une force supérieure nous protège, tout en nous laissant le mérite du danger et de l'effort, Dieu l'a voulu ainsi, pour nous rendre plus dignes de cette couronne de justice *corona justitiæ*, qui est la récompense de ceux qui ont combattu le bon combat. Car, comme l'a dit le poète :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

L'année académique 1879-1880 est ouverte. Je la place avec une confiance filiale et justifiée par le passé sous la toute puissante protection de Marie, l'auguste patronne de l'Université catholique, de Marie, reine du ciel et de la terre, de Marie, que nous saluons avec l'Église elle-même, comme notre vie, notre douceur et notre espérance ; *vita, dulcedo et spes nostra*.

ADRESSE

d'adhésion et de félicitation à Notre
Très Saint Père le Pape Léon XIII,
au sujet de son encyclique « *Æterni
Patris* ».

BEATISSIME PATER,

Epistolam encyclicam « *Æterni Patris* » quam
ad universum orbem catholicum nuperrime dedi-
disti, quamque venerabunde boni omnes acce-
perunt, nos quoque læto eodemque obsequentis-
simo animo exceperimus. Cuius lætitiæ atque
obsequii ut publicum aliquod exhibeamus docu-
mentum, non tantum suadent sed suo veluti iure
postulant gratissima illa amoris et obedientiæ
vincula, quibus cum Sede Apostolica et Tecum,
Beatissime Pater, Lovaniensis Universitatis
amantissimo patrono, sumus coniuncti. Iure
merito admirantur omnes, Beatissime Pater,
singularem illam sapientiam, qua Ecclesiæ bono
et civilis societatis prosperitati Pastor Supre-
mus opportuna sollicitudine invigilas, dum mi-

randa hac tua Encyclica malorum, quibus undique res publica premitur, simul et penitiorem causam declaras et eisdem occurrendi remedium offers. Profecto ubi suprema illa, quibus scientiæ omnes necessario reguntur, principia pervertuntur, ipsæ quoque scientiæ pervertantur atque in erroris instrumenta convertantur necesse est. Re vera incidit ætas nostra in tempora quibus perversa illa philosophandi ratio tamquam nova quædam pestis passim grassatur. Hinc effrena illa quidvis cogitandi et scribendi licentia, cui nihil certum nisi quod sensu percipi potest. Hinc nefanda illa doctrinæ systemata quæ non tantum fidem catholicam ordinemque supernaturalem negant et eliminare conantur, verum ipsa etiam ordinis naturalis fundamenta, Dei scilicet existentiam, regulam morum, animæ immortalitatem impugnant et porro labefactant. Quum autem falsorum principiorum venenum scientias speculativas infecerit, illudque veneficium uecessario in hominum actus influat eosque pervertat, quid mirum si et mores corumpuntur, matrimonii sanctitas violatur, auctoritas pessumdatur, ipsaquæ societatis existentia in discrimen adducitur? Quid mirum si Ecclesiæ Sanctæ præcepta et monita contemnuntur, ejusque jura ac libertas impio ausu violantur? Quod si hæc delictorum multitudo quæ magnam partem ex perversa philosophandi ratione nata est, bonos quosque mœrore afficit, magnæ profecto

gratiæ agendæ sunt Tibi, Beatissime Pater, qui hisce malis medendis remedium affers saluber-
 rimum. Et vero persuasum nobis est, Beatissime
 Pater, ex doctrinis philosophicis ad mentem
 S. Thomæ correctis et traditis multa perniciosarum
 opinionum commenta deletum iri, multasque
 e contra Christianæ juventutis institutioni atque
 adeo ipsi civili societati utilitates obventuras.
 Felicem sese prædicat Lovaniensis Academia,
 quod vota Tua quasi præveniens constanter pro
 viribus laborat ut Philosophia S. Thomæ instau-
 retur, et in pristinam sui honoris sedem resti-
 tuatur. Cujus rei liceat nobis, Sanctissime Pater,
 sequentia adducere argumenta. In facultate
 S. Theologiæ, disciplinæ dogmatica et moralis
 secundum inconcussa S. Thomæ principia tra-
 duntur, Et ut discipuli scholasticæ disputandi
 methodo assuescant, publicæ singulis hebdoma-
 dibus habentur disputationes; eadem quoque
 disputandi methodus servatur in propugnandis
 thesibus ad gradum sive baccalaurei, sive licen-
 tiæ, sive doctoris consequendum. Philosophiæ
 Magistri diligenter operam dant ut inhærentes
 principiis angelici doctoris, doctrinas ejus de
 Deo, de homine, de rebus sensibilibus et incor-
 poreis substantiis, de actibus humanis eorum-
 que regulis, de legibus rationandi plene atque
 dilucide quantum temporis angustia ferunt,
 exponant atque demonstrant. Quocirca et ineunte
 hoc anno scholastico nihil antiquius habuerunt,

Beatissime Pater, quam ut in primis suis prælectionibus Encyclicam Sanctitatis Tuæ alumnis suis notam facerent ejusque pondus ac sapientiam apto commentario illustrarent. Atque ita quoque Illustrissimus Universitatis Rector, in solemnī quam habuit oratione inaugurali, ex eadem Encyclica verba sumpsit et recitavit, quibus Philosophiæ Scholasticæ utilitatem necessitatemque mirifice commendaret ejusque studium omnibus inculcaret. Porro qui scientiam Juris profitentur Magistri, in jure naturæ interpretando a S. Thomæ doctrina nullo modo declinant. Jam quod attinet ad Magistros Facultatum quæ dicuntur Scientiarum et Medicinæ, hi quum plerumque in consideratione factorum et legum naturæ studio versentur, quæstiones philosophicas vix attingunt; attamen docent si rerum corporearum naturæ penitiùs inspiciuntur, nihil esse in philosophia scholastica quod cum incrementis scientiarum et certis exploratisque conclusionibus non possit apte componi. Præterea adnotandum est alumnos omnes quando ad scholas Scientiarum aut Medicinæ admittuntur, jam sese applicasse per annum integrum ad disciplinas philosophicas ad mentem S. Thomæ ipsis traditas. Quod superest, Beatissime Pater, promittimus nos omni ope atque opera ad laboraturos ut scholastica philosophia in Lovaniensi Academia cognoscatur, tradatur, ametur. atque ab adversariorum oppugnationibus defendatur.

Quod ut exsequi possimus, Beatissime Pater,
ad pedes Sanctitatis Tuæ provoluti Apostolicam
benedictionem humiliter flagitamus.

Universitatis Catholicæ Lovaniensis
Rector Alexander Josephus NAMÈCHE,
S. T. Dr., Sanctitatis Tuæ prælatus
dom. — Universitatis Cath. Lovan.
Vice-Rector Carolus CARTUYVELS, S.
Th. Dr., J. C. L., Sanctitatis Tuæ præ-
latus dom. — Universitatis Cath. Lo-
van. a Secretis Petrus WILLEMS, Phi-
losophiæ et Litt. Doctor. — S. Facul-
tatis Theologiæ p. t. Decanus Ludovicus
ROELANTS, S. Th. Dr., Sanctitatis Tuæ
ab intimo cubic. — Facultatis Juris p. t.
Decanus Eduardus DESCAMPS, jur. et
scient. pol. et adm. Doctor. — Facul-
tatis Medicinæ p. t. Decanus G. VER-
RIEST, medicinæ Doctor. — Facul-
tatis Philosophiæ et Litterarum p. t.
Decanus Constantinus PIERAERTS, Ca-
non. hon. Mechlin. — Facultatis Scien-
tiarum et Artium p. t. Decanus Jose-
phus CARNOY, sc. math. Doctor.

Lovanii, in festo S. Clementis Papæ,
23 Novembris MDCCCLXXIX.

NOTICE
SUR LE COLLÈGE DU ROI
ou Séminaire royal
de l'ancienne Université de Louvain,
par M. Edm. REUSENS,
professeur à la Faculté de théologie.

§ 1. *Fondation et histoire du collège.*

Le Collège du Roi ou séminaire royal, *collegium* ou *seminarium regium*, doit son origine à la générosité du roi Philippe II. On sait que, sur les instances réitérées du roi d'Espagne, le pape Paul IV, par sa bulle *Super universi*, du 12 mai 1559, réorganisa la hiérarchie ecclésiastique dans les Pays-Bas et y établit plusieurs nouveaux évéchés. Dans la plupart de ces diocèses, de création récente et organisés au milieu des troubles et de la guerre civile, manquaient les ouvriers capables pour les fonctions du saint ministère. Les séminaires épiscopaux, dont le concile de Trente venait, presque au même moment, de décréter la création, ne purent être établis immédiatement dans chaque diocèse ou, du moins, ne fournissaient pas un nombre suffisant d'ecclésiastiques aptes aux fonctions pastorales. A Louvain même, dans les collèges de théologie, écrasés par les logements et les exactions militaires, le nombre des étudiants avait considérablement diminué.

Ce fut dans ces tristes circonstances que Guillaume Lindanus, évêque de Ruremonde et docteur en théologie de Louvain, se rendit à Madrid au commencement de l'année 1579. Parmi les affaires qu'il recommanda tout particulièrement à la sollicitude de Philippe II, une des premières fut la création, à Louvain, d'un nouveau collège où l'on pût former des ecclésiastiques pour le saint ministère. Jean Vendeville, docteur ès-droits, qui illustra plus tard par ses vertus le siège épiscopal de Tournai, faisait, à cette époque, partie du conseil privé de Sa Majesté; il appuya vivement auprès du roi la demande de l'évêque de Ruremonde. Philippe II ne résista pas à ces instances : il décréta, par lettres patentes du mois de mars 1579, la fondation, à Louvain, du *collège du Roi*, chargea Lindanus de l'organisation de l'établissement, et lui fit remettre par le duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, la somme de trois mille ducats pour subvenir aux premiers frais.

Lindanus se mit aussitôt à l'œuvre. Ne trouvant pas immédiatement un local convenable dont on pût faire l'acquisition, il entra en négociations avec le docteur Henri Gravius, professeur de théologie, pour obtenir en location les deux collèges du Saint-Esprit, dont celui-ci était le président et qui se trouvaient entièrement déserts par suite de l'occupation militaire. Ses démarches furent couronnées d'un plein succès.

La nouvelle fondation put s'installer provisoirement dans les bâtiments des deux collèges, où Gravius ne se réserva qu'un modeste appartement à l'extrémité de l'aile méridionale. Elle y resta jusqu'au 24 juin 1586, époque à laquelle le collège du Roi fut transféré définitivement à l'emplacement où il exista jusqu'à la suppression de l'Université à la fin du siècle dernier. Cet emplacement, situé rue du Prévôt (rue de Namur), était celui qu'occupe aujourd'hui, à côté de l'église de St-Michel, le cabinet de zoologie et d'anatomie comparée.

Les ressources du collège consistaient en dons charitables et revenus fixes. A la demande de Lindanus, le Souverain Pontife Grégoire XIII lui-même donna, en 1585, une somme de 500 ducats pour l'institution naissante. Philippe II et ses successeurs imposèrent, au profit du collège, des taxes sur les revenus de quelques abbayes, surtout de la Flandre française (1); malheureusement, plusieurs de ces abbayes, ayant passé dans la suite sous l'obéissance du roi de France, refusèrent de continuer le paiement de ces impositions; ce qui diminua notablement les ressources de la fondation. Le nombre des élèves

(1) Philippe II érigea aussi, en 1582, un séminaire pastoral à Douai. Les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique* ont publié (X, pp. 121-125) des *Documents concernant les moyens de procurer des revenus aux séminaires établis par le roi Philippe II dans les Universités de Louvain et de Douai*.

était ordinairement de 70 environ. Ils s'appliquaient, sous la direction du président, à l'étude de l'Écriture Sainte, de la dogmatique, de la morale, et faisaient des exercices de prédication.

Lorsqu'en 1650 les pères Jésuites eurent commencé la construction de leur église (aujourd'hui l'église de Saint-Michel), ils firent des démarches réitérées et des offres sérieuses pour acheter les bâtiments occupés par le collège du Roi, qui s'avançaient dans la rue et masquaient en partie la façade de leur nouveau temple. Mais Philippe IV, roi d'Espagne, par dépêche du 13 avril 1657, défendit expressément de faire cette aliénation, nonobstant les raisons alléguées en sa faveur : *Etsi non defuerint*, dit-il, *qui eam utilem futuram fuisse opinarentur*.

En 1776, sous la présidence du chanoine Thysbaert, les anciens édifices furent abattus et remplacés, d'après les plans dressés par le géomètre Ghenne, par de nouvelles constructions qui existent encore aujourd'hui. On plaça, au-dessus de la porte d'entrée, les armes du royaume d'Espagne (souvenir que les abatteurs révolutionnaires ont fait disparaître à la fin du siècle dernier) avec l'inscription qu'on peut encore lire aujourd'hui : COLLEGIUM REGIUM FUNDAT. A. MDLXXIX. RENOVAT. A. MDCCLXXIX.

Après la dispersion de l'Université en 1797, les bâtiments du collège du Roi furent conservés. En 1815, l'armée prussienne y établit, pendant quel-

que temps, une boulangerie militaire. Lorsque, par arrêté du 25 septembre 1816, le gouvernement des Pays-Bas eut décrété l'érection, à Louvain, d'une université de l'État, on y installa, en 1818, les collections d'histoire naturelle.

Voyez, pour l'histoire du cabinet de zoologie et d'anatomie comparée depuis 1830, les *Analectes de l'Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1851, pp. 267-285.

§ 2. *Présidents du collège.*

1. *Jean de Stryen*, évêque de Middelbourg, chassé de son siège épiscopal par les protestants de Hollande et réduit à vivre en exil, fut nommé président de l'institution naissante en 1581. Avant de devenir président, il avait quelque temps (de 1578 à 1581) administré, au nom du roi Philippe II, l'abbaye de Vlierbeek, pendant l'absence de l'abbé Pierre Cools.

Jean de Stryen mourut à Louvain le 8 juillet 1594, et fut enterré dans le chœur de l'église de Saint-Quentin, où on lui éleva, près du maître-autel, un monument en forme de sarcophage, recouvert d'une plaque en laiton sur laquelle étaient gravées l'effigie du défunt, ses armoiries paternelles et maternelles et l'épitaphe suivante :
R^{mo} D. D. JOANNI A STRYEN, SECUNDO MIDDELBURGENSEPISCOPO, SEMINARII REGII LOVANIENSIS PRIMO RECTORI, OB RELIGIONEM EXULI, DEFUNCTO LOVANI 8 JULII 1594, R. I. P.

On peut consulter sur ce saint évêque VAN HEUSSEN, *Historia episcopatum federati Belgii; Episcopatus Middelburgensis*, p. 21 et svv.

2. *Dominique Reineri*, de Bolsward en Frise, succéda à l'évêque de Middelbourg, en 1594. Banni de sa patrie et dépouillé de tous ses biens à cause de son attachement à la religion catholique, il avait étudié les humanités et la philosophie à Munster en Westphalie, et la théologie à Louvain. Il prit le bonnet de docteur en théologie le 21 novembre 1594, un peu plus d'un an après avoir été promu à la présidence du collège du Roi, et fut enlevé par une mort prématurée, âgé seulement de 37 ans, le 28 mai 1598. On l'enterra, comme son prédécesseur, dans le chœur de l'église de Saint-Quentin, avec l'épithaphe suivante : HIC EST SEPULTUS EXIMIOUS D. D. DOMINICUS REYNERI, BOLSWARDIENSIS, SACERDOS, SS. THEOLOGIAE DOCTOR, SEMINARII REGII CATHOLICI SECUNDUS PRAESIDENS, QUI PRAEMATURE MORIENS IIII KAL. JUNII A° INCARNATI VERBI CIO. IO. IIC, AETATIS VERO SUAE XXXVII°, MAGNUM APUD SUOS SUI RELIQUIT DESIDERIUM.

3. *Jean Malderus*, désigné par le roi Philippe II pour remplacer Reyneri, fut installé le 7 août 1598. Né à Leeuw-Saint-Pierre le 12 août 1563, il avait étudié la philosophie à Douai et la théologie à Louvain, où il prit le grade de docteur le 13 août 1594, et fut nommé professeur à la

faculté de théologie. Promu à l'évêché d'Anvers en 1611, il abandonna la présidence du collège du Roi le 2 août de la même année. Il mourut à Anvers le 21 octobre 1633.

Voyez sur Malderus PAQUOT, *Mémoires*, éd. in fol, II, p. 5, et DE RAM, *Synopsis actorum ecclesiae Antverpiensis*, p. 56.

4. *Chrétien Van Beusecom* fut appelé à prendre la succession de Malderus au collège du Roi. Né à Amersfoort vers l'année 1579, il avait fait ses études à l'Université de Louvain et était devenu curé à Herent, où il resta jusque vers 1609. Il retourna probablement cette année à Louvain pour administrer le collège de Bois-le-Duc, et remplit ces fonctions jusqu'à ce qu'il fut nommé, en 1611, président du collège du Roi. Le 25 septembre de l'année suivante, il prit le bonnet de docteur en théologie, et obtint, le 30 octobre 1614, la chaire royale de catéchisme. Il fut un des premiers à combattre les erreurs de Jansénius après la publication de l'*Augustinus* en 1640. Il mourut à Louvain le 12 juin 1644, et légua par testament tous ses biens pour la construction de la chapelle de Noire-Dame-aux-Fièvres.

5. *Melchior Cuperus* ou *De Cuypere* remplaça Van Beusecom en 1644. Né à Lierre le 20 juillet 1600, il étudia à Louvain, où il obtint, en 1626, la sixième place à la promotion de la Faculté des Arts. Après avoir pris le grade

de licencié en théologie, il devint curé à Berlaer, mais il résigna ces fonctions le 16 janvier 1646, lorsqu'il était déjà environ un an et demi président du collège du Roi. Vers la même époque, il obtint un canonicat à Saint-Pierre, à Louvain, et fut élevé, en 1652, aux honneurs du rectorat de l'Université. Il mourut à Louvain le 4 mai 1653. Son corps fut enterré à l'église de Saint-Pierre près de l'autel dit *des âmes*, et on plaça sur sa tombe une pierre sépulcrale avec une inscription déjà à moitié effacée vers la fin du siècle passé. On y lisait encore alors : SEPULCHRUM R. D. MELCHIORIS DE CUYPERE, S. T. L., EX CURA SUI PASTORATUS DE BALLAER VOCATI A MAJESTATE CATHOLICA AD SUI SEMINARIUM REGII PRAESIDENTIAM LOVANIÆ..... HUIUS ECCLESIAE CANONICI PROMOTI. OBIT 6 MAJI 1653 (1) etc.

6. *François Vlemincx*, de Louvain, succéda à De Cuyper, en 1653. Né vers 1598, il avait fait ses études à l'Université de sa ville natale et pris le grade de licencié en théologie. Il était déjà chanoine de Saint-Pierre depuis le 23 février 1649, lorsqu'il devint président en 1653. Il mourut le 22 juillet 1672, et fut enterré à l'église des Capucins avec l'épithaphe : FRANCISCUS VLEMINCX, S. T. L., CANONICUS D. PETRI, PRAESES SEMINARIUM REGII. OBIT 22 JULII 1672.

(1) De Cuyper mourut le 4 mai et fut enterré le 6.

7. *Nicolas Du Bois* remplaça Viemincx en 1672.

Nous donnons ci-après, p. 570, une notice complète sur la vie et les travaux de ce savant professeur.

8. *Nicolas Lamine* fut nommé président après la mort de Du Bois en 1696. Né à Solre-le-Château, il fit ses humanités chez les pères Jésuites à Mons, étudia la philosophie à Louvain au collège du Château, et obtint, en 1666, la cinquième place à la promotion générale de la faculté des Arts. Après avoir terminé son cours de théologie au grand collège du Saint-Esprit et pris le grade de bachelier en cette science, il donna, pendant environ trois ans, des leçons aux jeunes religieux de l'abbaye de Villers. En 1676, il devint professeur de philosophie au collège du Château, et remplit ces fonctions durant trente années, jouissant dans l'entretemps, depuis le 10 avril 1691, d'une prébende canoniale du chapitre royal d'Aix-la-Chapelle. Au mois d'août 1702, les suffrages du corps académique lui conférèrent, pour six mois, la dignité rectorale. Il mourut à Louvain le 12 novembre 1708, et fut enterré à l'église de Saint-Quentin, derrière la chaire de vérité, devant l'autel de Notre-Dame-de-Wavre, avec l'épithaphe suivante : D. O. M. HIC JACET DOCTISS. AC VENERABILIS VIR D. NICOLAUS LAMINE, CASTRO-SOLRANUS, COLLEGII REGII PRAESES, QUI HUIC ACADEMIAE ALIQUANDO UT RECTOR MAGNUS PRAE-

UIT, SEMPER VERO CONSILIO ET QUA APUD MULTOS VALUIT AUTHORITATE PROFUIT. OBIIT 12 9^{BAL} AN. MDCCVIII. EX IIS QUAE SUPERERANT EREXIT PIAM FUNDATIONEM IN PAEDAG. CASTRI, UBI QUONDAM PHILOSOPHIAE PROFESSOREM EGERAT. R. I. P.

9. *Jean François Herthals*, de Louvain, remplaça Lamine le 20 novembre 1708. Né à Louvain le 4 octobre 1670, il étudia la philosophie et le droit à l'Université de sa ville natale et prit, le 14 octobre 1705, le bonnet de docteur ès-droits, après avoir occupé la chaire des Décrétales depuis le 15 janvier précédent. Le 26 mars 1712, il échangea cette chaire contre la première chaire de droit civil, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6 décembre 1720. Son corps fut enterré à l'église de Saint-Quentin.

Paquot, dans ses *Mémoires* (éd. in-fol, II, p. 77), donne une notice biographique sur la vie et les travaux du professeur Herthals.

10. *Jean Baptiste Hony*, de Bruxelles, succéda à Herthals, en 1721, comme président du collège du Roi. Après avoir étudié la philosophie à la pédagogie du Lis, et remporté la troisième place au concours de la Faculté des Arts en 1712, il s'appliqua à l'étude du droit et prit le grade de docteur en cette science le 13 octobre 1722. Il quitta Louvain, lorsqu'il fut nommé, le 7 décembre 1731, membre du Grand-Conseil de Malines, et mourut dans cette dernière ville le 26 janvier ou, selon d'autres, le 19 février 1765.

11. *Gilles Le Clercq*, de Braine-le-Comte, fut nommé à la présidence du collège du Roi en 1732, après le départ de Hony, et remplit ces fonctions jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 1 juillet 1774.

Voyez une courte biographie de Le Clercq, dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1879, p. 516.

12. *François-Jean Thysbaert*, de Waesmunster, reçut sa nomination de président du collège royal par lettres patentes du 10 août 1774 et fut installé le 18 du même mois. Né en 1736, il avait étudié la philosophie au collège du Château et remporté, en 1753, la cinquième place au concours général de la faculté des Arts. Après s'être appliqué quelque temps à la théologie, il retourna au Château, comme sous-régent et y devint professeur un peu plus tard (le 20 juin 1759). Le 4 juin 1774, il obtint un canonicat du chapitre de Saint-Jacques, à Louvain, et fut nommé doyen de cette collégiale par dépêche royale du 18 octobre de la même année.

Au commencement de juillet 1775, le chanoine Thysbaert donna sa démission de professeur de philosophie, mais resta inspecteur des expériences de physique et professeur extraordinaire à la faculté des Arts. Depuis ce moment, il prit à cœur, d'une manière toute spéciale, la prospérité du collège du Roi, dont il fit reconstruire, pendant les années 1776 et suivantes,

tous les bâtiments avec le luxe vraiment royal que nous pouvons encore admirer aujourd'hui.

Une tache dans la carrière de Thysbaert fut sa connivence avec les Joséphistes. Le 17 janvier 1787, il accepta la place de président du malheureux Séminaire général érigé par l'empereur Joseph II en 1786, place dont Stöger, le premier président, venait d'être démissionné. Après l'extinction du Séminaire en 1790, Thysbaert, tout en restant doyen du chapitre de Saint-Jacques, accepta une prébende canoniale à Harlebeke, et mourut dans cette ville le 16 février 1825, âgé de 89 ans.

En 1792, *Abraham Grietens*, de Rymenam, bachelier en théologie, fut placé à la tête du collège avec le titre d'*administrateur*.

§ 3. *Professeurs du collège.*

Dès l'origine il y avait un certain nombre de professeurs attachés au collège du Roi pour y donner aux étudiants des cours de théologie. Nous en indiquons ici quelques-uns, surtout des plus anciens.

1. *Jean Molanus*, de Louvain, docteur en théologie et professeur à la Faculté de théologie, enseignait au collège du Roi lorsque celui-ci se trouvait encore établi dans les bâtiments du collège du Saint-Esprit. Ce fut même pour cet enseignement qu'il commença, en 1585, l'impression de son *Theologiae practicæ compendium*, ouvrage que, malheureusement, il ne

put pas terminer, car il mourut prématurément au mois de septembre de la même année. Cet excellent manuel, qui eut plusieurs éditions, résume, dans une série de propositions ou aphorismes, le cours que Molanus faisait pour les élèves du collège du Roi. Il leur dédie ce livre par une épître en date du 31 janvier 1585, adressée : *Reverendo ac sacro collegio regii seminarii Lovaniensis*, et il y explique le but qu'il voulait atteindre : *Quae in his quinque tractatibus comprehenduntur*, dit-il, *vobis discendo, studendo, disputando et conferendo familiaria facitis, adeo ut brevis hic libellus apud vos alius non sit quam custos memoriæ. Aliis vero bonae voluntatis presbyteris poterit hujus libelli brevis in multis usui esse, et quibusdam calcar dare, ut quæ hic nervose ac succincte dicta sunt, aut vivaevocis aut multorum librorum subsidio plenius percipiant.*

En mourant, Molanus légua tous ses meubles et sa bibliothèque au collège du Roi.

On trouve une excellente notice de Mgr De Ram sur la vie et les travaux littéraires de Molanus dans l'ouvrage intitulé : *Les quatorze livres de l'histoire de la ville de Louvain du docteur et professeur en théologie Jean Molanus* (Introduction, pp. vi-xcix), ouvrage qui fait partie de la *Collection des chroniques belges inédites* publiée par les soins de la commission royale d'histoire. Nous ferons remarquer que Mgr De Ram s'est trompé en disant (p. x) que

Molanus fut le premier président du collège du Roi. Molanus affirme lui-même, dans l'ouvrage édité par Mgr De Ram, tome II, p. 799, que le premier président de ce collège fut Jean Stryen, évêque de Middelbourg.

2. *Jean Lensaeus*, de Belœil, docteur en théologie et professeur, enseignait en même temps que Molanus, et expliquait à ses élèves le traité des controverses sur la foi chrétienne.

Voyez sur Lensaeus, VALERIUS ANDREAS, *Fasti academici*, éd. de 1650, p. 121.

3. *Guillaume Estius*, de Gorcum, docteur en théologie à Louvain depuis le 22 novembre 1580, donna des cours au collège du Roi vers la même époque que Molanus et Lensaeus, et remplit ces fonctions, entouré d'un auditoire nombreux, pendant environ trois ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où le roi Philippe II l'appela à Douai comme professeur de théologie et lui confia la présidence du séminaire ou collège royal qu'il venait de fonder dans cette ville sur le modèle de celui de Louvain.

4. *Henri Crockaert*, d'Anderlecht, docteur en théologie et professeur à l'Université, enseigna au collège du Roi, comme les trois précédents, à l'époque même de la fondation de l'établissement. Né vers 1535, il avait étudié la philosophie à la pédagogie du Château et fut proclamé *primus* à la promotion générale de la faculté des Arts en 1554. A la fin de ses premières études

théologiques, il expliqua, pendant quelque temps les traités d'Aristote à la pédagogie où il avait étudié, et, plus tard, donna des leçons de théologie aux jeunes religieux de l'abbaye de Sainte-Geترude à Louvain. Devenu ensuite président du collège de Houterlé, il prit le bonnet de docteur en théologie le 14 avril 1573, et succéda, en 1580, à Jean Lensaeus dans une chaire de la faculté de théologie, qu'il n'occupa pas longtemps, car, le 29 septembre de l'année suivante, il mourut, à Namur, atteint de la peste, au retour d'un voyage qu'il venait de faire en Allemagne. Son corps fut enterré au couvent des chanoines Croisiers de cette ville.

Crockaert avait la réputation d'être très versé dans les langues anciennes ; il connaissait parfaitement le latin, le grec et l'hébreu.

5. *Gilles Gabrielis* ou *de Gabriel* donna des cours au collège du Roi vers l'année 1662. Né à Haccourt (Liège) le 27 mars 1636, il fit ses humanités à Liège, et sa philosophie à Louvain, et obtint la 2^e place à la promotion de 1658. Reçu comme boursier pauvre au collège de Standonck, il étudia la théologie et prit le grade de bachelier formel en cette science. Plus tard, il donna successivement des répétitions dans ce collège, et des cours de théologie d'abord au collège du Roi, puis au couvent des Bogards. Le 26 juillet 1664, il prit l'habit chez ces religieux, avec l'intention de travailler à la restauration des études

dans cet ordre. Il y enseigna, pendant 32 ans, la théologie et la philosophie. Le 10 février 1677, il prit le grade de licencié en théologie, et songea même, en 1679, à se préparer aux épreuves doctorales. Il fut, à plusieurs reprises, commissaire général de l'ordre, et une fois provincial de Belgique. Il mourut, épuisé par le travail et les fatigues, le 17 janvier 1697. On a de lui un traité de théologie intitulé : *Specimina moralis christianæ et diabolicæ*, Brux., 1675, in-12°. Ce travail, empreint de rigorisme et même de jansénisme, fut condamné à Rome le 27 septembre 1679. Sur ces entrefaites, le P. Gabrielis se rendit lui-même à Rome et y publia une nouvelle édition, revue et corrigée, de son livre sous le titre de : *Specimina moralia*, Romæ, 1680. Cette édition eut le même sort que la première ; elle fut condamnée le 2 septembre 1683, en même temps qu'une traduction de la première édition, publiée en 1680 par Gabriel Gerberon.

6. *Henri Hezius*. Il fit, par testament, un legs au collège du Roi avec charge de faire célébrer deux messes par semaine, dans la chapelle du collège.

NOTICE

sur la vie et les écrits de Nicolas DU
BOIS, docteur ès-droits et professeur
de théologie à l'ancienne Université
de Louvain, par M. Edm. REUSENS,
professeur à la Faculté de théologie.

Nicolas Du Bois naquit à Vergnies près de Beaumont dans le Hainaut. Son père Gérard Du Bois et sa mère Marie Simon, qui appartenaient à la classe peu aisée de la société, moururent lorsque Nicolas était encore en bas âge. Le jeune orphelin, dénué de tout moyen d'existence, fut obligé de filer de la laine pour gagner de quoi vivre. Animé d'un vif désir de s'instruire, il s'appliqua entretemps à apprendre, chez le meunier de son village, les premiers éléments de la langue latine. Mais s'apercevant bientôt que les leçons de ce professeur improvisé ne pouvaient le conduire au but vers lequel il aspirait, il chercha un moyen plus sûr pour y atteindre et résolut de se rendre à Mons en demandant l'aumône de porte en porte pour subvenir à ses besoins. Arrivé dans cette ville, il continua à implorer la charité, et passait la nuit à la belle étoile, jusqu'à ce que, grâce aux démarches de quelques bons bourgeois animés tout à la fois de sentiments de pitié et

d'admiration, il obtint une bourse d'études au collège de Houdaing. Il y acheva ses humanités avec le plus grand succès; puis vint à Louvain, où il étudia la philosophie à la pédagogie du Porc, et obtint, en 1641, la troisième place au concours général de la faculté des Arts. Il s'adonna ensuite à l'étude du droit, s'appliquant de préférence aux questions juridiques qui sont, en même temps, du domaine de la théologie et suivit dans cette intention le cours de la *Somme théologique* de saint Thomas, donné à cette époque, par le célèbre Dominicain Jean-Antoine d'Aubermont. Au mois de mai 1645, il prit le grade de licencié ès-droits. Encouragé par deux professeurs primaires de droit, Jacques Santvoort et Michel Vanden Perre, dont il avait, pendant les années 1648 à 1650, donné les cours comme suppléant, il songea même à se préparer aux épreuves difficiles du doctorat *juris utriusque*, tout en remplissant, comme il le faisait depuis 1650, les fonctions de professeur de philosophie à la pédagogie du Porc. Un peu après, il postula une chaire devenue vacante à la faculté de droit; mais ayant éprouvé, à cette occasion, un mécompte auprès d'un des collateurs les plus élevés en dignité, il voulut renoncer à la carrière de l'enseignement, et, afin d'obtenir plus facilement une prébende canoniale dans un chapitre cathédral, il résolut de prendre encore le grade de licencié en théologie; ce qu'il fit le

13 janvier 1654, à l'université de Douai, à cause des difficultés qu'il avait rencontrées de la part de quelques membres de la faculté de théologie de Louvain. L'Université de Douai lui conféra aussi, par lettres patentes, le titre de docteur ès-droits.

La chaire d'Écriture Sainte étant devenue vacante à Louvain par le décès du docteur Froidmont, l'archiduc Léopold y nomma Du Bois, le 22 juin de la même année 1654. De retour à Louvain, Du Bois y trouva plusieurs adversaires jaloux de sa promotion, qui essayèrent même de le tourner en ridicule en faisant afficher, près de lui, lors de sa première leçon, une caricature représentant un âne. Il méprisa ces attaques et remplit avec le plus grand zèle les devoirs que lui imposait sa charge de professeur. Dans son cours comme dans ses écrits, il fut constamment un des ennemis les plus acharnés du jansénisme naissant, et le courageux défenseur des prérogatives du Saint Siège. A la leçon d'Écriture Sainte était attachée une prébende canoniale de première classe à l'église de Saint-Pierre à Louvain. Tout en restant professeur, Du Bois obtint dans la suite plusieurs autres bénéfices et dignités. Voici les principaux : 1^o Un canoniat de la cathédrale de Saint-Donatien à Bruges (13 juin 1667), qu'il résigna, en 1675, en faveur de son neveu, Nicolas Rossignol ; 2^o la présidence du collège du Roi, à Louvain (1672), qu'il conserva jusqu'au moment de sa mort ; 3^o un canoniat à la cathé-

drale de Saint-Bavon à Gand, dont il prit possession le 6 novembre 1676 et qu'il résigna peu de temps après en faveur de Ferdinand Collage; 4^e le décanat du chapitre de Saint-Pierre à Louvain (3 avril 1689), à l'occasion duquel il eut à soutenir une contestation ou procès très vif avec le docteur Henri Scaille dont l'élection à cette dignité avait été confirmée par l'archevêque de Malines, Alphonse de Berghes. Il était, en outre, protonotaire apostolique, juge et examinateur synodal, et censeur des livres. Du Bois jouissait d'une telle considération qu'à la mort d'Alphonse de Berghes, il fut, un instant, question de le nommer à l'archevêché de Malines; mais sa basse extraction fut cause que ce projet fut abandonné.

Du Bois commença à souffrir de la pierre, vers 1685. Cette maladie l'affaiblit au point qu'il fut obligé de prendre un suppléant pour sa leçon d'Écriture Sainte. Vers la fin de l'année 1692, il obtint comme tel, avec l'approbation du conseil privé, le docteur en théologie François Martin, malgré l'opposition que lui faisaient quelques-uns de ses collègues. Après cette nomination, il vécut encore plus de trois ans et mourut à Louvain, au collège du Roi, le 16 mars 1696, frappé d'apoplexie.

Ses armoiries étaient « écartelées, au 1^r et 4^e tranché de gueule et d'argent, au 2^e et au 3^e d'or, à deux branches écôtées en sautoir de sable. »

Du Bois avait des connaissances très variées; il était bon théologien, excellent canoniste et historien érudit, comme le prouvent les nombreux ouvrages sortis de sa plume et dont voici l'énumération succincte :

1. *Explicatio regularum utriusque juris nova arte et facili methodo deducta, legum et canonum ac rerum judicatarum auctoritate confirmata.* Lovanii, Fr. Wyckmans, 1653; vol. in-12° de 720 pages, réimprimé dans la même ville par H. Nempaeus, en 1684, sous le titre de : *Regularum seu principiorum utriusque juris explicatio, editio secunda auctior et correctior*; vol. in-16°. Ce travail était très estimé autrefois.

2. *Puncta aliquot seu quæstiones in quibus varii exponuntur et deteguntur excessus qui contra indulta et privilegia a Sancta Sede Universitati Lovaniensi et in ea Facultati Artium gratiose concessa sensim irrepserunt*, 1669, ; vol. in fol. de 237 pages, sans nom d'auteur, de lieu ni d'imprimeur. Réimprimé plusieurs fois, entre autres : 1° à Rome, par Michel Herculis, in-4° de 256 pages, et 2° en un vol. in 16° de 360 pages, avec l'indication *Juxta exemplar Romæ*, auquel on a ajouté le bref envoyé à l'Université par le pape Clément X, le 10 octobre 1673. Cet opuscule, dans lequel Du Bois critique les abus qu'on faisait souvent du privilège des nominations accordé à l'Université

et à la faculté des Arts en particulier, lui suscita les grandes difficultés dont nous avons parlé ci-dessus.

3. *Responsum theologico-juridicum, quo resolvitur an et quando religiosus invito abbate suo possit sola auctoritate episcopi ad aliud monasterium ejusdem ordinis et regulæ transire*; 1661, vol. in-12°, sans nom de lieu ni d'imprimeur.

4. *Quæstiones de auctoritate pontificia in finiendis controversiis fidei ac morum, juris et facti, extractæ ex lectionibus..... Nicolai Du Bois*. Lovanii, P. Sassenus, 1665; vol. in-4° de 86 pages, ouvrage réimprimé l'année suivante par le même imprimeur sous le titre de : *Nicolai Du Bois.... Resolutiones ex ejusdem academicis lectionibus excerptæ, quibus controversiæ hodiernæ de fidei et morum controversiis extra concilium decisis, de quæstionibus juris et facti, de sensu ab authore intento, etc., discutuntur*, vol. in-4° de 43 feuillets; et plus tard sans nom de lieu ni d'imprimeur, avec le titre de : *Extracta ex D. Nicolai Du Bois.... lectionibus in Apostolorum Acta*; vol. in 4°.

5. *Ad quadraginta quinque propositiones in praxi perniciosas et nuper damnatas ac quasdam censuras tractatus duo*. Lovanii, P. Sassenus, 1666; vol. in-4° de 213 pages. Dans la 2^e partie de cet ouvrage, n° 416, Du Bois affirme que le concile de Trente n'a nullement voulu

imposer aux fidèles l'obligation stricte d'entendre, le dimanche, la messe et les sermons dans l'église paroissiale. Le recteur magnifique, à la demande des curés de Louvain conseillés par Jacques Pontanus, fit saisir, le 8 septembre 1666, tous les exemplaires non encore vendus de cet ouvrage, et le prohiba par un décret du 26 du même mois. Du Bois appela de la sentence du recteur au corps académique et au Souverain Pontife. La sentence fut cassée, et les exemplaires rendus à l'auteur au commencement de juillet 1667. Ce fut à l'occasion de cette controverse qu'il composa le mémoire suivant :

6. *Motivum juris D. Nicolai Du Bois.... appellantis a decreto M. Rectoris ad ipsam Universitatem in causa frequentationis parochiarum et prohibitionis certi libelli per ipsum compositi super XLV propositionibus nuper a S. D. N. damnatis et in praxi perniciosis*; vol. in-4°, sans date et sans nom de lieu ni d'imprimeur.

7. *Academicæ lectiones in actus Apostolorum et practicarum quæstionum resolutiones*. Lovanii, Petrus Sassenus, 1666; vol. in-4° de 384 pp.

8. *Justificatio processus illustrissimi ac reverendissimi D. Eugenii Alberti (d'Allamont), Gandensis episcopi, in causa DD. Ignatii Gilemans et Petri Van Buscum*. 1674, vol. in-4° de 54 pages.

9. *Defensio beatissimæ Virginis Mariæ et piorum cultorum illius contra libellum intitulatum : Monita salutaria B. V. Mariæ ad cultores suos indiscretos et contra epistolam apologeticam pro iisdem. . authore Francisco Ludoviscio Bona theologo.* Moguntiae, Christophe Kùchler, 1674, vol. in-16° de 218 pages, réimprimé à Lintz en 1715 en un vol. in-8°. Du Bois, qui se cache ici sous le pseudonyme de Bona, avait expliqué à ses élèves tout ce qui se rapporte à la question des *Monita salutaria*. C'est ce travail, revu et coordonné, qui parut sous le titre de *Defensio* etc.

10. *Quæstio theologica excerpta ex publicis lectionibus Ex. D. Nicolai Du Bois... an bullis Pii V, Gregorii XIII adversus Baium, Innocentii X et Alexandri VII contra Jansenium... recte opponatur doctrina Augustini.* Moguntiae, L. Bourgeat, 1677; vol in-16°

11. *Novissimi canones pœnitentiales publicati anno 1675, distributi in tres partes et ad examen revocati,* Parisiis, J. B. Coignard, 1679; vol. in-12° de 58 pages.

12. *Notæ in gallicam versionem Novi Testamenti primo in Hollandia sub ementito nomine Montensis typographi editam, a Clemente IX damnatam, deinde Bruxellis recusam cum hac ad fallendum additione : REVUE ET CORRIGÉE.* Moguntiae, vidua Nicolai Heyl, 1679; vol. in-12°, Cet opuscule fut traduit en français sous le titre

de : *Remarques considérables sur la traduction française du Nouveau Testament imprimée premièrement en Hollande sous le nom contre-fait d'un imprimeur de Mons, condamnée, etc.* Coloigne, Jacq. Calcove, 1680; vol. in-12° de 98 pages. Dans ce travail, Dubois critique vivement la traduction française janséniste du Nouveau Testament, dite de Mons.

13. *Responsum juris super variis quæstionibus concernentibus confessiones religiosas factas etc. propositis occasione thesisi quam in seminario archiepiscopali Mechliniensi posuit ejusdem seminarii lector et examiner.* Colonæ Agripp., H. Dehmen, 1681; vol. in-12° de 47 pages. La thèse en question était du chanoine Van den Vliet, professeur au séminaire. Du Bois en reçut un exemplaire le jour même de la défense, à 10 heures du matin. Il rédigea immédiatement une réponse qu'il expédia à 11 heures, par un exprès, à Malines, et qui fut remise à Van den Vliet avant qu'il montât en chaire. Ce sont, sans doute, ces observations qui furent publiées quelques jours après, sous le titre de :

14. *Nicolai Du Bois ad D. Van den Vliet responsio prodroma*, 1682, feuille in-fol; et *Responsio brevis*, et *Responsionis brevis continuationes ad eundem*. Les opuscules suivants (nos 15 à 21) parurent à l'occasion de la même controverse.

15. *Responsum secundum adversus semina-*

rium et examinadores Mechlinienses seminarii doctrinæ adhærentes de confessione nullo penitus casu revelanda, etc.; Coloniae Judocus Calcovius, avril 1682; vol. in-12°.

16. *Duplica de usu scientiæ ex confessione acquisitæ penitus cavendo contra secundam thesim D. Van den Vliet propositam in seminario Mechliniensi die 6 junii 1682... Cum appendice ad alias theses ejusdem seminarii*, Coloniae, W. Friessem, juin 1682; vol. in-12° de 56 pages. M. Van den Vliet répondit aux attaques de Du Bois par deux feuillets in-4°, datés du 30 juillet 1682 et intitulés : *De confessione quæstio theologica, etc.* Du Bois fit alors soutenir au collège du Roi, dont il était président, une série de thèses pour combattre les erreurs de Vanden Vliet.

17. *Theses theologicæ de eliminando penitus scientiæ ex confessione acquisitæ usu cum gravamine pœnitentis*. Lovanii, Hieron. de Gosin, 1682; vol. in-12°.

18. *Theses theologicæ de methodo remittendi et retinendi peccata sive solatium peccatorum et medium obtinendi pacem in Belgio super contentiõibus in materia sacramenti pœnitentiæ sustinendæ in publicis lectionibus E. D. Nic. Du Bois*. Lovanii, Hieron. de Gosin, 1684; vol. in-8° de 58 pages.

19. *Secunda thesis theologica de corruptiõibus sensuum et textuum S. Scripturæ adhi-*

bitis pro stabilienda reformatione sacramenti pœnitentiæ, sustinenda in publicis lectionibus E. D. Nic. Du Bois. Lovanii, Hieron. de Gosin, 1684; vol. in 12° de 60 pages.

20. *Tertia thesis theologica pro decreto sacre inquisitionis Toletanæ contra doctrinam* Ex. D. Gummari Huygens. Lovanii, Hieron. de Gosin, 1683; vol. in-12° de 64 pages.

21. *Thesis quarta theologica quæ expenditur an nova methodus retinendi et remittendi peccata... non contineat gravissimas laxitates, etc.* Lovanii, Hieron. de Gosin, 1685; vol. in 8° de 31 pages.

Au milieu de ces tristes discussions parut la déclaration, en quatre articles, faite en 1682, par le clergé gallican contre les prérogatives du Saint-Siège. Aussitôt qu'il en eut connaissance, Du Bois, au lieu de réfuter ces articles, comme on fait pour un ouvrage ordinaire, s'adressa directement aux évêques de France en leur faisant des remontrances respectueuses au sujet des principes erronés qu'ils venaient de proclamer avec tant d'éclat pour complaire au Roi. En une année il écrivit cinq traités sur cette matière :

22. *Ad illustrissimos et reverendissimos Gallicæ episcopos disquisitio theologico-juridica super declaratione cleri Gallicani facta Parisiis 19 Martii 1682.* Leodii, H. Hoyoux, 1682; vol. in 4° de 72 pages.

23. *Ad reverendos admodum, clarissimos, et quovis titulo insignitos Dominos, qui Illustrissimis Episcopis, nuper Lutetiæ Parisiorum congregatis, adjuncti sunt, seu a consiliis fuerunt, consultationes theologico-juridicæ.* Leodii, H. Hoyoux, 1682; vol. in 4° de 118 pages.

24. *Pars prima refutationis argumentorum seu errorum, super quibus, velut in arena, ædificata est nova doctrina, etc.* Leodii, H. Hoyoux, 1683; vol. in 4° de 86 pages.

25. *Tractatus brevis de jure et facto, juris et facti quæstionibus, decretis super eisdem et singulorum diversitate, etc.* Leodii, H. Hoyoux, 1683, vol. in-4° de 85 pages.

26. *Acta Parisiis hoc anno 1683 a Januario usque ad finem Maii. Doctrina Richeristarum revocata ad examen, etc.* Leodii, H. Hoyoux, 1683; vol. in-4° de 58 pages.

27. Il paraît aussi que Du Bois est l'auteur de la *Responsio historico theologica ad cleri Gallicani de potestate ecclesiastica declarationem...per quemdam S. Theologiæ professorem.* Colonia Agripp. J. Kinckius, 1683; vol. in-8° de VIII-268 pages.

28. Du Bois fut aussi engagé dans la fameuse querelle du janséniste Gilles De Witte, curé de Notre-Dame au-delà de la Dyle, à Malines, et publia à cette occasion : *L'advocat français* (Antoine Arnauld) *corrupteur des SS. Pères en*

défendant son misérable client Gille De Witte, produit en théâtre par le Prof. Du Bois par-devant Martin Steyaert; opusculé de 8 pages in 4°. De Witte. ayant essayé de répliquer dans un pamphlet intitulé : *Theatralis gesticulator*, etc., Du Bois lui répondit par la lettre suivante :

29. *Epistola de veteribus et recentioribus editionibus operum Augustini, Hieronymi, Ambrosii, Cypriani, earum autoritate : De ejusdem Cypriani operibus probatis et apocryphis.* Lovanii, Petrus Sassenus, 1687; vol. in-4° de 20 pages. De Witte riposta par un nouveau pamphlet qu'il intitula. *Amusis vitilitigator*, auquel Du Bois opposa :

30. *Epistola ultima ad anonymos seu, ut ipsi scribunt, Amuso vitilitigatores dejectos.* Lovanii, Petrus Sassenus, 1687, 2 pages in-4°.

31. Du Bois composa aussi plusieurs plaidoyers (*Motiva* ou *Responsa juris*) pour défendre ses propres droits ou ceux d'autres personnes. Nous avons rencontré le suivant : *Motive pour les bourgmestres et ville de Louvain touchant leur droit patronate de la plébanie de S. Pierre*, daté du 30 décembre 1681; vol. in-4° de 37 pages, sans nom de lieu ni d'imprimeur, dans lequel il défend la validité de la nomination comme pléban de Charles Van Craenenbroeck, faite par les bourgmestres de Louvain.

32. Enfin, en 1692, il publia treize lettres à

l'occasion de l'affaire dite des *supplications jansénistes*. La première est intitulée : *Nicolai Du Bois epistola confutatoria calumniarum, quas suo et prædecessorum suorum more congesse-
runt in ipsum authores libelli anonymi cui
titulus : Supplicatio altera supplicationis
prioris apologetica, etc.* Lovanii, Hieron. de
Gosin, 1692 ; vol. in 4° ; et la dernière : *Epistola
decimatertia ad eosdem. Ostenduntur pernicio-
sæ ex doctrina supplicantium sequelæ,
etiam quoad statum politicum*, vol. in-4°, im-
primé la même année et chez le même imprimeur que les autres lettres.

En défendant courageusement les saines doctrines, Du Bois s'était attiré la haine de ses adversaires les jansénistes. Ceux-ci n'épargnèrent aucun moyen pour le blesser : il était boiteux, et on lui fit même un crime de ce défaut corporel contracté à la suite d'une chute. Des pamphlets anonymes sans nombre furent lancés contre lui. Nous nous contentons d'en citer quelques-uns : a) *Racematio hebdomadaria prolapsionum D. Nicolai Du Bois per quemdam S. T. B. Homologipoli, apud Flentes et Prostratos* ; trois brochures in-12° ; b) *Histoire de l'intrusion du sieur Du Bois*. Cologne, 1685 ; c) *Lettre d'un ecclésiastique à un de ses amis ou l'histoire véritable de ce qui s'est passé dans la barque de Bruxelles à Anvers, le 14 septembre 1682, entre le S. Du*

Bois, professeur en l'Écriture Sainte à Louvain, et un étranger, vol. in-4°, sans nom de lieu ni d'imprimeur. On osa même publier des écrits de Du Bois, en les faisant précéder d'un titre et d'une préface injurieux pour l'auteur; tel fut le cas pour le livre intitulé : *Nicolaus Du Bois, J. U. D., theologiæ et sacrar. Literar. LovanI professor, protonotarius apostolicus, canon. Mechlin. Lovan. Brugens., etc., judex synodalis, collegii Regii præses, librorum censor, Ludoiscus Bona larvatus, aut quocumque demum schemate sub lucido asino minime occultus sycophanta, prævaricationis manifestæ reus*. Moguntiæ, Christoph. Kùchler, 1674; vol. in-12° de 19 pages, qui contient la solution d'un cas concernant le sacrement de mariage donnée par Du Bois, et précédée d'une préface remplie d'injures à l'adresse de l'auteur.

TABLE.

<i>Mort de Monseigneur de Montpellier, évêque de Liège</i>	3
<i>Funérailles de Monseigneur de Montpellier</i>	34
<i>Inhumation à Vedrin des restes du vénéré Prélat</i>	52
<i>Discours prononcé à la salle des promotions de l'Université catholique de Louvain, le 15 octobre 1879, jour de l'ouverture des cours académiques, après la messe du St-Esprit, par Mgr Namèche, Recteur Magnifique de l'Université.</i>	55
<i>Adresse d'adhésion et de félicitation à Notre Très Saint Père le pape Léon XIII au sujet de son Encyclique «Æterni Patris».</i>	95
<i>Notice sur le collège du Roi ou Séminaire royal de l'ancienne Université de Louvain, par M. Edm. Reusens, professeur à la Faculté de Théologie</i>	100
<i>Notice sur la vie et les écrits de Nicolas Du Bois, docteur ès-droits et professeur de théologie à l'ancienne Université de Louvain, par M. Edm. Reusens, professeur à la Faculté de Théologie</i>	116



